

LINGUISTICA

LIII/1

VOLUME DÉDIÉ À
VLADIMIR POGAČNIK

Revija sta ustanovila †Stanko Škerlj in †Milan Grošelj
Revue fondée par †Stanko Škerlj et †Milan Grošelj

Glavna in odgovorna urednica – Rédactrice en chef
Martina Ožbot

Številko LIII/1 uredil – Responsable du numéro LIII/1
Primož Vitez

Uredniški odbor – Comité de rédaction
Janez Orešnik, Stojan Bračič, Gregor Perko

Izid revije je finančno podprla
JAVNA AGENCIJA ZA KNJIGO REPUBLIKE SLOVENIJE

Sous les auspices de
L'AGENCE SLOVÈNE DU LIVRE

© Univerza v Ljubljani, Filozofska fakulteta, 2013. Vse pravice pridržane.
© Université de Ljubljana, Faculté des Lettres, 2013. Tous droits réservés.

CIP – Kataložni zapis o publikaciji
Narodna in univerzitetna knjižnica, Ljubljana

81'42(082)
082.2Pogačnik V.

VOLUME dédié à Vladimir Pogačnik / [uredil Primož Vitez]. - Ljubljana : Znanstvena založba Filozofske fakultete = Presses scientifiques de la Faculté des Lettres, 2013. - (Linguistica, ISSN 0024-3922 ; 53, 1)

ISBN 978-961-237-576-8
1. Vitez, Primož, 1966-
266548736

SOMMAIRE – VSEBINA

Primož Vitez INTRODUCTION Uvod.....	7
Mitja Skubic TENDENZA AL MINOR SFORZO DELL'ESPRESSIONE NELLE LINGUE ROMANZE Težnja k manjšemu naporu za izraz v romanskih jezikih	9
Agata Šega QUELQUES PISTES POUR L'INVESTIGATION DES TRACES DES PREMIERS CONTACTS LINGUISTIQUES SLAVO-ROMANS DANS LA TOPONYMIE SLOVÈNE Nekaj smernic za raziskovanje sledi prvotnih slovansko-romanskih jezikovnih stikov v slovenski toponimiji	17
Aleksandra Derganc VLOGA FRANCOŠČINE PRI IZOBLIKOVANJU SODOBNE KNJIŽNE RUŠČINE	31
Jack Feuillet TYPOLOGIE DES NUMÉRAUX EN LANGUES SLAVES Tipologija števnikov v slovanskih jezikih	41
Patrice Pognan, Jarmila Panevová GÉNÉRATION AUTOMATIQUE DE LEXÈMES SLAVES À PARTIR DE LEURS RACINES HISTORIQUES : UNE DES BASES DE L'ENSEIGNEMENT MULTILINGUE DES LANGUES SLAVES DE L'OUEST (NORD ET SUD) Samodejno tvorjenje slovanskih leksemov iz njihovih historičnih korenov: eden od temeljev za večjezično poučevanje zahodnoslovanskih jezikov	59
Mary-Annick Morel MOUVEMENTS DU REGARD, DES MAINS ET DE LA MÉLODIE : LEUR APPORT DANS LA CONSTRUCTION DU SENS À L'ORAL EN FRANÇAIS Gibanje pogleda, rok in melodije: njihov prispevek k izgradnji smisla v govornjeni francoščini	77

Ana Zwitter Vitez LE DÉCRYPTAGE DE L'AUTEUR ANONYME : L'AFFAIRE DES ÉLECTEURS EN SURVÊTEMENTS Na sledi anonimnemu avtorju : afera volivcev v trenirkah.....	91
Mojca Schlamberger Brezar À PROPOS DES DEUX TRADUCTIONS DE LA <i>COURONNE DES SONNETS</i> DE FRANCE PREŠEREN VERS LE FRANÇAIS O dveh prevodih prešernovega <i>Sonetnega venca</i> v francoščino.....	103
Katarina Marinčič TRADUIRE MADAME VERDURIN Gospa Verdurin v prevodu	119
Florence Gacoin-Marks LE TRADUCTEUR AUX FRONTIÈRES DES DISCOURS. LE « MONOLOGUE NARRATIVISÉ » DANS LES DEUX TRADUCTIONS SLOVÈNES DE <i>MADAME BOVARY</i> Prevajalec in meje med diskurzi. Prevajanje francoskega »pripovedovanega monologa« v slovenskih prevodih Flaubertove <i>Madame Bovary</i>	129
Ignac Fock « IDÉES REÇUES » DE FLAUBERT AU SEIN DE LA CONVERSATION : POINT DE DÉPART POUR LA TRADUCTION SLOVÈNE Flaubertove »idées reçues« v konverzaciji: izhodišče za slovenski prevod.....	143
Miha Pintarič LES TEMPS TROUBLES ET LA TRADUCTION : «KI OR NE VÆLT A MEI VENIR S'EN ALT!» Nemirni časi in prevajanje: » <i>Ki or ne vælt a mei venir s'en alt!</i> «	155
Martina Ožbot CHE COSA (NON) È RIMASTO DELLA FRANCESITÀ? ADDOMESTICAMENTO E STRANIAMENTO ED NELLE TRADUZIONI ITALIANA E SLOVENA DI <i>LES FLEURS BLEUES</i> DI RAYMOND QUENEAU Kaj je/ni ostalo od francoskosti? Podomačevanje in potujevanje v slovenskem in italijanskem prevodu romana <i>Les Fleurs bleues</i> Raymonda Queneauja.....	161

Jacqueline Oven LA MISE EN RELIEF EN SLOVÈNE ET EN FRANÇAIS : LES PARTICULES SLOVÈNES DITES « EMPHATIQUES » ET LEURS ÉQUIVALENTS FRANÇAIS Poudarjanje v slovenščini in v francoščini: slovenski poudarjalni členki in njihove ustreznice v francoščini	177
Nataša Žugelj ERREURS DES APPRENANTS DE L2 DANS LES DICTÉES Napake učencev tujega jezika v nareku	189
Meta Lah LA LECTURE À HAUTE VOIX EN CLASSE DE LANGUE ÉTRANGÈRE – UNE ACTIVITÉ À RÉHABILITER ? Glasno branje – dejavnost, ki bi jo bilo pri pouku tujega jezika potrebno rehabilitirati?	199
Gregor Perko LA DIMENSION MÉTALINGUISTIQUE DE LA MORPHOLOGIE DU FRANÇAIS NON CONVENTIONNEL Metajezikovna razsežnost morfolologije nenormirane francoščine	209
Nives Lenassi ELEMENTI DI LINGUE STRANIERE NELLA CORRISPONDENZA COMMERCIALE ITALIANA Neitalijanski elementi v italijanskih poslovnih dopisih	221
Primož Vitez « L'EXCEPTION FRANÇAISE » : DE L'ACCENT FINAL À LA POLITIQUE LINGUISTIQUE »Francoska izjema«: od končnega naglasa k jezikovni politiki	239
Boštjan Marko Turk MAURICE MAETERLINCK ET LE DÉDALE INEXTRICABLE DE L'EXISTENCE Maurice Maeterlinck in nerazrešljivi blodnjak eksistence	251
Vesna Požgaj Hadži, Tatjana Balažic Bulc »LESIKALNI ARZENAL« VLADIMIRJA POGAČNIKA	263
Metka Šorli VLADIMIR POGAČNIK : BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE Izbrana bibliografija Vladimirja Pogačnika 1971–2012	273

INTRODUCTION

Cette édition spéciale de *Linguistica* s'adresse à Vladimir Pogačnik, linguiste, professeur, traducteur et homme de théâtre qui fête cette année son soixante-dixième anniversaire. Le volume réunit une vingtaine de contributions traitant de sujets relevant des domaines de la linguistique française que Vladimir Pogačnik a ouverts ou encouragés en qualité de chercheur et enseignant au Département des langues et littératures romanes, à la Faculté des Lettres de l'Université de Ljubljana. C'est un hommage, certes, mais ce « rassemblement » de textes se présente surtout comme une exposition de sens que les disciplines en sciences du langage ont pu prendre dans le travail de ses collègues et anciens élèves au Département et ailleurs. Dans les articles publiés ici, se déploient dans leur diversité les différents champs de connaissance de la linguistique, allant de la linguistique systémique à l'enseignement du français langue étrangère, des approches diachroniques à la traductologie, de la stylistique à la sociolinguistique.

Une langue – système de relations organisant son usage – peut être comprise par deux acceptions différentes : selon la première, les règles grammaticales définissent ce qu'un locuteur *doit ou ne doit pas* faire quand il s'en sert ; selon la seconde, la grammaire est un réseau de règles qui permettent au locuteur d'apprendre ce qu'il *peut* faire quand il parle ou écrit. Ce n'est pas la même chose – il s'agit d'avoir ou ne pas avoir le choix. Il en va de même pour toute transmission de connaissances, y compris l'enseignement : un professeur peut obliger ses étudiants, à l'examen, à reproduire avec exactitude ce qu'il leur a enseigné ; mais il peut aussi, au lieu d'imposer son savoir, faire de sa réflexion un propos, permettre ainsi à l'étudiant de se forger sa propre interprétation des faits enseignés et d'en faire, à travers un processus d'élaboration cohérente, une synthèse originale. Permettre la connaissance, voilà l'idée qui a orienté l'enseignement de notre professeur.

Pendant quelques années, Vladimir Pogačnik a été professeur associé à L'Institut national des langues et civilisations orientales, à Paris, où il a enseigné la langue et littérature slovènes aux étudiants français. Depuis son retour à Ljubljana, il entretient de très bons rapports professionnels et collégiaux avec ses collaborateurs parisiens. Il a également noué des liens avec d'autres institutions universitaires en France, notamment avec l'Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, devenue ainsi partenaire de notre Département pour certains projets de recherche internationaux. Les collègues français que nous avons contactés ont accepté avec enthousiasme de contribuer à ce recueil festif.

Vladimir Pogačnik n'est pas homme à se laisser impressionner facilement. La vivacité de son esprit préfère la discrétion critique, mais bienveillante : parmi les leçons qu'il nous a fait retenir, ce n'est pas la moindre. Mais quand il y a du mérite, on ne se soustrait ni au devoir ni encore au plaisir de le dire. Nous sommes heureux et reconnaissants du soutien intellectuel et personnel qu'il nous apporte et dont nous sommes tous

bénéficiaires. Ceci dit, nous avons conçu ce recueil de textes comme une réunion de travail où Vladimir Pogačnik occupe la place d'honneur.

Merci, cher professeur, et bon anniversaire !

Primož Vitez

TENDENZA AL MINOR SFORZO DELL'ESPRESSIONE NELLE LINGUE ROMANZE

1. Nel lontano 1931 Havers aveva constatato l'importanza del principio del minor sforzo nella lingua: quello che è più conforme a questo principio è più naturale, quello che è più semplice è per il locutore più facile a formulare ed è per l'interlocutore più facile a comprendere (Havers 1931: 171). Aveva messo in rilievo il contrasto tra la tendenza verso l'economicità nell'esprimersi, il che sfrutta il locutore, e quella alla precisione dell'espressione, il che conviene soprattutto all'interlocutore. Se per costui la ricchezza dell'informazione è il desiderio costante, perché altrimenti non capisce il messaggio, il locutore cerca di risparmiare quanto possibile energia comprimendolo, vale a dire formando il messaggio con un minor numero di elementi, deve però presentarlo con chiarezza e precisione, evitando ogni ambiguità.¹ Perciò, diremmo, a volte anche il locutore, esprimendo il suo pensiero, deve ricorrere a elementi linguistici complessi, non semplici, per renderlo chiaro e di indubbio significato. Rimane però chiaro che per lui l'economicità è più naturale (Orešnik 2011: 7–8).

2. Cominceremo con il lessico, per terminare con il sistema morfosintattico, giacché il lessico è la parte della lingua meno resistente ai cambiamenti, agli influssi di altre lingue, di dialetti, di modifiche nella società in cui questa lingua viene parlata. Prenderemo come esempio un'unità lessicale del campo semantico di parentela intima che certamente deve aver cagionato difficoltà già nel latino: NEPOS era l'espressione per il discendente in linea diretta di secondo grado, nello stesso tempo, però, anche per il parente in linea collaterale di terzo grado, il che poteva provocare malintesi. Il fatto è sorprendente essendo considerato il latino anche uno strumento della giurisprudenza in cui, come è stato osservato (Colón 1976: 76), dovrebbe essere esclusa quanto al significato di un dato termine qualsiasi ambiguità. Tale rigorosità spesso si verifica in latino, ad esempio nella distinzione, sparita nel romanzo, tra i termini per *fratello* e *sorella* del genitore per parte, rispettivamente, paterna o materna.

Le lingue romanze hanno conservato il termine latino, hanno però cercato, alcune, di risolvere il complicato problema in vari modi (Skubic 2009: 141), vale a dire, hanno adottato due termini distinti: così le lingue iberoromanze con *nieto/neto* contro a *sobri-no/sobrinho*, il catalano addirittura sfruttando l'opposizione morfologica con *nét/nebot*, così il francese con una nuova creazione, *petit-fils/petite fille* contro a *neveu/nièce*. Il

* *Indirizzo dell'autore*: Filozofska fakulteta, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana, Slovenia.

1 Havers (1931: 171): »Sprache als soziale Erscheinung ist in erster Linie ein Verständigungsmittel; leichte und schnelle Verständlichkeit hat aber Klarheit, Bestimmtheit und Unzweideutlichkeit des Ausdrucks zur Voraussetzung.«

processo deve esser cominciato nel tardo Medio evo con la lenta sostituzione di *aïeul* con *grand-père*, ecc. Il francese si è spinto ancora più in là eliminando i latini SOCER, SOCRUS per usare termini compositi *beau-père*, *belle-mère*, fino a sostituire addirittura, nel parlato attuale, *bru*, di provenienza gotica, e NURUS latina con *belle-fille*, cf. Bloch-Wartburg (1960 s.v). Per contro, per quanto riguarda il latino NEPOS, il romeno con *nepot*, *nepoatǎ*, l'italiano e il friulano con nipote, m., f., rispettivamente m. *nevôt*, f. *gnece/gnèzze*, continuano invece la matassa ereditata dal latino.

In caso di estrema necessità l'italiano ricorre all'espedito meno sintetico, vale a dire composito, però esplicito. Da un soggiorno a Perugia in Umbria nel 1952 – periodo delle elezioni politiche – ricordo che un cartello invitava la cittadinanza a una riunione alla quale doveva prendere parte, diceva il cartello per eliminare ogni possibile equivoco, *il generale*

Enzo Garibaldi, figlio del figlio di Garibaldi. A volte, il significato viene chiarito dal contesto. Cito dalla Fallaci (1999: 283), il passo dove il leader socialista Pietro Nenni, intervistato dalla scrittrice, parla di tre generazioni: *la mia, quella dei miei figli, quella dei miei nipoti. E che mi accingo a vedere quella dei miei pronipoti*. Qui non può sorgere il dubbio sul valore semantico del termine. Lo chiarisce in parte anche l'impiego del plurale.

Il termine composito citato, al quale possiamo aggiungere quello di *figlio della sorella* o *del fratello* per *nipote*, è da considerarsi appartenente soprattutto al linguaggio parlato, spontaneo, forse anche goffo, che ha però un indubbio vantaggio: è più preciso e perciò più adeguato, più appropriato all'interlocutore. Se da una parte ricorre a tre elementi linguistici, due sostantivi e una preposizione – apparentemente uno spreco di energia – offre, tuttavia, all'interlocutore rispetto al semplice *nipote* un'informazione importante in più. Nello stesso tempo è addirittura più calzante per il locutore: si serve di due termini arciconosciuti e abbondantemente usati nel campo semantico della parentela intima, mentre *nipote* vi figura come elemento meno usato, meno conosciuto. Tale tendenza non è di certo circoscritta a un solo gruppo di lingue: nelle lingue slave in generale e così nella mia lingua, lo sloveno, ad. es., è nel parlato comunemente usato il procedimento speculare all'italiano; contro il semanticamente identico *nečak*, 'nipote' la lingua non troppo accurata preferisce *sin (od) sestre*, cioè, *il figlio della sorella* il che concorda ammirevolmente con il costrutto italiano: preposizione e due unità lessicali.

In qualche altro caso dobbiamo tener presente la forza stilistica che offre l'espressione composita con la sua carica di realtà: così, ad esempio, al lat. HIRUDO si è sostituito in tutte le lingue romanze il termine più espressivo, it. *sanguisuga*, frl. *sansuje*, fr. *sangsue*, sp. *sanguijuela*, pt. *sanguessuga*.

3. L'italiano – come del resto lo era anche il latino, contrariamente al greco antico – è piuttosto restio a costrutti di due sostantivi. I termini pertinenti al lessico socio-economico del tardo Ottocento, ad esempio, come *datore di lavoro*, *prestatore d'opera*, riflettono, sì, *Arbeitgeber*, *Arbeitnehmer* tedeschi, però come calchi semantici; non sono traduzioni servili, costrutti asintattici. Analizzando la giustaposizione di due sostantivi non pensiamo, ovviamente, a tipi sintattici con l'elisione della preposizione, come *Piazza Garibaldi*, *Via Cavour*, bensì a costrutti asintattici come *legge-truffa*

(termine nato nel periodo preelettorale degli anni cinquanta), *centro-sinistra*, *decreto-legge*, *conferenza-stampa*. Il lessico della politica ne è impregnato, ma non è il solo. Oggidi, l'influenza dell'inglese determina la quantità di prestiti e di calchi asintattici presenti nelle lingue europee e in molte di esse, così pare, ormai indispensabili, come, ad es., *tossico-dipendenti*, *Radio-Roma*, *messaggio-radio*. Non vi si sottrae nemmeno la terminologia linguistica: *mot-clé*, *palabra-llave*. Tale costrutto asintattico sembra impossibile per la lingua letteraria. Eppure, si permise di servirsene, eccezionalmente, al finale (*Jesod*) del suo romanzo *Il pendolo di Foucault* Umberto Eco: *E così ho ritrovato il Testo Chiave*.

4. Quanto alla formazione di alcuni verbi, riguardo non proprio alla composizione ma piuttosto alla specificazione del significato per mezzo di un avverbio o di una locuzione avverbiale aggiunti al verbo, merita un breve cenno il friulano. È stato coniato un termine nuovo, quello di *verbi analitici* (Vicario 1997, Faggin 1997), ed è quasi certo che alla base di tale procedimento, poco conosciuto nell'italiano toscano e (così anche) nei dialetti settentrionali, ma più usato nel dialetto veneto, possiamo vedere l'influsso linguistico del tedesco. Il friulano è infatti contrassegnato in maniera eccezionale di tali formazioni: *ridi für* »deridere« corrisponde perfettamente al tedesco *auslachen*, *dâ sù* »rinunciare« al tedesco *aufgeben*. Se uno squisito dolce italiano viene chiamato *tirami sù*, adoperando il verbo nel senso materiale, »sollevare«, »rinvigorire«, il friulano *tirâ sù i fruz* ha assunto oltre al significato originario anche quello traslato di »allevare« far crescere i bambini', noto anche nel dialetto veneto, il che accredita la provenienza tedesca di *aufziehen*. Va comunque tenuto presente che si tratta, nell'uso di tali verbi analitici, di un arricchimento del lessico e non di una innovazione morfosintattica.

5. In seguito intendiamo passare al vaglio appunto i fenomeni riscontrabili nel sistema morfosintattico dell'italiano e, praticamente, delle lingue romanze perché per lo più concordano tra di loro. Si tratta di casi, cioè, in cui, contrariamente al sistema valido per il latino classico, si è affermata una struttura a danno delle forme semplici ereditate dal latino. Diremo che è prevalsa nelle lingue romanze la tendenza verso l'esprimersi analiticamente, il che è almeno in parte giustificato dal minor sforzo che la creazione e l'uso di una struttura analitica esigono. Cercheremo di mostrare la validità di tale convinzione per far presente che non si tratta di fenomeni singoli, chiaramente constatabili nel lessico e ivi spesso spiegabili: è il sistema che viene scosso. Non è stato preservato nessuno dei grandi sistemi morfosintattici, né quello del sostantivo e dell'aggettivo, né quello del pronome, né quello del verbo; in parte è interessato al fenomeno anche l'avverbio di modo.

Sostantivo. La declinazione del sostantivo e dell'aggettivo era la caratteristica del latino, anche se sappiamo per la flessione che i »casi« con i soli morfemi non potevano bastare ad esprimere tutte le relazioni esistenti tra gli elementi della frase, tanto meno con la perdita della quantità vocalica, vale a dire dell'opposizione tra le vocali lunghe e brevi, e la caduta delle consonanti finali. Basti pensare al caso »ablativo«, di nome particolarmente infelice, giacché sovraccaricato di funzioni, preso dal participio passato del verbo *abferre*, che in origine deve aver avuto il significato di separazione, di allontanamento per assumere in seguito anche quello di locativo e di accompagnamento.

Ridotto ad una unica forma, con una trascurabile eccezione del femminile *-ei* e del maschile *-lui* al genitivo singolare e del morfema *-lor* al genitivo plurale nel romeno, il sostantivo romanzo abbisogna della precisazione: gliela offre l'uso delle preposizioni e in alcuni casi, così per l'opposizione soggetto-oggetto diretto, anche la strutturazione della frase, particolarmente rigida nel francese. Infatti, per mettere l'oggetto in rilievo, il francese ricorre a un costrutto dimostrativo *c'est Marie que Jean aime*. Anche in altre lingue, così in italiano, l'inversione *soggetto-oggetto* da sola non sarebbe sufficiente, anche se si fa a meno del pronome dimostrativo: la struttura della frase è analoga al modulo francese: è Maria che Giovanni ama.

Aggettivo. Nella sorte dell'aggettivo spicca la formazione del comparativo e del superlativo per la quale le lingue romanze centrali si servono del morfema PLUS e quelle marginali del morfema MAGIS. Alcuni aggettivi hanno conservato le forme sintetiche latine; a volte hanno spartito con le analitiche il significato originario e l'uso, ad es., *migliore/più buono*. Per il superlativo con l'aggiunta dell'articolo determinativo la distinzione è generale e sistematica. L'elativo è rimasto sintetico. Così, le lingue romanze hanno eliminato la difficoltà che in latino si risolveva solo con la differente strutturazione: ALTISSIMA ARBORUM contro ad ARBOR ALTISSIMA. Vale a dire, con la struttura analitica del superlativo romanzo.

Pronome. Il pronome personale ha conservato almeno parzialmente, nel singolare e nel plurale, il sistema latino, arricchendolo con la distinzione, sconosciuta al latino scritto, tra le forme toniche e quelle atone, tutte semplici. Nell'uso romanzo, ovviamente, quest'ultime predominano, mentre le forme toniche servono a rafforzare il significato e nei casi obliqui, salvo nell'accusativo, seguono il sistema che conosce il sostantivo, cioè, affidano l'espressione del significato alla preposizione.

Per i pronomi possessivi presenta una particolarità il francese: all'alquanto goffo *un mon ami* si preferisce *un ami à moi*. E così, il grande stilista francese Gustave Flaubert ha potuto riportare l'atteggiamento di Emma Bovary verso il suo amante Rodolphe: *Souvent elle lui parlait des cloches du soir ou des voix de la nature; puis elle l'entretenait de sa mère, à elle, et de sa mère, à lui*, Madame Bovary, I, 10. Non tutte le traduzioni romanze sono all'altezza.

Avverbio di modo. Una costruzione analitica è caratteristica nella formazione degli avverbi di modo: un piccolo numero di essi, i più usati come *it. bene, male, certo* ed alcuni altri continuano le forme latine; per lo più, invece, la formazione con l'ablativo latino del sostantivo MENS, -TIS si è generalizzata: *-mente* è ormai un morfema sintattico, ma in origine fu un elemento del nascente costrutto. Forse conviene sottolineare una certa discordanza tra le lingue romanze: dimostra che l'innovazione nei vari territori romanizzati si è affermata in vari periodi e non contemporaneamente. E che non è di antica data: basti pensare allo spagnolo *hablar clara y distintamente*. Appoggia la nostra convinzione della tendenza verso l'analiticità anche una formazione dell'avverbio di modo nel friulano; anziché a *-mentri* si ricorre spesso a un complesso con *vie*: *a stupid-vie, a mat-vie* e addirittura *a muc-vie* che in italiano potrebbero esser resi con »stupidamentex«, ecc., oppure anche con ,alla sciocca, alla pazza, alla tedesca' (Faggin 1997: 220).

Verbo. Come sempre, la più attraente è la situazione nel verbo. Il presente è rimasto, ovviamente, semplice. Bisogna tuttavia mettere in rilievo che le lingue romanze hanno creato, non solo per la sfera attuale, ma anche per quella del passato, un nuovo costrutto che rispecchia l'aspetto verbale delle lingue slave, solo che in queste l'aspetto si riflette nella modifica del corpo del verbo stesso, mentre nel romanzo si ricorre a un costrutto col verbo *stare*. Se dunque troviamo in sloveno per l'italiano »scegliere« nell'opposizione imperfettività – perfettività *izbirati – izbrati*, nel romanzo si ricorre per lo più al costrutto col verbo *stare* il quale in tale uso diventa ausiliare. Alla domanda *Che fai?* in un negozio di calzature un'italiana può rispondere con *scelgo* oppure anche con *sto scegliendo scarpe* e dopo aver effettuato la scelta dirà *scelgo queste*. Una francese può fare lo stesso, ma probabilmente preferirebbe rispondere con *je suis en train de choisir des chaussures*, mentre per una spagnola il costrutto analitico è assolutamente obbligatorio: *estoy eligiendo zapatos* contro a *elijo estos*. Il costrutto analitico serve a esprimere uno stato e non solo nella sfera presente, il paradigma semplice invece punta su un'azione unica, concentrata, conclusa. Non dobbiamo tuttavia confondere quest'uso con le perifrasi del tipo fr. *il vient de sortir*, sp. *acaba de salir* per un'azione del passato immediato, laddove l'italiano ricorre a un avverbio di tempo: è uscito or ora. Anche in tal caso è arricchito il lessico e non scosso il sistema temporale.

Per il futuro romanzo conviene tener presente che il futuro sintetico del latino, - ammesso che sia considerato semplice -, era difficile, perché eterogeneo quanto alla forma del paradigma, cfr. AMABO e AUDIAM, LEGAM, ed è stato sostituito da un costrutto in origine obbligativo, sfruttando come ausiliare il verbo *avere* che rende possibile creare un paradigma col verbo semanticamente pieno. Da notare che il romeno sotto l'influsso linguistico slavo ricorre al verbo modale *volere*: *voi scrie, ei vor veni*, fr. »j'écirai, ils viendront« e conviene aggiungere che tale paradigma è limitato al romeno scritto, mentre il parlato ricorre all'ipotassi usando l'ausiliare *avere*: *o să scriu, am să scriu* (Tekavčić 1980: 237). Riappare dunque l'obbligatorietà, ma è doveroso sottolineare che il romeno parlato preferisce l'ipotassi: un'altra testimonianza della tendenza all'espressione complessa, spontanea, meno difficile.

Nella ricerca della tendenza verso l'esprimersi analiticamente c'è inoltre da notare che in francese è sorto un nuovo paradigma, analitico anche questo, e precisamente per il futuro immediato: *je vais dire*.

Le divergenze più rimarchevoli con la norma latina sorgono, però, nei paradigmi verbali per il passato. L'imperfetto, eredità latina, è rimasto dappertutto sintetico e così anche il preterito semplice (»passato remoto« italiano), solo che quest'ultimo ha trovato nel corso dei secoli un forte concorrente, il preterito composto (»passato prossimo« italiano). I due paradigmi verbali hanno avuto ed hanno nei territori romanzati sorti diverse. Nell'italiano toscano e nell'italiano scritto i due paradigmi hanno spartito le funzioni (Bertinetto 1991: 89 e 101), e così anche nell'area iberoromanza, benché in questa e più ancora nell'America latina il paradigma semplice continui particolarmente vigoroso, come del resto anche nei dialetti italiani meridionali, in specie in quelli siciliani (Rohlf 1969: 46). Al contrario, le forme semplici, sintetiche,

rimangono relegate allo scritto in francese, nell'area ladina, compreso il friulano, nei dialetti dell'Italia settentrionale, in romeno. Ora, qui ci interessa il fatto che il paradigma analitico, non ereditato dal latino, e solo in pochi casi documentato nei testi latini, apporta un nuovo, importante significato del verbo, quello dello stato raggiunto nella sfera presente di un'azione svoltasi nella sfera precedente, il che è di per sé ragione sufficiente per il suo imporsi ai danni del paradigma semplice del preterito. In più, nel corso dei secoli, il preterito analitico si è sostituito nella maggior parte delle lingue romanze anche per esprimere fatti singoli, specie per i fatti di un passato recente, e perciò, giacché nel parlare predominano fatti e osservazioni sul passato vicino, ha potuto sostituirsi al paradigma sintetico, come una specie di *allotropo* sintattico più comodo, più forte che non il paradigma semplice. Il locutore può dunque scegliere tra due costrutti, uno sintetico e l'altro analitico. Più forte quest'ultimo nel senso che è più informativo (Orešnik 1999: 18). Il paradigma composto ha conservato dunque il suo valore originario, quello di uno stato risultante da un'azione precedentemente svoltasi, e ha preso, inoltre, per un verbo il valore di un'azione anteriore, vale a dire il valore di un aoristo. Tuttavia, c'è da credere che un certo ruolo, anche se meno importante, l'abbia avuto la difficoltà di apprendere o, più impegnativo ancora, di far apprendere le difficili forme del detto *passato remoto*. Il che vale in special modo per l'italiano dove si constatano in pochi verbi, è vero, ma verbi di altissima frequenza, come in *dire, fare, tenere* e inoltre nei due ausiliari importanti modifiche nel corpo del verbo. Basti mettere in confronto il latino DIXI, DIXISTI e l'italiano *dissi, dicesti*, ecc. Ha fatto una preziosa osservazione già Benveniste (1966: 245) dicendo che le forme del preterito («*passé simple*» francese) non sono semplici neanche per il locutore, almeno non quelle del plurale, come *nous arrivâmes, vous arrivâtes*. Diremmo che anche nell'imporsi del paradigma analitico, nato per esprimere lo stato al presente, ma col tempo assuntosi come mezzo per esprimere un'azione singola nel passato, almeno in parte è valido il principio dello sforzo minore: le forme analitiche sono decisamente più facili da apprendere e da ritenere nella mente e perciò da usare nel linguaggio spontaneo.²

6. Conviene, alla fine, far osservare che si può vedere la tendenza verso il minor sforzo anche nella strutturazione dei complessi linguistici più ampi. Il linguaggio umano comincia con l'enunciazione, che di certo non oseremmo chiamare «parola», ma in cui il neonato rende il suo *enunciandum* integrale, totale e così esprime il suo stato d'animo. Ci vorrà un bel po' di tempo per formare una frase, per far distinguere l'azione dal portatore dell'azione, ecc. Ma una cosa è certa: si comincia con l'enunciazione,

2 Benveniste (1966) ha messo in rilievo che il racconto richiede *le passé simple*. Purtroppo aggiunge che Albert Camus, nel suo celebre romanzo *L'étranger* usa costantemente *le passé composé*, certo per una sua deliberazione personale, voluta, cioè scontata; nel romanzo persino nella rievocazione del delitto commesso dall'accusato al processo giudiziario i fatti sono raccontati col *passé composé*. Ho trovato due sole eccezioni, due passi col paradigma semplice: *Quand je suis entré, le bruit de voix ... la lumière crue ... me causèrent une sorte d'étourdissement* e inoltre *Mais cela dura quelques mois*, mentre leggiamo nello stesso capitolo *Les premiers jours ont été très durs*, cap. I,2. Sarà una semplice svista dell'autore, svista che tuttavia dimostra che ha potuto usare un paradigma verbale che ha bandito intenzionalmente, *par parti pris*.

bastante per esprimere lo stato d'animo del neonato, e si va verso l'analiticità, verso la strutturazione del periodo complesso, e poi verso l'ipotassi.

Bibliografia

- BENVENISTE, Émile (1966) *Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- BERTINETTO, Pier Marco (1991) »Il verbo.« In: L. Renzi/G. Salvi (a cura di), *Grande grammatica italiano di consultazione*. II. Bologna: Il Mulino, 13–161.
- BLOCH, Oscar/Walter von WARTBURG (³1960) *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris: P.U.F.
- COLÓN, Germán (1976) *El léxico catalán en la Rumania*. Madrid: Gredos.
- FAGGIN, Giorgio (1997) *Grammatica friulana*. Campoformido: Ribis.
- FALLACI, Oriana (1999) *L'intervista con la storia*. Milano: Biblioteca universale Rizzoli.
- HAVERS, William (1931) *Handbuch der erklärenden Syntax*. Heidelberg: C. Winter.
- OREŠNIK, Janez (1999) *Krepke in šibke dvojnice v skladnji – Strong and weak variants in syntax*. Ljubljana: Filozofska fakulteta.
- OREŠNIK, Janez (2011) *Uvod v naravno skladnjo*. Ljubljana: Filozofska fakulteta.
- ROHLFS, Gerhard (1969) *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*. III. Torino: Einaudi.
- SKUBIC, Mitja (2009) »El campo semántico del parentesco primario en El Quijote.« *Verba hispanica XVII*, 139–144.
- TEKAVČIĆ, Pavao (1980) *Grammatica storica dell'italiano*. II. Bologna: Il Mulino.
- VICARIO, Federico (1997) *I verbi analitici in friulano*. Pavia: Università di Pavia.

Riassunto

TENDENZA AL MINOR SFORZO DELL'ESPRESSIONE NELLE LINGUE ROMANZE

L'idea dello sforzo minore – in linea generale valida e rispettata – è senz'altro giusta. Havers (1931) a pienamente ragione. Dobbiamo però considerare che l'esprimersi troppo succintamente non è sempre il più facile, anche se per il locutore più sbrigativo, e – se non c'è dubbio che esprimersi ampiamente, con più elementi linguistici, sia desiderabile e auspicabile da parte dell'interlocutore – non è sempre facile nemmeno per il locutore, «più facile» nel senso di trovare subito il termine adeguato, forse più espressivo che convenga all'interlocutore. Il locutore è certo il nucleo della comunicazione, vuol dire, può creare espressioni nuove, il che è nella lingua un procedimento costante, oppure scegliere tra le possibilità che gli si offrono, persino violando il sistema morfosintattico valido il che può portare addirittura all'annientamento del sistema in vigore e la sua sostituzione con un altro. Il che si verificò, nel mondo linguistico romanzo, appunto con il declino totale dell'esistenza del sistema della flessione del sostantivo, e parzialmente nel sistema del verbo, in misura minore in quello del pronome.

Analizzando tali cambiamenti constatiamo che il principio della legge del minor sforzo, formulato da Havers (1931), è senz'altro valido, cerchiamo tuttavia di trovare le ragioni le quali, talvolta, spingono il locutore a violare il sistema in vigore. Crediamo che anche in tale scelta abbia un peso importante una espressione o una struttura spontanea, perciò più naturale e con questo più facile.

Parole chiave: locutore – interlocutore, economicità – apparente prodigalità dell'espressione

Povzetek

TEŽNJA K MANJŠEMU NAPORU ZA IZRAZ V ROMANSKIH JEZIKIH

Havers (1931) je jasno predstavil težnjo k manjšemu naporu, ki je v človeškem govoru opazna. Natančneje, opozoril je na dve silnici, ki vladata v jeziku: za govorečega je značilnost zgoščevanje, krajšanje izraza, torej težnja h gospodarnosti, za sogovorca pa je najbolj pomembna zahteva po jasnosti izraza. Prispevek skuša v romanskih jezikih dognati, ali je govoreči zmeraj zavezan k rabi enostavnega izraza, vidimo namreč, da se govoreči večkrat zateče k analitični obliki, celo pri posameznih izrazih. Za romanske jezike se ugotavlja, da je težnja k analitičnim paradigmam vsesplošna: romanistika ima namreč možnost, da sedanje stanje v romanskih jezikih primerja z latinščino. Ni dvoma, da so romanski jeziki močno nagnjeni k analitičnemu izražanju, ne samo v besedju, tudi v morfosintaktičnih sistemih: z izgubo sklanjatve docela za samostalnik, a tudi z opuščanjem nekaterih glagolskih paradigem, torej za opuščanje enostavnih, sintetičnih oblik predvsem v govorjenem jeziku, manj v pisnem, bolj zavezanem slovnični normi, in v manjši meri za zaimke. Analitično izražanje je značilnost govorjenega, spontanega jezika.

Ključne besede: govorec – sogovornik, gospodarnost – potratnost v izrazu

QUELQUES PISTES POUR L'INVESTIGATION DES TRACES DES PREMIERS CONTACTS LINGUISTIQUES SLAVO-ROMANS DANS LA TOPONYMIE SLOVÈNE

1 OBJET ET BUT DE LA RECHERCHE

1.1 La recherche de base : les anciens romanismes en slovène

Notre article se base surtout sur les résultats d'une recherche préalable consacrée à l'étude des anciens emprunts d'origine romane en slovène (Šega 2006), dans laquelle nous avons cherché à dater le plus exactement possible les romanismes sur le territoire qui nous intéresse (à savoir sur celui des Alpes Orientales et de l'Adriatique Septentrional où la langue slovène est parlée actuellement) et à distinguer les romanismes appartenant à la période la plus ancienne des contacts linguistiques des emprunts plus récents. Dans cette perspective, nous avons pris en considération les anciens romanismes empruntés le plus probablement avant le XII^e siècle. Cette délimitation est fondée sur plusieurs facteurs linguistiques et historiques.

Du point de vue linguistique, cette période se caractérise encore par une certaine unité du *slave alpin*,¹ alors que depuis le XI^e siècle on peut parler déjà de la formation de la langue slovène et, en même temps, de la phase initiale du processus de sa dialectalisation. Historiquement, il s'agit d'une période pendant laquelle de nouvelles formes économiques et sociales commencent à s'établir. Elle est marquée par l'instauration de l'ordre féodal et par l'adoption de la religion chrétienne, par la perte de l'indépendance politique et par l'établissement fixe des Slaves sur ces nouveaux territoires.

La période mentionnée est d'une importance cruciale tant pour la sphère linguistique romane que pour la sphère slave : il s'agit, pour chacun des deux groupes linguistiques, d'une phase transitoire pendant laquelle les différentes langues romanes se développent et pendant laquelle on peut assister déjà aux premiers processus de différenciation qui mènent à la formation de langues slaves indépendantes.

1.2 Les « produits latéraux » de la recherche

Les toponymes et les anthroponymes attestés assez tôt et basés sur les appellatifs d'origine romane figurent parmi les « produits latéraux » de notre recherche, limitée en principe aux appellatifs. Au cours de la recherche initiale, nous avons été obligés de

* *Adresse de l'auteur* : Filozofska fakulteta, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. Mél : agata.sega@ff.uni-lj.si

1 Ce terme est utilisé par les slavisants pour désigner la phase initiale du développement de notre langue qu'on pourrait appeler également *le protoslovène*.

comparer constamment les résultats phonétiques du processus de l'emprunt aux règles substitutionnelles valables pour cette phase de développement phonétique du slave, établies précédemment par les étymologues slovènes, croates et autres et basées sur l'analyse des matériaux toponymiques d'origine étrangère et des anciens emprunts.² Le fruit de notre méthode de recherche est donc une certaine systématisation des connaissances relevant du domaine des contacts linguistiques slavo-romans, car nous avons essayé de rassembler le plus grand nombre possible d'informations concernant le strate le plus ancien des toponymes slovènes, c'est à dire antérieurs au XIII^e ou même au XII^e siècle, et les toponymes slovènes d'origine romane empruntés plus tard.

1.3 Quels sont nos objectifs et comment les atteindre ?

Le présent article s'assigne donc comme objectif de proposer quelques pistes possibles pour l'identification et l'analyse des traces des contacts linguistiques avec les autochtones, persistant dans la toponymie slovène depuis la période la plus ancienne de la symbiose linguistique slavo-romane. Dans l'intérêt de la recherche, il s'est avéré indispensable de prendre en considération aussi quelques noms de famille slovènes dans lesquels se maintiennent certains romanismes intéressants, mais mal attestés dans la toponymie. Une attention spéciale devrait être consacrée aux emprunts qui sont considérés de nos jours comme étant des vestiges lexicaux, car il ne reste pratiquement plus de traces de leurs bases protoromanes dans aucune des langues romanes modernes. Nous voudrions vérifier si l'analyse systématique des éléments onomastiques slovènes d'origine romane, empruntés durant la période qui nous intéresse, et d'autres matériaux toponymiques qui, selon les chercheurs, témoignent de la présence des autochtones romans même quelques siècles après l'immigration slave (Bezljaj 1969 : 21), peut éclairer sous un nouvel angle les résultats des recherches précédentes et, par conséquent, sur le problème de la continuité linguistique et matérielle sur ce territoire.³

Les caractéristiques des toponymes et des anthroponymes examinés pourront être comparées avec celles établies au cours des recherches précédentes sur le fonds lexical d'origine romane le plus ancien en slovène et dans les autres langues slaves, et plus particulièrement dans les langues slaves méridionales. Par conséquent, l'analyse des résultats de notre recherche pourra peut être offrir quelques faits nouveaux, tant sur la situation que sur la continuité linguistique sur le territoire des Alpes occidentales et de l'Adriatique septentrional au cours du Moyen Âge.

Soulignons encore que cet article n'est que le résultat de la phase initiale d'une recherche plus ample. Par conséquent, nous parlerons, selon toute vraisemblance, plus des méthodes employées et des pistes qu'il serait conseillé de prendre que des résultats de recherche au sens propre du mot.

2 Citons seulement Skok (1926, 1928, 1930, 1934), Bidwell (1961), Rocchi (1990). Plus récemment Šekli (2009).

3 Voir surtout Kos (1939, 1950), Bezljaj (1969), Grafenauer (1969), Furlan (2002), Snoj (2002).

2 PROBLÈMES ET LIMITATIONS DANS L'ÉTUDE DES TOPONYMES SLOVÈNES D'ORIGINE ROMANE

2.1 Les problèmes inhérents à la recherche toponymique

Les problèmes que nous pouvons identifier au cours de l'investigation des toponymes slovènes d'origine romane ne diffèrent probablement pas des problèmes généraux auxquels le linguiste fait face dans l'étude des matériaux onomastiques de n'importe quel territoire linguistique. Malgré les avantages qu'ont les toponymes par rapport aux autres éléments du langage – nous pensons évidemment aux avantages qu'offre au chercheur leur localisation dans l'espace et dans le temps –, ils peuvent aussi, d'un autre côté, susciter d'importants problèmes. Leur sens original est assez souvent vague ou perdu, car le lexème de base qui a donné son nom à une localité n'est plus utilisé dans la langue en question. Il se peut aussi que la base étymologique présumée du toponyme ne soit pas suffisamment attestée ou qu'il s'agisse seulement d'un mot supposé et pas attesté du tout ou – soit dit avec un peu d'optimisme – pas encore attesté. Fréquemment, les formes dont nous disposons et les attestations dans les documents s'avèrent altérées pour différentes raisons, parmi lesquelles nous pourrions mentionner surtout la parétymologie ou l'étymologie populaire. Ainsi, il est parfois difficile de reconstruire la forme originale et les lois phonétiques impliquées dans le processus d'emprunt (Bezljaj 1967 : 86). Il faut absolument prévenir le risque de se laisser séduire par le sens apparent du toponyme et de reconstruire une fausse base toponymique – un risque dont même les linguistes ne sont malheureusement pas tout à fait exempts.

2.2 Les problèmes inhérents à la recherche interlinguistique

Comme notre recherche se focalise sur les bases toponymiques provenant d'appellatifs empruntés, nous touchons également à une problématique bien connue dans le domaine de la linguistique de contact.

Dans certains cas, surtout quand il s'agit d'appellatifs, il est très difficile sinon impossible de distinguer le lexique emprunté durant la période la plus ancienne des contacts linguistiques de celui qui résulte des contacts linguistiques plus récents. La toponymie peut jouer un rôle extrêmement important, même essentiel, dans ce type de recherches, à condition de nous limiter surtout aux toponymes qui rendent possible la localisation de l'emprunt et pour lesquels nous disposons d'informations supplémentaires qui confirment irréfutablement leur ancienneté, par exemple les attestations anciennes dans les documents latins. Le fait qu'un appellatif qui, du point de vue étymologique, est un ancien romanisme, puisse fonctionner déjà très tôt comme topolexème, confirmerait, en principe, l'ancienneté de l'emprunt et son intégration dans le système lexical slovène. Ce nonobstant, il est absolument nécessaire de prendre en compte certaines difficultés qui risquent de se présenter dans ce type de travail. À ce propos, nous voudrions mentionner en premier lieu la difficulté de distinction entre les romanismes très anciens empruntés directement et les croatismes plus récents et, deuxièmement, la problématique de la stratification des toponymes d'origine romane des plus anciens aux plus récents.⁴

4 Plus de détails dans Šega (2000).

2.3 Le problème crucial de la distinction entre le substrat et l'adstrat

Le problème présenté plus haut comme général et typique dans la recherche des toponymes de toutes les langues, s'avère comme spécialement poignant dans la recherche des toponymes slovènes. Après la colonisation, les parlants du protoslovène établirent des contacts avec les populations romanes qui vivaient sur les territoires limitrophes et ces contacts se maintiendront à travers les siècles jusqu'à nos jours. Il est parfois extrêmement difficile ou même impossible de discerner le substrat, à savoir les éléments lexicaux empruntés des autochtones romans que les immigrés protoslovènes avaient rencontrés immédiatement après la colonisation, et le séparer de l'adstrat, c'est à dire des éléments lexicaux empruntés presque à la même période et avec les mêmes substituts des voisins romans qui se servaient du (proto)dalmate (désormais extinct), du (proto)istroroumain ou d'une phase ancienne du frioulan ou de l'istroroman. Citons un exemple: si nous connaissons aujourd'hui l'oronyme *Mošun* et le toponyme *Mošnje* (probablement de *Mošun* + suff. *-jane*) en Carniole supérieure, provenant de *mansione(m)* (REW 5311), ce n'est pas parce que les ancêtres des Slovènes auraient entendu les habitants autochtones de langue romane utiliser les noms proromans de ces localités. La base de l'appellatif emprunté *mošun* « parc, enclos pour le menu bétail » – confirmée d'ailleurs en croate (Skok 1928 : 60) – était utilisée tout d'abord par les pasteurs nomades comme terme technique et se fit valoir seulement plus tard comme base toponymique. De même, le toponyme *Beč* peut confirmer l'existence de l'ancien romanisme slovène *beč* « cavité avec source d'eau dont le fond est couvert de pierre ou de bois; Schopfenbrunnen ». Il peut bien s'agir d'un emprunt très ancien basé sur *buttia*, *buttis* « tonneau, barrique » (REW 1425, 1427), et employé plus tard comme toponyme, cependant, le mot ne peut pas confirmer l'existence d'un toponyme roman **Butt-* provenant de la même base. L'adstrat plus récent se montre beaucoup moins problématique, sous la condition, bien évidemment, que le chercheur sache discerner entre les résultats phonétiques du processus de l'emprunt plus ou moins anciens.

2.4 Le problème de la standardisation des toponymes slovènes

La standardisation des noms de lieux crée une deuxième série de problèmes dans la toponomastique slovène. Il arrive que la forme standardisée ne corresponde pas phonétiquement à la vraie base étymologique et semble, à première vue, appartenir à un autre étymon. Cela est dû à la grande variété dialectale du slovène, une langue avec 2 millions de locuteurs qui se servent de 37 dialectes et de 12 sous-dialectes que les dialectologues slovènes classent du point de vue diachronique en 8 aires dialectales et du point de vue synchronique en 7 groupes dialectaux (Logar/Rigler 1983). L'une des caractéristiques phonétiques les plus importantes du slovène est une réduction vocale très intensive qui, parfois, rend difficile l'identification de la forme originale du topolexème. L'étymon risque d'être confondu avec un autre qui lui ressemble, surtout quand il s'agit de chercheurs qui ne connaissent pas parfaitement les particularités dialectales et géomorphologiques locales.

2.5 Inégalité des études onomastiques et manque d'ouvrages de référence

Un interlinguiste non spécialisé en étymologie et encore moins en étymologie onomastique qui essaierait d'obtenir une première vue d'ensemble sur la problématique des noms d'origine romane en slovène aurait évidemment besoin d'ouvrages de référence en étymologie onomastique qui recueilleraient les faits généraux, connus à l'état actuel des recherches.

Dans le domaine de l'anthroponymie, le linguiste se heurte malheureusement à de sérieux problèmes. Aucun ouvrage scientifique général consacré à l'anthroponymie slovène n'a encore été publié. Ce qui manque surtout, c'est un dictionnaire étymologique des noms de famille slovènes. L'ouvrage de France Bezlaj *Začasni slovar slovenskih priimkov* (*Dictionnaire provisoire des noms de famille slovènes*) qui, de surcroît, date de 1974 (Bezlaj 1974), rassemble les noms de famille et les localise par communes, mais il ne donne ni les coordonnées exactes des localités ni le nombre de personnes ou de familles qui portent un même nom de famille et, qui plus est, il ne contient pas d'explications étymologiques. Les recherches spécialisées sont dispersées et n'offrent pas une vue d'ensemble.⁵

La situation est moins inquiétante dans le domaine de l'étymologie toponomastique, car nous disposons d'un nombre considérable de travaux de recherche élaborés et approfondis qui répertorient les toponymes des différentes régions ou des aires dialectales plus ou moins larges et expliquent leur origine.⁶ Souvent, ils se focalisent surtout sur les territoires frontaliers, ce qui peut intéresser les romanistes, même si la toponymie des régions limitrophes aux territoires où l'on parle encore aujourd'hui les langues romanes, en premier lieu le frioulan ou l'italien, n'aide pas obligatoirement à tirer des conclusions sur la première phase des contacts linguistiques slavo-romans. Il existe un nombre considérable d'études anthroponymiques très approfondies, mais elles se limitent souvent à des aires marginales et ne donnent pas, par conséquent, une vision d'ensemble de la situation.

Les ouvrages de synthèse qui présentent chacun un aspect de l'onomastique slovène dans sa totalité, ne sont que deux : *Slovenska vodna imena* (Bezlaj 1956–61) et *Etimološki slovar slovenskih zemljepisnih imen* (Snoj 2009).

L'ouvrage *Slovenska vodna imena* (*Hydronymes slovènes*) de France Bezlaj est très exhaustif, mais se limite, évidemment, aux hydronymes, même s'il cite, pour chaque article, les toponymes qui font partie de la même famille onomastique. En plus, cet ouvrage qui a fêté son cinquantenaire en 2011, a été publié bien avant les deux dictionnaires étymologiques du slovène existants.⁷

Depuis quelques années nous disposons d'un dictionnaire étymologique spécialisé en toponomastique dont l'auteur est Marko Snoj et qui est intitulé *Etimološki slovar slovenskih zemljepisnih imen* (*Dictionnaire étymologique des noms géographiques*

5 La bibliographie se trouve dans Torkar (2002).

6 Par exemple Merku (1999), Dapit (1995–1998) ou Šekli (2008) etc. La bibliographie plus exhaustive se trouve dans Šivic Dular (2002 : 25–27).

7 Outre Bezlaj (1976–2007), aussi Snoj (1997).

slovènes). Mais cet ouvrage est loin de la perfection et l'auteur lui-même est le premier à se rendre parfaitement compte de ses défauts. Il les reconnaît explicitement dans la préface en constatant avec une certaine amertume que l'état des recherches toponomastiques en Slovénie est tel qu'un dictionnaire étymologique général des toponymes slovènes vraiment complet et satisfaisant du point de vue scientifique pourrait être écrit seulement dans 30 ans. Le nombre des toponymes pris en considération pose le premier problème: le dictionnaire comprend seulement 4021 toponymes sur environ 24.000 toponymes slovènes,⁸ c'est à dire moins de 17%. Ce problème de nombre paraît encore plus pertinent si on compare les estimations de Marko Snoj avec celles de Metka Furlan qui parle de 100.000 toponymes slovènes (Furlan 2002 : 29).

La sélection des toponymes a été effectuée ou plutôt, comme l'auteur nous le révèle, a dû être effectuée selon une série de critères dont la plupart ne sont pas objectifs. Le seul critère objectif, en fait, est celui qui exclut du dictionnaire toutes les localités de moins de 500 habitants en 1991. Cela signifie que les petites agglomérations et surtout les lieux-dits n'y sont pas traités.⁹ En outre, le dictionnaire prend en compte un certain nombre de critères subjectifs ou *non-systémiques*¹⁰ parmi lesquels l'auteur expose l'importance du toponyme dans la littérature toponomastico-étymologique existante et le fait qu'il se sente capable ou non de l'expliquer. Malgré toutes les insuffisances, cet ouvrage représente un pas en avant dans la toponomastique slovène et présente les propositions étymologiques existantes d'une façon claire et ordonnée.

3 CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES DES MATÉRIAUX TOPONYMIQUES RÉPERTORIÉS

Les noms géographiques slovènes peuvent appartenir à différents substrats. Outre les toponymes d'origine préromane et préceltique dont le sens est souvent difficilement identifiable et de quelques éléments pour lesquels on suppose une origine vénète (*Trst*, it. *Trieste* ← *Tergeste* « marché ») pas encore absolument confirmée, on peut identifier un certain nombre de toponymes d'origine celtique qui révèlent au linguiste les caractéristiques de la phonétique protoromane locale et de la phonétique substitutionnelle protoslovène. Le contact entre les habitants parlant celtique et ceux parlant le protoroman semble être confirmé par la phonétique, mais aussi par la distribution des toponymes celtiques et protoromans. Ainsi, on trouve sln. *Logatec* < protosln. **L'ogatscъ* ← protorom. **Longatiki* (lat. *Longaticus* ← celt. **longatis* «batelier ; de **longo-* « navire », i.e. « localité, agglomération où vivent les bateliers ») tout près de *Nauportus*, toponyme latin documenté. Les

8 Selon les estimations de l'auteur lui-même, Snoj (2009 : 5).

9 À l'exception des toponymes qui ont déjà été expliqués auparavant ou que l'auteur a choisi d'expliquer, cf. Snoj (2009 : 5-6).

10 Le terme est employé par l'auteur lui-même, cf. Snoj (2009 : 6).

toponymes d'origine romane, empruntés durant la période qui nous intéresse, p.ex. sln. *Kobarid* ← prom. , sln. *Čedad* ← protosl. *čьvь'dadъ ← protorom. *čivi'dade* (*civitas*, REW 1959) ou sln. *Solkan* ← protosl. *sьlь'kanъ* ← protorom. *sili'kanu* (*silex*, REW 7911) etc sont relativement rares.

En parlant du substrat prés slave du slovène en général, l'étymologue slovène Metka Furlan souligne : « Il est possible d'identifier ce strate toponymique seulement moyennant sa confrontation constante du point de vue phonétique et morphologique avec le matériel slave hérité et avec les noms et les appellatifs empruntés qui appartiennent à l'adstrat roman, germanique (aussi au superstrat germanique) et hongrois. »¹¹ Dans ce contexte, l'adstrat croate pourrait être également mentionné, notamment les anciens romanismes du croate, empruntés par le slovène au cours de l'histoire. Suite aux substituts parallèles qui remplacent les sons étrangers dans les différentes phases du développement des deux langues, les emprunts indirects par l'intermédiaire du croate montrent souvent des résultats phonétiques identiques à ceux que montreraient les romanismes directs de la même phase du développement. Si nous prenons en compte toutes les connaissances nécessaires pour prendre position sur chacun des problèmes que pose cette couche de romanismes en slovène, nous ne pouvons qu'en conclure avec regret qu'un seul linguiste souvent ne dispose pas des connaissances suffisamment larges.

Les toponymes appartenant au substrat roman se trouvent en général surtout dans la partie occidentale du territoire linguistique slovène, mais il faut souligner que quelques-uns des toponymes, attribués au substrat roman par la génération précédente des étymologues, ont été expliqués récemment à partir de bases slaves, en majeure partie anthroponymiques. Citons comme exemple le nom de la capitale slovène *Ljubljana*: récemment, la proposition étymologique qui prenait comme base la forme *alluviana*¹² a été réfutée pour être expliquée à partir de l'anthroponyme slave *Ljub-*, lié étymologiquement au verbe *ljubiti* « aimer » (Pronk 2007 ; Torkar 2008). Autre exemple : au lieu de la proposition étymologique de France Bezljaj qui partait de la base *cataracta* (REW 1761) pour *Čadrg*, village dans les montagnes à l'extrême ouest de la Slovénie, nous disposons aujourd'hui d'une étymologie beaucoup plus probable (Torkar 2007), fondée sur *Ča(je)dragъ, un ancien anthroponyme slave disparu depuis longtemps. Il faut dire que la proposition de Bezljaj pour *Čadrg* présente de graves problèmes de substitution, car elle présuppose des résultats phonétiques irréguliers. Cela est d'autant plus évident si nous comparons le toponyme slovène *Čadrg* avec les anciens romanismes croates empruntés sans aucun doute en dernière instance à l'étymon *cataracta*, à savoir *Kotarača* et autres (Skok 1971–74/2 : 36), qui survivent tant dans les toponymes que dans les appellatifs et dont les résultats phonétiques présentent des substituts réguliers et attendus.

11 « Prepoznavanje slovenskih imen predslovenskega substratnega izvora je možno le ob obvezni in stalni konfrontaciji s fonetičnimi in morfološkimi značilnostmi podedovanega slovenskega in adstratnega romanskega, nemškega (tu tudi superstratnega) oziroma madžarskega apelativnega in imenskega gradiva. » (Furlan 2002 : 29)

12 Dérivé sans cognats romans, basé sur lat. *alluvium* « inondation ». Cf. Grad (1980, 1982).

Les topoxèmes slovènes qui se basent sur les anciens romanismes montrent très souvent la présence de bases romanes en combinaison avec les ressources de la morphologie dérivationnelle propres au slovène. Si les procédés dérivationnels inhérents au slovène se manifestent sur un ancien romanisme, l'ancienneté de l'emprunt et son intégration dans le système linguistique du slovène sont corroborés. Dans ces cas-là, les éventuelles attestations médiévales sont toujours d'une extrême importance.

4 INDICES DE LA PRÉSENCE DES AUTOCHTONES DANS LES TOPONYMES D'ORIGINE SLAVE

Pour traiter de manière exhaustive le problème des contacts linguistiques entre la population romanisée et les immigrés slaves sur le territoire des Alpes Orientales et de l'Adriatique septentrional, le linguiste devrait tenir compte aussi des résultats des recherches concernant la continuité de l'antiquité, menées par les historiens et les archéologues. Les chercheurs slovènes considèrent que l'hypothèse sur la présence des autochtones d'origine romane parlant le protoroman et sur l'existence des contacts slavo-romans directs encore plusieurs siècles après l'immigration des Slaves trouve sa confirmation dans la toponymie slovène de plusieurs manières différentes. Les différents types de toponymes qui révèlent la présence des autochtones indirectement, sans contenir d'éléments linguistiques allogottes, ont été classés de manière suivante par les historiens et les archéologues slovènes :¹³

1. Les toponymes basés sur l'ethnonyme *Vlah* (« valaque ») : Ces toponymes sont facilement identifiables, mais ils doivent être étudiés avec une extrême prudence, car ils ne témoignent pas nécessairement de la présence ancienne des autochtones d'origine romane. Au contraire, ils risquent même de séduire le chercheur mal avisé.¹⁴ La preuve la plus convaincante que ce sont vraiment les « valaques » qui ont donné le nom à la localité, est sans doute la présence des sites archéologiques datant de la période tardo-romaine, surtout quand les tombeaux slaves se trouvent dans la proximité immédiate (Kos 1985 : 125–130). Mais les toponymes incontestablement anciens avec *Vlah* qui confirment irréfutablement la présence des habitants romans autochtones sont relativement rares. Citons-en deux : *Laško* et *Lahovšče* (Truhlar 1975 et 1979).

13 Truhlar (1979 : 503) cite encore quelques groupes de toponymes qui pourraient témoigner de la présence des autochtones au sens le plus large du terme.

14 Il peut s'agir des immigrés, arrivés plus tard, dans le Bas Moyen Âge, pour travailler dans les mines (les frioulans). Ainsi, selon Kos (1939 : 124) à Ptuj, ancienne Poetovio romaine, on mentionne la présence d'un Andreas Walch, mais en 1307 le même personnage s'appelait encore Andreas Lombard ce qui révèle incontestablement son origine étrangère. Il faut prendre en considération aussi la possibilité de l'existence d'une base anthroponymique slave homophone. Citons le cas du toponyme (*V*)*lahomno selo* (*selo* «village») où il s'agirait, selon Snoj (2009 : 224), du hypocoristique slave **Vlaxomъ*, formé à son tour à partir de *Vlaxъ*, un autre hypocoristique de *Vladislavъ* et en même temps homophone avec *Vlah* qui sert à désigner les habitants d'origine romane.

2. Les toponymes qui révèlent la présence des édifications fortifiées préslaves : il s'agit des toponymes comme *grad*, *gradina*, *gradinje*, *gradec*, *gradišče* signifiant « château, remparts, ruines, habitat fortifié » etc.¹⁵
3. Les toponymes qui témoignent de la présence de tombeaux préslaves, probablement romains : ce sont les toponymes qui contiennent les mots *gomila* « tombeau », *groblje* « cimetière » etc. (Truhlar 1975 : 106), surtout quand la présence des tombeaux est confirmée par les résultats des fouilles archéologiques comme dans le cas du toponyme *Groblje* (Truhlar 1979 : 499).¹⁶
4. Les toponymes qui contiennent des allusions à la présence d'autochtones païens : p. ex. le nom de la ville *Ajdovščina*, l'oronyme *Ajdna* etc.¹⁷
5. Les toponymes qui témoignent de la présence de constructions anciennes ou de leurs vestiges : *mirišče*, *Mirje* etc. « murs, murailles », *Cesta* « route » (plusieurs toponymes en Slovénie, par exemple le nom d'un village près de Ajdovščina dont la position peut être identifiée avec le tracé de la route romaine) (Kos 1956 : 10), *Tlake* « pavage, pavement » (Truhlar 1975 : 106).
6. Les toponymes basés sur l'appellatif *cerkev* « église » (Kos 1956 : 16; Truhlar 1975 : 106) : ces toponymes révèlent la présence des centres religieux très anciens, p.ex. *Bela Cerkev* en Carniole inférieure,¹⁸ *Cerknica*, *Cerkno* etc.
7. Les toponymes formés avec l'adjectif *stari* « ancien, vieux » (Kos 1956 : 16; Truhlar 1975 : 106) : le toponyme *Stari Grad* apparaît plusieurs fois en Slovénie, régulièrement près des sites archéologiques datant de périodes différentes.
8. Les toponymes basés sur les noms très anciens de saints titulaires d'églises : p. ex. *Sočerga* ← *sanctus Quiri(a)cus* (Snoj 2009 : 387), *Socerb* ← *sanctus Serv(ul)us* (Kos 1956 : 16–17; Snój 2009 : 386).
9. Les toponymes qui sont, selon toute apparence, traduits directement des toponymes romains : documentés dans les sources historiques disponibles: *Ad Pirum - Hrušica*, *Ad Fornulos* – autrefois *Pri pečeh*, aujourd'hui *Peč*.¹⁹ Naturellement, la possibilité que les immigrés protoslovènes aient remarqué la même caractéristique du terrain que les autochtones, par exemple la flore typique ou la présence de constructions historiques, existe toujours. Dans ce cas là, le contact direct avec les autochtones n'est pas obligatoire et on peut supposer que les protoslovènes ont été amenés à nommer la localité avec le synonyme du nom romain sans liaison aucune avec le toponyme romain.

15 Ainsi Kos (1956 : 10) et spécialement Truhlar (1975 : 106–112).

16 Le toponyme est attesté en 1249 ; cf. Snój (2009 : 155).

17 Kos, *ibid.* Sln. *ajd* « païen ».

18 Selon les documents historiques, l'église locale date de l'année 1074 (Snoj 2009 : 55).

19 Sln. *peč* « four, fourneau ». Cf. Kos (1956 : 9).

5 LA LINGUISTIQUE ROMANE DEVANT LES TRACES DE ROMANITÉ DANS LA TOPONYMIE SLOVÈNE

Comme il a été dit au commencement, notre recherche ne se trouve que dans sa phase initiale, ce qui signifie naturellement que nous sommes encore loin de pouvoir donner les conclusions finales. Nous nous limiterons donc à proposer quelques pistes, quelques directives pour l'investigation qui pourraient mener à des résultats intéressants et utiles non seulement pour la toponomastique slovène mais aussi pour la linguistique romane.

Les questions qu'un romaniste devrait se poser face aux toponymes slovènes relèvent de deux ordres: quantitatif et qualitatif.

Du point de vue quantitatif et/ou statistique on devrait chercher les réponses aux questions suivantes : 1. Combien de toponymes slovènes ont été empruntés directement du (proto)roman local ou régional ? 2. Combien de toponymes slovènes témoignent de la présence des autochtones romans ? 3. Dans quelle mesure la distribution de ces toponymes correspond-elle à la distribution des sites archéologiques datant de la période romaine et des premiers siècles après l'immigration des Slaves ?

Du point de vue qualitatif, on devrait se demander : 1. Combien d'idiomes proto-romans différents se reflète(nt) dans ces toponymes ? 2. Quelles sont leurs caractéristiques spécifiques, s'il y en a, surtout au niveau phonétique et lexical ?

Pour conclure, nous voudrions attirer l'attention sur deux appellatifs, répertoriés dans la recherche de base et utilisés comme topoxèmes, qui montrent peut-être déjà l'un des chemins vers la réponse à la deuxième partie de la dernière question. Ils sont spécialement intéressants pour les romanistes, car témoignent de la présence des appellatifs empruntés aux bases protoromanes qui, selon nos connaissances actuelles, n'existent dans aucune des langues romanes. L'appellatif *podreka*, par exemple, continue le protoroman occidental **padriarka* et donc, en dernière instance, le lat. *patriarcha* que les langues romanes ont complètement perdu.²⁰ La forme organique est conservée aujourd'hui seulement dans les anciens emprunts slovènes au protoroman local, à savoir dans le nom de famille *Podreka* et dans le toponyme *Padriče* (it. *Padriciano*) à l'extrême ouest du territoire linguistique slovène.²¹ Le toponyme *Jerova vas*, dérivé de l'appellatif slovène archaïque et dialectal *jer* « prêtre », emprunté par l'intermédiation du protoroman local au grec d'Aquilée²² représente un exemple encore plus intéressant.

Les deux bases protoromanes sans cognats dans les langues romanes sont d'origine grecque. Souvenons-nous dans ce contexte du toponyme *Piran*, dont nous avons également parlé. Nous pouvons constater que la forme sous laquelle le toponyme slovène apparaît aujourd'hui appartient sans doute à un adstrat italien assez récent. Mais ce qui attire notre attention, c'est le fait que, selon les étymologues, le toponyme italien *Pirano* tire son origine étymologique du grec *πύρρανος* « rouge, rougeâtre » (Snoj 2009 : 307). Le nom serait dû alors à la couleur rouge des rochers formant le promontoire sur lequel se situe la ville. Si nous prenons en compte les résultats des recherches réalisées

20 Le mot provient, en dernière instance, du gr. *πατριάρχης* « ancêtre, père ».

21 En croate, la forme n'est attestée qu'une seule fois en 1275 (Skok 1971–74, 622–623).

22 Du protorom. **jéru* ← gr. *ἱερός* « saint (homme) ».

par les archéologues et les historiens croates qui constatent et confirment que la présence des Grecs dans l'Adriatique était beaucoup plus importante qu'on ne le croit d'habitude. La présence du substrat grec sur le territoire de la Slovénie d'aujourd'hui ou du moins sur sa partie ouest offre sans doute une des pistes de recherche possibles qui pourraient ajouter quelques pierres, quoique petites, au mosaïque linguistique et historico-archéologique du territoire.

Bibliographie

- BEZLAJ, France (1956–61) *Slovenska vodna imena*. 1–2. Ljubljana : ZRC SAZU.
- BEZLAJ, France (1967) *Eseji o slovenskem jeziku*. Ljubljana : Mladinska knjiga.
- BEZLAJ, France (1969) « Das vorlawische Substrat im Slowenischen. » In : N. Kuret/M. Matičetov (éds), *Alpes orientales*. V. Ljubljana : ZRC SAZU, 19–35.
- BEZLAJ, France (1976–2007) *Etimološki slovar slovenskega jezika* I–V. Ljubljana : Mladinska knjiga/ZRC SAZU.
- BIDWELL, Charles E. (1961) « The Chronology of Certain Sound Changes in Common Slavic as Evidenced by Loans from Vulgar Latin. » *Word* 17, 105–127.
- BOČEK, Vít (2010) *Studie k nejstarším romanismům ve slovanských jazycích*. Praha : Nakladatelství Lidové Noviny.
- DAPIT, Roberto (1995–1998) *Aspetti di cultura resiana nei nomi di luogo. I – Area di Solbica / Stolvizza e Korito / Coritis. II. Area di Osojane / Oseacco e Učja / Uccea*. Padova : CLEUP.
- DAPIT, Roberto (2001) *Cognomi e nomi di famiglia dell'Alta Val Torre*. Udine/Lusevera : Campanotto/Comune.
- FURLAN, Metka (2002) « Predslovanska substratna imena v slovenščini. » *Jezikoslovni zapiski* 8/2, 29–35.
- GABROVEC, Stane *et al.* (éds) (1975) *Arheološka najdišča Slovenije*. Ljubljana : Državna založba Slovenije.
- GRAD, Anton (1980) « Prispevek k etimologiji toponimov Ljubljana, Lubiana, Laibach. » *Slavistična revija* 28/1, 49–63.
- GRAD, Anton (1982) « Ljubljana, Lubiana < *Alluviana? » *Scritti linguistici in onore di G.B. Pellegrini*. II. Pisa : Pacini, 973–977.
- GRAFENAUER, Bogo (1969) « Die Kontinuitätsfragen in der Geschichte des altkanatanischen Raumes. » In : N. Kuret/M. Matičetov (éds), *Alpes orientales*. V. Ljubljana : SAZU, 55–85.
- KOS, Milko (1939) « Vlahi in vlaška imena med Slovenci. » *Glasnik muzejskega društva za Slovenijo* 20, 226–235. [Réimprimé dans: Kos (1985), 121–132.]
- KOS, Milko (1950) « O prevzemu antičnih krajevnih imen na slovenskem ozemlju. » *Serta Kazaroviana. Izvestja na b'lgarskija arheološki institut* 16, 241–248. [Réimprimé dans: Kos (1985), 133–142.]
- KOS, Milko (1956) « O imenih nekaterih krajev v Slovenskem primorju. » In : B. Magajan (éd), *Zbornik Primorske založbe Lipa*. Koper : Lipa, 7–26.
- KOS, Milko (1985) *Srednjeveška kulturna, družbena in politična zgodovina Slovencev. Izbrane razprave*. Slovenska Matica : Ljubljana.

- LOGAR, Tine/Jakob RIGLER (1983) *Karta slovenskih narečij*. Ljubljana : Univerzum.
- MERKU, Pavle (1999) *Slovenska krajevna imena v Italiji : priročnik = Toponimi sloveni in Italia : manuale*. Trst – Trieste : Mladika.
- POGAČNIK, Vladimir (2006) « Nouvelle contribution à l'étymologie du toponyme Ljubljana. » *Linguistica* LXVI/2, 251–253.
- PRONK, Tijmen (2007) « The Etymology of *Ljubljana* – Laibach. » *Folia onomastica Croatica* 16, 185–191.
- SKOK, Petar (1926) « Zur Chronologie der Palatalisierung von *c, g, qu, gu* vor *e, i, y, i* im Balkanlatein. » *Zeitschrift für romanische Philologie* 46, 385–410.
- SKOK, Petar (1928) « I. Zur Wortgeschichte. I. Zum Balkanlatein. » *Zeitschrift für romanische Philologie* 48, 398–413.
- SKOK, Petar (1930) « Zum Balkanlatein III. » *Zeitschrift für romanische Philologie* 50, 484–532.
- SKOK, Petar (1934) « Zum Balkanlatein IV. » *Zeitschrift für romanische Philologie* 54, 175–215 et 424–499.
- SKOK, Petar (1971–74) *Etimologijski riječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika I–IV*. Zagreb : JAZU.
- SNOJ, Marko (2002) « Adstratni in superstratni vplivi na slovensko imensko leksiko. » *Jezikoslovni zapiski* 8/2, 41–45.
- SNOJ, Marko (2009) *Etimološki slovar slovenskih zemljepisnih imen*. Ljubljana : Modrijan/ZRC SAZU.
- ŠEGA, Agata (2000) « Methoden der Erforschung älterer Lehnwörter romanischer Herkunft im Slowenischen. » In : I. Kovačič *et al.* (éds), *Linguistics and Language Studies. Exploring language from different perspectives*. Ljubljana : Filozofska fakulteta, 160–169.
- ŠEGA, Agata (2006) *Starejši latinizmi in romanizmi v slovenščini*. Thèse de doctorat, Ljubljana : Université de Ljubljana, Faculté des lettres.
- ŠEKLI, Matej (2008) *Zemljepisna in osebna lastna imena v kraju Livek in njegovi okolici*. Ljubljana : ZRC SAZU.
- ŠEKLI, Matej (2009) « On Romance-Alpo-Slavic substitutional accentology: the case of pre-Slavic masculine substrate place names in Slovene. » In : T. Olander/J. H. Larsson (éds), *Stressing the past: papers on Baltic and Slavic accentology*. Amsterdam : Rodopi, 145–160.
- ŠIVIC DULAR, Alenka (2002) « Zgodovina imenoslovja v Sloveniji. » *Jezikoslovni zapiski* 8/2, 7–27.
- TORKAR, Silvo (2002) « Priimki na Slovenskem. » *Jezikoslovni zapiski* 8/2, 71–79.
- TORKAR, Silvo (2007) « O neprepznanih ali napačno prepznanih slovanskih antroponimih v slovenskih zemljepisnih imenih: Čadrg, Litija, Trebija, Ljubija, Ljubljana, Biljana. » *Folia onomastica Croatica* 16, 257–273.
- TORKAR, Silvo (2008) « O nastanku in pomenu krajevnega imena *Ljubljana* in njegove nemške oblike *Laibach*. » *Glasilo MOL* 8–9, 4–5.
- TRUHLAR, Franc (1975) «Krajevna imena *Gradišče, Gomila, Groblje, Žale*.» In : S. Gabrovec *et al.* (éds), *Arheološka najdišča Slovenije*. Ljubljana: SAZU, 106–112.

TRUHLAR, Franc (1979) »Toponomastika v službi arheologije.« *Arheološki vestnik* 30, 498–506.

Résumé

QUELQUES PISTES POUR L'INVESTIGATION DES TRACES DES PREMIERS CONTACTS LINGUISTIQUES SLAVO-ROMANS DANS LA TOPONYMIE SLOVÈNE

L'article propose les méthodes et les pistes de recherche que devrait adopter l'étude des plus anciens toponymes d'origine romane en slovène et d'autres indices de symbiose slavo-romane avant la fin du XI^e siècle sur le territoire des Alpes Orientales et de l'Adriatique Septentrional. Nous attirons surtout l'attention sur les difficultés avec lesquelles les chercheurs, surtout les linguistes, doivent compter dans ce type de travail. Le résultat souhaité est de dresser un inventaire complet des toponymes qui rendrait possibles l'identification et l'analyse des traces de la romanité moyenâgeuse, et, par conséquent, l'évaluation de l'intensité de la continuité linguistique et matérielle sur ce territoire.

Mots-clés : toponymes, anthroponymes, langues romanes, slovène, continuité linguistique, contacts linguistiques

Povzetek

NEKAJ SMERNIC ZA RAZISKOVANJE SLEDI PRVOTNIH SLOVANSKO-ROMANSKIH JEZIKOVNIH STIKOV V SLOVENSKI TOPONIMIJI

V članku predlagamo pristope in smernice za raziskovanje najstarejših krajevnih imen romanskega izvora v slovenščini in drugih pokazateljev slovansko-romanskega sožitja na območju zahodnih Alp in severnega Jadrana pred koncem XI. stoletja. Predvsem opozarjamo na težave, ki jih lahko raziskovalci, zlasti jezikoslovci, upravičeno pričakujejo na tem področju dela. Cilj je izdelava dokončnega seznama zemljepisnih imen, ki bi omogočila identifikacijo in analizo sledov srednjeveškega romanstva, na njuni osnovi pa tudi oceno prisotnosti jezikovne in materialne kontinuitete na tem področju.

Ključne besede: toponimi, antroponimi, romanski jeziki, slovenščina, jezikovna kontinuiteta, jezikovni stiki

VLOGA FRANCOŠČINE PRI IZOBLIKOVANJU SODOBNE KNJIŽNE RUŠČINE

I.

Znameniti roman L. Tolstoja *Vojna in mir* se začne z družabnim večerom v salonu Ane Pavlovne Schererjeve, dvorne dame in zaupnice carice Marije Fjodorovne. Konverzacija med udeleženci večera, npr. med gostiteljico in prvim gostom, knezom Vasilijem Kuraginom, poteka v francoščini. Avtor romana pripominja, da je knez Vasilij »govoril v tisti izbrani francoščini, ki je naši dedje niso samo govorili, ampak tudi mislili v nji«. (Tolstoj 1968: 44) Vrsto junakov romana v družbi imenujejo s francoskimi imeni (Pjotr Bezuhov, Jelena Kuragina – Bezuhova, Anatolij Kuragin – Pierre, Hélène, Anatole). Začetek romana sega v začetek 19. stoletja, pred pohodom Napoleona v Rusijo.

Roman *Ana Karenina* se dogaja približno pol stoletja kasneje. Na prvi strani, ki se začne z znamenitim stavkom o tem, da so si vse srečne družine podobne, vsaka nesrečna družina pa je nesrečna po svoje, izvemo, da je v družini brata Ane Karenine, kneza Stive Oblonskega, vse narobe, saj je žena Oblonskega izvedela, da ima njen mož razmerje s francosko gubernanto, ki je živela v njihovi hiši (Tolstoj 1987: 3).

V romanu *Otroštvo, deštvo, mladost*, romanu, ki je v mnogočem avtobiografski in izredno tankočutno opisuje odraščanje otroka v mladeniča, seveda v specifičnem ruskem okolju prve polovice 19. stoletja v aristokratskih krogih, v 21. poglavju tretje knjige, z naslovom *Comme il faut* avtor piše, kako je v mladosti ljudi delil na tiste, ki so *comme il faut* in tiste, ki to niso. Prva lastnost, ki so jo morali imeti ljudje *comme il faut*, je bila, da so dobro govorili in zlasti izgovarjali francoščino (Tolstoj 1964: 273).

L. Tolstoj je bil izredno natančen kronist svojega časa, čas, v katerem se dogaja *Vojna in mir*, torej prva desetletja 19. stoletja, pa je skrbno študiral in tudi poznal po izročilu. Privedeni odlomki služijo kot zgovorna ilustracija sicer dobro znanega dejstva o prisotnosti francoščine v ruskih visokih in izobraženih krogih druge polovice 18. in začetka 19. stoletja. Velik vpliv francoščine na izoblikovanje sodobne knjižne ruščine je dobro znan in tudi večkrat obravnavan (npr. Vinogradov 1982, Biržakova, Vojnova, Kutina 1972 in mnogokje drugje). V tem prispevku si bom dovolila povzeti le nekaj dejstev, povezanih s to problematiko, hkrati pa povezati študijska zanimanja slavljence pričujočega zbornika, ki je posvetil svoje znanstveno in pedagoško delo francoščini, vendar je diplomiral tudi iz ruskega jezika in književnosti.

* *Avtoričin naslov*: Filozofska fakulteta, Oddelek za slavistiko, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana.
Email: aleksandra.derganc@guest.arnes.si

II.

Čeprav ima slovstvo na ruskih tleh več kot tisočletno tradicijo, lahko po mnenju večine zgodovinarjev ruskega jezika o sodobnem ruskem knjižnem jeziku govorimo šele od prvih desetletij 19. stoletja naprej, zlasti od Puškina. 18. stoletje, ki je sledilo obdobju prelomnih reform Petra Velikega (vladal 1682–1725), je bilo obdobje *nastajanja* sodobnega ruskega knjižnega jezika. Stoletja pred Petrovimi reformami bi lahko imenovali predmoderno obdobje, ki ga nekateri jezikovni zgodovinarji jezikovno označujejo kot obdobje diglosije (Uspenski 1987, prim. tudi Derganc 1990), kjer je igrala vlogo kulturnega jezika cerkvena slovanščina vzhodnoslovanske redakcije, nekateri pa preprosto za obdobje, v katerem je obstajala pismenost v različnih jezikovnih registrih (Živov 1996: 14–15).

Petrove reforme so imele za cilj napraviti iz Rusije moderno evropsko državo, podobno pomembnim zahodnoevropskim državam. Novo državno, gospodarsko, izobraževalno, znanstveno, literarno in družbeno življenje je potrebovalo nov enoten knjižni jezik, v katerem bi se lahko izražalo. Ta jezik so ustvarili mnogi prevajalci, znanstveniki, strokovnjaki, učitelji, literati itd. in je temeljil na živi ruščini, zajemal je veliko iz cerkvene slovanščine, ki je kot prestižni jezik vere stoletja živela na vzhodnoslovanskih tleh, velik vpliv nanj pa so imeli tudi zahodni jeziki. Pomembno mesto med njimi je imela seveda francoščina.

Na tem mestu bi bilo odveč pisati o pomenu francoščine med evropskimi jeziki v različnih obdobjih, vsekakor je bila francoščina v 18. stoletju – torej v obdobju po Petrovih reformah in v času nastajanja ruskega sodobnega knjižnega jezika – prestižni jezik, ki so ga govorili na mnogih evropskih dvorih, bila je jezik diplomacije in pogosto tudi mednarodne znanosti (Smith 2006: 16–17). V času Petra I. je bil na ruskem dvoru še prevladujoč vpliv nemščine, vpliv francoščine in francoske kulture pa je postal pomemben v času carice Elizabete I. (1742–61) in še zlasti Katarine II. Velike (1762–96). V drugi polovici 18. stoletja je večina aristokratskih družin imela za vzgojo otrok tuje učitelje, da bi se otroci naučili francoščine, pa tudi nemščine in angleščine. Ta navada je ostala živa do revolucije 1917. Mladi ljudje so bili vzgajani ob francoski, nemški, angleški literaturi. Puškin je bil v liceju odličen dijak v francoščini. Pri dvanajstih letih je znal na pamet vso najboljšo francosko poezijo in je tudi sam pisal pesmi v francoščini (Kostomarov 2003: 15).

Položaj francoščine v ruskih višjih in izobraženih krogih je bil pogojen s prestižno vlogo francoske kulture, jezik je prišel skupaj s pojmovnim svetom, literaturo, filozofijo, družbeno etiketo, modo, kuhinjo, pohištvom ... Število prevedenih knjig iz francoščine se skozi 18. stoletje veča: v zadnjih treh desetletjih stoletja je bila skoraj polovica prevedenih knjig – iz francoščine, dvakrat toliko kot iz nemščine (Biržakova, Vojnova, Kutina 1972: 56–58). Rezultat tega je bil, da je bil velik del izobraženstva rusko-francosko dvojezičen oz. je sprejel in ponotranjil vrsto kulturnih vsebin v francoščini, saj ustreznih ruskih še ni bilo oz. so bile nebogljene in v nastajanju. Knez Vjazemski l. 1828 piše v pismu I. Dmitrijevu: »Mon père /.../ parlait la plupart de temps en français. Quand c'était en russe il pensait tout de même en français« (cit. po Smith 2006: 21–22).

III.

18. stoletje je bilo stoletje praktičnega izoblikovanja sodobnega ruskega knjižnega jezika, hkrati pa tudi teoretičnega razpravljanja o tej tematiki. Pri tem je sodelovala ruska kulturna javnost, ki je bila ustvarjalka in porabnica tega jezika v nastajanju. Naj naštejem le nekaj imen: pesnik in prevajalec V. K. Trediakovski, kemik, fizik, pesnik, avtor prve ruske znanstvene slovnice M. V. Lomonosov, pesnik, pisatelj in dramatik A. P. Sumarokov, pisatelj in zgodovinar N. M. Karamzin, filolog in admiral A. S. Šiškov in mnogi drugi. Ob tem je nastalo mnogo jezikovnih sporov in razpravljanj. Nastala je napetost med nekoliko okorno in nemoderno cerkvenoslovansko tradicijo kulturnega jezika, živo ruščino, ki se je v času klasicizma mnogim zdela vulgarna in tudi ni imela literarne tradicije, in tujejezičnimi vplivi. Ta napetost se je reševala bodisi v eni bodisi v drugi smeri, veliko udeležencev je v teku svoje dejavnosti spremenilo mnenje. Konec 18. in začetek 19. stoletja je znan spor med dvema skupinama – arhaisti in novatorji. Novatorji, njihov najpomembnejši predstavnik je bil Karamzin, so se želeli znebiti spon okorne in pogosto nerazumljive cerkvene slovanščine, stremeli so k jasnosti in logičnosti francoske sintakse in rafiniranosti francoske leksike. Arhaisti so želeli ohraniti veljavo tradicionalne cerkvene slovanščine in so se upirali – včasih upravičeno – poplavi tujih jezikovnih elementov, pri čemer je zanimivo, da je bil njihov voditelj, admiral Šiškov, verjetno pod vplivom romantike in je zagovarjal cerkvenoslovansko tradicijo zaradi ideje narodne samobitnosti (Živov 1996: 444). Navsezadnje so se v sodobnem ruskem knjižnem jeziku žive ruske prvine, tujejezične in preosmišljene prvine cerkvene slovanščine združile v normaliziran, stilistično in funkcionalno diferenciran sistem.

Zanimivo je, da so na nastanek sodobnega knjižnega jezika vplivale tudi francoske jezikovne teorije, npr. C. de Vaugelasa (Uspenski 1985). Seveda pa je bila misel Vaugelasa, da mora knjižni jezik temeljiti na govornem jeziku dvornih krogov, v Rusiji sprva neizvedljiva, saj kultiviranega ruskega dvornega jezika še ni bilo, jezik kultiviranih krogov je bila francoščina (prim. misli Karamzina v Vinogradov 1982: 175).

IV.

V 18. stoletju je bilo v ruščino sprejetih ogromno besed iz zahodnoevropskih jezikov. V monografiji Biržakove, Vojnove in Kutine (1972), ki obravnava prevzeto leksiko 18. stoletja, najdemo seznam približno 21 000 besed. Seveda je to le orientacijska številka, ki naj da približno predstavilo o velikosti pojava. Avtorice opozarjajo, da sprejetje večjega števila tujih besed v nekem jeziku ni zgolj mehanično dodajanje k besedišču jezika sprejemnika, ampak povzroči v semantičnem ustroju jezika sprejemnika pomembne premike, tako v pomenih posameznih leksemov kot v sinonimičnih, antonimičnih, homonimičnih odnosih. Poleg neposrednih sposojenk prihaja tudi do številnih semantičnih kalkov in do prevzete semantične vezljivosti. Jasno je tudi, da se pomen in lastnosti tuje besede v jeziku sprejemniku lahko spremenijo, pri čemer v začetku sprejemanja dvojezični govorniki še opozarjajo na odmike, kasneje pa beseda v jeziku sprejemniku zaživi svoje življenje.

Pri natančnem določanju izvora prevzetih jezikovnih elementov iz zahodnoevropskih jezikov v ruščino naletimo na težave. Ruščina je prevzemala pojmovni in leksikalni svet zahodnoevropskih kultur iz več jezikov: holandsčine, nemščine, francoščine, angleščine, italijanščine, klasičnih jezikov, marsikaj tudi iz ali prek poljščine ali ukrajinščine. Pogosto je v ruščino kak element lahko prišel bodisi neposredno iz francoščine bodisi ali hkrati pa tudi iz nemščine ali poljščine, kamor je spet lahko prišel iz francoščine.

Kot ilustracijo povedanemu si oglejmo nekaj konkretnih zgledov vpliva francoščine na rusko leksiko, semantiko, frazeologijo in sintakso.

V monografiji Biržakove, Vojnove in Kutine (1972) se med besede, ki so lahko v ruščino prišle bodisi neposredno iz francoščine bodisi prek kakega drugega jezika, najpogosteje nemščine ali poljščine, prištevajo npr. *партия* (frc. *parti*), *марш* (frc. *marche*), *партизан* (frc. *partisan*), *артиллерия* (frc. *artillerie*), *армия* (frc. *armée*), *туалет* (frc. *toilette*), *спектакль* (frc. *spectacle*) in množica drugih. Verjetno neposredno iz francoščine sta ob opisovanju sočasnih dogodkov ob koncu 19. stoletja prišli besedi *роялист* (frc. *royaliste*) in *гильотина* (frc. *guillotine*), *гильотинировать*. *Бул(ь)вар* (frc. *boulevard*) se sprva uporablja za opis Pariza, kasneje tudi za ruska mesta. Neposredno iz francoščine so verjetno prišle tudi besede: *этаж* (frc. *étage*), *бельэтаж* (frc. *bel' étage*), *dec(c)ерт* (frc. *dessert*), *сентимент* (frc. *sentiment*), *эгоист* (frc. *égoïste*), *авантюра* (frc. *aventure*), *журналист* (frc. *journaliste*), *серьезный* (frc. *sérieux*), *антракт* (frc. *entr'acte*), *антраша* (frc. *entrechat*), *артист* (frc. *artiste*), *афиши* (*affiche*), *баррикада* (*barricade*), *барьер* (*barrière*), *бенефис* (*bénéfice*), *ботфорты* (*bottes fortes*), *дезабиле* (*déshabillé*), *жест* (*geste*), *шаль* (*châle*), *сюжет* (*sujet*), *отель* (*hôtel*), *ревью* (*revue*), *меню* (*menu*), *жилет* (*gilet*) in množica drugih. Tu se ne spruščamo v romenske premike, ki so jih te besede doživele v ruščini.

Med semantičnimi kalki omenimo (Smith 2006): *черта* v pomenu *poteza obraza* (*trait*), *вкус* v pomenu *sposobnost opaziti lepoto* (*goût*), *рабство* v prenesenem pomenu (*servitude*), *волнение* v prenesenem pomenu (*agitation*), *живой* v prenesenem pomenu (*vif*), *сладкий* v prenesenem pomenu in v posvetnem kontekstu (*doux*), *признаваться* v pomenu *reči, dopuščati, izjavljati* (*avouer*), *заниматься* v pomenu *zanimati se za, ukvarjati se z* (*s'occuper*), *трогать* v prenesenem pomenu *prizadeti* (frc. *toucher*), *блестящий* v prenesenem pomenu (frc. *brillant*), *прельщать*, ki je imelo v cerkveni slovanščini le negativen pomen *začarati*, dobi tudi pozitivnega *očarati* (frc. *charmer*), *прелестный* (frc. *charmant*), *восхищенный* (frc. *ravi*), *обожать* v posvetnem pomenu (frc. *adorer*), *ангел* za osebo (frc. *ange*).

O napornem sprejemanju semantičnih kalkov priča anekdota, ki jo navajam po Vinogradovu (1982: 172–173). V prevodu Hamleta iz francoščine, ki ga je napravil Sumarokov, beremo, da je Gertruda 'на супружню смерть не тронута взирала' (2. dejanje, 2. prizor), torej da je 'gledala na soprogovo smrt neprizadeta.' Glagol *трогать/тронуть* je dotlej imel konkreten pomen *dotikati se/dotakniti se* in je šele v 18. st. dobil tudi prenesen pomen 'ganiti, prizadeti čustva'. *Тронута* je torej pasivni deležnik tega glagola in pomeni po zgledu frc. *touchée neprizadeta*. Trediakovski ob tem piše, da je ta novi pomen čuden in smešen in da bi vsak vrstico iz Hamleta razumel tako, kot da je Gertruda gledala na soprogovo smrt nedotaknjena, kot da je soprog ni nikoli spoznal v smislu zakonske in soprobove dolžnosti.

Omenimo tudi, da sta *prelest* in *prelestni* po navedbah v etimološkem slovarju Marka Snoja prišla v slovenščino iz ruščine.

Poleg leksikalnih semantičnih kalkov je v ruščino prišlo tudi veliko število doslej neuporabljenih besednih zvez in frazemov, npr.: *холодная улыбка* (frc. *un sourire froid*), *движение сердца* (frc. *mouvement du coeur*), *в качестве кого* (frc. *en qualité de*), *одним словом* (frc. *en un mot*), *умирать от любви* (frc. *mourir d'amour*), *скука смертельная* (frc. *un ennui mortel*), *давать тон* (frc. *donner le ton*), *принимать меры* (frc. *prendre des mesures*), *производить впечатление* (frc. *produire une impression*), *входить в подробности, мелочи* (frc. *entrer dans les détails*) *играть роль* (frc. *jouer un rôle*) (Smith 2006).

Francoščina je seveda imela velik vpliv tudi na sintakso sodobnega ruskega jezika. Šiškov, npr., se pritožuje, da se je uveljavilo *влияние на* po zgledu *faire l'influence sur*, četudi se je glagol *вливать* prej povezoval s predlogom *в*. Širše se začne uveljavljati tudi samostalnik v rodilniku v vlogi prilastka namesto pridevnika, npr. *предмет любви, мученики христианства* namesto *христианские мученики* (Vinogradov 1982: 184–185). Mnogo zgledov o novostih v podredjih prinaša študija G. Hüttl-Folter (1996). Zgodovinarji ruskega knjižnega jezika poudarjajo zlasti veliko vlogo Karamzina pri doseganju krajših, logičnejših, lahkotnejših in elegantnejših sintaktičnih enot. Ravno na področju sintakse je bila cerkvenoslovska tradicija okorna in težko razumljiva, prav tako pa stara uradovalna ruščina.

V.

Umetniška osebnost, ki je v svojem jeziku dosegla sintezo treh jezikovnih stihij, torej žive ruščine, tujejezičnih vplivov in tradicionalne cerkvene slovanščine, je po splošno sprejetem mnenju ruskih jezikovnih zgodovinarjev, A. S. Puškin.

Omenjeno je že bilo, da je Puškin kot večina izobražencev svojega časa dobro govoril in pisal francosko in v otroštvu celo pisal poezijo v francoščini. Vplivov francoščine v njegovem jeziku je, tako kot pri drugih avtorjih njegovega časa, veliko. V nekem pismu piše, da se ni mogoče odreči galicizmom pri pojmih, češ da je treba priznati, da je ruski metafizični jezik nekultiviran, in nadaljuje, da si želi, da bi bila ruščina nekoč taka kot francoščina, namreč jasna in točna, torej jezik misli. Neredko zato, da bi natančneje pojasnil pomen besed, v svojem pisanju dodaja ruskim besedam v oklepaju francoske, npr. *презирать* (braver), *чрезвычайная известность* (*extrême popularité*), *самобытность* (*individualité*) itd. Vendar Puškin, spet tako kot mnogi drugi pisci, nasprotuje prevelikemu kalkiranju in prevzemanju ter vpeljuje v svoj jezik pogovorne, dialektne, ljudske izraze ter še razumljive cerkvenoslovanizme, vse osmišljeno z dobrim okusom in stilistično funkcijo (Vinogradov 1982: 263 in dalje). Hkrati mu je jasno, da je vrsta prevzetih besed uveljavljena in upravičena. Ponovimo, da je Puškin s svojo ustvarjalno močjo in dobrim okusom uspešno povezal raznorodne jezikovne elemente in ustvaril zgled umetniškega jezika za prihodnje generacije.

O tem, da se je ves čas ukvarjal s problemi jezika in z vlogo tujejezičnih vplivov v njem, pričajo, med drugim, njegovi pogosto citirani nekoliko šaljivi verzi iz Evgenija Onjeginina (I, XXVI):

В последнем вкусе туалетом
Заняв ваш любопытный взгляд,
Я мог бы пред ученым светом
Здесь описать его наряд;
Конечно б это было смело,
Описывать мое же дело:
Но *панталоны, фрак, жилет*,
Всех этих слов на русском нет.
А вижу я, винюсь пред вами,
Что уж и так мой бедный слог
Пестреть гораздо меньше б мог
Иноплеменными словами,
Хотя и заглядывал я встарь,
В Академический словарь.

Zadel na žilo sem zvedavo
z omembo modnih toalet,
zdaj naj opisal bi opravo
njegovo za učeni svet.
Čeprav je moj poklic pisanje,
bi tu napadlo me jecljanje;
za pantalone, frak, žilet
pri nas sploh nimamo besed.
Priznavam in se obtožujem,
da že tako moj revni slóg
do tujk je vse premalo strog
in jih premalo zaničujem,
čeprav sem bral še kot dijak
Akademijski besednjak.

(Prevod M. Klopčiča, 1994: 19)

Na podobno šaljiv način pričajo o zadregah pri prenašanju francoskih izrazov v ruščino tudi naslednji verzi (8, XIV):

Все тихо, просто было в ней,
Она казалась верный снимок
Du comme il faut ... (Шишков, прости:
Не знаю, как перевести).

Vse skromno je bilo na nji –
Na kratko: prispodoba zvesta
du comme il faut ... (Tega, priznam,
Šiškov, prevesti res ne znam.)

(prevod M. Klopčiča: 182)

Še nazornejši glede jezikovnega obnašanja v višjih krogih so Puškinovi verzi o Tatjani (3, XXVI in dalje), kjer je govora, da dame bolj tekoče govorijo francosko kot rusko. Tatjana je prebiralala francoske romane, med njimi Goethejevega Wertherja in Richardsonovo Clarisso v francoskem prevodu (Nabokov 1999: 333 in dalje). Svoje znamenito pismo Onjeginu je Puškinova junakinja napisala v francoščini, tako da ga je moral pesnik prevesti v ruščino.

Zanimivo je, da Prosper Mérimée, ki je prevajal *Pikovo damo* v francoščino, v nekem pismu omenja, da se mu zdi, da zveni Puškinova fraza čisto francosko, vendar v francoščini 18. stoletja (Vinogradov 1982: 271). Marsikako opozorilo o vplivu francoščine na Puškinov jezik najdemo v komentarju, ki ga je ob svojem prevodu Evgenija Onjegina v angleščino napisal Vladimir Nabokov (Nabokov 1999).

VI.

Že iz maloštevilnih zgledov je vidno, katere pomenske plasti ruščine so se dopolnjevale in spreminjale: gre po eni strani za predmetni svet oblačil, jedi, arhitekture itd., po drugi strani pa za socialne institucije kot je družabno življenje, vojska, državna uprava, umetnost, npr. gledališče, in navsezadnje za abstraktni svet izražanja posvetnih misli, občutij in čustev – pač vse, kar so Rusi predvsem v 18. st. sprejeli od zahodne kulture. Vrsta povsem vsakdanjih in pogosto uporabljenih besed npr. *суп, соус, серьезный, интересный, этаж, багаж* (slov. *juha, omaka, resen, zanimiv, nadstropje, prtljaga*) kaže med drugim tudi na to, da je v ruščini kljub neredkim purističnim težnjam v različnih obdobjih, odnos do prevzetih besed nekoliko bolj toleranten kot v slovenščini. Slovenščina sodi v tem oziru (skupaj npr. s češčino in hrvaščino) v nemški kulturni krog, ki je bolj purističen in prevzete besede raje kalkira (Isačenko 1976: 351–53).

V zadnjih desetletjih na ruščino, kot na vse jezike sveta, vpliva predvsem angleščina. Med mnogimi deli, ki opisujejo ta pojav, naj omenim le zbornik pod uredništvom Zemske (Zemska 2000). V ruščino je prišlo zelo veliko število angleških prevzetih besed, semantičnih kalkov in fraz, nekateri so začeli spodrivati stare besede, prevzete iz francoščine. Ob tradicionalni besedi *макияж* (iz frc. *maquillage*) se zdaj pojavlja tudi izraz *мейкап* (iz angl. *make up*). Vendar v *Velikem ruskem razlagalnem slovarju* najdemo samo staro besedo *макияж*. Tudi v nacionalnem korpusu ruskega jezika najdemo za *макияж* kar 158 zadetkov, za *мейкап* pa samo enega.

Literatura

- БИРЖАКОВА, Елена Эдуардовна/Лидия Адольфовна ВОЙНОВА/Лидия Леонтьевна КУТИНА (1972) *Очерки по исторической лексикологии русского языка XVIII века. Языковые контакты и заимствования*. Ленинград: «Наука».
- DERGANC, Aleksandra (1990) »Pokristjanjenje Rusije in zgodovina ruskega knjižnega jezika.« V: A. Derganc et al. (ur.), *Zbornik prispevkov*. Ljubljana: Znanstveni inštitut Filozofske fakultete, 45–56.

- HÜTTL-FOLTER, Gerta (1996) *Syntaktische Studien zur neueren russischen Literatursprache*. Die frühen Übersetzungen aus dem französischen. Wien/Köln/Weimar: Böhlau Verlag.
- ISAČENKO, Aleksandr Vasiljevič (1976) К вопросу о структурной типологии словарного состава славянских литературных языков. Ponatisnjeno v *Opera Selecta*. München: Wilhelm Fink Verlag, 168–190.
- КОСТОМАРОВ, Виталий (2003) Язык в соотношении культуры и цивилизации. *Славистика VII*. Уг. В. Stanković. Beograd: Slavističko društvo Srbije.
- НАБОКОВ, Владимир (1999) *Комментарии к «Евгению Онегину» Александра Пушкина*. Перевод с английского. Под. ред. А. Н. Николюкина. Москва: НПК «Интелвак».
- SMITH, May (2006) *The Influence of French on Eighteenth-Century Literary Russian*. Oxford/Bern/Berlin/Bruxelles/Frankfurt am Main/New York/Wien: Peter Lang.
- SNOJ, Marko (1997) *Slovenski etimološki slovar*. Ljubljana: Mladinska knjiga.
- УСПЕНСКИЙ, Борис Андреевич (1987) *История русского литературного языка (XI–XVII вв.)*. München: Otto Sagner.
- УСПЕНСКИЙ, Борис Андреевич (1985) *Из истории русского литературного языка XVIII–начала XIX века*. Языковая программа Карамзина и ее исторические корни. Москва: Издательство Московского университета.
- ВИНОГРАДОВ, Виктор Владимирович (1982) *Очерки по истории русского литературного языка XVII–XIX веков*. Изд. третье. Москва: Высшая школа.
- ЗЕМСКАЯ, Елена Андреевна (иг.) (2000) *Русский язык конца XX столетия (1985–1995)*. Москва: Языки русской культуры.
- ЖИВОВ, Виктор Маркович (1996) *Язык и культура в России XVIII века*. Москва: «Языки русской культуры».
- КУЗНЕЦОВ, Сергей Александрович (иг.) (2003) *Большой толковый словарь русского языка*. Санктпетербург: Норинт.
- Национальный корпус русского языка*. www.ruscorpora.ru

Besedilni viri

- Пушкин, А. С. (1966) *Евгений Онегин*. Москва: Художественная литература.
- Puškin, A. S. (1994), *Jevgenij Onjegin*. Prev. M. Klopčič. Ljubljana: Mladinska knjiga.
- Tostoj, L. V. (1968) *Vojna in mir*. Prev. Vl. Levstik. Ljubljana: Sankarjeva založba.
- Толстой, Л. В. (1987) *Анна Каренина*. Ленинград: Художественная литература.
- Толстой, Л. В. (1964) *Детство, отрочество, юность*. Москва: Художественная литература.

Аннотация
РОЛЬ ФРАНЦУЗСКОГО ЯЗЫКА В ФОРМИРОВАНИИ РУССКОГО
ЛИТЕРАТУРНОГО ЯЗЫКА

В статье обсуждается роль французского языка при формировании единого русского литературного языка. С реформами Петра I начинается сильное влияние западноевропейской цивилизации и культуры в всех областях жизни государства – в армии, администрации, образовании, быту и т. д. Возникают области общественной и материальной жизни, которых раньше не существовало. Новости в государственной и общественной жизни требуют новых форм языка. Различные регистры письменного языка, которые обслуживали общество до реформ Петра I (нпр. церковнославянский язык как язык религии и духовной культуры и приказный/деловой язык как язык администрации) ни формой ни содержанием не могут удовлетворить новые интеллектуальные запросы общества.

Очень важную роль в создании нового русского литературного языка играли западноевропейские языки. Роль французского языка стала особенно важной во второй половине XVIII века. В статье (на основании работ В. В. Виноградова, монографий Биржаковой, Войновой и Кутиной 1972, М. Смит 2006 и др.) приводятся примеры лексикальных заимствований, а также семантических и фразеологических кальков из французского языка. Подчеркивается, что влияние французского (а также других западноевропейских языков) на русский язык не было только поверхностным, а преобразовало семантическую систему русского языка.

В статье также приводятся некоторые цитаты из русской литературы (Толстой, Пушкин), свидетельствующие о важной роли французского языка в русском обществе XVIII и начала XIX века.

Ключевые слова : французский язык - современный русский литературный язык - лексика - заимствования - семантические и фразеологические кальки

Povzetek
VLOGA FRANCOŠČINE PRI IZOBLIKOVANJU SODOBNE KNJIŽNE
RUŠČINE

V prispevku se obravnava vloga francoščine pri izoblikovanju sodobnega ruskega knjižnega jezika. Po reformah Petra I. se začne obdobje močnega vpliva zahodnoevropske kulture na vsa področja državnega življenja – v vojski, državni upravi, izobraževanju, vsakdanjem življenju itd. Pojavijo se področja družbenega in materialnega življenja, ki dotlej niso obstajala. Novosti v državnem in družbenem življenju zahtevajo nove jezikovne oblike. Različni registri pismenega jezika, ki so služili družbi pred reformami Petra I. (npr. cerkvena slovanščina kot jezik religije in duhovne kulture ter uradovalni jezik kot jezik administracije) niti po obliki niti po vsebini ne ustrezajo več novim zahtevam družbe.

Zelo važno vlogo pri nastajanju novega ruskega knjižnega jezika so imeli zahodnoevropski jeziki. Vloga francoščine je postala posebno pomembna v drugi

polovici 18. stoletja. V prispevku se (na podlagi del Vinogradova (1982), Biržakove, Vojnove in Kutine (1972), M. Smith (2006) in nekaterih drugih avtorjev) navajajo zgledi leksikalnih sposojenk ter semantičnih in frazeoloških kalkov iz francoščine. Poudarja se, da vpliv francoščine (in drugih zahodnoevropskih jezikov) na ruščino ni bil le površinski, ampak je preoblikoval semantični sistem ruskega jezika.

V prispevku se tudi navajajo nekateri citati iz del A. Puškina in L. Tolstoja, ki pričajo o pomembni vlogi francoščine v ruski družbi 18. in začetka 19. stoletja.

Ključne besede: francoščina, sodobna knjižna ruščina, leksika, izposojenke, frazeološko kalkiranje

TYPOLOGIE DES NUMÉRAUX EN LANGUES SLAVES

À l'instar des langues sémitiques et du breton, le slave est réputé pour posséder un système très complexe de numéraux. Cette complexité s'explique à la fois par des particularités morphologiques, par la présence de traits sémantiques qui peuvent déterminer des marquages différents et par l'existence de sous-systèmes selon les types de nombres et les fonctions du groupe nominal. Cela explique que les locuteurs de certaines langues slaves, comme le serbo-croate, manifestent souvent des hésitations dans l'emploi des formes.

Les grammairiens de l'Antiquité avaient curieusement omis dans leur nomenclature des parties du discours les numéraux. Et il est vrai qu'il est difficile de leur assigner une place, car les mots en rapport avec le nombre peuvent être substantifs, adjectifs, pronoms, déterminants ou adverbes : *J'ai joué le deux dans la troisième course ; J'en ai choisi deux au hasard ; deux enfants ; deuxièmement*. La morphologie n'est pas sans refléter cette diversité, puisque les noms de nombres peuvent suivre la flexion nominale, pronominale ou adjectivale, ou rester invariables. Enfin, ils provoquent une inflation terminologique, puisqu'à côté des cardinaux et des ordinaux, division primaire acceptée par les grammairiens, on trouve les termes de *collectifs, distributifs, multipliatifs, itératifs, approximatifs, nombres fractionnaires, numéraux personnels*. À l'unité sémantique apparente du nombre s'oppose la multitude de formes qui l'expriment. De plus, certaines distinctions, à l'origine nettes dans leur principe, peuvent s'estomper ou voir leurs emplois s'étendre. Par exemple, le vieux slave oppose le cardinal ДЪВА (masculin) / ДЪВѢ (féminin et neutre) « deux » au collectif ДЪВЪОУЕ « groupe de deux ». Mais en russe par exemple, les collectifs двое, трое, etc. fournissent des formes de secours quand il est impossible d'utiliser le cardinal (voir II, 3).

Beaucoup d'études ont été consacrées aux numéraux slaves, et l'on a souvent l'impression qu'il n'y a pas grand chose de neuf à dire dans ce domaine. Mais on peut envisager un éclairage un peu différent des phénomènes en s'attardant sur les traits typologiques des langues slaves, afin de montrer certaines spécificités. On étudiera successivement les variations morphologiques, les traits sémantiques et le marquage des constituants.

1 VARIATIONS MORPHOLOGIQUES

Un linguiste habitué aux langues romanes ou germaniques ne peut être que frappé par le grand nombre de formes flexionnelles et par les divers types de paradigmes que

* Adresse de l'auteur : INALCO, 65, rue des Grands Moulins, 75013 Paris, France. Mél : jack.feUILLET@wanadoo.fr

l'on rencontre dans les langues slaves. En effet, les variations dépendent du genre, des cas et des modèles de déclinaison (substantivale, adjectivale, pronominale et même numérale lorsque les formes ne se retrouvent pas ailleurs). De plus, comme on le verra *infra*, les numéraux commandent le marquage des membres de l'unité nominale.

1.1 Situation générale

Le travail diachronique et descriptif a été fait par Vaillant dans le tome II de sa *Grammaire comparée des langues slaves* (1958 : chap. XV, 618–674). La masse de données est très importante, et la comparaison avec les autres langues indo-européennes largement prise en compte. Il ressort de ce long exposé qu'à côté des traits communs (on sait par exemple que les racines des numéraux i.-e. sont très bien conservées), on trouve des innovations, phénomène très banal quand on fait de la diachronie.

Les langues indo-européennes illustrent bien un phénomène qui semble universel: plus on s'élève sur l'échelle des nombres, plus les variations morphologiques diminuent. En slave, cette loi se vérifie dans les oppositions de genre: seul le numéral « un » connaît trois formes pour le masculin, le féminin et le neutre. Dès que l'on passe à « deux », l'opposition se réduit à deux (on fait abstraction pour le moment des numéraux propres aux masculins personnels, que les slavistes considèrent généralement comme un sous-genre) : soit une forme de masculin opposée à une forme de féminin-neutre (vieux slave, langues slaves méridionales à l'exception du serbo-croate, bulgare, macédonien, langues slaves occidentales), soit une forme de masculin-neutre opposée à une forme de féminin (groupe oriental, serbo-croate). Dès que l'on passe à « trois » et à « quatre », l'opposition binaire du vieux slave entre le masculin et le féminin-neutre (триѣ / три; четъре / четъри) disparaît partout, sauf en slovène (*tri*je / *tri*; *štír*je / *štír*i). À partir de « cinq », toutes les oppositions de genre disparaissent. Mais il faut noter qu'aucune opposition de genre n'existe en dehors du nominatif et de l'accusatif. Dans le domaine des numéraux, comme on le verra dans la suite de l'exposé, la césure entre cas obliques et cas non-obliques explique de nombreux phénomènes.

Un autre trait caractéristique des numéraux slaves est leur variabilité. Alors que les numéraux dans les autres langues indo-européennes sont invariables à partir de « cinq » (l'invariabilité caractérise déjà « deux » en grec et « quatre » en latin, d'autre part l'opposition est binaire partout de « deux » à « quatre » dans les autres langues), le balto-slave a créé des types nouveaux, le letto-lituanien les faisant passer à la flexion des adjectifs en *-yo/-i-*, le slave à des abstraits féminins en *-ī* (Vaillant 1958 : 632). Ce phénomène unique fait que, dans une grande partie des langues slaves, tous les numéraux connaissent des variations formelles. Mais la situation n'est pas uniforme, et il convient de dresser un tableau succinct desdites variations :

- 1) L'aire dialectale bulgare-macédonienne est vraiment à part à l'intérieur du groupe slave, ne serait-ce que par l'absence de déclinaisons (le seul cas conservé est le vocatif, d'ailleurs en recul constant, surtout en macédonien). L'invariabilité des numéraux est acquise à partir de « trois » (pour « deux », on a encore два au masculin / две au féminin-neutre) et seuls les nombres considérés comme des substantifs (« mille » : bulg. хиляда, mac. илјада ; « million » : bulg. et mac.

милион ; « milliard », bulg. милиард, mac. милијарда) connaissent un pluriel en *i*. D'autre part, tous les numéraux peuvent être articulés, la forme de l'article étant *-ta* pour les numéraux terminés par *-a*, *-te* pour tous les autres. Le bulgare montre de plus une particularité accentuelle qui ne se retrouve pas avec les substantifs et les adjectifs : l'accent tombe sur le *e* de l'article à partir de « quatre » : четиритѣ, петтѣ, стотѣ жени « les quatre, cinq, cent femmes ».

- 2) Le serbo-croate, qui a une forme unique pour « trois » et « quatre » (*tri*, *četiri*), a des formes invariables à partir de « cinq ».
- 3) Les autres langues slaves déclinent leurs numéraux, mais on a partout des cas de syncrétisme (le vieux slave avait encore pour « trois » et « quatre » des formes différentes au nominatif et à l'accusatif masculin), puisque la forme d'accusatif est semblable soit au nominatif, soit au génitif. Le serbo-croate oppose au maximum trois formes : nominatif-accusatif, génitif, datif-instrumental-locatif (mais il en est de même pour tous les noms, pronoms et adjectifs au pluriel). Le tchèque (mais non le slovaque) n'a plus qu'une désinence *i* aux cas obliques à partir de « cinq », et *sto* « cent » est indéclinable. Le polonais ne présente plus que *-u* aux cas obliques pour « cinq » et numéraux suivants. Toujours à partir de « cinq », le russe et le biélorusse n'opposent plus que trois formes (nominatif / génitif, datif, locatif / instrumental, et l'ukrainien montre des variantes aux autres cas qu'au nominatif qui peuvent réduire les oppositions formelles à deux. Certains numéraux ont des formes particulières, comme russe et ukrainien *сорок* « quarante » et *сто* « cent », qui ont une forme unique aux cas obliques en *-a* (*сорока*, *ста*). Il en est de même en biélorusse (*сорок* / *сарака* ; *сто* / *ста*). Surtout, l'invariabilité gagne du terrain après préposition : c'est le cas en slovène (où, d'une manière générale, les numéraux restent souvent non déclinés aux cas obliques au-dessus de « cinq »), en slovaque et en haut-sorabe : *před štyri lětami* « il y a quatre ans » (Stone 1993 : 633). Mais il n'en reste pas moins vrai que les variations casuelles des numéraux contribuent à donner une image archaïque des langues slaves modernes.

1.2 Types de déclinaisons

La variété des paradigmes est un autre trait caractéristique des langues slaves, à l'exception du bulgare et du macédonien.

a) En vieux slave, *ѣдинѣ*, *ѣдина* « un, une » suit la flexion pronominale : génitif *ѣдиногѡ*, *ѣдиноѡѧ*, etc. Cette situation est conservée dans les langues modernes, mais seuls le bulgare et le macédonien ont pratiquement grammaticalisé le numéral comme article indéfini. Toutes les langues slaves utilisent le pluriel de « un » avec les *pluralia tantum*.

b) En vieux slave, « deux » a la flexion d'un duel pronominal : NA *дѣва* (masc.) / *дѣвѣ* (fém. et neutre), GL *дѣвою*, DI *дѣвѣма* aux trois genres. Ces désinences sont visibles dans les langues qui ont conservé le duel : haut-sorabe génitif des masculins personnels *dweju*, autres cas *dwěmaj* (le locatif a donc maintenant la même forme que l'instrumental). Le slovène a perdu le génitif-locatif duel (l'ancien *dveju* du vieux slovène a été remplacé par *dvěh*), mais garde bien le datif-instrumental *dvěma*. Bien que le tchèque ait perdu le duel, il garde bien les désinences anciennes : gén.-loc. *dvou*,

dat.-instr. *dvěma*. Le serbo-croate et le polonais sont les seules langues slaves à distinguer à l'instrumental une forme de féminin et une forme de masculin-neutre (en polonais, il y a malgré tout un doublet *dwiema* (propre au fém.)/*dwoma* (autres genres) dû à l'analogie), ainsi qu'au génitif : génitif *dvájū* (masc. et neutre)/*dvijū* (fém.), datif-locatif-instrumental *dváma/dvjěma*. Cependant, Vaillant (1958 : 626) précise que la distinction de genre est récente et qu'elle n'est pas générale. Ainsi, les parlers occidentaux ont une flexion de pluriel.

D'une manière générale, les autres langues slaves ont traité morphologiquement « deux » comme un pluriel. C'est pour cette raison que sont apparues des formes distinctes de génitif-locatif (par ex. russe *двух*, polonais *dwu/dwóch*, slovaque *dvoch*), de datif (russe *двум*, polonais *dwu/dvom*, slovaque *dvom*) et d'instrumental (russe *двумя* avec une désinence nouvelle *-мя*, polonais *dwoma*, slovaque *dvoma*). On voit que les doublets polonais montrent un conflit entre les formes héritées (gén.-loc. *dwu*) et les formes nouvelles.

c) En vieux slave, « trois » (masc. *триѣ*, fém.-neutre *три*) et « quatre » (masc. *четьрьѣ*, fém.-neutre *четьри*) se rattachent à des paradigmes différents, car le premier est un thème en *ī* et le second un thème consonantique en *-r*. Cette différence est bien visible au génitif (*трии/четьрьѣ*, *-ѣ*) et dans les formes anciennes non touchées par l'analogie (datif *трии/четьрьѣи*, locatif *трихъ/четьрьѣхъ*). En revanche, l'instrumental est toujours en *-ьми* (*трими*, *четьрььми*). Mais l'extension de *-e-* dans la flexion de « trois » (*триемъ*, *трихъ*) devait fatalement conduire à une confusion des paradigmes, et c'est la situation actuelle dans les langues slaves, où la flexion de « trois » ne se distingue plus de celle de « quatre ». La forme spécifique de nominatif masculin singulier a été éliminée partout (sauf en russe, où « quatre » garde la finale *-e*, à la différence du biélorusse et de l'ukrainien), et c'est la forme de nom.-acc. fém. et neutre (identique en fait à l'acc. masc.) qui a été conservée. Comme on l'a dit plus haut, les oppositions de genre ont disparu, sauf en slovène. En revanche, on peut avoir des formes différentes dans les langues qui ont des numéraux spécifiques pour les masculins personnels (voir II, 2).

Les désinences casuelles de « trois » et « quatre » sont dans les grandes lignes semblables à celles de l'adjectif au pluriel, sauf en ce qui concerne la voyelle qui précède et qui est *-e* en russe (*-ě* sous l'accent), en polonais et en tchèque, *-o* en sorabe. En slovène, elle est *ę* pour « trois » et *i* pour « quatre » et *i* partout en serbo-croate.

La confusion du génitif et du locatif est générale, mais le tchèque présente un doublet aux deux nombres *tři/třech* et *čtyř/čtyřech*. En slave oriental, on retrouve la désinence spécifique d'instrumental *-má* dans russe *тремя*, *четырьмя*, ukrainien *трьома*, *чотирма*, biélorusse *трыма*, *чагырма*. Le datif est partout en *-m*, sauf en serbo-croate, où l'on a *-ma*.

d) À partir de « cinq », toutes les langues slaves modernes déclinent leurs numéraux de la même façon. Ce n'était pas encore le cas en vieux slave où, à côté du modèle dominant (féminins singuliers appartenant aux thèmes en *-ī*), « dix » est un masculin consonantique en *t* avec formes de singulier, de duel et de pluriel. C'est d'ailleurs au pluriel qu'on aperçoit le mieux le type (nom. *десѣте*, accus. *десѣти*, génitif *десѣтъ*,

instrumental *десѣтъи*). Mais son isolement parmi les autres numéraux le rendait vulnérable, et dès le stade le plus ancien, il a un instrumental singulier emprunté au féminin (*десѣтъиѣ*). Les langues slaves modernes ont aligné entièrement sa flexion sur les féminins représentés par « cinq ».

Les caractéristiques de la flexion féminine en *-i* sont dans l'ensemble mal conservées. Cela vient d'abord du fait que ces numéraux n'étaient plus sentis comme des substantifs. On rappellera qu'en serbo-croate et en bulgare-macédonien, les numéraux à partir de « cinq » sont devenus invariables. On a vu également que le polonais et le tchèque n'avaient plus qu'une forme oblique, respectivement *-u* et *-i*. C'est le russe et le biélorusse (contrairement à ce que dit Vaillant [1958 : 634], qui les range faussement au côté de l'ukrainien) qui reflètent le mieux la situation ancienne, avec *i* au génitif, datif et locatif, mais surtout l'instrumental en *ju* (russe *пятью*, biélorusse *пяццю*). Toutes les autres langues les traitent comme des pluriels à l'exception du nominatif-accusatif. On aura donc *-x* au gén.-locatif, *-m* au datif et *-mi* à l'instrumental. L'ukrainien présente des doublets aux cas obliques : gén.-loc. *п'ятьох* et *п'яти*, datif *п'ятьом* et *п'яти*, mais on a toujours à l'instrumental *п'ятьма*, par analogie à « deux » et « trois ».

e) Les autres numéraux simples peuvent avoir des origines et des traitements variés. On a vu que *sorok* « quarante » du slave oriental était isolé. Le numéral *sto* « cent » est commun à toutes les langues slaves, mais sa déclinaison est différente selon les langues. Il est invariable dans toutes les langues méridionales: slovène *stô*, serbo-croate *stô*, bulgare et macédonien *sto*. Les langues orientales n'ont plus que deux formes: *sto* au NA, *sta* aux autres cas. Les autres langues le déclinent ou non. Le vieux slave le traite comme un substantif neutre: NA *сѣто*, G *сѣта*, gén. pl. *сѣтъѣ/сотѣ*. Il en est de même en polonais s'il est traité comme noyau: *pięć od sta* « cent moins cinq », *wiele set* « bien des centaines » (Grappin 1963 : 135). Mais sinon, la flexion est réduite à deux formes : *sto* et *stu* pour tous les cas obliques depuis le génitif-accusatif personnel (Vaillant 1958 : 646), avec une forme marginale d'instrumental *stoma*. Le tchèque et le slovaque peuvent le traiter soit comme un substantif neutre, soit le laisser invariable quand il détermine un substantif, mais ce dernier doit être fléchi au lieu d'être figé au génitif pluriel (Mazon 1952 : 104). La situation est semblable en haut-sorabe, où *sto* n'est décliné que lorsqu'il est noyau nominal, sinon il reste invariable. Le bas-sorabe présente à côté de *sto* l'emprunt à l'allemand *hundert*. On notera la particularité du polabe qui avait pour « cent » *disangdisjungt* « dix dizaines ».

Le numéral « mille » a plusieurs formes. En vieux slave, on a le doublet *тъсѣшти/тъисѣшти* qui est un féminin en *-i*. Le croate (*tisuća*) et le russe (*тысяча*) sont des féminins réguliers, mais slovène *tisoč* (et *tisôč*), pol. *tysiąc* sont des masculins. Le bulgare *хиляда*, le macédonien *илјада* et le serbe *хиљада* (à côté de *тисућа*) sont des emprunts au grec *χιλιάδα* et sont des féminins en *-a*.

1.3 Numéraux complexes

Trois cas sont à envisager : les numéraux de « onze » à « dix-neuf », les numéraux exprimant les dizaines et ceux qui expriment les centaines.

1.3.1 Numéraux de « onze » à « dix-neuf »

La formation « un, deux, trois, etc. sur dix » est propre au slave (bien que la formation en lette « un après dix » soit relativement proche), et on la retrouve dans les langues balkaniques à l'exception du grec.

En vieux slave, on aura donc *ѢДИНЪ НА ДЕСАТЕ* « onze », *ДЪВА НА ДЕСАТЕ* « douze », avec premier constituant décliné et *НА ДЕСАТЕ* invariable. Mais, comme le fait remarquer à juste titre Vaillant (1958 : 639), ce type « a l'inconvénient de donner des formes trop longues », et *НА ДЕСАТЕ* va s'abrégier, tandis que le premier constituant va se figer. Le russe généralise *надцать* qui, seul, va se décliner comme « cinq », mais avec un accent fixe. Le polonais réduit également *НА ДЕСАТЕ* en *-naćie*, le haut-sorabe en *-nasćo* (bas-sorabe *nasće*), le tchèque en *náci*, le slovaque en *-nást'*, le slovène en *-nást*, le serbo-croate en *-naest*. Le bulgare peut garder *-nadeset*, mais utilise pratiquement toujours *-najset* avec chute fréquente du *-t* final dans la langue parlée. Seul le polonais connaît encore une variation pour « deux » : *dwanasćie*, GLDI et gén.-accus. personnel *dwunastu*. En dehors des langues qui connaissent l'invariabilité (serbo-croate, bulgare-macédonien), le modèle de déclinaison est celui de « cinq ».

1.3.2 Numéraux exprimant les dizaines

Alors que la formation des dizaines peut être compliquée dans certaines langues indo-européennes à partir de « cinquante », le slave a un système relativement simple à l'origine, puisqu'il juxtapose l'unité suivie de la dizaine qui se déclinent toutes les deux : vieux slave *ДЪВА ДЕСАТИ*, *ТРИЕ ДЕСАТЕ*, *ПАТЬ ДЕСАТЬ*, etc. On aura donc le duel après « deux », le pluriel après « trois » et « quatre », le génitif pluriel après « cinq ».

L'évolution va prendre des voies différentes selon les langues, mais partout les dizaines vont s'écrire en un seul mot. En serbo-croate et en bulgare-macédonien, elles sont invariables (le serbo-croate a *dvadeset* et *trideset*, mais *četrdesēt* et *pedēsēt*). On remarquera que le bulgare peut avoir de « vingt » à « quarante » et à « soixante » des formes pleines et des formes contractées (*двадесет/двайсет* ; *тридесет/трийсет* ; *четиридесет/четирийсет* ; *шестдесет/шейсет*), mais qu'il n'y a plus de formes contractées pour les autres dizaines (*петдесет*, *седемдесет*, *осемдесет*, *деветдесет*). On voit que l'accent devient final à partir de « cinquante ».

Les autres langues slaves se divisent commodément en deux groupes : les langues occidentales et le slovène traitent les dizaines comme un bloc et ne déclinent que le dernier élément sur le modèle de « cinq ». Le polonais garde une trace de variation avec le composant « deux » : on a pour « vingt » *dwadzieścia* au nominatif des masculins personnels et au NA des autres opposé à *dwudziestu* (le reste). Mais si la distribution reste la même aux autres dizaines (par exemple *trzydzieści/trzydziestu* « trente », *pięćdziesiąt/pięćdziesięciu* « cinquante »), le premier constituant reste invariable.

Les langues orientales se distinguent nettement des autres, d'abord par l'existence de *sorok* pour « quarante » (voir ci-dessus), ensuite parce que « 90 » a une forme particulière (russe *девяносто*, ukrainien *дев'яносто* avec forme oblique unique en *-a* dans ces deux langues, biélorusse *дзевяноста* [invariable]), enfin parce que le premier constituant se décline à partir de « cinquante » ; on aura donc par exemple en russe *двадцать*,

GDL двадцати, I двадцатью « vingt » et de même pour тридцать « trente », mais à partir de « cinquante », пятьдесят GDL пятидесяти, I пятьюдесятью (livresque) à côté de пятидесятью (russe parlé) par analogie. La situation est la même en biélorusse, mais l'ukrainien a des doublets au gén.-loc. (п'ятдесяти/п'ятдесятьох) et au datif (п'ятдесяти/п'ятдесятьом), l'instrumental étant п'ятдесятьма ou п'ятдесятьома.

La forme déviante pour « 90 » est glossée le « cent des neuf » par Vaillant (1958 : 645), ce qui ne veut pas dire grand chose. Mais il a raison de mettre les formes orientales en parallèle avec le gotique *niuntēhund* qui présente le même type (*tēhund* < **tēwi-hund* « rangée de dix, dizaine » sur **tēwa* « rang ») [voir Mossé 1956 : 116].

1.3.3 Numéraux exprimant les centaines

On a dans les langues slaves le même principe de juxtaposition que pour les dizaines, à savoir unité + cent. Le vieux slave illustre parfaitement le modèle : дъвѣкъ сътъкъ (« cent » au duel), три сътъа (« cent » au gén. sing.), пѣтъкъ сътъкъ (« cent » au gén. plur.). Les deux constituants se déclinent.

Dans les autres langues, à l'exception du groupe oriental, sur lequel on reviendra, et des langues où les numéraux sont devenus invariables, c'est le second élément qui se décline et le premier est figé. La distribution ancienne est bien conservée en tchèque : *dvě stě* (ancien duel), *tři sta, čtyři sta* (gén. sing.), *pět set, šest set*, etc. (gén. pl.). La tendance est forte en tchèque parlé d'employer *stovka* quand il s'agit d'argent : *Dej mi stovku, dvě stovky, pět stovek* « Donne-moi cent, deux cents, cinq cents (couronnes) » (Townsend 1990 : 74). En slovaque, *sto* est devenu invariable (*dvesto, tristo, štyristo, päťsto*), mais l'emploi de *stovka* « centaine » est très répandu.

Le haut-sorabe est proche du tchèque, puisqu'il a *dwě scě* « 200 », *tři sta* « 300 », *pieć stow* « 500 ». Comme on le verra en III, les centaines ne se déclinent pas devant un nom.

Le polonais a un système particulier : comme pour les dizaines, il a encore deux formes pour « vingt » par variation de « deux » : *dwieście/dwustu* « deux cents » aux formes personnelles (gén.-acc.) et aux formes non personnelles. Sinon, on a *trzysta, czterysta* opposés à *trzystu, czterystu* avec les mêmes règles de distribution que pour « deux cents ». En revanche, de « cinq cents » à « neuf cents », le premier terme est fléchi et le second est invariable (-*set*, gén. pl. de *sto*) : *pięćset / pięćuset*.

Dans les langues méridionales, « cent » et les centaines sont devenus invariables. Le slovène a partout *-sto* comme composant (*dvêsto, tristo, pęsto*), mais les autres langues gardent des traces du système ancien : le bulgare *двесте* (mais aussi *двеста* par analogie) et le macédonien *двесте* « 200 » représentent l'ancien duel, *триста* « 300 » garde le *-a* du génitif singulier. Le serbo-croate a respectivement *dvjêsta* et *trîsta*. Les trois langues se rejoignent pour utiliser « centaine » à partir de « 400 ». Le bulgare a *-стотин (четиристотин, петстотин)*, le macédonien *-стотини (четиристотини, петстотини)*, mais la forme serbo-croate dépend du numéral qui précède : *çetiri stõtine*, mais *pět stõtîñā, šest stõtîñā*. Le serbo-croate čakavien a également la possibilité d'utiliser *-stō* : *çetiristō, pęststō, šeststō*.

Le groupe oriental a la particularité de décliner les deux composants, ce qui rend la morphologie compliquée. Mais le modèle est le même pour toutes les centaines, et

seule la forme de nominatif-accusatif peut varier: le russe aura ainsi -сти pour « 200 » (двести) et ста pour « 300 » et « 400 » (триста, четыреста), mais -сот à partir de « 500 » (пятьсот, шестьсот). Sinon, on aura toujours -сот au génitif (двухсот, пятисот), -стам au datif (двумстам, пятистам), стами à l'instrumental (двумястами, пятьюстами) et -стах au locatif (двухстах, пятистах).

2 TRAITS SÉMANTIQUES

Deux traits distincts entrent en ligne de compte : l'*animation* (opposition animé/non animé) et l'*humanité* (opposition humain/le reste). Encore convient-il de préciser pour ce dernier type que seuls les masculins sont concernés.

2.1 Opposition d'animation (animé / non animé)

Les langues slaves qui connaissent une opposition animé/non animé dans toute la flexion nominale (et pronominale) la répercutent dans le système des numéraux. On sait que ce trait se manifeste par les équations accusatif = génitif pour les animés, accusatif = nominatif pour les non animés. Elles sont parfaitement respectées dans la morphologie des numéraux. Le phénomène est limité aux langues slaves orientales, qui l'introduisent à partir de « un » : russe один/одного ; « deux » : два / двух. Seuls les numéraux traités comme substantifs et ceux à forme oblique unique dérogent à la règle.

2.2 Opposition d'humanité (masculin personnel/reste)

Cette opposition est plus répandue, statistiquement parlant, que la précédente, puisqu'elle concerne, à une exception près, les langues slaves occidentales et deux langues méridionales.

a) Les langues occidentales ont la particularité de posséder des numéraux spécifiques pour les masculins désignant des personnes. Curieusement, le tchèque est exclu, mais Vaillant (1958 : 625) écrit que « le tchèque a connu et gardé dialectalement une distinction de nom. *dvá* du sous-genre animé, et nom.-acc. *dva* inanimé ».

Le slovaque et le polonais neutralisent l'opposition masculin personnel/reste aux cas obliques (en polonais, on trouve également une forme d'instrumental féminin *dwie-ma* qui n'est pas générale). Au nominatif et à l'accusatif, c'est avec « deux » que les formes sont les plus nombreuses:

	slovaque			polonais		
	M PERS	M NON PERS	F/N	M PERS	N ET AUTRES M	F
N	<i>dvaja</i>	<i>dva</i>	<i>dve</i>	<i>dwja, dwu/dwóch</i>	<i>dwa</i>	<i>dwie</i>
A	<i>dvoch</i>	<i>dva</i>	<i>dve</i>	<i>dwu/dwóch</i>	<i>dwa</i>	<i>dwie</i>

Pour « trois » et « quatre », l'opposition devient binaire entre le masculin personnel et le reste :

	slovaque			polonais				
	M PERS		RESTE		M PERS		RESTE	
N	<i>traja</i>	<i>štyria</i>	<i>tri</i>	<i>štyri</i>	<i>trzej</i>	<i>czterej</i>	<i>trzy</i>	<i>cztery</i>
A	<i>troch</i>	<i>štyroch</i>	<i>tri</i>	<i>štyri</i>	<i>trzech</i>	<i>czterech</i>	<i>trzy</i>	<i>cztery</i>

L'instabilité caractérise le système polonais, car les formes d'accusatif personnel pénètrent au nominatif.

À partir de « cinq », les formes de masculin personnel deviennent optionnelles en slovaque : N *pät'* et *piati* (masc. pers.), A *pät'* et *piatich*, les autres ont *pät'*. En revanche, la distinction est conservée en polonais, avec confusion du nominatif et de l'accusatif : NA masc. pers. *pięcu*, non masc. pers. *pięć*. Il y a une forme oblique unique *pięcu*, mais par analogie, on peut trouver à l'instrumental *pięciora*.

Le sorabe présente quelques traits spécifiques. Pour « deux », au nominatif, il n'y a pas dans les deux dialectes de distinction au nominatif masculin : haut-sorabe *dwaj*, bas-sorabe *dwa*, opposée à la forme de nom.-acc. *dwě* pour le féminin et le neutre. En revanche, à l'accusatif, les formes haut-sorabe et bas-sorabe *dweju* sont propres au masculin personnel, alors que le masc. non personnel a respectivement *dwaj* et *dwa*. Aux autres cas, on a des formes uniques pour tous les genres. Mais la situation est à nouveau différente avec « trois » et « quatre » : le haut-sorabe se conforme au modèle illustré par le slovaque et le polonais : deux formes distinctes pour le nominatif et l'accusatif quand il s'agit de masculins personnels (haut-sorabe N *třo*, *štyrjo*, A *třoch*, *štyrjoch*), forme unique de NA pour le reste (*tři*, *štyri*), et confusion des genres aux cas obliques. Par contre, le bas-sorabe distingue à tous les cas le masculin personnel (vocalisme en *-o-*) et le reste (vocalisme en *-i-*).

Les deux dialectes se différencient à nouveau à partir de « cinq » : le haut-sorabe décline le masculin personnel (N *pječo*, AGL *pječoch*, D *pječom*, I *pječomi*), mais n'a plus qu'une forme unique *pječ* à tous les cas pour le non-masc. pers., alors que le bas-sorabe suit le même modèle que celui de « trois » pour tous les numéraux allant de « cinq » à « quatre-vingt-dix-neuf ». Le sorabe fait penser à l'adage « Pourquoi faire simple, quand on peut faire compliqué ? ».

b) Le bulgare a développé un système de numéraux jusqu'à « neuf » à partir de la désinence de duel *-ма* de l'ancienne langue. Leur emploi est strictement réservé aux masculins désignant des personnes, mais on a comme exception *души* « personnes » avec une accentuation différente de celle de *души* « âmes ». Curieusement, le système présente des vides lexicaux pour « sept », « huit » et « dix ». En ce cas, on utilise la série en *-мина* (*седмина*, *осмина*, *десетмина*), mais elle est rare dans la pratique. Si l'emploi de *двама* et de *трима* est fréquent (et, en tout état de cause, recommandé par les grammairiens), la tendance à employer les numéraux « généraux » à partir de « quatre » est très forte, et l'analogie s'est étendue à « deux » et « trois », de telle sorte que le système est menacé.

c) Le macédonien n'a pas développé de formes en *-ма*, mais il possède une série de numéraux réservés aux humains mâles ou aux groupes mixtes. De « deux » à « quatre », on a une finale *-ца* (*двајца*, *тројца*, *четворица*) et de « cinq » à « dix » une finale *-мина* (*петмина*, *шестмина*, *седуммина*). De Bray (1980 I : 179) les considère

comme des collectifs (mais il ajoute entre parenthèses « or „Numeral Nouns“ »), ce que ne fait pas Friedman (1993 : 267). Pour sa part, Koneski (1976 : 328) est formel : il n’y a pas de différence sémantique entre три другара (другари) et тројца другари « trois camarades ». Le bulgare possède également des formations en -ица de « deux » à « quatre », mais leur signification est vraiment « groupe de » : двоица « duo », тројица « troïka, trio », четворица « quatuor ». Avec la série en -мина, le même problème d’interprétation se pose en macédonien aussi bien qu’en bulgare, car le suffixe sert également à exprimer l’approximation, de telle sorte que les numéraux non marqués remplacent sur une grande échelle les numéraux personnels marqués.

2.3 Collectifs

C’est à nouveau un trait spécifique du balto-slave que d’avoir développé une série spéciale de numéraux appelés *collectifs*. Certes, il y a une grande ressemblance avec les distributifs latins, mais aussi des différences importantes : en latin, ce sont morphologiquement des pluriels, alors que les langues slaves ne connaissent pas cette restriction. Surtout, certains emplois sont propres au slave.

2.3.1 Étude morphologique

Le vieux slave possède un neutre singulier et des formes de pluriel et de duel aux trois genres : дѣвоиѣ « groupe de deux », троюѣ « groupe de trois ». Les finales sont en -оро à partir de « quatre » : четворо, [également четверо en slavon] « groupe de quatre », пѣторо « groupe de cinq », десѣторо « groupe de dix ». La flexion est pronominale pour « deux » et « trois » (gén. дѣвоиѣго, dat. *дѣвоиѣмоу) et nominale à partir de « quatre » (gén. [slavon] cetvera).

Des formes de singulier existaient aussi pour les trois genres dans des états de langue plus anciens en polonais (*dwój* « double, de deux sortes »), en russe et en serbo-croate (Vailant 1958 : 663–664). Seuls le tchèque (masc. *dvoji*, *troji*, neutre NA et nom. féminin *dvoje*, acc. fém. *dvoji*), le sorabe (*dwoji* / *dwoje*) et le slovène (*dvôj* / *dvôja* / *dvôje*) conservent encore des formes autres que neutres au singulier et les déclinent comme des adjectifs.

Trois types de flexion sont représentés :

- adjectivale (voir ci-dessus).
- pronominale, c’est-à-dire comme la flexion des cardinaux ou des démonstratifs.

C’est le cas des langues orientales et du slovaque. On a par exemple en russe :

	«deux»	«trois»	«quatre»
N	двое	трое	четверо
A	= N ou A		
GL	двоих	троих	четверых
D	двоим	троим	четверым
I	двоими	троими	четверыми

Le polonais, qui a perdu les formes de pluriel, et le serbo-croate ont des désinences spéciales :

	polonais			serbo-croate	
NA	<i>dwoje</i>	<i>czworo</i>	autres cas	<i>dvòje</i>	<i>čëtvoro</i>
G	<i>dwojga</i>	<i>czworga</i>		<i>dvóga</i>	<i>čëtvorga</i>
DL	<i>dwojgu</i>	<i>czworgu</i>		<i>dvóma</i>	<i>čëtvorma</i>
I	<i>dworgiem</i>	<i>czworgiem</i>			

Les langues qui ne confondent pas les genres au pluriel sont celles dont les collectifs suivent la déclinaison adjectivale. S’y ajoute le serbo-croate: pluriel masculin *dvòji, tròji, čëtvori*, neutre *dvòja, tròja, čëtvora*, féminin *dvòje, tròje, čëtvore*. Mais majoritairement, c’est la forme du nom.acc. neutre qui est utilisée.

Il existe un terme hors-système (dans la mesure où il n’appartient pas à une série) : il s’agit de vieux slave *ова*, fém. et neutre *овѣ* « tous les deux, les deux ensemble », avec flexion de duel, qui fait penser au latin *ambo* ou au got. *bai* (alem. *bei-de*). Le terme est bien conservé dans les langues slaves (en ukrainien, il a la forme *абидва* et en biélorusse la forme *абодва* au masculin et au neutre, *абидві* (ukrainien) et *абедзве* (biélorusse) au féminin), sauf en bulgare-macédonien, mais la flexion s’est modifiée en russe où l’on a un *-o-* au masculin et neutre et un *-e-* au féminin aux cas obliques (GL *обоих/обеих*, D, *обим/обем*, I *обими/обеими*). Toutes les autres langues ont la même déclinaison que le cardinal « deux », avec création en slave occidental (sauf tchèque) d’une forme de masculin personnel en *-j*. Le polonais a généralisé *-u* aux cas obliques, mais il y a doublet à l’instrumental : *obu/oboma* et *obiema* (Grappin 1963 : 132).

Ce numéral est en fait beaucoup plus proche dans ses emplois du cardinal « deux » que des collectifs proprement dits.

2.3.2 Extension

Les collectifs, comme on l’a vu, vont de « deux » à « dix » pour le vieux slave, avec à partir de « quatre » une formation en *-ero, -oro*. Cette formation est bien conservée – sauf en bulgare-macédonien –, mais la voyelle peut varier, comme en serbo-croate. En slovène (Derbyshire 1993 : 59), on a *ér* (*čëtvér, petér*), *-oro* en russe, polonais et slovaque, *-ore* en sorabe, *-ero* en tchèque et en ukrainien, *-ëra* en biélorusse.

L’extension de ces collectifs est variable selon les langues. En russe, la série est courante de « deux » à « cinq », mais très rare au-dessus (Comtet 1997 : 161). Dans les autres langues, cette tendance à raréfier l’emploi des collectifs au-dessus de « cinq » est également perceptible. Cela n’empêche pas que certaines langues ont élargi la série au-delà de « dix ». Ainsi, le serbo-croate a des formes jusqu’à *devedesëtoro* « groupe de quatre-vingt-dix », le tchèque a formé *sterý* « groupe de cent » sur *sto* et *tisícery* « groupe de mille » sur *tisíc*, le haut-sorabe a *story* et le bas-sorabe *hundertory* « groupe de cent » (Vaillant 1958 : 664).

Contrairement à ce que dit Vaillant (1958 : 664), dont on peut supposer qu'il a pris cette information chez Beaulieux (1950 : 100), le bulgare ne possède pas de collectifs. En fait, les numéraux en *-ma* n'ont pas la valeur des collectifs des autres langues slaves (comme on l'a vu, ils s'emploient avec des masculins personnels terminés par une consonne et peuvent être remplacés par les cardinaux non marqués), et le terme est donc inapproprié.

2.3.3 *Emplois*

Comme les collectifs sont pour ainsi dire un luxe dont se passent la plupart des langues i.e., il convient de s'interroger sur leur utilité. Certes, leurs emplois semblent bien codifiés et ils se retrouvent peu ou prou dans toutes les langues slaves. Ils présentent malgré tout des difficultés pour l'apprenant qui est habitué à utiliser ses numéraux sans restriction contextuelle.

La valeur sémantique de base est celle d'un ensemble d'êtres ou de choses. Mais les restrictions sont nombreuses.

1) Toutes les langues slaves (à l'exception, comme on l'a vu, du bulgare-macédonien) emploient obligatoirement les collectifs avec les *pluralia tantum* : russe двое часов « deux montres », tchèque *troje dveře*, polonais *troje drzwi*, slovène *trōja vrāta*, serbo-croate *trōja vrāta* « trois portes ». Il sera donc obligatoire avec « enfants » : russe двое детей « deux enfants », serbo-croate *sedmoro dēcē* « sept enfants ». Le russe montre une hésitation au-dessus de « quatre » entre le collectif et le cardinal шесть/шестеро ножниц « six paires de ciseaux » (Comtet 1997 : 162). Dans les autres langues, on emploiera le cardinal si le collectif n'existe pas.

Grappin (1963 : 144) signale qu'en polonais, on les emploie également avec les noms à forme de duel désignant des organes appartenant à la même personne : polonais *dwoje oczu* « deux yeux », *dwoje uszu* « deux oreilles ».

2) D'une manière générale, les collectifs sont employés pour désigner des groupes manifestant une certaine cohésion, surtout des êtres humains. Par exemple, en russe, la norme veut qu'il y ait au moins un mâle si le groupe est mixte. Cet emploi du collectif n'est malgré tout pas obligatoire : двое сыновей ou два сына (Comtet 1997 : 162), sauf s'il s'agit d'adjectifs substantivés désignant des personnes : двое пленных « deux prisonniers », четыре рабочих « quatre ouvriers » (Comtet : *ibid.*). Le serbo-croate a trouvé un moyen de faire la différence entre un groupe d'humains mixte et un groupe composé uniquement d'hommes : il se sert dans ce cas du dérivé en *-ica* : *dvōjica*, *četvōrica* « deux, quatre hommes [mâles] ».

L'emploi des collectifs avec les noms d'animaux est plus rare, mais non impossible. Comtet (*ibid.*) signale que dans le russe parlé, ils sont fréquents avec les petits d'animaux : трое котят = три котенка « trois chatons ». Ce trait se retrouve dans les autres langues : polonais *pięcioro kurcząt* « cinq poussins », serbo-croate *pětoro jārādī* « cinq chevreux » (Meillet/Vaillant 1969 : 129).

On trouve des noms de choses quand ils sont conçus comme un tout : tchèque *desatero Božích přikázání*, slovaque *desatero Božích prikázání* (de Bray 1980 II : 74 et 174), polonais *dziesięcioro Bożych przykasań* « les dix commandements de Dieu ».

3) Les collectifs proposent une solution de secours quand on ne peut employer les cardinaux. C'est le cas quand le nom n'est pas exprimé (le collectif devient alors un pronom substitutif) ou dans des structures impersonnelles au prétérit neutre avec un pronom personnel : russe вы работаете за троих « vous travaillez pour trois » ; нас было трое « nous étions trois », polonais *pięcioro nas było* « nous étions cinq ». En réalité, cette règle n'est valable pour le polonais qu'avec les numéraux au-dessus de « cinq », car pour « deux », « trois » et « quatre », on peut trouver soit *Dwaj panowie spali*, soit *Dwóch panów spało* « Deux messieurs dormaient », que l'on donnait comme synonymes avant l'article de Decaux (1964), qui a établi que les constructions polonaises au génitif pluriel expriment toujours l'indéfinitude, tandis que celles au nominatif pluriel sont neutres de ce point de vue. Mais les choses ont évolué à partir des années 1960–70, et Ménantaud (2011 : 281–283) signale que l'on trouve maintenant des exemples de génitif pluriel exprimant la définitude.

Parfois, la langue se heurte à des impossibilités. Thomas et Osipov (2012 : 242) signalent qu'on ne peut pas en BCMS traduire littéralement « Elle a donné de l'argent à ses trois enfants ». Comme il s'agit d'un datif sans préposition, il faudrait le décliner, mais *trīma* (de *trī*) ou *trōma* (de *trōje*) doivent être accompagnés d'un pluriel ; or, *d[j]èca* a une morphologie de singulier, de sorte que le BCMS mentionnera ailleurs le nombre d'enfants, en disant par exemple *Dála je nòvācā svòjōj d[j]èci, kòjīh imā trōje* « qui sont trois ».

On a essayé ici d'esquisser les principales zones d'emploi des collectifs sans trop entrer dans les détails qui relèvent de l'étude de chaque langue. Néanmoins, en dehors des emplois où l'on n'a pas le choix, le trait sémantique à retenir est l'idée de groupe cohésif.

3 MARQUAGE DES CONSTITUANTS

La présence d'un numéral dans un groupe nominal entraîne des marquages divers, ce qui est une des causes de la complexité morphologique des langues slaves, car il faut tenir compte à la fois du nombre, de l'adjectif et du substantif. Le nombre « cinq » constitue la charnière, et l'on peut dire en règle générale qu'il y a des systèmes différents selon que l'on est au-dessous ou au-dessus. On ne tiendra pas compte des numéraux considérés comme des substantifs. On isolera du reste le bulgare et le macédonien, seules langues slaves qui ne sont pas concernées par cette division binaire.

Les variations ne concernent que le nominatif et l'accusatif. Aux cas obliques, il y a accord entre tous les constituants dans les langues modernes. Ce n'était pas encore la situation en vieux slave où l'assignation casuelle ne dépendait pas de la fonction du groupe nominal.

3.1 De « deux » à « quatre »

Il faut envisager plusieurs possibilités.

- a) En vieux slave, slovène et sorabe, l'existence d'un duel fait que les constituants d'un groupe avec « deux » ont des désinences de duel : vieux slave *ДЪВА ЧЛОВЪКА* « deux hommes », slovène *dva studenta* « deux étudiants ».
- b) En dehors des trois langues citées, le marquage est le même de « deux » à « quatre », mais il varie selon les langues.

1) Le russe utilise le génitif singulier, qui représente l'ancien duel, pour les masculins et neutres ; en revanche, selon Timberlake (1993 : 877), le nominatif pluriel est préféré quand il s'agit de féminins : эти две первые и три последние строки « ces deux premières lignes et les trois dernières lignes ». On remarquera cependant que Timberlake accentue le dernier terme sur la finale, ce qui indique qu'il s'agit d'un génitif singulier et non d'un nominatif pluriel qui serait строки. Pour Garde (1964 : 243), il s'agit d'un génitif singulier. On peut en conclure que si le génitif singulier et le nominatif pluriel se distinguent par la place de l'accent, on préfère en ce cas le génitif singulier (cf. Sussex/Cubberley 2006 : 323) : три горы « trois montagnes » (le nom. pl. étant горы).

Le serbo-croate connaît la même distribution : le génitif singulier est employé avec les masculins et les neutres, tandis que le nominatif-accusatif pluriel est utilisé avec les féminins : *dvâ psà* « deux chiens », *čètiri sèla* « quatre villages », mais *òbe žène* « les deux femmes », *tri kòsti* « trois os » (Meillet/Vaillant 1969 : 125).

En russe, l'adjectif est en général au génitif pluriel pour les masculins et neutres (два больших стола « deux grandes tables »), mais le nominatif pluriel, comme pour le nom, est préféré avec les féminins, même si l'on peut trouver le génitif pluriel : три красивые/красивых девушки « trois belles filles ».

La curiosité du serbo-croate est que les adjectifs et les déterminants qui accompagnent le substantif s'accordent avec lui, mais le génitif sing. masc. et neutre est toujours en *-a* et jamais en *-òg(a)*, de telle sorte que le déterminant a une forme semblable à celle du pluriel neutre : *dvâ lépa kònja* « deux beaux chevaux », *svâ mòja čètiri dòbra bràta* « tous mes quatre bons frères » (Meillet/Vaillant : *ibid.*).

2) L'ukrainien, le slave occidental et le slovène ont le nominatif pluriel partout.

3) En biélorusse, les numéraux de « deux » à « quatre » ont la particularité de ne pas gouverner le génitif singulier des noms quand ils sont eux-mêmes au nominatif ou à l'accusatif. Un autre trait intéressant est que les féminins et les neutres (mais non les masculins) à accent mobile ont la désinence du nominatif-accusatif pluriel, mais gardent l'accent qu'ils ont au singulier : *вядро* « seau »/nominatif pluriel *вёдры*, mais *тры вядры* « trois seaux » ; *труба* « pipe »/nominatif pluriel *трубы*, mais *чатыры трубы* « quatre pipes » (Mayo 1993 : 935). En conséquence, les noms féminins ont la même forme que le génitif singulier.

c) Les numéraux composés avec « un, deux », etc. suivent les règles édictées pour les nombres simples. Le bulgare et le macédonien sont les seules langues où le pluriel est toujours obligatoire. Mais il y a une exception avec les nombres de « onze » à « quatorze » qui sont traités comme ceux qui sont supérieurs à « cinq ». Ce n'était pas le cas en vieux slave où l'on avait le duel après « douze » et le pluriel dans les autres cas (Vaillant 1964 : 158) : *òba na dècàte oučènika svoè* (Mt x, 1) « tous ses douze disciples », *dèb'èk na dècàte l'èt'èk* « douze ans » (Mt ix, 20). Mais ce système ne se maintient pas, sans doute parce que les constituants se figent en un mot unique et que le premier ne se décline plus.

Théoriquement, le tchèque se conforme à ce modèle : *dvacet jeden student* « vingt-et-un étudiants », *dvacet dva studenty* « vingt-et-un étudiants », mais selon Short (1993 :

520–1), il est maintenant obsolète, et l'on dit *dvacet jedna studentŭ*, *dvacet dva studentek* « vingt-deux étudiantes » avec le génitif pluriel. Le ! qu'insère l'auteur après *jedna* et *dva* souligne le caractère bizarre de ces constructions. En revanche, l'inversion des numéraux dans la formation de « vingt-et-un, vingt-deux » donne des associations qui deviennent pour lui non problématiques : *jednadvacet / dvaadvacet studentŭ / studentek*.

3.2 Au-dessus de « cinq »

La formation ici ne souffre pas d'exceptions : on utilise partout le génitif pluriel. Cela s'explique par l'origine substantivale des numéraux, et « cinq soldats » signifiait à l'origine « une cinquantaine de soldats ». Tous les constituants du groupe nominal s'accordent en genre, en nombre et en cas.

3.3 Cas particulier du bulgare et du macédonien

En bulgare et en macédonien, l'ancienne désinence de duel en *-a* s'est étendue à tous les masculins ne désignant théoriquement pas des êtres humains – mais on constatera que cette règle connaît des entorses – si le groupe nominal contient un numéral supérieur à « un ». Ce pluriel dit « numéral » (« second » chez Beaulieux 1950 : 53) ne concerne pas les féminins, les neutres et les masculins terminés par *-o* ou par *-a* qui ont le pluriel normal. Dans tous les cas de figure, l'adjectif est au pluriel et n'a pas de formes spéciales après numéral.

La règle est bien respectée en bulgare, et les rares anomalies sont facilement repérables : ce sont les doublets (два) дена ou дни « (deux) jours », (два) пъти « (deux) fois » (ce qui permet de distinguer le sens de « fois » et celui de « chemin » : (два) пътя). Théoriquement, on oppose два възела « deux nœuds » / два възла « deux nœuds marins », два литъра « deux litres [contenant] » / два литра « deux litres [contenu] », два метъра « deux mètres [instrument] » / два метра « deux mètres [mesure] ». Mais les confusions sont fréquentes.

La règle est moins stricte en macédonien. De Bray (1980 I : 169) signale que le pluriel normal est utilisé si le nom précède le numéral: Си прегна коњи четири [poétique] « Il attela quatre chevaux ». D'autre part, Friedman (1993 : 294) fait remarquer que la présence d'un adjectif dans le groupe peut entraîner l'emploi du pluriel normal pour le substantif : пет тома « cinq volumes », mais пет дебели томови « cinq volumes épais ».

Le système de répartition du pluriel normal et du pluriel numéral en bulgare est théoriquement simple : le pluriel numéral est réservé aux masculins terminés par une consonne (dont *-j*) ne désignant pas des êtres humains. Si l'on emploie les numéraux personnels (двама, трима), il faut employer le pluriel normal : двама синове « deux fils », трима войници « trois soldats ». Mais cette règle est si souvent violée qu'elle est devenue pratiquement obsolète. Cela vient du fait que l'emploi des numéraux personnels recule de plus en plus et qu'on dit couramment два сина et три войника, avec emploi du pluriel numéral par analogie. Plus grave encore pour le fonctionnement du système est que le pluriel numéral remplace, même chez les meilleurs auteurs, le pluriel normal avec les numéraux personnels, du type двама сина (chez Jovkov par exemple)

ou **трима војника**. Le système est en pleine mutation, malgré les mises en garde des puristes. Le macédonien connaît les mêmes hésitations.

Cet aperçu du système slave des numéraux donne une idée de la complexité des faits. Si on l'approfondit pour chaque langue, on découvre des difficultés importantes dans le détail, et les nombreuses hésitations des *native speakers* sur telle ou telle forme ou tel ou tel emploi montrent que les choses évoluent, donnant des sous-systèmes friables. Ce domaine de recherche est loin d'être épuisé.

Abréviations

A, acc. = accusatif

BCMS = bosniaque, croate, monténégrin, serbe

bulg. = bulgare

D = datif

F = féminin

G, gén. = génitif

I, instr. = instrumental

i.-e. = indo-européen(nes)

L, loc. = locatif

M = masculin

mac. = macédonien

N = neutre

N, nom. = nominatif

PERS = personnel

pl. = pluriel

sg. = singulier

Bibliographie

BARTOŠ, Jozef/Joseph GAGNAIRE (1972) *Grammaire de la langue slovaque*. Bratislava/ Paris : Matica Slovenská/Institut d'Études Slaves.

BEAULIEUX, Léon (1950) *Grammaire du bulgare*. Paris : I.E.S.

de BRAY, Reginald George Arthur (1980) *Guide to the Slavonic Languages*. Columbus : Slavica Publishers.

BROWNE, Wayles (1993) « Serbo-Croat. » In : B. Comrie/G. Corbett (éds), 306–387.

COMRIE Bernard/Greville CORBETT (éds) (1993) *The Slavonic Languages*. London : Routledge.

COMTET, Roger (1997) *Grammaire du russe contemporain*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

- DECAUX, Étienne (1964) « L'expression de la détermination au pluriel numérique en polonais. » *Revue des Études Slaves* 40, 61–72.
- DERBYSHIRE, William (1993) *A Basic reference grammar of Slovene*. Columbus : Slavica Publishers.
- FEUILLET, Jack (1996) *Grammaire synchronique du bulgare*. Paris : Institut d'Études Slaves.
- FRIEDMAN, Victor (1993) « Macedonian. » In : B. Comrie/G. Corbett (éds), 249–305.
- GARDE, Paul (1964) *Grammaire russe*. Paris : Institut d'Études Slaves.
- GRAPPIN, Henri (1963) *Grammaire de la langue polonaise*. Paris : Institut d'Études Slaves.
- KONESKI, Blaže (1976) *Gramatika na makedonskiot literaturnen jazik*. Skopje : Kultura.
- MAZON, André (1952) *Grammaire de la langue tchèque*. Paris : Institut d'Études Slaves.
- MEILLET, Antoine/André VAILLANT (1969) *Grammaire de la langue serbo-croate*. Paris : Institut d'Études Slaves.
- MAYO, Peter (1993) « Belorussian. » In : B. Comrie/G. Corbett (éds), 887–946.
- MÉNANTAUD, Henri (2011) « Forme adnumérale et indéfinitude en letton et en polonais. » In : D. Petit *et al.*, 281–288.
- MOSSÉ, Fernand (1956) *Manuel de la langue gotique*. Paris : Aubier.
- PETIT, Daniel/Claire LE FEUVRE/Henri MENANTAUD (sous la direction de) (2011) *Langues baltiques, langues slaves*. Paris : CNRS Éditions.
- PRIESTLY, Tom (1993) « Slovene. » In : B. Comrie/G. Corbett (éds), 388–451.
- ROTHSTEIN, Robert (1993) « Polish. » In : B. Comrie/G. Corbett (éds), 686–758.
- SHEVELOV, George (1993) « Ukrainian. » In : B. Comrie/G. Corbett (éds), 947–998.
- SHORT, David (1993) « Czech. » In : B. Comrie/G. Corbett (éds), 455–532.
- SHORT, David (1993) « Slovak. » In : B. Comrie/G. Corbett (éds), 533–592.
- STONE, Gerald (1993) « Sorbian Upper and Lower. » In : B. Comrie/G. Corbett (éds), 593–685.
- SUSSEX, Roland/Paul CUBBERLEY (2006) *The Slavic Languages*. Cambridge : Cambridge University Press.
- TIMBERLAKE, Alan (1993) « Russian. » In : B. Comrie/G. Corbett (éds), 827–886.
- TOWNSEND, Charles (1990) *A description of Spoken Prague Czech*. Columbus : Slavica Publishers.
- VAILLANT, André (1958) *Grammaire comparée des langues slaves*. II. Lyon/Paris : IAC.
- VAILLANT, André (1964) *Manuel du vieux slave*. Paris : Institut d'Études Slaves.

Résumé
TYPOLOGIE DES NUMÉRAUX EN LANGUES SLAVES

Les numéraux des langues slaves ont la réputation d'être complexes par les nombreuses variations morphologiques, les emplois différents selon les contextes et les divers types de marquage qui se rencontrent. Beaucoup d'études ont été consacrées à cette question, mais le sujet est loin d'être épuisé. On propose ici un éclairage typologique sur les phénomènes majeurs en étudiant d'abord les variations morphologiques (types de déclinaison) des numéraux, puis les traits sémantiques (animation, humanité, collectifs), enfin le marquage des constituants dans les groupes nominaux. Quels que soient les efforts que l'on déploie pour faciliter la description, le système des numéraux reste complexe et présente de grosses difficultés d'apprentissage pour les non-slavophones.

Mots-clés : typologie du numéral, langues slaves, apprentissage de la langue étrangère, morphologie des numéraux, syntaxe des numéraux

Povzetek
TIPOLOGIJA ŠTEVNIKOV V SLOVANSKIH JEZIKIH

Znano je, da so števniki v slovanskih jezikih kompleksna jezikovna struktura spričo številnih oblikovnih variacij, različnih kontekstualnih rab in raznih tipov zaznamovanosti. Temu problemu so posvečene številne študije, vendar vprašanje še zdaleč ni izčrpano. Pričujoči članek ponuja tipološko pojasnitev nekaterih poglavitnih pojavov: v prvi vrsti proučuje oblikovne variacije (sklonske tipe) števnikov, nato se loteva pomen-skih značilnosti (živost, človeškost, kolektivnost), na koncu pa analizira še oznamo-vanje skladenjskih členov v samostalniških zvezah. Ne glede na to, kako jih skušamo analitično opisati, števniki sistemi ostajajo za govornice neslovanskih jezikov pomem-ben učni problem.

Ključne besede: tipologija števnik, slovanski jeziki, učenje tujega jezika, obliko-slovje števnikov, števnikiška skladnja

GÉNÉRATION AUTOMATIQUE DE LEXÈMES SLAVES À PARTIR DE LEURS RACINES HISTORIQUES : UNE DES BASES DE L'ENSEIGNEMENT MULTILINGUE DES LANGUES SLAVES DE L'OUEST (NORD ET SUD)

L'article que nous offrons en l'honneur de notre collègue Vladimir Pogačnik concerne le système linguistique du groupe de langues slaves du Nord-Ouest (bas-sorabe, haut-sorabe, tchèque, slovaque, polonais) étendu au groupe slave du Sud-Ouest (slovène, croate), système confronté avec celui du russe, témoin des langues slaves de l'Est.

PROLÉGOMÈNES

Les travaux que nous présentons sont motivés par une série de recherches qui, cumulées les unes aux autres, nous ont menés petit à petit vers une meilleure compréhension du système linguistique slave dans ses dimensions cumulées diachronique et synchronique.

C'est dans un premier temps l'expérience de l'analyse automatique de la langue tchèque (textes médicaux, scientifiques et techniques actuels) par des techniques heuristiques déterministes basées sur une reconnaissance de formes linguistiques (analyse sans dictionnaire) qui fait apparaître la calculabilité du tchèque.

Ensuite, l'enseignement de la grammaire historique du tchèque, essentiellement de son évolution phonologique, a conduit à considérer l'évolution des langues slaves du Nord-Ouest et les traits qui les distinguent au fur et à mesure les unes des autres.

Sur cette base, c'est la comparaison entre elles, au niveau synchronique, qui permet d'élaborer une calculabilité relative de chacune de ces langues pour un certain nombre de phénomènes.

Dès lors, nous avons suffisamment d'éléments pour aborder une définition extensive du système linguistique slave. La diversité des phénomènes au sein des langues slaves du Nord-Ouest, grâce notamment aux sorabes qui apportent un duel complet et les temps simples du passé (imparfait et aoriste), fait que le slovène, pris en considération ultérieurement, s'est « glissé » dans la matrice systémique élaborée (et dans les interfaces homme – machine afférents, par exemple dans nos bases de données) sans le

* *Adresse de l'auteur* : INALCO, 65, rue des Grands Moulins, 75013 Paris, France. Mél : patrice.pognan@gmail.com ;

** *Adresse de l'auteur* : ÚFAL MFF UK, Malostranské náměstí 25, CZ–11800, Prague, République tchèque. Mél : panevova@ufal.mff.cuni.cz

moindre aménagement de cette dernière. Seule la forme d'un futur périphrastique sur la base du participe passé actif (ppa) [bom potoval *je voyagerai*] a été renforcée à côté du polonais où cette forme apparaît en parallèle avec la forme munie d'un infinitif, la forme avec ppa ayant depuis longtemps disparu en tchèque et en slovaque. Ayant introduit le slovène dans nos travaux, la prise en compte du croate est venue naturellement.

Cet ensemble de langues que nous dénommons, à la suite de Starostin, langues slaves de l'Ouest a la caractéristique d'être – par hasard – l'ensemble des langues slaves écrites en caractères latins et appartenant désormais toutes à l'Union européenne.

FINALITÉ DE CETTE RECHERCHE

La génération automatique de lexèmes pour chacune des langues slaves de l'Ouest considérées à partir d'une racine commune vieux-slave ou supposée proto-slave permet de vérifier la calculabilité du système diachronique slave de l'Ouest, c'est-à-dire de vérifier la calculabilité de chacun des phénomènes connus de la grammaire historique et d'en apprécier les conditions de déclenchement. Nous débutons seulement l'appréciation de l'extension des phénomènes, absolue (nombre de racines concernées) et relative (pourcentage d'exception). Par contre, nous avons déjà vérifié par le calcul de l'ensemble des phénomènes phonologiques mis en jeu l'absolue nécessité de respecter scrupuleusement l'ordre chronologique dans lequel ces phénomènes sont donnés par les spécialistes de la grammaire historique. Dans le cas contraire, le programme de génération produit des erreurs ou des résultats aberrants.

Ce programme permet donc de vérifier la validité des lois phonologiques slaves et par conséquent de rendre plus précises les caractéristiques de la calculabilité. Ces résultats en diachronie permettent, par leur prise en compte en synchronie, d'améliorer l'efficacité des analyses automatiques.

Ces résultats permettent aussi une appropriation plus facile d'une langue ou du groupe de langues par la compréhension intime du système linguistique slave. Nous en usons largement dans nos cours de licence et de master de langue et de grammaire tchèques à l'INALCO et à la Sorbonne.

C'est pourquoi nous insisterons dans le présent article sur l'utilisation pédagogique des résultats de cette recherche qui viennent en plus d'autres modes de présentation du multilinguisme slave basés, eux-aussi, sur le système linguistique.

LE SYSTÈME LINGUISTIQUE SLAVE

Nous donnerons ici les caractéristiques principales des langues slaves, tant dans la diachronie que la synchronie. Il s'agit, en quelque sorte, de l'écrasement de l'espace-temps en une présentation maximale de tous les phénomènes, historiques ou contemporains. En d'autres termes, c'est la dimension la plus large du système qu'il convient d'enseigner et d'offrir à l'aide de divers outils dont des outils de présentation.

Les langues slaves sont des langues indo-européennes marquées par une flexion externe, c'est-à-dire avec des désinences en fin de mot qui donnent la fonction (sauf en

ce qui concerne le bulgare et le macédonien, devenues des langues isolantes). Elles possèdent trois genres, masculin, féminin et neutre, ainsi que trois sous-genres masculins qui se sont développés dans le temps: masculin humain, masculin animal et masculin inanimé. On peut trouver également des compromis avec deux sous-genres où le masculin humain et le masculin animal sont regroupés en un seul masculin animé (comme en tchèque) face à un masculin inanimé.

Depuis des temps immémoriaux, les langues slaves ont trois nombres (singulier, duel et pluriel) et sept cas (nominatif, génitif, datif, accusatif, vocatif, locatif et instrumental). En dehors de l'aspect, quasiment définitoire des langues slaves, celles-ci possèdent des temps simples du passé (imparfait et aoriste) et des temps composés (passé composé, plus que parfait, conditionnel, futur à base de passé,...).

Le duel reste vivant en slovène et dans les langues sorabes. Dans des langues comme le tchèque, la présence du duel permet d'appréhender globalement les quelques termes qui l'utilisent encore et qui possèdent en plus un pluriel appliqué à d'autres significations que celles afférentes à des organes ou parties du corps. Le haut et le bas-sorabe conservent encore les temps simples du passé, aoriste et imparfait.

a. expression du système linguistique par des interfaces homme-machine

Nos bases de données pour les langues slaves reflètent l'intégralité du système linguistique et chaque langue vient s'inscrire dans ce cadre général.

Nous donnerons ci-dessous l'exemple du lexème verbal pour la formation du passé composé, du conditionnel,... en ce qui concerne le tchèque, le slovaque et le slovène. On remarque pour le tchèque l'absence de duel et l'opposition masculin animé / masculin inanimé. Les formes de pluriel possèdent des désinences (formes courtes) qui distinguent les genres (« i » pour le masculin animé, « a » pour le neutre et « y » pour le féminin et le masculin inanimé).

présent	imparfait	aoriste	participe passé actif	passé composé	plus que parfait	conditionnel	impératif	formes impersonnelles		
<i>participe passé actif</i>										
			singulier				duel			
			m. animé	<u>zaručoval</u>				m. humain	<input type="text"/>	
			m. animal	<input type="text"/>				m. animal	<input type="text"/>	
			m. inanimé	<u>zaručoval</u>				m. inanimé	<input type="text"/>	
			féminin	<u>zaručovala</u>				féminin	<u>zaručovaly</u>	
			neutre	<u>zaručovalo</u>				neutre	<u>zaručovala</u>	
									pluriel	
									m. animé	<u>zaručovali</u>
									m. animal	<input type="text"/>
									m. inanimé	<u>zaručovaly</u>
									féminin	<u>zaručovaly</u>
									neutre	<u>zaručovala</u>

Par contre, le slovène possède le duel, mais ne présente qu'un masculin unique. Les désinences sont plus ambiguës qu'en tchèque du fait de la présence du duel. En tchèque, il existe une ambiguïté naturelle entre féminin singulier et neutre pluriel (désinence en « a »). Cette ambiguïté demeure en slovène, mais il faut y rajouter le masculin du duel. Le féminin et le neutre du duel apportent en plus une ambiguïté avec le masculin pluriel (désinence en « i »).

présent	imparfait	aoriste	participe passé actif	passé composé	plus que parfait	conditionnel	futur ppa	impératif	formes
---------	-----------	---------	-----------------------	---------------	------------------	--------------	-----------	-----------	--------

participe passé actif

singulier		duel		pluriel	
m. animé	potoval	m. humain	potovala	m. animé	potovali
m. animal		m. animal		m. animal	
m. inanimé		m. inanimé		m. inanimé	
fém. inanimé	potovala	fém. inanimé	potovali	fém. inanimé	potovale
neutre	potovalo	neutre	potovali	neutre	potovala

Le slovaque s'inscrit dans le même cadre que le tchèque, mais il ne différencie plus les formes de pluriel où « i » est la désinence des masculins animé et inanimé, du féminin et du neutre.

présent	imparfait	aoriste	participe passé actif	passé composé	plus que parfait	conditionnel	impératif	formes impersonnelles
---------	-----------	---------	-----------------------	---------------	------------------	--------------	-----------	-----------------------

participe passé actif

singulier		duel		pluriel	
m. animé	zaručoval	m. humain		m. animé	zaručovali
m. animal		m. animal		m. animal	
m. inanimé	zaručoval	m. inanimé		m. inanimé	zaručovali
fém. inanimé	zaručovala	fém. inanimé		fém. inanimé	zaručovali
neutre	zaručovalo	neutre		neutre	zaručovali

Les extraits présentés ci-dessus montrent l'usage pédagogique que l'on peut faire de l'interface des bases de données.

b. présentations (powerpoint) du système linguistique

De la même manière, nous présenterons ci-dessous l'exemple de la comparaison de substantifs à déclinaison consonantique avec un augment. Nous prenons le modèle actif en tchèque, le modèle des « petits d'animaux » (*kuře, poulet*) qui développe un augment en « t », autrefois en « nt ».

Nous avons choisi le mot tchèque « tele » (*veau*), « celo » en haut-sorabe et « cielę » en polonais. L'ordonnancement des fiches en Powerpoint est totalement conservé dans l'interface des bases de données. La comparaison des différentes langues apportera des connaissances historiques supplémentaires. Ainsi, l'examen des trois langues permet-il de supposer que l'augment du pluriel a vraisemblablement toujours été dur « t ». Par contre, on apprend, grâce au haut-sorabe, que l'augment du duel est le même que celui du singulier. Par la comparaison avec le haut-sorabe et le polonais qui possèdent un segment mouillé au singulier et au duel, respectivement « ec̣ » et « eci », on peut supposer – le tchèque étant une langue qui a beaucoup dépalatalisé – que le segment

tchèque « et » est un segment originellement mouillé en « et' ». Enfin, la forme du mot en haut-sorabe et en polonais doit nous faire envisager une forme primitive tchèque où le « t » de « tele » était également mou.

Déclinaison d'un substantif tchèque neutre à flexion consonantique

tele (<i>veau</i>)	singulier	duel	pluriel
nominatif	tel e		tel at a
génitif	tel et e		tel at
datif	tel et i		tel at ům
accusatif	tel e		tel at a
vocatif	tel e		tel at a
locatif	tel et i		tel at ech
instrumental	tel et em		tel at y

Déclinaison du même substantif en haut-sorabe

ćelo (<i>veau</i>)	singulier	duel	pluriel
nominatif	ćel o	ćel ec i	ćel at a
génitif	ćel ec a	ćel ec ow	ćel at ow
datif	ćel ec u	ćel ec omaj	ćel at am
accusatif	ćel o	ćel ec i	ćel at a
vocatif			
locatif	ćel ec u	ćel ec omaj	ćel at ach
instrumental	ćel ec om	ćel ec omaj	ćel at ami

Nous apprenons aussi par le polonais que le support vocalique de l'augment était à l'origine une nasale, demeurée en polonais.

Déclinaison du même substantif en polonais

cielę (<i>veau</i>)	singulier	duel	pluriel
nominatif	ciel ę		ciel ęt a
génitif	ciel ęci a		ciel ąt
datif	ciel ęci u		ciel ęt om
accusatif	ciel ę		ciel ęt a
vocatif	ciel ę		ciel ęt a
locatif	ciel ęci u		ciel ęt ach
instrumental	ciel ęci em		ciel ęt ami

GÉNÉRATION AUTOMATIQUE DE LEXÈMES SLAVES À PARTIR DE LEURS RACINES HISTORIQUES

a. *l'évolution phonologique*

Nous avons abordé l'évolution phonologique des langues slaves de l'Ouest par l'intermédiaire de l'évolution du tchèque que nous connaissons le mieux et qui est divisée en trois périodes. La première d'entre elles concerne des phénomènes très importants communs à l'ensemble des langues slaves de l'Ouest. Plus on remonte les deuxième et troisième périodes, plus on se situe dans la différenciation de langues proches. Ainsi, la distance entre le tchèque et le slovaque est-elle donnée par les 7 derniers phénomènes.

- Du protoslave à la fin du 10^{ème} siècle :
 - Métathèse des liquides (évolution de: **tort, tolt, tert, telt**)
 - Contraction
 - Evolution des nasales
 - Disparition et vocalisation des jers
- De la fin du 10^{ème} siècle à la fin du 14^{ème} siècle :
 - Passage g → h
 - Evolution du r mouillé en ř
 - Transformations 'a → ě + 'u → í
 - Dépalatalisation
- De la fin du 14^{ème} siècle à la fin du 16^{ème} siècle :
 - Transformation du « u long » en diphtongue: ú → ou
 - Contraction ie → í
 - Contraction uo → ů
 - Changement aj → ej

b. *organisation du programme*

Le programme lit des racines, actuellement proposées sur liste, à terme par une interaction avec l'utilisateur. Ces racines, extraites principalement du dictionnaire de Derksen, sont écrites en majuscules pour le cadre consonantique, en minuscules pour les voyelles.

Avant de commencer ses traitements, le programme exécute quelques préparatifs :

- les signes diacritiques non nécessaires, notamment sur la désinence, sont supprimés.
- le programme compte le nombre de jers, vérifie leur rang pair ou impair et les marque en tant que jer dur ou jer mou.
- il fournit la racine aménagée en caractères minuscules et réalise une première impression de contrôle.

De même, après le traitement de la phonologie, le programme réalise encore quelques aménagements, dont la correspondance « w » (bas-sorabe, haut-sorabe, polonais) et

« v » (tchèque, slovaque, slovène, croate) et la réécriture en cyrillique du russe et du serbe (cyrilliques différents).

Le traitement lui-même suit scrupuleusement, comme nous l'avons souligné plus haut, l'enchaînement des phénomènes, mais doit les traiter de manière plus fine et plus structurée.

En première période (jusqu'à la fin du 10^{ème} siècle), ce sont les phénomènes les plus marquants et les plus décisifs qui sont traités :

Après les métathèses en « e » et les métathèses en « o », c'est la contraction qui est étudiée. Le traitement des nasales est beaucoup plus délicat. Il montre, pour la nasale « ǫ », la nécessité de prendre en compte dans les calculs les tons/accents du vieux slave : ton ascendant long, ton descendant long, voyelle non accentuée longue, ton ascendant bref, ton descendant bref, voyelle non accentuée brève, pour pouvoir obtenir une génération structurée et cohérente de la vocalisation de la nasale (cf. c2). Pour la nasale « ę » (cf. c3), c'est le contexte qui est déterminant. Le traitement des jers doit être catégorisé en suppression des jers impairs durs, vocalisation des jers pairs durs et des jers pairs mous distinguée dans 3 langues slaves, le russe, le bulgare et le macédonien. Les jers impairs mous ne disparaissent pas toujours sans laisser de trace comme les durs correspondants, mais produisent souvent une forme modifiée (plus ou moins palatalisée) de la consonne précédente, ce qui conduit à prendre en compte chaque type de consonne précédent un jer mou impair (nous y reviendrons plus bas).

Les deuxième et troisième périodes sont traitées au sein du programme de manière bien moins complexe.

La deuxième période (jusqu'à la fin du 14^{ème} siècle) voit la transformation systématique de « g » en « h » en haut-sorabe, tchèque et slovaque, la transformation « a → ě » et « u → i » uniquement en tchèque, ce qui donne à cette langue un caractère particulier face à toutes les autres langues slaves. Le tchèque a beaucoup dépalatalisé les labiales et les dentales, se mettant ainsi dans une position intermédiaire entre les langues slaves du Nord-Ouest, toutes mouillées comme les langues slaves de l'Est et le slovène qui est très peu mouillé.

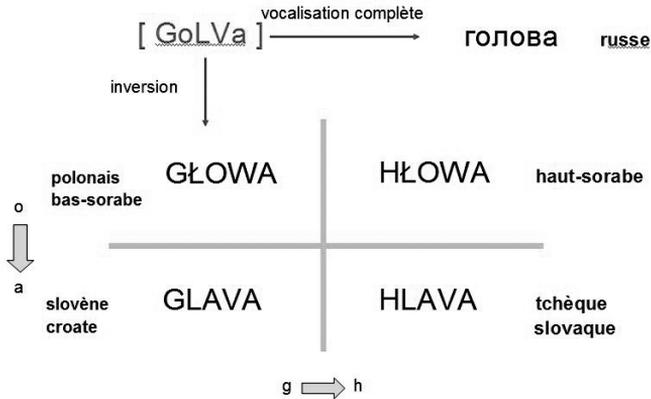
La troisième période donne lieu à des phénomènes plus limités concernant essentiellement le tchèque : la diphtongaison « ú → ou », la contraction de « ie → í » et surtout la transformation du o long en diphtongue « uo », puis en u long « ů ». Ces deux dernières transformations sont très utiles dans la reconnaissance automatique des emprunts en tchèque moderne.

c. quelques exemples

Nous souhaitons montrer par quelques exemples choisis l'usage qui peut être fait des résultats de ce programme pour la compréhension et l'assimilation du système slave, pour l'accès à un multilinguisme slave de l'Ouest.

c1. métathèse

Nous donnerons en premier un exemple de métathèse en « o » (GoLVa tête) avec un schéma montrant l'effet du phénomène sur les différentes langues :



A partir de la racine « GoLVa », le russe construit par une vocalisation complète une forme particulière « GoLoVa » par l'application de la règle :

$$(C) o \{L | R\} C = (C) o \{L | R\} o C$$

Par contre, pour les autres langues, il y a une vraie métathèse avec inversion de la voyelle et de la liquide « l » ou « r » :

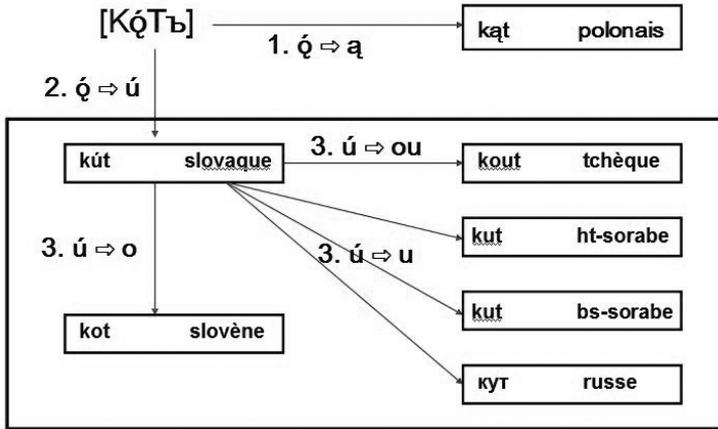
$(C) o \{L | R\} C = (C) \{L | R\} o C$, soit une forme GLoVa à partir de laquelle on obtiendra les formes actuelles correctes par une ou plusieurs transformations: réécriture du « l dur » et du « w » pour le polonais. Dans le dessin ci-dessus, en allant de gauche à droite, on exerce une transformation de « g » à « h » et allant de haut en bas, une transformation de « o » à « a » ($((C) o \{L | R\} C = (C) \{L | R\} a C)$), ce qui nous donne l'ensemble des formes voulues.

On peut voir à chaque ligne de résultat le passage du programme dans un phénomène phonologique donné et la transformation effectuée sur les lexèmes des différentes langues:

GoLVă	russe	polonais	tchèque	slovaque	b_sorabe	h_sorabe	slovène	croate	serbe
GoLVa									
phénom	russe	polonais	tchèque	slovaque	b_sorabe	h_sorabe	slovène	croate	serbe
racine	golva	golva	golva	golva	golva	golva	golva	golva	golva
phénom	russe	polonais	tchèque	slovaque	b_sorabe	h_sorabe	slovène	croate	serbe
méth -o-	golova	glowa	glava	glava	glowa	glowa	glava	glava	glava
phénom	russe	polonais	tchèque	slovaque	b_sorabe	h_sorabe	slovène	croate	serbe
g / h	golova	glowa	hlava	hlava	glowa	hlowa	glava	glava	glava
phénom	russe	polonais	tchèque	slovaque	b_sorabe	h_sorabe	slovène	croate	serbe
v / w	golova	glowa	hlava	hlava	glowa	hlowa	glava	glava	glava
phénom	russe	polonais	tchèque	slovaque	b_sorabe	h_sorabe	slovène	croate	serbe
cyrill + x	голова	glowa	hlava	hlava	glowa	hlowa	glava	glava	rnava

c2. vocalisation des nasales

De manière identique, nous montrons ci-dessous le calcul effectué sur une nasale en « q » avec un accent ascendant long à partir de la racine « KqTb » *coin*.



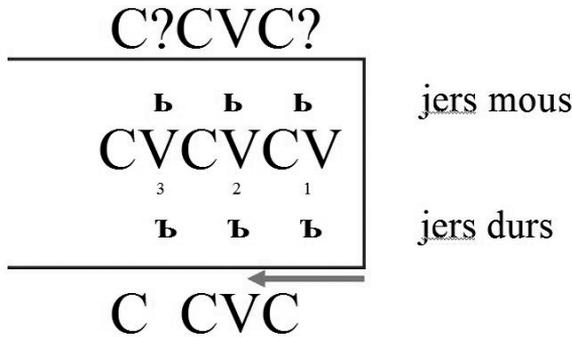
Ce schéma fait apparaître deux opérations premières : celle qui forme le polonais et celle qui forme le slovaque. Toutes les autres langues du groupe sont générées sur la base du slovaque par une transformation appropriée. C'est notamment au niveau de la vocalisation de cette nasale que le slovène possède « o » face au « u » des autres langues slaves. Les résultats du programme font clairement apparaître le respect chronologique des opérations, ainsi la forme « ou » du tchèque n'apparaît qu'après une étape commune avec le slovaque en « ú » :

	KqTb									
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
kořen	kq̇ṫb	kq̇ṫb	kq̇ṫb	kq̇ṫb	kq̇ṫb	kq̇ṫb	kq̇ṫb	kq̇ṫb	kq̇ṫb	
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
q̇ / a	kuṫb	kaɫ̇b	kúṫb	kuṫb	kuṫb	kuṫb	koṫb	kuṫb	kuṫb	
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
ɚ / 0	kut	kaɫ	kút	kut	kut	kut	kot	kut	kut	
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
ú ⇨ ou	kut	kaɫ	kout	kút	kut	kut	kot	kut	kut	
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
cyrill + x	кyт	kaɫ	kout	kút	kut	kut	kot	kut	кyт	

c3. vocalisation des jers

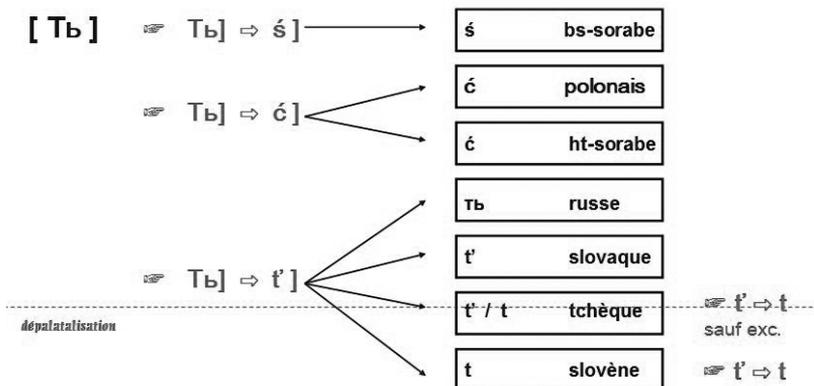
Le calcul des jers est relativement compliqué et il occupe une partie importante du programme. Nous donnons d'abord le schéma qui reflète la loi de Havlík qui permet d'expliquer la chute et la vocalisation des jers. Le programme mis en place a montré la

nécessité de préciser la loi de Havlík en ce qui concerne les jers mous impairs qui, en fait, ne disparaissent pas toujours.



La loi de Havlík stipule un comptage des jers (éléments de position vocalique dans une structure supposée consonne-voyelle-consonne-voyelle... du vieux slave) à partir de la fin du mot. Les séries impaires sont dites faibles et sont censées disparaître (cela est vrai pour le jer dur: on le voit sur l'exemple précédent où le jer dur de fin de mot, donc de rang 1 disparaît sans laisser de trace) tandis que la série paire est vocalisée. Chaque langue slave vocalise suivant ses lois propres. Ainsi, seuls le russe, le macédonien et le bulgare spécialisent la vocalisation des deux jers: « e » pour le jer mou, « o » en russe et en macédonien pour le jer dur, le bulgare conservant le signe dur. Les autres langues slaves ne savent pas distinguer la nature du jer sous-jacent : le tchèque et le polonais ont « e » pour les deux jers, le croate « a ». La situation du slovène est compliquée du fait que cette langue vocalise le jer mou en « a » ou en « e » et le jer dur également en « a » ou en « e ». Le slovaque central (on distingue un slovaque occidental, central et oriental) est particulièrement complexe avec une vocalisation en « a », « e » ou « o ».

Les jers mous en position impaire nécessitent un traitement approprié pour chaque combinaison consonne - jer mou. Nous donnons ci-dessous l'exemple de la combinaison « T-jer mou ».



Le slovène durcit le « t mou », le tchèque a durci la majorité des labiales et dentales molles à des degrés divers: le « ě » est certainement moins souvent dépalatalisé que « d' » et « t' » (on le voit, par exemple, avec le paradigme de flexion nominale du féminin « píseň »). Pour t-fer mou, nous devons rajouter un filtre pour le tchèque constitué des exceptions qui conservent la mouillure, par exemple « pouť » *pèlerinage* (dérivé de *chemin, route*).

Pěť										
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
kořen	pěť	pěť	pěť	pěť	pěť	pěť	pěť	pěť	pěť	
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
ě-2	pjaty	pięć	pět	pät	pět	pjet	pet	pet	pet	
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
ť	pjaty	pięć	pět	pät'	pés	pjec	pet	pet	pet	
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
ь	pjaty	pięć	pět	pät'	pés	pjec	pet	pet	pet	
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
cyrill + x	пятъ	pięć	pět	pät'	pés	pjec	pet	pet	пет	

Dans le résultat ci-dessus (calcul de la vocalisation de la nasale par rapport au contexte), la racine choisie se termine par « t-fer mou », ce qui permet de voir la disparition du fer ou la transformation subie (elle est forte dans l'ensemble polonais – sorabes). On remarquera la conservation de la nasale en polonais.

c4. transformations de voyelles dures (a, u) en molles (e, i)

Nous sommes ici dans un phénomène qui, bien qu'appartenant à la seconde période d'évolution phonologique ne concerne plus que le tchèque, donnant à cette langue une forme unique par rapport à toutes les autres langues slaves. Nous donnons un exemple de génération avec « duša » *âme* :

Duša										
Duša										
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
kořen	duša	duša	duša	duša	duša	duša	duša	duša	duša	
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
a/u⇒ě/í	duša	duša	duše	duša	duša	duša	duša	duša	duša	
fon. jev	ruština	polština	čeština	slovenšt.	dolní_luž	horní_luž	slovinšt.	chorvat.	srbština	
cyrill + x	душа	duša	duše	duša	duša	duša	duša	duša	душа	

Le tchèque transforme le contexte consonne molle – voyelle dure en consonne molle – voyelle molle. Historiquement, l'alternance de voyelles est « a – ě – e » et, de

manière plus restreinte « u – i ». Actuellement, la seule alternance possible est « y – i ». Le programme respecte, ici aussi, l'ordre réel de l'évolution en ayant une étape en « ě » qui disparaît, lorsque le tchèque refusera la présence d'une double mouillure (*jed poison*) contrairement au haut-sorabe qui la conserve (*jěd*). La disparition de mouillure est visible aussi pour « u » : « pl'úca » *poumon* en slovaque, « pljuča » en slovène, mais « plíce » en tchèque.

Nous avons présenté ici quelques exemples de génération qui nous semblaient bien indiqués pour montrer les implications pédagogiques dans l'enseignement des langues slaves que ce soit dans un milieu linguistique slave ou dans un milieu linguistique extérieur au monde slave.

Pour assurer une vision complète des phénomènes examinés, nous devons « revisiter » ce travail en partant aussi du point de vue de chacune des langues slaves concernées. Par exemple, vérifier les conditions de passage du « l dur » au « l barré » en polonais et en sorabe sera intéressant.

COMPARAISON DE LANGUES SLAVES DEUX À DEUX

Du travail actuel, nous tirons également des processus de comparaison des langues deux à deux dont nous donnerons des exemples dans la comparaison tchèque – slovène et tchèque – slovaque.

a. comparaison tchèque - slovène

Pour des raisons pratiques (enseignement, traitement automatique), cette comparaison se fait aux deux niveaux diachronique et synchronique.

<i>phénomène concerné</i>	<i>slovène</i>	<i>tchèque</i>
Evolution du « r » mouillé en « ř / r »	r	ř
Non transformation de « a » en « ě »	stopnica	stupnice
Transformation de « u, ú, ou » en « o »		
Transformation de « u, ü » allemands en « o »	šolar	alld: Schüler
Transformation de « ý, y, í, i » en « i »	sin	syn
Métathèse de « o » à « a »	glava	hlava
Maintien du « g » en slovène		
Dépalatalisation	radost	radost
Chute du « v » prothétique	osa	vosa
Correspondance « šč » - « št' »	igrišče	hřiště

Certains phénomènes, notamment la transformation de « u » en « o » en slovène, doivent être revus de manière globale à la lumière des évolutions historiques.

¹ houba	goba	tchèque	slovène	tchèque	slovène	tchèque	slovène
	"ý, y, ě" ⇒ "i" ▢		▢	métathèse	▢	"v-" ⇒ Ø	▢
	"ŷ" ⇒ "r" ▢		▢	métathèse "o" ⇒ "a"	▢	"dl, tl" ⇒ "l"	▢
	"y" ⇒ "r" ▢			"h" ⇔ "g" ▢		"ch" ⇒ "h" ▢	
	"ř" ⇒ "r" ▢			"r" ⇒ "r" ▢		"št" ⇔ "šč" ▢	
"u, ú, (ú →) ou" ⇒ "o" ▢				"(ě →) e" ⇔ "a" ▢		"-t" ⇔ "-ti" ▢	
	"u" ⇒ "o" ▢			"i" ⇔ "u" ▢			
	"ú" ⇒ "o" ▢			"l" ⇔ "lj" ▢			
	"(ú →) ou" ⇒ "o" ▢						
"ó, ů" ⇒ "o" ▢				depalatalisation	▢		
	"ó" ⇒ "o" ▢						
	"ů" ⇒ "o" ▢						
longueur ⇒ Ø ▢							
	"á" ⇒ "a" ▢						
	"é" ⇒ "e" ▢						

La présentation ci-dessus est extraite de notre base de données slovène. Elle met en évidence les éléments qui doivent être pris en compte pour un transfert automatique entre les deux langues ou pour expliquer à des apprenants la proximité des deux langues dès lors que l'on connaît les mécanismes du système.

b. comparaison tchèque - slovaque

Nous donnons ci-dessous deux tableaux différents des mêmes correspondances historiques entre tchèque et slovaque :

<i>phénomène phonologique concerné</i>	<i>slovaque</i>	<i>tchèque</i>	<i>traduction</i>
Evolution du « r » mouillé en « ř »	reč	řeč	« discours »
Transformations de « a » en « ě » et de « u » en « i » derrière une consonne molle	ovca pľúca	ovce plíce	« mouton » « poumons »
Dépalatalisation	hovorit'	hovořit	« parler »
Transformation de « ú » en « ou »	súd	soud	« tribunal »
Contraction de « ie » en « i »	miera	míra	« mesure »
Contraction de « uo » issu de « ó » vers « ů » en tchèque et « ó » en slovaque	pôvod	původ	« origine »
Changement de « aj » vers « ej » au sein d'une syllabe	naj-	nej-	préfixe du superlatif

tchécoslovaque	
slovaque	tchèque
<p><i>fin 10^{ème} s. à fin 14^{ème} s.</i></p> <p>évolution du r mouillé</p> <p>transformation ‘a ⇒ ě</p> <p>transformation ‘u ⇒ i</p> <p>dépalatalisation</p> <p><i>fin 14^{ème} s. à fin 16^{ème} s.</i></p> <p>transformation ú ⇔ ou</p> <p>contraction ie ⇒ í</p> <p>contraction ó ⇒ uo ⇒ û</p> <p>changement aj ⇒ ej</p>	

Ce dernier tableau va nous donner quelques éléments de conclusion.

En effet, ce tableau réunit les traits de différenciation entre tchèque et slovaque, mais aussi il les organise en fonction de la chronologie de la phonologie historique et en termes de collatéralité. Les deux traits verticaux centraux, celui de gauche pour le slovaque, celui de droite pour le tchèque représentent la forme commune au tchèque et au slovaque jusqu’au moment où est intervenu une transformation.

Si un tel tableau est utile pour l’apprentissage des deux langues concernées, il a aussi une autre vertu intéressante: il infirme le sentiment non fondé que le slovaque serait la « petite sœur » du tchèque ainsi que l’impression que le slovaque s’écartere volontairement du tchèque. Si cela est vrai dans les 30 ou 40 dernières années à un niveau lexical par un choix de mots ou de formes de mots qui « semblent plus slovaques », il n’en est rien au niveau de l’évolution des deux langues où sur 6 siècles et par 8 phénomènes phonologiques, c’est le tchèque qui s’est écarté de la plateforme commune du système linguistique tchécoslovaque...

Bibliographie

- BARTOŠ, Jozef/Joseph GAGNAIRE (1972) *Grammaire de la langue slovaque*. Bratislava/Paris : Matica slovenská/Institut d’études slaves.
- BIELEC, Dana (1998) *Polish: An Essential Grammar*. Londres : Routledge.
- BLAŽEK, Václav (2005) *On the internal classification of Indo-European languages: survey*. Linguistica ONLINE. <http://www.phil.muni.cz/linguistica/art/blazek/bla-003.pdf>.

- DECAUX, Étienne (1978) *Leçons de grammaire polonaise*. Paris : Institut d'études slaves.
- DERKSEN, Rick (2008) *Etymological Dictionary of the Slavic Inherited Lexicon*. Brill : Leiden.
- GRAPPIN, Henri (1963) *Grammaire de la langue polonaise*. Paris : Institut d'études slaves.
- HAVRÁNEK, Bohuslav/Alois JEDLIČKA (1960) *Česká mluvnice*. Prague : SPN.
- HERRITY, Peter (2000) *Slovene: a Comprehensive Grammar*. Londres : Routledge.
- HOLUB, Josef/František KOPEČNÝ (1952) *Etymologický slovník jazyka českého*. Praha : SPN.
- JAMBOROVA-LEMAY, Diana (2003) *Analyse automatique du slovaque. Étude approfondie du système linguistique slovaque et sa reconnaissance d'après la forme dans les textes scientifiques et techniques. Application au machinisme agricole*. Thèse de doctorat. Paris : CERTAL-INALCO.
- JANAŠ, Pětr (2011) *Dolnosrbská mluvnice*. Prague : Karolinum.
- KOMÁREK, Miroslav (1958) *Historická mluvnice česká I. Hláskosloví*. Prague : SPN.
- KOPEČNÝ, František (1981) *Základní všeslovanská slovní zásoba*. Prague : Academia.
- LAMPRECHT, Arnošt/Dušan ŠLOSAR/Jaroslav BAUER (1986) *Historická mluvnice češtiny*. Prague : Státní Pedagogické Nakladatelství.
- LEČIČ, Rada (2009) *Osnove slovenskega jezika*. Cerkno : Gaya.
- MACHEK, Václav (1997) *Etymologický slovník jazyka českého*. Prague : Nakladatelství LN.
- MAREŠ, František Václav (1999) *Diachronische Phonologie des Ur- und Frühslavischen*. Frankfurt am Main : Peter Lang.
- MARVAN, Jiří (2000) *Jazykové milénium. Slovanská kontrakce a její český zdroj*. Prague : Academia.
- MAZON, André (1952) *Grammaire de la langue tchèque*. Paris : Institut d'Etudes Slaves.
- MEILLET, Antoine/André VAILLANT (1980) *Grammaire de la langue serbo-croate*. Paris : Champion.
- MEŠKANK, Timo (2001) *Retrogradny slownik hornjoserbskeje řeče*. Berlin : Mensch und Buch Verlag.
- MEŠKANK, Timo (2009) *Aussagenstruktur im Sorbischen. Untersuchungen zur Syntax und Satzsemantik*. Hamburg : Verlag Dr. Kovač.
- MISTRÍK, Jozef (1983) *Moderná slovenčina*. Bratislava : Slovenské Pedagogické Nakladateľstvo.
- NAUGHTON, James (2006) *Czech: An Essential Grammar*. Londres : Routledge.
- PIEŃKOS, Elżbieta/Jerzy PIEŃKOS/Leon ZARĘBA/Jerzy DOBRZYŃSKI (2001) *Wielki słownik polsko-francuski – Grand dictionnaire polonais – français*. 5 vol. Varsovie : Wiedza powszechna.
- PLESKALOVÁ, Jana (2001) *Stará čeština pro nefilology*. Brno : Filosofická fakulta Masarykovy University.

- POGNAN, Patrice (1998) « Histoire de l'écriture et de l'orthographe tchèques. » *Histoire, Epistémologie, Langage*, 27–62.
- POGNAN, Patrice (2001) « Introduction aux systèmes d'écriture des langues slaves de l'Ouest (polonais, bas-sorabe, haut-sorabe, tchèque, slovaque). » *Slavica occitania*, 283–310.
- POGNAN, Patrice (2007) « Forme et fonction en analyse automatique du tchèque. Calculabilité des langues slaves de l'Ouest. » *BULAG Les langues slaves et le français : approches formelles dans les études contrastives* 32, 13–33.
- POGNAN, Patrice (2011) « Bases de données à pivot français pour l'étude lexicale et grammaticale des langues slaves. » *Lingue e letteratura romanze*, 749–766.
- POGNAN, Patrice (sous presse) Langues slaves de l'Ouest, de la diachronie à la calculabilité. In : *Actes du colloque international "Des langues collatérales en domaine slave"*. Paris : L'Harmattan.
- ROSPOND, Stanisław (2000) *Gramatyka historyczna języka polskiego*. Varsovie : Wydawnictwo Naukowe PWN.
- SCHUSTER-ŠEWC, Heinz (1984) *Gramatika hornjoserbskeje rěče*. Bautzen : Nakładnistwo Domowina.
- SCHUSTER-ŠEWC, Heinz (à partir de 1983) *Historisch-etymologisches Wörterbuch der ober- und niedersorbischen Sprache*. Bautzen : Nakładnistwo Domowina.
- SCHUSTER-ŠEWC, Heinz (2000) *Das Sorbische im slawischen Kontext*. Bautzen : Nakładnistwo Domowina.
- SNOJ, Marko (2009) *Slovenski etimološki slovar*. Ljubljana : Inštitut za slovenski jezik Frana Ramovša.
- STAROSTA, Manfred (1999) *Dolnoserbsko-nimski słownik*. Bautzen : Nakładnistwo Domowina.
- TEŽAK, Stjepko (2000) *Gramatika hrvatskoga jezika*. Zagreb : Školska knjiga.
- WRÓBEL, Henryk (2001) *Gramatyka języka polskiego*. Cracovie : Od Nowa.
- ZAREMBA, Charles (2009) *Éléments de grammaire historique du polonais*. Paris : Institut d'Études Slaves.

Résumé

GÉNÉRATION AUTOMATIQUE DE LEXÈMES SLAVES À PARTIR DE LEURS RACINES HISTORIQUES : UNE DES BASES DE L'ENSEIGNEMENT MULTILINGUE DES LANGUES SLAVES DE L'OUEST

Les travaux que nous présentons sont motivés par une série de recherches qui, cumulées les unes aux autres, nous ont menés petit à petit vers une meilleure compréhension du système linguistique slave dans ses dimensions cumulées diachronique et synchronique. C'est dans un premier temps l'expérience de l'analyse automatique de la langue tchèque (textes médicaux, scientifiques et techniques actuels) par des techniques heuristiques déterministes basées sur une reconnaissance de formes

linguistiques (analyse sans dictionnaire) qui fait apparaître la calculabilité du tchèque. Ensuite, l'enseignement de la grammaire historique du tchèque, essentiellement de son évolution phonologique, a conduit à considérer l'évolution des langues slaves du Nord-Ouest et les traits qui les distinguent au fur et à mesure les unes des autres.

Povzetek

SAMODEJNO TVORJENJE SLOVANSKIH LEKSEMOV IZ NJIHOVIH HISTORIČNIH KORENOV: EDEN OD TEMELJEV ZA VEČJEZIČNO POUČEVANJE ZAHODNOSLOVANSKIH JEZIKOV

Pričujoče besedilo je plod celega zapovrstja raziskav, ki postopoma vodijo k vse boljšemu razumevanju slovanskega jezikovnega sistema, in sicer v njegovih diahronih in sinhronih razsežnostih. V prvi fazi gre za eksperimentalno raziskavo avtomatske analize češčine (sodobna medicinska, znanstvena in tehnična besedila) s pomočjo heurističnih metod, utemeljenih na prepoznavanju jezikovnih oblik (analiza brez slovarja), ki kaže možnosti za avtomatsko tvorjenje češčine. V nadaljevanju je spoznavanje češke historične slovnice, zlasti v njeni fonološki razsežnosti, pripeljalo do določenih ključnih ugotovitev v zvezi z razvojem severozahodnih slovanskih jezikov in sistemskimi lastnostmi, po katerih se ti med seboj razlikujejo.

MOUVEMENTS DU REGARD, DES MAINS ET DE LA MÉLODIE : LEUR APPORT DANS LA CONSTRUCTION DU SENS À L'ORAL EN FRANÇAIS

L'objectif de cette étude est de donner quelques exemples illustrant des hypothèses récentes sur l'impact du regard et du geste des mains, en relation avec les variations mélodiques, dans la construction du sens à l'oral. Je m'intéresserai en particulier à l'anticipation du geste par rapport aux mots et à la façon dont la réitération de certains de ces gestes influe sur l'interprétation que fait celui auquel le discours est adressé. Je m'intéresserai donc aussi aux manifestations sonores et gestuelles de « l'écouteur ».¹

1 LE CORPUS

Je me fonderai sur deux courts extraits provenant d'enregistrements réalisés en situation naturelle. Le premier dialogue présente un enjeu réel ; il s'agit d'une séance de formation à l'entretien d'embauche, filmé dans une école d'ingénieurs.² La personne qui fait passer cet entretien à l'étudiante est elle-même consultante de profession, et le dialogue porte sur un poste effectivement proposé par une entreprise. Ce type de dialogue se caractérise par une dissymétrie dans les rôles des deux interlocuteurs ; la consultante est en effet celle qui initie les questions et oriente le dialogue, en fonction du curriculum vitae et de la lettre de motivation de l'étudiante. Le deuxième dialogue a été enregistré dans un IUT ;³ les deux jeunes gens discutent sur le thème « l'ordinateur va-t-il entraîner la disparition du livre ? » ; ils ont une position divergente à propos de l'informatique.

* Adresse de l'auteur : Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, 13, rue Santeuil, 75005 Paris, France. Mél : marym@edilang.com

- 1 De façon générale, l'écouteur dans un dialogue en français se doit de se manifester de façon sonore ; mais il le fait en respectant des règles inhérentes au bon fonctionnement du dialogue en français. Ainsi la manifestation sonore de l'écouteur se produit régulièrement entre 40 et 80 centisecondes après la fin d'un groupe sémantiquement homogène. Elle est en outre conditionnée par le retour vers lui du regard du parleur.
- 2 Les enregistrements en audio et en vidéo ont été réalisés par Virginie Guarnerio pour servir de base à sa recherche en doctorat. Je la remercie de m'avoir autorisée à exploiter certains de ses enregistrements pour la recherche menée à Paris 3, avec les étudiants de Master et de Doctorat, sur le regard et le geste.
- 3 Cet enregistrement a été réalisé en 1998 par Nathalie Hascoët. Elle en présente une analyse très précise dans sa thèse : *Le geste et l'intonation à l'oral spontané: une étude de cas* (Hascoët 2005), à partir de laquelle elle a formulé des hypothèses très originales. Je la remercie de m'avoir autorisée à prendre comme exemples certains extraits de son corpus.

Ces deux extraits me permettront de suivre la progression de la conceptualisation de ce que veulent dire les parleurs (Isabelle dans la séance de « Formation à l'entretien d'embauche », et François dans le débat contradictoire sur « Ordinateur et livre »), et du travail de formulation qu'ils effectuent, jusqu'à la mise en mots qu'ils en proposent. Je m'intéresserai à la manifestation gestuelle du surgissement d'un référent dans le cours du dialogue, et à la façon dont il est saisi, ressaisi, modelé, façonné par la paroleuse ou le parleur, avant même qu'il ne soit exprimé par des mots. Pour ce faire, je m'appuierai sur le concept de « catchment », tel que l'a défini McNeil (2000), à savoir sur la répétition d'une même forme gestuelle, phénomène qui témoigne de la présence sous-jacente du même référent à plusieurs moments du discours ; pour lui, ces points de surgissement donnent à voir l'organisation générale du discours, la ligne sous-jacente qui en assure la cohérence.⁴

1^{er} corpus - Formation à l'Entretien d'embauche⁵ (C : consultante / IDC : étudiante Isabelle)

[C1- donc expliquez-moi on conduit des études sédimentaires à partir de photos aériennes ?

IDC2- donc à partir des photos aériennes donc c'est pour r(e)garder l'évolution e des dunes parc(e) que: {150} ça: (h) °j(e) dois pas être très claire° donc les les dunes e varient au cours du temps donc avec la mer le les courants le vent tout ça les dunes progressent ou régressent]

IDC3- d'õnc en fonctiõn d'cõ. d'õnc. ça. c'cst. ce. qu'õn voit à part/ sur les photos aëriennes

C4- d'accord

IDC5- et à partir de là. à drès. õn fait des échantiõllons e:: sur les. dunes. pour voir e à quel niveau ça se siõc et e.

C6- d'accord.

IDC7- pour pouvoir faire une corrélatiõn §§

C8- donc c'est des études sédimentaires §§ de sur^{face} {40}

IDC9- voilà

C10- d'accord

IDC11- mais les carottes sédimen^{ta}ires. sont en surface de dix centi^{mètres} {40}

C12- ok c'est dix centi^{mètr}es

IDC13- ouais

2^{ème} corpus - Ordinateur et livre (F : François / C : Charles)

2F- ouais {40} moi c'que j'pense sur e:: sur le livre en particulier c'est que {75} ben même si on a du texte sur internet {40} tu peux pas e:: {170} t'as pas

4 Je rappellerai, à ce propos, que Blanche-Noëlle et Roland Grunig ont circonscrit, il y a plus vingt-cinq ans (dans *La fuite du sens*, 1985, Hatier, 244), un phénomène comparable, qu'ils ont appelé « Dourbie », du nom d'une rivière des Causses qui présente de nombreuses résurgences. Ce phénomène prévoit qu'un thème développé dans le dialogue peut disparaître, être remplacé par un autre, puis ressurgir dans le discours, éventuellement plusieurs fois de suite.

5 Pour les conventions de transcription orthographique, voir annexe à la fin de l'article.

- l'même contact e: avec un écran qu'avec un bouquin {90} e: un bouquin
ça reste quand même e:: {45} quelque chose que tu:: 'fin {125} tu peux
souligner des choses §mm§ tu peux:: ça amène plus la réflexion que::: qu'un
écran d'ordinateur quoi pour moi c'est c'est c'est complètement différent
- 3C- c'est vrai qu' t'as pas l' contact physique [...]
- 4F- un bouquin e: c'est {120} c'est quelque chose que::: {36} auquel tu tu t'
réfères souvent:: (en)fin
- 5C- mm mm
- 6F- e:: tu tu: {77} tu ouvres le livre c'est vrai que moi pour moi un ordinateur
c'est::::: {128}
- 7C- c'est juste un outil d' travail e::::: à l'école
- 8F- c'est un outil d' travail§ mais {57} c'est d'l'abstrait quoi c'est c'est c'est pas
du concret quoi
- 9C- pourtant l'ordinateur / c'est d'la programmation (h) / ou c'est aussi la re-
cherche::
- 10F- alors c'est aussi la recherche certes / mais_e::::: {40} le::::: {163} / à par-
tir du moment où je suis / sur un ordinateur pour moi / ça dev- {34} c'est
d'l'abstrait quoi / c'est pas du concret
- 11C- pourtant_e:: / on communique {65} / avec les ordinateurs
- 12F- oh oui tout à fait
- 13C-avec internet donc e:
- 14F- ouais ouais mais on communique dans (en)fin {32} / on communique dans
dans l'abstrait / quoi dans que'que chose qui est {59} qui est::
- 15C- pourtant si j'communique avec toi e:::: / via un ordinateur§ c'est:::::
- 16F- ouais {59} mais c'est c'est pas pareil
- 17C- c'est pas abstrait
- 18F- c'est pas abstrait / mais on on passe (en)fin on passe / par l'abstrait {78} /
parce que un écran c'est c'est / abstrait / c'est (en)fin {46}/ même si ça pro-
jette / une image /c'est ::: c/ {125} / c'est virtuel / c'est une image / virtuelle
/ (en)fin:::
- 19C- ouais j'vois / c'que tu veux dire mais:::

2 QUELQUES RAPPELS

Je me situe dans le cadre théorique de la coénonciation / colocation / formulation tel que défini dans Morel/Danon-Boileau (1998) et Danon-Boileau/Morel (2003) ; je me fonde aussi sur quelques unes des observations notées dans Bouvet/Morel (2002).

Pour désigner de façon neutre les parties prenantes du dialogue, nous avons été amenés à ajouter les deux termes de « parleur » et « écouteur ». Le parleur est celui qui parle au sens agentif du terme, qui produit du discours, des variations intonatives, des mimiques et des gestes. L'écouteur est celui qui écoute au sens agentif, qui agit lui aussi par des productions sonores, et par des mimiques et des gestes, qui est apte aussi à manifester ce qu'il a compris et qui donne à voir la façon dont il y réagit.

2.1 Valeur iconique de la mélodie et de l'intensité

Une des hypothèses centrales de ce cadre théorique réside dans la valeur iconique qui est attribuée aux variations de la mélodie et l'intensité.

La coénonciation se définit comme l'anticipation faite par le parleur des réactions possibles de l'écouteur, en fonction de la pensée qu'il lui prête, des connaissances partagées qu'il lui suppose, de ses désaccords possibles, de ses risques d'incompréhension... Le coénonciateur n'est pas la personne physique de l'écouteur. Le coénonciateur n'existe que dans l'esprit du parleur-énonciateur. C'est l'auditoire que le parleur se forge pour son propre discours. Ce sont les variations de la mélodie qui traduisent les nuances dans le positionnement coénonciatif du parleur : une montée de la mélodie est iconique d'un mouvement vers l'autre; c'est une façon d'anticiper son accord (ou de prévenir sa discordance) ; une chute de la mélodie est iconique d'un repli sur soi; c'est une façon de manifester sa position personnelle différenciée.

La colocation se définit aussi en terme d'anticipation faite par le parleur concernant une éventuelle prise de parole de l'écouteur. Le colocuteur n'est pas non plus la personne physique de l'écouteur. Le colocuteur n'existe que dans l'esprit du parleur-locuteur, en tant que concurrent possible dans l'exercice de la parole. De ce point de vue, ce sont les variations dans l'intensité qui explicitent cette anticipation. Un rehaussement de l'intensité est iconique du désir qu'a le parleur de garder le droit à la parole, alors que, par une chute de l'intensité, il signale qu'il se prépare à céder le droit à la parole à l'écouteur.

2.2 Les unités d'analyse

Je retiendrai comme unité d'analyse le paragraphe intonatif, identifié par deux propriétés : 1) la chute de la mélodie sur la syllabe finale de la séquence sonore ; 2) la présence de deux constituants intonatifs et discursifs : le préambule et le rhème. Le préambule français présente en général une succession de sous-constituants qui servent à expliciter la position modale du parleur (ligateur, point de vue, modus dissocié) et à délimiter le champ interprétatif de ce qui va être énoncé dans le rhème qui suit (cadre et support lexical disjoint).

3 MOUVEMENT ET DIRECTION DE LA TÊTE ET DU REGARD – FORME DES MAINS ET ORIENTATION DANS L'ESPACE

C'est en premier lieu la direction de la tête et du regard du parleur et de l'écouteur qui retient mon attention. Le regard du parleur ne reste pas rivé sur l'écouteur, alors que l'écouteur garde en général son regard en direction du parleur, sauf lorsqu'il se prépare à s'octroyer le droit à la parole. Je prends aussi en considération le déplacement dans l'espace des mains et la forme qu'elles prennent. Les mouvements de regard et des mains délimitent des segments qui sont en rapport étroit avec les constituants intonatifs et discursifs. Ainsi, de façon régulière, le regard du parleur quitte l'écouteur avant le début du préambule et revient vers lui avant la fin du rhème.

Donnons-en un exemple tiré du corpus Formation à l'entretien d'embauche⁶.

- préambule (le regard de la parleuse quitte l'écouteuse avant le début du préambule « et »)
et à partir de là après
- rhème (le regard revient vers le milieu du rhème et se maintient jusqu'à la fin du groupe verbal recatégorisé en préambule par la montée de la mélodie sur la syllabe finale)
on fait des échantillons
- suite du rhème (le regard de la parleuse se détourne à nouveau de l'écouteuse lors de sa recherche de formulation signalée par le « e » allongé ; il reviendra vers elle au moment du verbe « se situe »)
e:: sur les dunes pour voir e à quel niveau ça se situe

4 CE QUE LE GESTE NOUS APPREND SUR LE PROCESSUS DE FORMULATION

4.1 1^{er} corpus

Le regard de la parleuse, Isabelle, quitte l'écouteuse avant le début du nouveau préambule « donc en fonction d'ça » ; il se dirige vers le bas ; la main droite prend la forme d'une pince ouverte horizontale et les doigts (pouce et index) délimitent un espace vertical (fig.1).



figure 1 – « en fonction d'ça »



figure 2 – « on voit »

Les deux mains se mettent ensuite en mouvement, avant le deuxième « donc » (IDC3- [...]) « donc ça c'est ce qu'on voit à part/ sur les photos aériennes ». En position verticale en face l'une de l'autre, elles commencent à délimiter un espace horizontal, et elles s'arrêtent en appui sur la table au moment où elle revient à l'objet de la question de la consultante « sur les photos aériennes » (fig.2). Le regard d'Isabelle, toujours baissé sur le deuxième préambule « donc ça », se relève vers la consultante sur « voit » au milieu du rhème « c'est c'qu'on voit à part/ sur les photos aériennes ». Le consensus sur le rhème est immédiatement manifesté par le « d'accord » de la consultante (C4-

⁶ Les segments non soulignés correspondent aux moments où le parleur ne regarde pas l'écouteur. Le soulignement indique le retour du regard du parleur en direction de l'écouteur.

« d'accord »), intonné sur deux notes Haute-Basse, mouvement mélodique qui témoigne de sa prise en charge égocentrée, comme le signale aussi son absence de regard : elle est occupée à prendre des notes sur sa feuille.

IDC5- et à partir de là après on fait des échantillons



figure 3- « et à partir de là après »



figure 4- « on fait des échantillons »

Avant le début du nouveau préambule « et à partir de là » (fig.3), le regard d'Isabelle se détourne de la consultante, et le pouce et l'index se remettent en forme de pince ouverte, puis ils se déplacent verticalement. Le regard est alors dirigé vers les doigts (fig.4) ; il reviendra sur la consultante avant la fin du rhème, au moment de la production de « échantillons », élément du rhème sur lequel elle anticipe qu'il s'établira un consensus avec la consultante.

IDC5- [...]e:: sur les dunes pour voir e à quel niveau ça se situe et e

Puis son regard se baisse en direction de l'espace délimité par les deux doigts, quand elle dit « sur les dunes », il reviendra à la fin du rhème sur le verbe « se situe » (fig.5).

IDC7- §pour pouvoir faire une corrélation§§

C8- §donc c'est des études sédimentaires§§ de sur^{face} {40}



figure 5 – « se situe »



figure 6 – « pour pouvoir faire une corrélation »

Du fait du retour du regard d'Isabelle sur elle, la consultante se sent autorisée à produire un commentaire, qui exprime son interprétation du geste des deux doigts en pince ouverte de taille réduite « donc c'est des études sédimentaires de surface ». Ses

paroles se superposent à celles d'Isabelle. Les deux interlocutrices se regardent. Les mouvements de balayage horizontal des bras et des mains d'Isabelle accompagnent l'idée de la corrélation (fig.6) ; alors que la consultante relève et avance la tête en direction d'Isabelle juste avant de dire « de surface »

IDC11- mais les carottes sédimentaires sont en surface de dix centimètres {40}



Figure 7 – « mais »

Le regard de l'étudiante est dirigé vers la consultante, lorsqu'elle commence cette glose, fournissant des précisions supplémentaires sur les prélèvements et justifiant aussi (peut-être) le terme « carottes sédimentaires » qui vient remplacer le mot « échantillons » utilisé précédemment. Il ne s'agit en effet pas d'un nouveau préambule, mais au contraire d'un rhème qui vient se greffer immédiatement sur le rhème précédent. Le regard se détourne pourtant après la fin de « carottes sédimentaires » et se dirige vers les doigts.

Isabelle réagit, en effet, au mouvement de la tête de la consultante en faisant pour la 3^e fois le geste de pince ouverte avec les deux doigts, pouce et index (fig.7), qu'elle élève au niveau de son visage tout en dirigeant son regard vers les doigts. C'est uniquement au niveau postural et gestuel qu'on peut comprendre pourquoi elle recourt au ligateur « mais » qui indique toujours une modification du point de vue sur l'objet de discours. Son geste vient en quelque sorte corriger la consensualité suggérée par l'avancée de la tête de la consultante : à l'idée de « surface » exprimée dans les mots la consultante, le geste d'Isabelle substitue l'idée d'une profondeur, petite certes, mais pas nécessairement située « à la surface ».

Le regard d'Isabelle se tournera à nouveau vers la consultante pendant la pause (normale, de 40 cs) qui suit « dix centimètres », avant que la main ne soit revenue au repos en appui sur la table, au moment où la consultante dit « ok c'est dix centimètres » ponctué par un « ouais » de la paroleuse.

Ce mouvement du regard en direction du geste réalisé par la main est très intéressant, dans la mesure où il peut s'interpréter comme dans la langue des signes française (Cuxac 2000, Bouvet 2001) : le regard posé sur le geste témoigne du caractère spécifique de la prédication réalisée (il ne s'agit pas d'un prédicat généralisable), et aussi du degré d'engagement de l'énonciatrice, qui souligne ainsi qu'il s'agit de son expérience personnelle, qu'on pourrait gloser de la manière suivante « j'ai prélevé moi-même des carottes sédimentaires au cours du stage que j'ai effectué ».

4.2 2^{ème} corpus

Le parleur François cherche à qualifier ce qu'est pour lui l'ordinateur par rapport au livre. Il ne trouve pas tout de suite la qualification adéquate, ni pour l'ordinateur, ni pour le livre ; il oppose toutefois plusieurs fois, dans ses propos, le caractère « abstrait » de l'ordinateur au caractère « concret » du livre. Ses gestes des mains et la direction de son regard extériorisent la conceptualisation qu'il opère et sa recherche des mots manquants.

2F- [...] un bouquin ça reste quand même e:: {45} quelque chose que tu:: (en)fin {125} tu peux souligner des choses §mm§ tu peux:: ça amène plus la réflexion que::: qu'un écran d'ordinateur quoi pour moi c'est c'est c'est complètement différent

3C- c'est vrai qu' t'as pas l' contact physique [...]

Il cherche en premier lieu à qualifier le livre « un bouquin ça reste quand même e ». On observe que sur le verbe « reste » il détourne ses yeux de l'écouteur, ensuite sa tête se place de face au moment de « quelque chose que tu: » puis il regarde vers le bas quand il produit le marqueur de reformulation « (en)fin ». La longue pause de 125 cs ne lui permet apparemment pas de terminer la structure syntaxique amorcée, mais le geste de ses mains anticipe sur ce qu'il se prépare à dire. Au moment où il produit « tu » (tu peux), son regard revient vers l'écouteur, sa main gauche se tourne paume vers le haut, et la main droite, pouce et index serrés, esquisse le geste de tracer un trait sur l'appui fourni par la main gauche, reproduisant de façon iconique le dit à venir « souligner des choses » (fig.8).



figure 8 – « tu peux souligner »

Poursuivant son évocation des qualités du livre que ne détient pas l'ordinateur « ça amène plus la réflexion que::: », à nouveau son geste des mains anticipe sur la verbalisation, la main droite s'élève doigts tendus à la verticale (fig.9), donnant à voir une surface verticale « qu'un écran d'ordinateur » (fig.10, fig.11). Son regard reste fixé sur l'écouteur, en signe de partage consensuel.



figure 9 – « plus la réflexion »



figure 10 – « qu'un écran »



figure 11 – « d'ordinateur »

Puis sur le ponctuant « quoi » de positionnement égocentré (fig.12), il ferme les yeux, sa main droite s’immobilise au niveau de sa poitrine, et sa main gauche commence à se lever, anticipant une fois de plus sur le contenu de son dit, en l’occurrence l’expression de son point de vue « pour moi » (fig.13). Au même moment son regard se dirige vers l’extérieur à gauche.



figure 12 – « quoi »



figure 13 – « pour moi »



figure 14 – « différent »

Ensuite les mains s’abaissent, la tête revient vers l’écouteur quand il prononce « c’est c’est ». Pour finir les mains retournent à leur position de repos « complètement différent » (fig.14) ; la mélodie et l’intensité chutent sur la dernière syllabe de « différent », et le regard se lève vers l’écouteur. Ce dernier qui a perçu et compris tous les indices de cession du droit à la parole détourne à son tour son regard, ses yeux et sa tête se baissent en direction du papier qu’il tient à la main, manifestant ainsi qu’il est prêt à s’octroyer le droit à la parole (3C- « c’est vrai qu’ t’as pas l’ contact physique [...] »).

5 CE QUE LE REGARD ET LE GESTE DES MAINS NOUS APPRENNENT SUR LA RELATION ENTRE PARLEUR ET ÉCOUTEUR

Jusqu’à présent, l’hypothèse que je formulais était que, dans un dialogue, le parleur regarde l’écouteur pour l’accrocher, pour retenir son attention au moment où il cherche à établir une base consensuelle. Or, dans le préambule, le parleur ne regarde pas l’écouteur, et cela parce qu’il a son regard fixé sur son objet de pensée pour le façonner et le modeler. Le regard et la mélodie donnent donc tous les deux des informations sur l’attitude coénonciative, mais ils le font de façon différente : 1) l’absence de regard en direction de l’écouteur, dès le début du préambule, traduit le rapport du parleur avec sa pensée, qu’on pourrait gloser de la manière suivante « je cherche à mieux dire pour toi, pour rendre l’interprétation plus facile, je te quitte mais je vais revenir », 2) alors que la variation de la mélodie vers le haut, en fin de préambule, est iconique du mouvement du parleur en direction de l’écouteur, glosable ainsi « je vais vers toi, je ne t’abandonne pas ».

On constate donc qu’en tant que parleur on peut avec deux indices relevant de modalités différentes faire deux opérations en même temps : 1) se concentrer sur son objet de discours, le façonner et chercher la bonne formulation, 2) aller à la recherche de l’autre.

Les deux plans peuvent coïncider, mais ils peuvent aussi être dissociés et avoir un fonctionnement autonome. Dans le préambule on effectue deux opérations conjointement : 1) on façonne l’objet de discours, et on séquentialise la suite morphosyntaxique ;

2) on cherche à établir une base de connaissances partagées en consensus avec l'autre. Pour sculpter son objet de discours (au cours du préambule), on doit être seul face à sa pensée ; de ce fait, pour positionner cet objet de discours dans la coénonciation, on doit recourir à une autre modalité : la mélodie (en fin de préambule).

Dans le rhème, en revanche, on effectue une seule opération : on exprime un jugement différencié, dans une séquence morphosyntaxiquement organisée, le consensus sur les préalables étant supposé acquis.

CONCLUSION

On peut ainsi observer que les mouvements de regard du parleur suivent les modulations qu'il apporte à son attitude coénonciative : l'absence de regard correspond à la construction unilatérale par le parleur d'une base commune destinée à faciliter la suite de l'échange, dans le préambule, alors que le retour de son regard sur l'écouteur se produit aux moments où il se prépare à exprimer, dans le rhème, une position différenciée sur la base consensuelle préalablement établie. Revenant vers l'écouteur avant la fin du rhème, le regard du parleur constitue la seule marque possible de maintien du consensus et de la convergence ; il adoucit par avance ce que peut avoir de brutal l'expression d'une différenciation ; il permet aussi de prévenir les incompréhensions. L'échange de regard est le seul « geste » qui permette d'affirmer l'égalité absolue des interlocuteurs dans la coénonciation, il est le seul « geste » qui soit en même temps réciproque et simultané.

La prise en compte de la direction du regard permet également d'affiner l'interprétation de la position modale du parleur eu égard à ce qu'il se prépare à dire ou à ce qu'il est en train d'énoncer. Le regard est alors à analyser en relation avec un autre mouvement corporel : la forme et le mouvement des mains. Lors d'une difficulté dans le travail de formulation, le geste des mains anticipe, en effet, sur ce qui n'est pas encore dit.

Dans le corpus Formation à l'entretien d'embauche, il s'agit pour Isabelle de fournir des explications supplémentaires, d'argumenter sur son propre dit, jugé paradoxal par son interlocutrice. Ses mouvements de regard, alternativement dirigé sur la consultante et ailleurs, et la répétition du même geste de la main droite à trois reprises jalonnent les étapes de la mise en place de son argumentation, en anticipant à chaque fois sur les mots qu'elle se prépare à dire. Les deux premières manifestations sonores de l'écouteuse « d'accord » une fois en mélodie descendante, l'autre fois en mélodie montante, scandent les rhèmes successifs tous terminés par une syllabe finale montante, avant de déboucher sur une manifestation plus étoffée interprétant le dit de l'étudiante.

C'est donc la forme prise par la main droite d'Isabelle qui est révélatrice du fait que, avant même d'avoir commencé à produire la séquence morphosyntaxique, elle stylise un trait du référent associé à ce qu'elle cherche à expliquer. A trois reprises sa main droite prendra la forme d'une pince ouverte, délimitant un espace de petite taille : 1) avant qu'elle ne produise le « donc » qui initialise son explication concernant l'utilité du recours aux photos aériennes pour réaliser des études sédimentaires,

2) puis, avant le début du préambule qui précède le rhème « on fait des échantillons », 3) enfin, au moment du ligateur « mais » qui précède la précision technique qu'elle apporte à ses explications « mais les carottes sédimentaires sont en surface de dix centimètres », pour contrer l'interprétation de la consultante « donc c'est des études sédimentaires de surface ».

Dans les trois cas le regard d'Isabelle est fixé sur sa main, ce que je propose d'interpréter en deux temps : Isabelle sait qu'elle doit fournir une réponse adaptée et informative à la question de la consultante, elle ne peut donc qu'anticiper son consensus sur l'objet de discours (son regard peut donc être fixé ailleurs) ; mais elle cherche aussi à modaliser son énoncé, en soulignant qu'il s'agit bien d'un événement spécifique, dans la sphère de son expérience personnelle ; la seule manière pour elle d'exprimer le point de vue (égo-centré) et le caractère spécifique est précisément de regarder le geste qu'elle réalise avec la main. Dans ce cas particulier où Isabelle doit restructurer son explication, elle a tout naturellement recours au double marquage concomitant du geste de la main et de la direction du regard — le regard étant porté sur le geste de la main.

Dans le corpus Ordinateur et livre, François cherche à formuler les caractéristiques positives qu'il attribue au livre, en les confrontant aux propriétés négatives que revêt, à ses yeux, l'ordinateur. Les mouvements et la configuration de ses mains scandent les modulations de son positionnement vis-à-vis de chacun des deux objets de la discussion, et anticipent sur l'expression morphosyntaxique et lexicale qu'il leur donne. Le livre est, pour lui, manipulable et « concret », il a une existence réelle, on peut « souligner », on peut « l'ouvrir ». L'ordinateur, au contraire, est représenté comme un « écran », qui masque la réalité des choses, il relève de l'« abstrait ».

Pour conclure, je glosrai une réflexion de Régis Missire (Journée d'étude Conscila du 06/02/2009), en disant que les mouvements du regard et les gestes des mains « sont pour la sémantique un observatoire sur les cours d'action que constituent l'énonciation et l'interprétation, et un accès privilégié à la pensée qui s'élabore et se précise dans le temps même de sa formulation ».

Références

- BOUVET, Danielle (1996) *Approche polyphonique d'un récit produit en langue des signes française*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- BOUVET, Danielle (2001) *La dimension corporelle de la parole. Les marque posturo-mimo-gestuelles de la parole, leurs aspects métonymiques et métaphoriques, et leur rôle au cours d'un récit*. Paris : Peeters, Société de Linguistique de Paris.
- BOUVET Danielle/Mary-Annick MOREL (2002) *Le ballet et la musique de la parole. Geste et intonation dans le dialogue oral en français*. Paris/Gap : Ophrys.
- BROSSARD, Alain (1992) *La psychologie du regard*. Paris : Delachaux et Niestlé.
- CANDEA, Maria/Jean-Gérard SENDER (2008) « Prosodie et indices gestuels, quelle place dans la grammaire de l'oral ? L'exemple des pauses. » *Travaux Linguistiques du CERLICO* 21, 95–105.

- CONWAY, Arthur (2005) *Le paragraphe oral en français L1, en suédois et en français L2. Etude syntaxique, prosodique et discursive*. Lund : Lunds Universitet, Romanska Institutionen.
- CUXAC, Christian (2000) *La langue des signes française*. Paris/Gap : Ophrys.
- DANON-BOILEAU, Laurent/Mary-Annick MOREL (2003) « Le locuteur vicariant. » In : J. M. Merle (éd), *Le sujet*. Paris/Gap : Ophrys, 235–246.
- FERRÉ, Gaëlle (2004) *Relations entre discours, intonation et gestualité en anglais britannique*. Thèse de Doctorat, Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, dir. Mary-Annick Morel, 2004.
- GARDNER, Robert C. (2001) *When listeners talk. Response tokens and listener stance*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- HASCOËT, Nathalie (2005) *Le geste et l'intonation à l'oral spontané: une étude de cas*, Thèse de Doctorat, Paris 5 – René Descartes, dir. Laurent Danon-Boileau.
- KENDON, Adam (2004) *Gesture. Visible Action as Utterance*. Cambridge University Press.
- KIDA, Tsuyoshi (2005) *Appropriation du geste par les étrangers : le cas d'étudiants japonais apprenant le français*, Thèse de Doctorat, Aix-Marseille 1, dir. Alain Giacomi.
- MCNEILL, David (1992) *Hand and Mind: What gestures reveal about thought*. Chicago : The University of Chicago Press.
- MCNEILL, David/Susan DUNCAN (2000) “Growth points in thinking for speaking.” In : David McNeill (éd), *Language and gesture*. Cambridge University Press, 141–161.
- MCNEILL, David (éd), *Language and Gesture*, LCC2 (Language, culture & cognition). Cambridge University Press.
- MCNEILL, David *et al.* (2001) “Catchments, prosody and discourse.” *Gesture* 1/1, 9–34.
- MAGRO, Edgar-Paul (2005) “Disfluency markers and their facial and gestural correlates. Preliminary observations on a dialogue in French.” In : *Proceedings of DISS'05, Disfluency in spontaneous speech Workshop*, 10–12 septembre 2005, Aix-en-Provence, 127–131.
- MAGRO, Edgar-Paul (2008) *Décondensation et marques de formulation dans l'oral spontané (morphosyntaxe, intonation, regard et geste). Etude d'un dialogue en français (deux jeunes femmes, Île de France, 25 ans)*, Thèse de Doctorat Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, dir. Mary-Annick Morel.
- MOREL, Mary-Annick/Laurent DANON-BOILEAU (1998) *Grammaire de l'intonation. L'exemple du français oral*. Paris/Gap : Ophrys.
- MOREL, Mary-Annick (2007) « La reformulation dans le dialogue finalisé en français. Propriétés intonatives et mimico-gestuelles. » In : M. Kara (éd), *Usages et analyses de la reformulation, Recherches linguistiques* 29, 123–144.
- MOREL, Mary-Annick (2011) « Les paragraphes intonatifs d'Anita Musso : entre consensus coénonciatif et égocentrage colocutif. » In : F. Lefeuve/E. Moline (éds), *Unités syntaxiques et unités prosodiques, Langue Française* 171, 111–126.

- MOREL, Mary-Annick (2011) « La localisation des référents dans le dialogue oral spontané. L'apport du regard et du geste au marquage des anticipations coénonciatives. » In : C. Détrie/B. Vérine (éds), *L'actualisation de l'intersubjectivité en discours. Journée en l'honneur de Jeanne-Marie Barbéris, Montpellier 30 mars 2009*. Limoges : Lambert-Lucas.
- NAKAHARA, Miki/Mary-Annick MOREL (2006) « Intonation, mimique-gestuelle et morphosyntaxe dans un dialogue en français entre une Japonaise et une Française. Modifications après un an de séjour en France. » In : M. Faraco (éd), *Regards croisés sur la classe de langue : Pratique, Méthodes, Théories*. Aix-en-Provence : Presses de l'Université de Provence, 285–306.
- TABENSKY, Alexis (2001) « La prise en compte de l'autre. Geste et parole dans l'interaction. » *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* XCVI/1, 227–240.

Annexe : Conventions de transcription

syllabe en exposant = montée mélodique / syllabe en indice = chute de la mélodie / °xx° = séquence en incise, mélodie basse et plate / {xx} = durée de la pause silencieuse en centisecondes / e = euh d'hésitation / (h) = inspiration audible / §xx§ = superposition de paroles / soulignement en pointillé = regard du parleur détourné de l'écouteur / soulignement plein = regard sur l'écouteur

Résumé

MOUVEMENTS DU REGARD, DES MAINS ET DE LA MÉLODIE : LEUR APPORT DANS LA CONSTRUCTION DU SENS À L'ORAL EN FRANÇAIS

L'objectif de cette étude est de donner quelques exemples, extraits de deux corpus enregistrés en vidéo, illustrant des hypothèses récentes sur l'impact du regard et du geste des mains, en relation avec les variations mélodiques, dans la construction du sens à l'oral. Les mouvements de regard du parleur suivent les modulations qu'il apporte à son attitude coénonciative : l'absence de regard correspond à la construction unilatérale par le parleur, dans le préambule, d'une base commune destinée à faciliter la suite de l'échange, alors que le retour de son regard sur l'écouteur se produit, en cours de rhème, aux moments où il se prépare à exprimer sa position différenciée, en fonction des anticipations qu'il fait des réactions de celui auquel il s'adresse. Les gestes des mains, pour leur part, anticipant sur l'expression morphosyntaxique et lexicale, scandent les étapes de la conceptualisation qu'opère le parleur sur son objet de discours et la manière dont il se saisit d'une propriété de cet objet. Les mouvements du regard, du geste des mains et de la mélodie interagissent ainsi activement dans la construction du sens à l'oral en français.

Mots-clés : coénonciation, geste des mains, paragraphe intonatif, direction du regard, variations mélodiques

Povzetek
GIBANJE POGLEDA, ROK IN MELODIJE:
NJIHOV PRISPEVEK K IZGRADNJI SMISLA V GOVORJENI FRANCOŠČINI

V tej študiji bi radi pokazali nekaj primerov, izbranih iz dveh vizualno posnetih korpusov, ki naj bi ponazorili zadnje hipoteze o tem, kako pogled in premikanje rok v skladu s spremembami melodičnega poteka vplivata na oblikovanje smisla v govorenem jeziku. Gibanje govorčevih rok sledi modulacijam, s katerimi oblikuje svoje soizjavljalsko stališče: odsotnost pogleda prispeva k enosmerni konstrukciji, s katero govorec v preambuli osnuje temelj, ki naj bi olajšal nadaljevanje izmenjave, medtem ko se poslušalcu vrnjen pogled izoblikuje takrat, ko se pripravlja, da bo v remi izrazil diferencirano stališče, in sicer v skladu s predvidevanjem sogovornikovih odzivov. Gibanje rok pa poteka v skladu s predvidevanjem oblikoskladenjskih in leksikalnih izrazov; z njimi govorec postopoma konceptualizira predmet pogovora in način, kako bo določene lastnosti tega predmeta realiziral. Premiki pogleda, rok in melodije so v aktivni interakciji in simultano sooblikujejo smisel v govorjeni francoščini.

Ključne besede: soizjavljanje, premiki rok, intonacijski odstavek, smer pogleda, spreminjanje melodičnega poteka

LE DÉCRYPTAGE DE L'AUTEUR ANONYME : L'AFFAIRE DES ÉLECTEURS EN SURVÊTEMENTS

1 INTRODUCTION

Durant les dernières décennies, les recherches relatives à l'attribution de l'auteur ont fait naître de nombreuses approches pluridisciplinaires. Cet épanouissement méthodologique est probablement dû à une demande croissante d'analyses textuelles dans les domaines du droit, de la criminologie, des études littéraires et des recherches marketing, sous l'influence des phénomènes suivants :

- plagiats (thèse de doctorat du ministre allemand Karl-Theodor zu Guttenberg, scénario du film *Avatar* signé par James Cameron),
- lettres de menace (George Bush, Nicolas Sarkozy, Jean-Paul Belmondo),
- discours d'incitation à la haine raciale (propos de Bruno Gollnisch sur la Shoah),
- pseudonymes littéraires (influence mutuelle entre Molière et Corneille, identité de l'auteur du blog *Belle de Jour: diary of a London call girl*),
- stratégies publicitaires (bases documentaires pour profiler les clients).

Dans le contexte slovène, l'opinion publique a vivement réagi à la suite de la publication d'un texte intitulé *Les électeurs en survêtements*¹ dont l'auteur n'a jamais pu être identifié. C'est pourquoi la présente étude entend comparer le texte controversé à 75 textes produits par 21 auteurs connus afin de répondre aux questions concernant :

- les similarités et la distance entre le texte examiné et les auteurs potentiels,
- les indices linguistiques à partir desquels on peut attribuer un texte à un auteur.

Pour ce faire, nous recourrons à une méthode de classification automatique se fondant sur les machines à vecteurs de support qui permettent de définir la distance ou la proximité entre différents textes selon les indices de lexique et de lisibilité textuelle.

2 ÉTAT DE L'ART DANS L'ATTRIBUTION DE L'AUTEUR

Depuis la fin du XIX^e siècle, le domaine de l'attribution de l'auteur n'a cessé de se développer. L'étude pionnière a été réalisée par Thomas Corwin Mendenhall (1887) qui a analysé la longueur des mots afin de différencier des langues et des auteurs

* *Adresse de l'auteur* : Trojina, Zavod za uporabno slovenistiko, Partizanska cesta 5, 4220 Škofja Loka, Slovénie. Mél : ana.zwitter@guest.arnes.si

1 Le texte est accessible sur le site suivant : <http://www.delo.si/assets/media/other/20111211//Prispevek%20Toma%C5%BEa%20Majerja.pdf>

particuliers. Il a démontré que les histogrammes de Shakespeare et de Marlowe étaient presque identiques, ce qui représentait une découverte captivante vu que la mort de Marlowe, quelques semaines avant la parution des premières œuvres de Shakespeare, restait inexpiquée.

De nos jours, les méthodes d'attribution de l'auteur et de détermination du profil de l'auteur sont en plein épanouissement en raison de la pertinence de leurs résultats dans les domaines du droit, de la criminologie, des études littéraires et de la mercatique. Les méthodes de classification de textes ont recours aux indices linguistiques suivants :

- **lexicaux** (Argamon/Levitan 2005),
- **syntaxiques** (Luyckx/Daelemans 2005),
- **sémantiques** (McCarthy *et al.* 2006) et
- **de caractères** (Stamatatos 2009).

Pour la langue slovène, la classification automatique a été utilisée dans deux analyses de l'attribution de l'auteur : la première s'appuie sur la longueur des phrases et des mots pour détecter les plagiats (Dović 2002), et la deuxième prend les mots fonctionnels comme indice linguistique pour déterminer l'auteur d'un texte littéraire (Limbek 2008).

3 L'AFFAIRE DES ÉLECTEURS EN SURVÊTEMENTS

La motivation de la présente étude réside dans les réactions de l'opinion publique suite à la publication d'un texte sur le site officiel du Parti Démocrate Slovène (SDS), quelques jours après sa défaite aux élections législatives. Le prétendu auteur de ce texte, signé « Tomaž Majer », explique son interprétation de la victoire du parti La Slovénie Positive (PS).

Les éléments du texte les plus cités par les médias concernaient l'interprétation que cet auteur donnait de la victoire du PS : elle serait le fait des électeurs étrangers qui se rendent dans les bureaux de vote habillés en survêtements et qui obéiraient aux consignes de vote en inscrivant dans le creux de leurs mains le numéro du candidat qu'ils doivent choisir. Quelques jours après cette publication controversée, la Commissaire à l'information a dénoncé l'auteur du texte pour incitation à la haine raciale, mais la cour a rejeté la plainte et Tomaž Majer n'a jamais été poursuivi. Malgré cette décision, l'opinion publique n'a cessé de spéculer sur le véritable auteur du texte.

4 HYPOTHÈSE ET RÉSULTATS ATTENDUS

Pour pouvoir comparer le texte d'origine inconnue aux auteurs potentiels, nous avons formulé notre hypothèse dans les termes suivants :

- si l'auteur du texte sur les électeurs en survêtements a publié le texte controversé immédiatement après les élections législatives, il semble fort possible que le même auteur ait publié d'autres messages sur le site du parti SDS sous son vrai/autre nom.

Pour cette raison, nous avons décidé d'intégrer dans une analyse quantitative les messages publiés sur le site du SDS trois mois avant et trois mois après la publication du texte controversé.

Au cas où aucun des auteurs examinés ne montrerait suffisamment de similarités avec l'auteur Tomaž Majer, les résultats de l'étude apporteraient de nouvelles connaissances sur les indices linguistiques à partir desquels il est possible d'attribuer un texte en slovène à un auteur particulier.

5 MÉTHODOLOGIE

5.1 Compilation du corpus

La méthodologie de l'attribution de l'auteur demande une préparation minutieuse des textes dans le cadre de laquelle il faut :

- anonymiser les auteurs et enregistrer chaque texte dans un fichier séparé,
- nettoyer les traces de mise en forme et convertir les fichiers en format .txt,
- former les en-têtes de documents composés du code de l'auteur anonymisé et du titre du texte,²
- réaliser l'annotation morphologique automatique des textes.³

L'image 1 montre un extrait du texte préparé selon les étapes décrites. Les annotations du champ noir représentent les annotations morphologiques pour tous les lemmes⁴ du corpus.

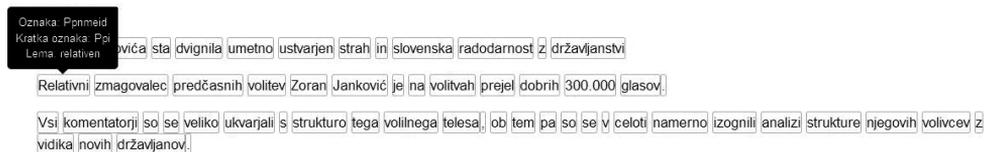


Image 1 : Exemple de texte préparé pour l'analyse⁵

Une fois le corpus préparé, nous pouvons procéder à l'analyse statistique à partir des indices linguistiques qui permettent d'attribuer un texte d'origine inconnue à l'un des auteurs potentiels.

2 Exemple d'un en-tête de document: « J_2 : La démocratie enlevée »

3 L'annotation morphologique des textes en slovène est accessible sur le site suivant : <http://oznacevalnik.slovenscina.eu/Vsebine/SI/SpletniServis/SpletniServis.aspx>

4 Nous prenons pour lemmes tous les mots rattachés à leurs entrées de dictionnaire.

5 Traduction en français : *La victoire de Jankovič est due à une peur artificiellement créée et aux naturalisations trop généreusement octroyées. Le vainqueur relatif des élections anticipées, Zoran Jankovič, a récolté 300.000 voix. Alors que les commentateurs s'occupaient de la structure globale du corps électoral, ils n'ont rien dit sur l'origine des électeurs de Jankovič.*

5.2 Analyse

Pour pouvoir comparer le texte d'origine inconnue aux textes des 21 auteurs potentiels, nous avons procédé à une technique d'apprentissage automatique basée sur les machines à vecteurs de support qui aident à résoudre les problèmes de discrimination entre les éléments analysés.

Dans une première étape, il faut choisir les indices linguistiques⁶ selon lesquels nous voulons classer les textes et ensuite observer les différences entre ces indices auprès des différents auteurs. Pour notre analyse, les principaux paramètres pour le calcul concernent le lexique et la lisibilité, chacun comportant ses propres formules pour atteindre le résultat optimal.

Les indices lexicaux :

- a) la diversité du vocabulaire,
- b) la formule Brunet (Brunet 1988), qui quantifie la richesse du vocabulaire indépendamment de la longueur du texte,
- c) la proportion des hapax dans le texte (Holmes 1992), qui donne les résultats concernant les lemmes apparaissant une seule fois dans le texte,
- d) la formule Honoré (Honoré 1979), basée sur l'hypothèse que le nombre de hapax est proportionnel à la richesse du vocabulaire d'un auteur.

Les indices de lisibilité :

- a) la proportion entre le nombre de mots et le nombre de phrases,
- b) la proportion entre le nombre de signes et le nombre de mots,
- c) la formule ARI (Automated Readability Index), qui mesure le niveau de formation nécessaire pour pouvoir facilement comprendre un texte après une première lecture,
- d) la formule Gunning Fog (Gunning 1952), qui propose une autre formule pour calculer le nombre d'années de formation pour pouvoir comprendre un texte après une première lecture.

À partir de la distance et de la parenté entre les textes fournies par les indices linguistiques présentés ci-dessus, il est possible de formuler des hypothèses sur l'auteur du texte d'origine inconnue.

6 RÉSULTATS

Nous avons d'abord effectué le calcul des indices du lexique et de lisibilité pour chacun des textes analysés. Les tableaux 1 et 2 présentent les résultats pour le texte de Majer.

6 Les paramètres que nous avons pris en compte pour le calcul ont été élaborés pour l'anglais et le français, mais ont également été testés sur d'autres langues. Afin de vérifier le fonctionnement de ces formules pour l'attribution de l'auteur en slovène, nous allons calculer, dans une étape suivante, la puissance prédictive pour chacun des indices proposés.

Tableau 1 : Les indices lexicaux dans le texte de Majer

Indice	Valeur
Variabilité du vocabulaire	0,38
Index Brunet	12,96
Statistique Honoré	1998,79
Hapax legomena	0,24

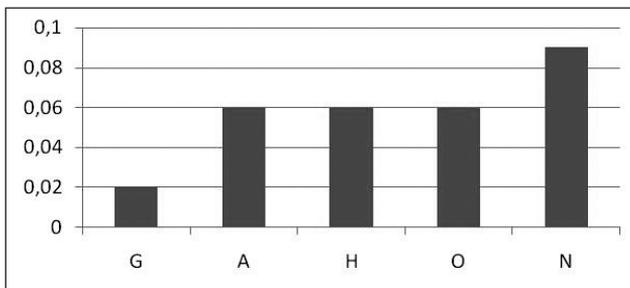
Tableau 2 : Les indices de lisibilité dans le texte de Majer

Indice	Valeur
Proportion mots/phrases	21,24
Proportion signes/mots	5,14
ARI	13,38
Gunning Fog	21,81

Si on compare l'extrait du texte présenté par l'image 1 aux résultats des tableaux 1 et 2, nous pouvons conclure que les résultats des calculs ne peuvent être dégagés du texte par les procédés traditionnels de l'analyse linguistique. De plus, les valeurs absolues des indices de lexique et de lisibilité ne peuvent fournir de résultats sur les particularités stylistiques d'un texte qu'en étant comparées à d'autres textes du corpus.

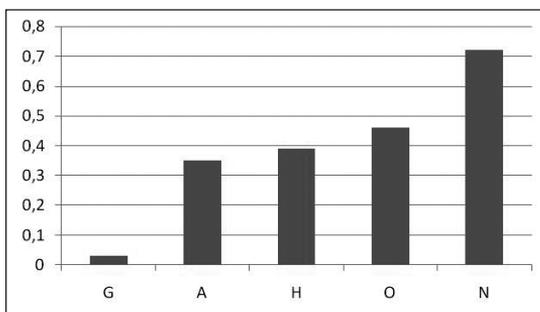
Pour cette raison, nous proposons dans la suite une comparaison entre le texte de Majer et les 75 textes des auteurs connus. Les résultats présentés par les graphiques 1 à 8 concernent les cinq auteurs dont les particularités stylistiques rejoignent le plus celles de l'auteur inconnu.

a) Indices lexicaux



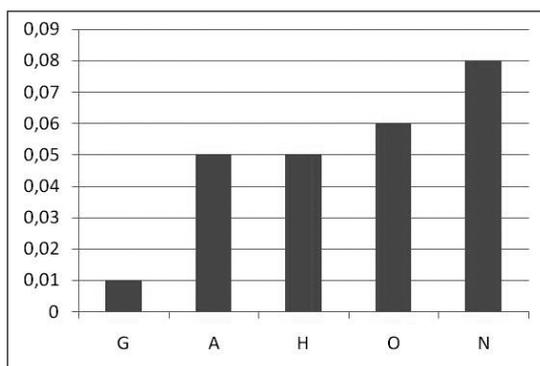
Graphique 1 : Variabilité du vocabulaire

Le calcul du graphique 1 est fait à partir du nombre de lemmes différents sur la totalité du texte. Les résultats montrent les cinq auteurs qui se rapprochent le plus de l'auteur inconnu par la variabilité du vocabulaire.



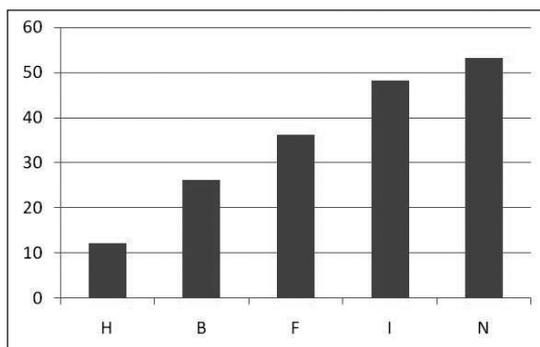
Graphique 2 : Formule Brunet

Le graphique 2 représente l'échelle de distance selon la formule Brunet qui s'appuie sur la richesse du vocabulaire relativisée par la longueur du texte.



Graphique 3 : Hapax legomena

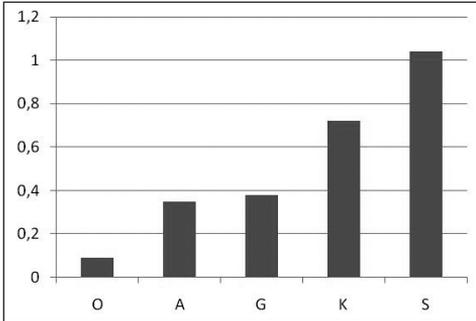
Les résultats proposés par le graphique 3 concernent la proportion des hapax dans le texte (les lemmes qui apparaissent une seule fois dans le texte).



Graphique 4 : Statistique Honoré

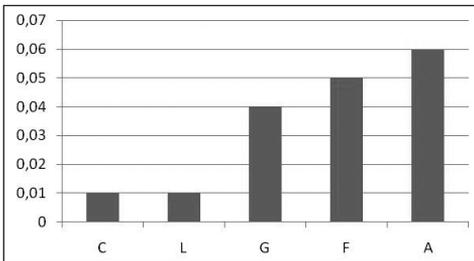
Le graphique 4 visualise les auteurs selon la formule Honoré (Honoré 1979), calculée à partir de la proportion des hapax et la richesse du vocabulaire d'un auteur.

b) Indices de lisibilité textuelle



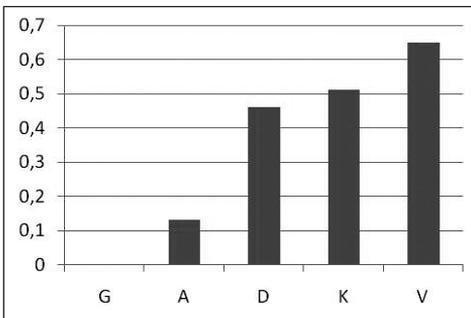
Graphique 5 : Proportion entre le nombre de mots et le nombre de phrases

La proportion entre le nombre de mots et le nombre de phrases est connue comme étant un indice fiable pour évaluer la lisibilité d'un texte.



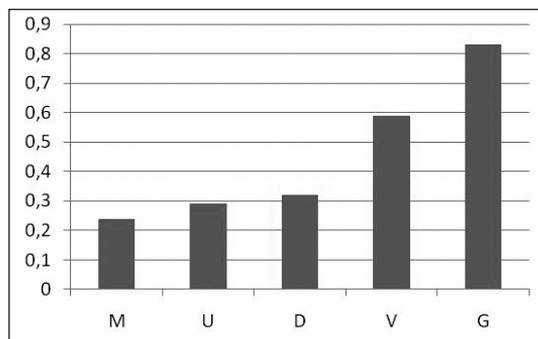
Graphique 6 : Proportion signes/mots

Le graphique 6 met en valeur la proportion entre le nombre de signes et le nombre de mots des textes analysés.



Graphique 7 : Formule ARI

La formule ARI (Automated Readability Index) mesure le niveau de formation nécessaire pour pouvoir facilement comprendre un texte lors d'une première lecture. L'ordre des auteurs qui rejoignent les indices linguistiques de Majer ressemble à celui fourni par les indices lexicaux.



Graphique 8 : Formule Gunning Fog

Le calcul présenté par la formule Gunning Fog distingue les auteurs selon une autre formule pour calculer le nombre d'années de formation nécessaire pour pouvoir comprendre un texte après une première lecture.

6.1 Synthèse

La synthèse de la classification de textes à l'aide de différents indices linguistiques mène à l'établissement de l'échelon des auteurs dont les traits stylistiques rejoignent le texte de Tomaž Majer par la majorité de critères:

G	54
A	42
H	28
O	22
D	12

Tableau 3 : Les cinq auteurs les plus proches du texte de Majer

En ce qui concerne la puissance prédictive des indices à partir desquels il est possible d'attribuer un texte en slovène à un auteur, les résultats les plus fiables sont fournis par la variabilité du vocabulaire, la formule Brunet et la fréquence relative des hapax. Vu la limitation du corpus analysé, une étude sur un corpus élargi aurait sans doute donné des résultats plus fiables.

7 CONCLUSION

Dans la présente communication, nous avons essayé d'identifier l'auteur du texte intitulé *Les électeurs en survêtements* qui a suscité de vives réactions lors de sa publication. Pour l'analyse, nous avons eu recours à la méthodologie de machines à vecteurs de support dans le cadre de laquelle nous avons observé les indices lexicaux et les indices de lisibilité. Les résultats de l'analyse montrent que :

- la puissance prédictive pour le slovène repose sur la variabilité du vocabulaire, la formule Brunet et la fréquence relative des hapax,
- parmi les 21 auteurs potentiels, il semble fort probable que l'auteur G a écrit le texte controversé.

Comme il s'agit d'une étude de cas authentique, 75 textes produits par 21 auteurs représentent un corpus plutôt limité. Cette étude aurait beaucoup gagné si on avait pu préalablement réaliser une analyse plus élaborée des indices linguistiques fiables pour la langue slovène tels que ceux que l'on connaît pour le français ou l'anglais.⁷

Cette analyse témoigne de l'immense complexité d'un texte écrit ou oral : non seulement l'auteur ne peut pas entièrement contrôler sa production linguistique, de même, au niveau de l'analyse, il est impossible d'appréhender toutes les structures qu'il a utilisées par une seule approche linguistique ou statistique. C'est pourquoi il est grand temps que la linguistique de corpus et l'apprentissage automatique conjuguent leurs efforts au profit d'une approche pluridisciplinaire à fort potentiel.

Sources primaires

Texte sur *Les électeurs en survêtements* :

<http://www.delo.si/assets/media/other/20111211//Prispevek%20Toma%C5%BEa%20Majerja.pdf>

Archives du site SDS :

<http://www.sds.si/arhiv?id=12>

Outil d'annotation morphologique automatique pour le slovène :

<http://oznacevalnik.slovenscina.eu/Vsebine/SI/SpletniServis/SpletniServis.aspx>

Bibliographie

ARGAMON, Shlomo/Shlomo LEVITAN (2005) « Measuring the usefulness of function words for authorship attribution. » In: A. Bia (éd), *Proceedings of ACH/ALLC 2005*. Victoria BC : Association for Computing and the Humanities, 1–3.

7 Un projet de recherche est actuellement consacré à la description des indices linguistiques à partir desquels il est possible d'attribuer un texte slovène à un auteur potentiel : pour plus d'informations, lire la présentation sur le site <http://www.trojina.si/vsebine/14/Current%20projects?b=11>

- BRUNET, Étienne (1988) « Une mesure de la distance intertextuelle : la connexion lexicale. » *Le nombre et le texte. Revue informatique et statistique dans les sciences humaines* 24, 81–116.
- BUCKS, Romola/Sameer SINGH/Joanne M. CUERDEN/Gordon K. WILCOCK (2000) « Analysis of spontaneous, conversational speech in dementia of Alzheimer type: Evaluation of an objective technique for analysing lexical performance. » *Aphasiology* 4/1, 71–91.
- DOVIĆ, Marijan (2002) « Podbevšek in Cvelbar: Poskus empirične preverbe namigov o plagiatorstvu. » *Slavistična revija* 50, 233–249.
- HONORÉ, Antony (1979) « Some Simple Measures of Richness of Vocabulary. » *Association of Literary and Linguistic Computing Bulletin* 7, 172–177.
- LABBÉ, Cyril/Dominique LABBÉ (2003) « La distance intertextuelle. » *Corpus* 2, 1–16.
- LIMBEK, Marko (2008) « Usage of Multivariate Analysis in Authorship Attribution: Did Janez Mencinger Write the Story »Poštena Bohinčeka«? » *Metodološki zvezki* 5/1, 81–93.
- LUYCKX, Kim/Walter, DAELEMANS (2005) « Shallow text analysis and machine learning for authorship attribution. » In: T. Van der Wouden (éd), *Proceedings of the Fifteenth Meeting of Computational Linguistics in the Netherlands*. Leiden : Leiden University, 149–160.
- MENDENHALL, Thomas Corwin (1887) « The characteristic curves of composition. » *Science* IX, 237–249.
- STAMATATOS, Efsthios (2009) « A Survey of Modern Authorship Attribution Methods. » *Journal of the American Society for Information Science and Technology* 60/3, 538–556.
- ZWITTER VITEZ, Ana (2012) « Authorship Attribution: Specifics for Slovene. » *Slavia Centralis* 5/1, 75–85.

Résumé

LE DÉCRYPTAGE DE L'AUTEUR ANONYME : L'AFFAIRE DES ÉLECTEURS EN SURVÊTEMENTS

Durant les dernières décennies, les recherches sur l'attribution de l'auteur ont fait un progrès remarquable en raison d'une demande croissante dans les domaines du droit (plagiats), de la criminologie (lettres de menace), des études littéraires (pseudonymes) et des recherches mercatiques (stratégies publicitaires).

L'article propose l'analyse d'un texte intitulé *Les électeurs en survêtements* et sa comparaison avec 75 textes produits par 21 auteurs connus. La méthodologie se fonde sur les machines à vecteurs de support qui permettent de définir la distance ou la proximité entre différents textes selon les indices de lexique et de lisibilité textuelle. Les résultats démontrent que les particularités de l'un des auteurs rejoignent celles du texte controversé selon la variabilité du vocabulaire, la formule Brunet et la fréquence relative des hapax.

Les résultats de l'analyse soulignent l'importance du lien entre la linguistique de corpus et l'apprentissage automatique, ce qui permettra aux deux disciplines de profiter des grandes potentialités de cette approche pluridisciplinaire.

Mots-clés : attribution de l'auteur, linguistique de corpus, électeurs en survêtements

Povzetek
NA SLEDI ANONIMNEMU AVTORJU:
AFERA VOLIVCEV V TRENIRKAH

V zadnjih desetletjih je ugotavljanje avtorstva besedil doživelo velik razmah, saj prinaša izrazito aplikativne rezultate na področju prava (plagiatorstvo), kriminologije (grozilna pisma), literarnih študij (psevdonomi) in tržnih analiz (strategije oglaševanja).

V prispevku analiziramo besedilo, imenovano »Volivci v trenirkah«, in ga primerjamo s 75 besedili 21 znanih avtorjev. Analiza temelji na metodi podpornih vektorjev (SVM), ki omogočajo določanje razlik in podobnosti med primerjanimi besedili na podlagi značilk besedišča in berljivosti. Rezultati kažejo, da so specifične enega izmed opazovanih avtorjev precej podobne besedilu neznanega izvora glede na raznolikost besedišča, Brunetovo formulo in relativno frekvenco hapaksov v besedilu.

V sklepu poudarimo pomembnost povezovanja korpusnega jezikoslovja in strojnega učenja, s katerim lahko obe področji doživita nov razmah in izkoristita izjemno moč tega interdisciplinarnega pristopa.

Ključne besede: ugotavljanje avtorstva besedil, korpusno jezikoslovje, volivci v trenirkah

À PROPOS DES DEUX TRADUCTIONS DE LA *COURONNE* DES SONNETS DE FRANCE PREŠEREN VERS LE FRANÇAIS

1 INTRODUCTION

Vladimir Pogačnik, professeur de la langue et linguistique française au Département des langues et littératures romanes, à l'Université de Ljubljana, a aussi enseigné le slovène à l'INALCO en tant que professeur associé de 1992 à 1996. Linguiste reconnu, il est réputé pour ses traductions de la poésie slovène vers le français.

Il a traduit, entre 1979 et 2012, plusieurs œuvres de la littérature slovène en commençant par la prose, avec les extraits des romans de jeunesse *Le Nid de frelons* de Ivo Zorman et *Le Manuel du vadrouilleur* de Slavko Pregl (Livre slovène 1979) ainsi que la poésie des poètes contemporains, parmi lesquels Dane Zajc dans plusieurs éditions (cf. 1997) et *Quatre poètes slovènes* dans l'édition bilingue (Dane Zajc, Niko Grafenauer, Vera Pejović et Peter Semolič). Le dernier ouvrage traduit est le livre pour la jeunesse de Vitomil Zupan *Le Manteau fantôme* en 2012.

Les traductions de la poésie de France Prešeren et de sa *Couronne des sonnets*, qui, par sa forme élaborée ainsi que son contenu sophistiqué, présente un grand défi pour tout traducteur, ont été effectuées entre 1990 et 2000 et publiées dans plusieurs recueils, parmi lesquels les éditions de 1996 (*Sonetni venec*), *Poèmes* (Collection Prešeren dans le monde, vol. 3) de 1999, *Patrimoine littéraire européen : anthologie en langue française* en 1999.

Après avoir abordé le thème de la traduction vers la langue étrangère, nous analyserons sa traduction de la *Couronne des sonnets* de France Prešeren qui sera comparée dans la suite à une autre traduction vers le français, à notre sens, beaucoup moins réussie.

Dans son ouvrage, Daniel Gile (2005 : 180–182) discute « la règle largement majoritaire dans les milieux de traducteurs qui visent la qualité la plus élevée », qui est « la traduction exclusivement vers la langue maternelle » (Gile: *ibid.*). Il pense néanmoins à certains pays où le marché exige un travail dans les deux sens et où les traducteurs sont parfois obligés de traduire vers une langue étrangère. Nike Kocijančič Pokorn (2003) adopte une approche plus pragmatique, défendant la thèse que les traducteurs non-natifs travaillant en partenariat avec des locuteurs natifs peuvent produire des traductions tout à fait adéquates. C'est en effet la tradition dans notre pays, ce qui a été démontré aussi par Vladimir Pogačnik et son œuvre de traducteur. Il reste toutefois à respecter les limites d'une telle démarche. Nous en reparlerons dans la dernière partie de l'article.

* *Adresse de l'auteur*: Filozofska fakulteta Univerze v Ljubljani, Oddelek za prevajalstvo, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. Mél : mojca.brezar@ff.uni-lj.si

2 ANALYSE STYLISTIQUE DU SONNET COMME BASE DES STRATÉGIES DE TRADUCTION

2.1 Forme du sonnet

Selon B. A. Novak (2004), le sonnet représente, depuis sa création au XII^e siècle jusqu'à nos jours, le sommet de la poésie européenne. Cette forme poétique a même survécu à la révolution en poésie qui s'est effectuée à la rupture des XIX^e et XX^e siècles (Novak 2004 : 41). Avec deux quatrains à la forme symétrique et deux tercets apportant un peu plus de liberté, le sonnet est alors une forme stricte, mais en même temps assez souple et adaptable à différents courants littéraires.

France Prešeren n'est pas le premier poète slovène à avoir écrit des sonnets (la primauté va à Jovan Vesel Koseski), pourtant c'est lui qui a canonisé sa forme (Novak 2004). La réception du sonnet italien par France Prešeren démontre une approche sélective : la distribution des rimes riches représente le schéma canonique classique ABBA ABBA CDC DCD qu'il a rempli avec sa vision romantique du monde (Novak 2004 : 40). Le vers utilisé selon le choix de Prešeren est l'hendécasyllabe iambique, selon le modèle italien de Pétrarque tellement cher à Prešeren, qui s'est confirmé dans la langue slovène comme forme canonique aussi pour les générations à venir et reste en vigueur dans la poésie slovène, avec quelques modifications minimales, jusqu'au XXI^e siècle (Novak 2004).

Le sonnet français, à partir de ses premières apparitions chez Clément Marot ou plus tard à l'école de Lyon avec Louise Labé, était composé de décasyllabes. Avec Ronsard et Du Bellay, les sonnets prennent comme base l'alexandrin (Novak 2004 : 37) qui devient le vers canonique.

Le vers slovène et le vers français étant composés d'un nombre différent de syllabes, le traducteur a donc deux possibilités : soit de choisir de transmettre la tradition littéraire slovène aux Français et donc suivre le schéma métrique de l'hendécasyllabe, soit de puiser dans la tradition française et adopter l'alexandrin pour base de traduction.

Les remarques de Boris Paternu, le plus important théoricien et historien littéraire de Prešeren, sont très pertinentes pour tout traducteur. Paternu (2001) souligne la possibilité de la liberté de la traduction, mais en même temps la nécessité de sa loyauté à l'expression poétique de l'œuvre traduite.

Il met en valeur la forme élaborée chez Prešeren dont le but, selon la poétique de Matija Čop, était de créer la haute poésie cultivée et libre qui pourrait accepter les principes de la création poétique en utilisant les formes représentatives de la poésie européenne qui se sont instaurées à partir de l'antiquité et de la renaissance et dont le rayonnement n'a pas encore apparu dans la langue slovène avant lui (Paternu 2001 : 14–15). Le sonnet (et sa forme telle qu'elle a été développée par Pétrarque) a été mis au centre de ce projet artistique car Čop et Prešeren considéraient cette forme poétique comme un moyen contre la barbarisation de la langue (Paternu *ibid.* : 14).

Les attributs stylistiques et artistiques majeurs de la poésie de Prešeren qu'il faut, selon Paternu (2001 : 16), prendre en considération lors d'une traduction sont :

- la musicalité de la langue de Prešeren.
- la richesse des métaphores, due à leur multiple provenance. Chez Prešeren, nous pouvons rencontrer des métaphores de la tradition biblique, de l'Antiquité, du Moyen

Âge, de la Renaissance, du Baroque, du classicisme ainsi que du romantisme. Il ajoute sa note personnelle avec le paradoxe et l'oxymore comme tropes de base.

- la composition des textes poétiques. Chez Prešeren, on rencontre une stricte architecture de la poésie signe de la norme classique. Quelques chercheurs ont d'ailleurs souligné les lois mathématiques sous-jacentes à sa poésie, notamment A. Žigon et J. Puntar (d'après Paternu 2001 : 17).

D'un côté, le contenu de la poésie de Prešeren va vers le chaos et la dissonance, tandis que la forme reste d'autant plus ordonnée. L'harmonie et la dissonance s'entremêlent (Paternu *ibid.*). Une forme qui exige encore plus de discipline formelle est la couronne des sonnets. Celle de Prešeren est composée, en guise d'amour courtois, de 14 sonnets et d'un 15^e sonnet, le sonnet magistral avec acrostiche, et représente le sommet de sa création poétique. Pour le démontrer en traduction, il faut tenir compte aussi bien du contenu que de la forme.

2.2 Stratégies du traducteur

Vladimir Pogačnik a mené une analyse approfondie de la forme et du contenu de la *Couronne des sonnets* de Prešeren avant d'aborder le travail de traduction (Pogačnik 2000). Ses recherches sont présentées dans le recueil sur la traduction de Prešeren vers les langues étrangères où il aborde les difficultés particulières de la traduction de la *Couronne des sonnets* de F. Prešeren dans trois traductions, celle de Lucien Tesnière, celle de Viktor Jesenik et Marc Alyn et la sienne.

La plus ancienne est la traduction de Lucien Tesnière, datant des années 20 du XX^e siècle, qui a été retrouvée au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris (Pogačnik 2000 : 355). La deuxième variante de la *Couronne des sonnets* en français a été élaborée par Viktor Jesenik et Marc Alyn et publiée en 1972 à Paris. La troisième traduction a été élaborée par Vladimir Pogačnik et est parue en 1996 à Celje (Mohorjeva družba), puis en 1999, dans l'anthologie *Patrimoine littéraire européen* (De Boeck Université). Le premier traducteur était locuteur matif du français possédant une bonne connaissance du slovène ; Viktor Jesenik était bilingue et conseillé par le français natif Marc Alyn tandis que Vladimir Pogačnik, de langue maternelle slovène, a absolument tenu à être conseillé dans ses traductions par la lectrice de français en Slovénie Jacqueline Ferrari, le poète français Robert Vigneau et Florence Gacoin Marks, alors étudiante en lettres et en slovène (Pogačnik 2000).

La problématique se profile au niveau de la question de la forme et du contenu (Pogačnik 2000 : 356). Les conclusions que Vladimir Pogačnik tire de l'analyse sont les suivantes :

- la traduction de L. Tesnière n'est pas un équivalent formel des sonnets de Prešeren. Tesnière écrit en vers libre rythmé qui devient, de temps en temps, un alexandrin. Au niveau du contenu, sa traduction est fidèle au flux de la pensée de Prešeren ;
- les deux traductions récentes, de Jesenik et de Pogačnik, ont pris pour vers l'alexandrin que Pogačnik (2000 : 358) qualifie d'ailleurs comme la seule forme acceptable pour le public français ;

- mais seule la 3^e traduction tient rigoureusement compte de la forme du sonnet et de la rime (2000 : 358). L'innovation de Pogačnik (2000 : 362) apporte la traduction des épithètes par des noms abstraits.

Il est évident que la traduction de Pogačnik se donne pour but de reproduire parfaitement en français le contenu comme la forme de la couronne des sonnets de Prešeren, pour reproduire son caractère unique aussi bien pour les Français.

Mais il existe une 4^e traduction de Prešeren par K. Mičević qui a vu jour en 2001 et, de ce fait, n'a pas été mentionnée dans l'étude. Celle-ci va à l'encontre de toutes les règles de la traduction de la poésie ainsi que de la norme du français. Nous en reparlerons dans la suite en analysant la réception des traductions des deux premiers sonnets de la *Couronne des sonnets* de Prešeren ainsi que du sonnet magistral dans la traduction qu'en donnent Vladimir Pogačnik et Kolja Mičević.

3 ANALYSE DE LA RÉCEPTION DES TRADUCTIONS DE LA *COURONNE DES SONNETS* DE PREŠEREN PAR LES LOCUTEURS NATIFS

Dans le cadre de cet article, nous avons aussi analysé la réception de deux traductions de *Sonetni venec* de France Prešeren : la traduction de Vladimir Pogačnik, sous le titre *La couronne des sonnets*, parue dans deux éditions en 1996 et 1999, et *La guirlande des sonnets* de Kolja Mičević, parue dans le recueil des poésies de France Prešeren, *l'Ultime aimée* en 2001. Le premier, le deuxième et le quinzième sonnet (le sonnet magistral qui forme l'acrostiche) ont été comparés.

À la sortie des traductions de Mičević, une bataille s'est déclenchée dans le quotidien *Delo* et dans sa rubrique *Književni listi* qui a tenté d'être apaisée en faveur de Mičević, obtenant son épilogue dans la monographie sur les traductions de Prešeren (voir Ožbot 2001) où B. A. Novak avoue publiquement l'admiration qu'il porte à la traduction de Pogačnik (renonçant ainsi implicitement à ses attaques antérieures et à son apologie du français moins normatif de Mičević).

Du point de vue théorique, les stratégies de traduction de Pogačnik sont clairement expliquées dans son article (cf. Pogačnik 2000) et aussi prises en compte dans sa traduction de Prešeren. Quant à la traduction de Mičević, il n'y a pas de trace dans ses écrits qui expliquerait ses stratégies de traduction – sauf le fait qui est souvent mentionné que la traduction s'est déroulée à partir d'une langue source étrangère vers une langue cible étrangère, ce qui est une stratégie inhabituelle dans les milieux traduisants. À première vue, les deux traductions gardent la forme du sonnet ainsi que l'acrostiche du sonnet magistral. La rime est régulière aussi bien chez Pogačnik que chez Mičević. Le nombre des pieds est bien différent – tandis que Pogačnik s'est imposé la rigueur de l'alexandrin, chez Mičević il y a en général de 10 à 12 pieds. L'alliage du contenu avec la forme, subtilement atteint chez Pogačnik, fait parfois défaut chez Mičević.

Mais comme toute traduction commence sa vie au sein du public et des lecteurs, nous avons voulu mesurer les réactions du public français face à la comparaison des deux traductions de Prešeren, celle de Pogačnik et celle de Mičević.

3.1 Enquête

L'enquête a été élaborée entre 2004 et 2006 parmi des locuteurs français natifs, à l'aide d'un questionnaire précédé d'une courte introduction concernant les traductions de Prešeren, en vue de les évaluer. Les poèmes présentés étaient le 1^{er} et 2^e sonnet ainsi que le sonnet magistral dans deux traductions, celle de Pogačnik et celle de Mičević (voir l'Annexe pour les deux textes).

La population totale enquêtée était de 32 personnes. Des 32 échantillons de l'enquête obtenus : 17 ont été remplis par des étudiants en lettres, locuteurs natifs du français (de l'université Paris XII – Créteil, au cours du séminaire du professeur Francis Claudon) ; le reste concerne des professeurs de français à des niveaux différents, du collège à l'université (11, parmi lesquels un professeur de littérature française, un professeur de traduction et une agrégée de lettres modernes), et des lecteurs férus de littérature (4), leurs professions étant orthophoniste, bibliothécaire (2), responsable du service culturel de la mairie.

Les questions suivantes ont été posées :

1. Dans chacune des traductions, est-ce que vous comprenez le message du texte ? (cocher oui ou non pour les noms de Pogačnik et Mičević).
2. Est-ce que vous comprenez la totalité du texte ?
3. Est-ce qu'il y a des parties du texte qui gênent la compréhension (au niveau lexical et au niveau grammatical ainsi qu'au niveau stylistique).
4. Si la réponse à la question précédente est affirmative, pourriez-vous souligner ces parties dans le texte ?
5. Dans laquelle des deux traductions le rythme est-il plus adapté à la pensée ? Pourriez-vous le justifier ?
6. Laquelle des deux versions vous donne plus de plaisir esthétique ?
7. Seriez-vous tenté, après la lecture de ces traductions, de connaître plus sur l'oeuvre et la vie de l'auteur de cette poésie ?
8. Auriez-vous d'autres remarques à nous communiquer ?

Le questionnaire était accompagné de l'original slovène et des deux traductions du 1^{er} et du 2^e sonnet ainsi que du sonnet magistral (voir l'annexe à la fin de l'article).

3.2 Le survol des réponses

En réponse à la question 1 concernant le message du texte, nous avons obtenu 32 réponses positives en faveur de Pogačnik et presque autant de réponses négatives pour Mičević. La question 2, qui portait sur la compréhension de la totalité du texte, a donné les mêmes résultats. Un des enquêtés tend même à expliciter : « Dans la traduction de Pogačnik, tout est compris dès la 1^{ère} lecture ».

Pour la question 3, portant sur les éléments grammaticaux, lexicaux et stylistiques qui gênaient la compréhension, quelques constats concernent le nombre fréquent d'inversions du sujet chez Mičević, l'impératif du verbe « voir » chez Pogačnik. En général, les éléments gênants se sont concrétisés en réponse à la question 4. Nous avons obtenu les remarques suivantes :

Aucun vers n'a été souligné chez Pogačnik. Pourtant, deux des enquêtés ont mentionné que le mot *tortil* de Pogačnik les gênait, ainsi que le vers *Oteront de leurs coeurs les pesantes ceintures* et le syntagme « *fidélité pérenne* » qu'une lectrice a trouvé bizarre. Comme les deux lecteurs qui étaient eux-mêmes professeurs de l'université (l'un de traduction, l'autre de littérature) n'y trouvaient aucun inconvénient, nous osons constater que les vers les plus recherchés semblent être trop sophistiqués pour les Français eux-mêmes.

Chez Mičević, les vers qui ont été soulignés comme particulièrement gênants étaient :

Poète tien aux Slovènes lie guirlande nouvelle où l'on ne sait pas, à l'oreille, si *tien* vient du verbe *tenir*- en français moderne, l'interprétation du *tien* comme déterminant possessif n'est pas normative. La forme pronominale pourrait s'utiliser en tant que valeur stylistique mais pas dans ce cadre. Aussi le vers *De lui surgit en lui par une voie telle* a été jugé incompréhensible (on ne sait pas qui est qui). Dans *Récit de mes plaies et l'éloge de ton nom*, on note l'absence de l'article, d'un côté, et la présence de l'autre. Il semble que Mičević essaie d'atteindre le nombre de syllabes voulues en jouant avec les déterminants.

La forme *Il se peut que* est trop familière et apparaît à côté des formes du passé simple, réservées à la langue écrite. Les registres de la langue ne sont pas correctement en place. Aussi, le vers *Vents violents dont maint toit natal gèle* était jugé incompréhensible ; les lecteurs se demandaient si le toit qui couvre les vents violents est gelé ou bien que signifie le toit natal du vent. De même, les vers suivants ont été soulignés comme non compréhensibles :

Après naîtra leur fleur de plus rare choix ; Dans le suivant le précédent on reconnaît ; Guirlande de poésie – poète est comme elle ; De leurs coeurs dures ceintures ôteront.

L'un des enquêtés, professeur de français, donne pourtant la réponse suivante concernant le texte de Mičević : « Ce ne sont pas des fautes mais une syntaxe difficile car très bouleversée par rapport à l'ordre prosaïque des mots. On perd le sens du texte à force de vouloir reconstituer un fil narratif du propos. »

La question 5, qui porte sur le rythme du sonnet, reste dans trois cas sans réponse car les destinataires affirment ne pas connaître la langue slovène. Pour la plupart des autres, la traduction de Pogačnik donne plus de plaisir esthétique et, par conséquent, envie d'en connaître plus sur Prešeren – ce qui n'est pas le cas avec Mičević. Une lectrice parle de la fluidité versificative de Pogačnik et souligne l'importance des hémistiches dans sa traduction. Il y a aussi les réponses à la question quelle traduction semble meilleure :

« Celle de Pogačnik, car le rythme de certains vers fait penser à une « guirlande » ;
« Pogačnik se récite mieux à voix haute, les pieds tombent mieux, il n'en manque pas. » (par rapport à la traduction de Mičević) ;

« Le rythme est plus adapté dans la traduction de Pogačnik, car elle ne nécessite pas plusieurs lectures contrairement à celle de Mičević » ;

« Pogačnik s'essaie à l'alexandrin et y réussit convenablement (j'ignore si le texte original a un rythme régulier). Mais Mičević semble vraiment faire du n'importe quoi » ;

« La 2^e traduction (de Mičević) casse trop la pensée, il faut se casser la tête pour saisir. »

Pourtant, la traduction de Mičević trouve un éloge :

« Chez Mičević, absence de métrique régulière, or ce sonnet appartient à la prosodie originale. Traduction liant le poème vers l'époque médiévale plutôt qu'elle n'évoque le romantisme du 19^e siècle. »

Les réponses à la question 6 (laquelle des traductions donne plus de plaisir esthétique) vont à l'unanimité en faveur de Pogačnik, tandis que la traduction de Mičević décourage. Deux des réponses soulignent la qualité de la traduction de Pogačnik :

« La version de Pogačnik donne plus de plaisir esthétique pour le rythme.

Pogačnik – petite musique mélancolique peut-être un peu sage. »

La réponse à la question 7, demandant si la traduction donne envie de connaître plus sur la vie et l'œuvre du poète donne la plupart des réponses en faveur de la traduction de Pogačnik : sa traduction donne plus de plaisir esthétique et, par conséquent, plus d'envie de connaître France Prešeren – ce qui est rejeté dans le cas de Mičević. Quelques lecteurs reconnaissent ne pas aimer le courant romantique et préférer la poésie moderne. 4 personnes parmi les enquêtés confirment que le courant du romantisme et la poésie de Prešeren les laissent indifférents. Ils préfèrent à leur tour Bonnefoy, Jaccottet, Mallarmé, et la modernité.

Les réponses détaillées à la question 8 nous disent parfois plus sur leurs auteurs que sur la traduction, c'est la partie libre de l'enquête permettant aux enquêtés de s'exprimer sur la réception subjective du sonnet qu'ils venaient de lire :

« Le plus gros défaut de Mičević est qu'il mêle des tours de français classique – ou même plus anciens – à des tours de langue parlée actuelle. Cela crée un déséquilibre qui présente un poète du XIX^e siècle comme un auteur de la 2^e moitié du XX^e. Les efforts déployés pour trouver des rimes sont parfois désespérés et désespérants. De manière générale, sa langue sonne faux – et sa traduction aussi. » (professeur de traduction) ;

« Chez Pogačnik, Prešeren sonne comme Ronsard, il est acceptable au public français. » (professeur de littérature) ;

« La musicalité de la langue française est beaucoup mieux ressentie et restituée chez Pogačnik. ») ;

« Le sonnet traduit par Mičević est moins compréhensible et partant plus poétique » ;

« Chez Mičević, quelques réussites stylistiques mais l'ensemble est très fastidieux à lire (trop de sujets inversés) et on perd le sens du message de vue. » ;

« Mičević est plus près du texte, plus littéral, il me fait penser au poète russe Mandelstam ... Poésie guirlande de fleurs et musicalité très mallarméenne. » (la personne en question affirme avoir la connaissance de base de russe) ;

« La traduction de Pogačnik est plus facile à lire mais moins originale, moins moderne. Elle correspond peut-être davantage à l'époque où ont été écrites ces pensées » (professeur de français, qui affirme plus loin « le romantisme et le lyrisme ne me parlent pas ») ;

« La traduction de Mičević rend l'émotion plus violente (et c'est la version de Mičević qui donne plus de plaisir esthétique).» ;

« La version de Mičević m'a quand même plu par le travail intellectuel de compréhension qu'elle nécessite. Le fait que certains mots ne semblent pas « à la bonne place », à la relecture, n'est pas une gêne mais contribue à l'effet poétique (ex. dernier vers). » ;

« La traduction de la poésie étant chose difficile, ne peut-on pas envisager une tentative qui s'attaquerait au fond, une tentative sans rime mais où le traducteur essaierait de rendre les images employées. Il me semble du reste que Pogačnik s'y emploie, tente de restituer une certaine musique et y parvient. Je suppose qu'on ne dispose que de ces deux traductions à l'heure actuelle ? Je me demande en tout cas pourquoi Mičević s'est amusé à massacrer Prešeren : la traduction de Pogačnik paraît fort convenable (et pas du tout insultante pour le poète) à la locutrice native que je suis. » .

4 CONCLUSION

L'analyse grammaticale, stylistique et celle de la réception de la traduction de Prešeren auprès du public français démontrent la qualité de la traduction de la *Couronne des sonnets* par Vladimir Pogačnik grâce à son analyse stylistique de Prešeren et à l'intériorisation du sonnet français. Chez Mičević, le problème de l'expression dans un français qui n'est pas conforme à la norme et au standard apparaît au premier plan ; le mélange de différents registres ne présente pas un avantage. En fait, une telle traduction va à l'encontre des principes que Prešeren même s'est donné avec Matija Čop. Dans la plupart des théories de traduction, on n'ouvre même pas la question de la normativité défailante, tellement l'expression en langue correcte et soignée va de soi.

La volonté que montre B. A. Novak de présenter Prešeren comme unique (Novak 2001 : 28–29) a plus d'espoir dans le cadre d'une traduction qui est linguistiquement correcte, qui est donnée en forme élaborée et qui transmet les idées de la poésie traduite ainsi que ses particularités formelles, ce qui est le cas de la traduction de Vladimir Pogačnik. En fait, la comparaison de ces deux traductions démontre que le respect de la norme est de rigueur et obligatoire pour une traduction qui veut être réussie. L'opinion qui prévaut est que Mičević massacre la poésie de Prešeren. Cependant, contrairement à toute attente, la traduction de Mičević trouve aussi quelques éloges à son tour.

Nous pouvons constater que les lecteurs sont imprévisibles. Même pour un public cultivé, la couronne des sonnets sous sa forme qui comporte l'acrostiche ne semble pas être très connue en France – la plupart des lecteurs enquêtés n'ont pas vraiment compris le sens du sonnet magistral et lient le mot « couronne » ou « guirlande » à la simple expression poétique.

Ce qui était la préoccupation majeure de nos traducteurs et théoriciens littéraires (Pogačnik 2000, Paternu 2001, Novak 2001), à savoir l'influence du rythme sur la pensée de Prešeren, ne compte pas dans les yeux des destinataires qui pensent ne pas pouvoir en juger sans connaître le slovène. L'analyse de cette composante a montré que tous les lecteurs ne se rendaient pas compte de la spécificité de la forme et du rythme.

Le projet de traduction de Prešeren semble revêtir une importance nationale surtout pour les Slovènes qui encouragent les traductions vers les langues étrangères en vue de la promotion de leur culture. Mais il faut savoir pour qui et pourquoi les faire. Les traductions qui présentent des défauts dans la langue cible sont loin de permettre une bonne présentation de la littérature nationale. Et pour Vladimir Pogačnik, cela a toujours été une évidence.

Bibliographie

- GILE, Daniel (2005) *Traduction, la comprendre, l'apprendre*. Paris : P.U.F.
- KOCIJANČIČ POKORN, Nike (2003) « The (in)competence of a native speaker in theory of translation. » In : D. Kelly (éd), *La direccionalidad en traducción e interpretación : perspectivas teóricas, profesionales y didácticas*. Granada: Editorial Atrio, 115–137.
- NOVAK, Boris A. (2004) *Sonet*. Ljubljana : DZS.
- NOVAK, Boris A. (2001) « Verzifikacijski problemi prevajanja Prešerna v angleščino in francoščino. » In : M. Ožbot (éd), 19–30.
- OŽBOT, M. (éd) (2001) *Prevajanje Prešerna – Prevajanje pravljic: 26. prevajalski zbornik*. Ljubljana : Društvo slovenskih književnih prevajalcev, 19–30.
- PATERNU, Boris (2001) « Vprašanje Prešernovega jezika. » In : M. Ožbot (éd), 13–18.
- POGAČNIK, Vladimir (2000) « Sonetni venec v treh francoskih inačicah. » In : B. Paternu (éd), *Prešernovi dnevi v Kranju : simpozij ob 150-letnici smrti dr. Franceta Prešerna, od 2. do 5. februarja 1999 na Fakulteti za organizacijske vede v Kranju*. Kranj : Mestna občina, 355–364.
- POGAČNIK, Vladimir (2001) « Gazele v francoskih prevodih – oblikovni vidik. » In : M. Ožbot (éd), 125–137.
- PREGL, Slavko (1979) « Manuel du vadrouilleur. » *Livre slov.* 17/3–4, 65–67.
- PREŠEREN, France (1999) *Poèmes*. Éd. F. Pibernik/F. Droic. Kranj/Klagenfurt : Municipalité/Hermagoras.
- PREŠEREN, France (1999) « La couronne de sonnets. » In : J. Polet (éd), *Patrimoine littéraire européen : anthologie en langue française. 11a, Renaissances nationales et conscience universelle : 1832–1885 Romantismes triomphants*. Paris/Bruxelles : De Boeck & Larcier : Département De Boeck Université, 185–192.
- PREŠEREN, France (2001) *L'Ultime aimée*. Choix et traduction du slovène Kolja Mičević.
- SEMOLIČ, Peter (1995) « Regard par-delà la mer : Grado. » *Le Pont détruit : Écrits de Bosnie, Croatie, Kosovo, Macédoine, Serbie, Slovénie...* Paris : L'Association Méditerranéens, 210.
- ZAJC, Dane (1997) « Poèmes. » *Courr. Cent. int. étud. poét.* 214/215, 51–67.
- ZAJC, Dane/Brane MOZETIČ (éd) (2001) « Le grand taureau noir. Boule de cendre. Asskalla. Blanc. Scorpius. » *Estuaire (Qué.)* 104, 59–67.

- ZAJC, Dane/Niko GRAFENAUER/Vera PEJOVIĆ/Peter SEMOLIČ (1997) *Štirje slovenski pesniki = Quatre poètes slovènes : Dane Zajc, Niko Grafenauer, Vera Pejović, Peter Semolič*. Ljubljana : Nova revija.
- ZORMAN, Ivo (1979) « Nid de frelons. » *Livre slov.* 17–3/4, 3–6.
- ZUPAN, Vitomil (2012) *Le manteau fantôme. Aux couleurs de l'Europe*. Paris/ Munich : Circonflexe/Internationale Jugendbibliothek.

Annexe

L'ORIGINAL ET LES DEUX TRADUCTIONS QUI SERVAIENT DE BASE À L'ENQUÊTE

France Prešeren

I.

Poet tvoj nov Slovencem venec vije,
'z petnajst sonetov ti tako ga spleta,
da »magistrale«, pesem trikrat peta,
med drugim skupaj veže harmonije.

Iz njega zviraj, vanjga se spet zlije
po vrsti pesem vsacega soneta;
prihodnja v prednje koncu je začeta;
enak je pevec vencu poezije:

vse misli zvirajo 'z ljubezni ene,
in kjer ponoči v spanji so zastale,
zbude se, ko spet zarja noč prežene.

Ti si življenja moj'ga magistrale,
glasil se, z njega, ko ne bo več mene,
ran mojih bo spomin in tvoje hvale.

II.

Ran mojih bo spomin in tvoje hvale
glasil Slovincem se prihodnje čase,
ko mi na zgodnjem grobu mah porase,
v njem zadnje bodo bolečine spale.

Prevzetne, kakor ti dekleta zale,
ko bodo slišale teh pesem glase,
srca železne djale preč opase,
zvesto ljubezen bodo bolj spošt'vale.

Vremena bodo Kranjcem se zjasnila,
jim milši zvezde bodo zdaj sijale,
jim pesmi bolj slovite se glasile;

vendar te bodo morebit' ostale
med njimi, ker njih poezije mile
iz srca svoje so kali pognale.

XV. MAGISTRALÉ

Poet tvoj nov Slovincem venec vije,
Ran mojih bo spomin in tvoje hvale,
Iz srca svoje so kali pognale,
Mokrocvetiče rožce poezije.

Iz krajev niso, ki v njih sonce sije;
Cel čas so blagih sapic pogreš'vale,
Obdajale so utrjene jih skale,
Viharjev jeznih mrzle domačije.

Izdihljaji, solze so jih redile,
Jim moč so dale rasti neveselo.
Ur temnih so zatirale jih sile.

Lej, torej je blede njih cvetje velo,
Jim iz oči ti pošlji žarke mile,
In gnale bodo nov cvet bolj veselo.

Pogačnik

I

Je tresse une couronne aux Slovènes, pour toi
Filant quinze sonnets de façon à former
Le sonnet magistral aux vers trois fois chantés
Qui lient en harmonie quinze chants à la fois.

Chacun de ces sonnets suit une même voie ;
Il sourd du magistral, puis vient s'y ressourcer,
La fin du précédent est reprise en entrée,
Le poète est pareil au tortil qu'il emploie.

Ses pensées prennent source en un unique amour,
Et là où le sommeil de la nuit les fit siennes
Elles vont s'éveiller quand renaîtra le jour.

Du sonnet de ma vie tu es la souveraine,
Quand je ne serai plus, retentira toujours
Un souvenir mêlant ta gloire avec ma peine.

II

Un souvenir mêlant ta gloire avec ma peine.
Vibrera en ces lieux dans les siècles futurs.
Quand ma tombe précoce envahie de verdure
Bercera les douleurs qui maintenant m'aliènent.

Des filles comme toi, charmantes et hautaines
De ces chants entendant les voix et les murmures,
Ôteront de leurs cœurs les pesantes ceintures
Par respect pour l'amour, fidélité pérenne.

Les Slovènes iront vers les temps plus radieux,
Les étoiles pour eux deviendront plus sereines,
Leurs chants entonneront des refrains plus glorieux.

Il se peut que ces vers néanmoins leur parviennent.
Pour avoir retenti en échos mélodieux :
Le cœur les a éclos, sonnets qui fleurs deviennent.

MAGISTRAL

Je tresse une couronne aux Slovènes, pour toi
Un souvenir mêlant ta gloire avec ma peine.
Le cœur les a éclos, sonnets qui fleurs deviennent,
Inflétriçables fleurs d'un poétique émoi.

À distance des lieux où le soleil flamboie,
Privées elles restaient de vive et frêle haleine,
Recluses dans les tours des rochers moraines,
Impassibles foyers où l'orage foudroie.

Mes larmes, mes soupirs étaient leur nourriture :
Ils donnaient peu de force aux poésies en pleurs.
Captives opprimées d'une saison obscure.

Or vois, dans ces bourgeons, est venue la pâleur :
Veuillent tes yeux verser leurs rayons doux et purs,
Alors combien plus gaies viendront les jeunes fleurs.

Mičević

I

Poète tien aux Slovènes lie guirlande nouvelle,
De quinze sonnets il va la couronner,
Car le magistral, chant en trois tours donné,
Harmonieusement les autres tous mêle

De lui surgit, en lui par une voie telle
Se jette le chant de chacun des sonnets;
Dans le suivant le précédent on reconnaît ;
Guirlande de poésie – poète est comme elle ;

Chaque pensée d'un seul amour sourd,
Et là où reposait dans un sommeil profond
Elle se réveille, dès que renaît le jour.

De toute ma vie tu es le « magistral » dont
Les sons seront là, moi absent déjà, pour
Récit de mes plaies et l'éloge de ton nom.

II

Récit de mes plaies et l'éloge de ton nom
Aux Slovènes, puisque viendra ce temps,
Quand la mousse couvrira ma tombe dans
Laquelle mes maux présents dormiront.

Belles comme toi, les filles au haut front,
En écoutant les voix de tous ces chants,
Pour l'amour fidèle respecter vraiment,
De leurs cœurs dures ceintures ôteront.

L'époque aux Carniolais sera plus claire,
Les étoiles pour eux plus propices seront,
Leurs chants sonneront mieux que naguère ;

Il se peut que néanmoins ils resteront
Parmi elles, car ces poésies tant chères
Impatientes poussèrent du cœur profond.

XV. LE SONNET MAGISTRAL

Poète tien aux Slovènes lie guirlande nouvelle,
Récit de mes plaies et l'éloge de ton nom.
Impatientes poussèrent du cœur profond.
Maintes roses de la poésie toutes frêles.

Ignorant les pays, où soleil étincelle,
Celles-ci manquaient de doux souffle bon
Osant vivre parmi les rocs en abandon,
Vents violents dont maint toit natal gèle.

Allaitées de soupirs, de pleurs constants
Joignirent leur élan à ces faibles voix
Usées par les forces de très durs moments.

Leurs fleurs sont pâles, vois-les, vois ;
Jette-leur, de tes yeux, les rayons plaisants,
Après naîtra leur fleur de plus rare choix.

Résumé

À PROPOS DES DEUX TRADUCTIONS DE LA *COURONNE DES SONNETS* DE FRANCE PREŠEREN VERS LE FRANÇAIS

L'œuvre du professeur Vladimir Pogačnik présente, outre ses articles scientifiques, un nombre considérable de traductions du slovène vers le français, en prose comme en poésie. Son œuvre inclut aussi des traductions d'histoires courtes et un conte pour enfants. Son apport à la traduction vers le français le plus important est sans doute *La Couronne des sonnets* de F. Prešeren où les stratégies de traduction employées trouvent une explication traductologique. Nous allons analyser sa traduction de la *Couronne des sonnets* de Prešeren ainsi que sa réception par les lecteurs français en la comparant avec une autre traduction effectuée par Kolja Mičević. Une analyse stylistique et syntaxique parle en faveur de la traduction de Pogačnik, telles sont aussi les réactions des lecteurs français cultivés qui ont participé à l'enquête.

Mots-clés : traduction vers la langue étrangère, traduction littéraire, sonnet, la couronne des sonnets, France Prešeren

Povzetek

O DVEH PREVODIH PREŠERNOVEGA *SONETNEGA VENCA* V FRANCOŠČINO

Delo prof. dr. Vladimirja Pogačnika poleg številnih znanstvenih člankov s področja leksikologije in skladnje vključuje tudi precej prevodov slovenskih avtorjev v francoščino – od kratkih zgodb prek otroške literature do poezije. Višek njegovega prevajalskega delovanja je nedvomno prevod Prešernovega Sonetnega venca, kjer je prevodne rešitve slogovno in prevodoslovno utemeljil. V članku bomo analizirali njegov prevod in recepcijo tega prevoda med francoskimi bralci vzporedno s skoraj sočasnim prevodom istega Prešernovega dela izpod peresa Kolje Mičevića, ki je bil v slovenskih krogih deležen več objav kot Pogačnikov prevod. Poglobljena slogovna in skladenjska analiza seveda govori v prid Pogačnikovemu prevodu, taki so tudi odzivi kultiviranih slovenskih bralcev, ki smo jih anketirali za potrebe raziskave.

Ključne besede: prevajanje v tuji jezik, prevajanje poezije/literarno prevajanje, sonet, sonetni venec, France Prešeren

TRADUIRE MADAME VERDURIN

1 MADAME VERDURIN

Madame Verdurin, épouse d'industriel, hôtesse tyrannique qui traite les habitués de son salon comme des « fidèles » et leur ordonne de se comporter en « camarades », peut être considérée comme un des *personnages saillants* du monde romanesque de Marcel Proust. Qui plus est, elle l'est dans le sens balzacien du terme.¹ Inutile de dire que l'ambition de Proust n'a jamais été de peindre une fresque de la société contemporaine à l'instar de la *Comédie humaine*.² Grâce à l'abondance de détails, l'œuvre proustienne est perçue – non pas comme une fresque, mais comme une arabesque démesurée; d'autre part, malgré la verbosité qui devrait déplaire aux admirateurs de Mme de Lafayette, les romans de Proust s'inscrivent dans la tradition du roman d'analyse.³

Pourtant, les protagonistes de la *Recherche* ne sont pas dépourvus de contexte socio-historique. Leurs drames, ou bien leurs comédies intimes se déroulent à une époque historique bien définie. En cela au moins, Proust est un romancier éminemment traditionnel. Pour employer l'expression de Nathalie Sarraute : ses héros sont *comblés de biens de toute sorte, entourés de soins minutieux*.⁴ Cette démarche essentiellement

* *Adresse de l'auteur* : Filozofska fakulteta Univerze v Ljubljani, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. Mél : katarina.marincic@ff.uni-lj.si

1 *J'ai exprimé souvent mon plan dans cette seule phrase: une génération est un drame à quatre ou cinq mille personnages saillants. Ce drame c'est mon livre* (Balzac à Hippolyte Castille, 1846).

2 *Balzac's aim as a novelist had been to paint a sociological canvas of his time, to produce an inventory of French society in the first half of the nineteenth century. Proust, however, observes and analyses essentially the interior world of his characters set against a background of selected exterior, actual events which provide an authentic sociological backcloth for his novel in the period commencing some twenty years after Balzac's death. /.../ So successful is this method that boundaries become blurred and the reader may easily be lulled into believing that a fictional character, such as Mme Verdurin, actually existed.* (Gamble 2006 : 7)

Vous êtes extraordinaire, mon cher Proust ! Il semble que vous ne parliez que de vous, et vos livres sont aussi peuplés que la Comédie humaine ; /.../ vous ne nous présentez vos personnages qu'incidemment et par raccroc pourrait-on dire, mais nous les connaissons bientôt aussi profondément que le Cousin Pons, Eugénie Grandet ou Vautrin. (Gide 1988 : 108)

3 Après être revenu sur son mauvaise opinion initiale, André Gide constate que le style de Marcel Proust ne s'oppose pas à l'esthétique classique: *Si détaillé que soit Proust, je ne le trouve jamais prolixe; si abondant, jamais diffus.* (Ibid. : 106)

4 Ainsi N. Sarraute à propos du *personnage du roman*: *Il était très richement pourvu, comblé de biens de toute sorte, entouré de soins minutieux ; rien ne lui manquait, depuis les boucles d'argent de sa culotte jusqu'à la loupe veinée au bout de son nez. Il a, peu à peu, tout perdu:*

réaliste n'est même pas le seul trait qui lie le roman proustien aux grands romans français du XIX^e siècle. Les familiers du monde balzacien, ainsi que les lecteurs de Flaubert et de Zola, reconnaîtront le procédé narratif à travers lequel maint personnage de la *Recherche*, tout en gardant son individualité, *son caractère qui n'appartient qu'à lui*, obtient une fonction illustrative. Le narrateur, ou bien l'écrivain, se sert d'une *figure saillante* pour donner un visage concret à une force sociale.

Dans ce contexte, Mme Verdurin est un exemple on ne peut plus illustratif. Les manuels d'histoire littéraire lui assignent unanimement la fonction de *représenter* la bourgeoisie, de servir de pendant à la Duchesse de Guermantes, *représentante* de l'aristocratie, et, en fin de compte, de *trionpher* sur celle-ci.⁵

Le triomphe de Mme Verdurin n'est cependant pas sans ambiguïté. Dans le premier roman du cycle, elle règne sur un salon bourgeois que Vladimir Nabokov qualifie de *philistin* ;⁶ dans *Le Temps retrouvé*, nous la rencontrons (i.e. le narrateur la rencontre) sous un nouveau nom : deux fois veuve, elle avait épousé en troisième noce le Prince de Guermantes.

Malgré l'énorme richesse de son premier mari, Madame Verdurin est boudée par les aristocrates auxquels elle donne, de sa part, un qualificatif tout à fait explicite : « les ennuyeux ». Ce défi, quoique saugrenu, n'est ni sans dignité ni sans lucidité. Ironiquement, Madame Verdurin, devenue Princesse de Guermantes, ne triomphe pas par son bon sens bourgeois, mais par son snobisme, son ambition de parvenir. Elle triomphe, pour ainsi dire, en déménageant du Faubourg Saint-Honoré au Faubourg Saint-Germain, en devenant elle-même « une ennuyeuse ». La vraie gagnante n'est donc ni la bourgeoisie ascendante ni l'aristocratie en déclin, ni Mme Verdurin ni la Duchesse de Guermantes. Les changements dans la société, opérés et personnifiés par les deux femmes, prennent l'aspect d'un compromis pas nécessairement pourri, mais certainement un peu ridicule. Mme Verdurin avait jadis décroché sa mâchoire pour avoir trop ri ; devenue Princesse de Guermantes, elle prend soin de garder en place son dentier qui claque.

L'évolution de Madame Verdurin à travers les sept volumes de la *Recherche* démontre le double caractère de l'écriture proustienne. Proust, écrivain intimiste par son tempérament artistique, a néanmoins créé un monde romanesque susceptible d'analyse sociologique ; tout en vivant en reclus pendant la dernière période de sa vie, il était un témoin vigilant de son époque.

À part cela, le personnage de Madame Verdurin présente un exemple par excellence de la verve comique de Proust. Doux et raffiné quand les circonstances internes du récit le demandent (notamment dans les parties rapportant les souvenirs d'enfance du

ses ancêtres, sa maison soigneusement bâtie, bourrée de la cave aux grenier d'objets de toute espèce, jusqu'aux plus menus colifichets, ses propriétés et ses titres de rente, ses vêtements, son corps, et, surtout, ce bien précieux entre tous, son caractère qui n'appartenait qu'à lui, et souvent jusqu'au son nom. (Sarraute 1956 : 12)

5 *If Oriante, the Duchess de Guermantes, represents the decline of the aristocracy at the turn of the Century, Mme Verdurin represents the ruthless ascendancy of the bourgeoisie.* (Alexander 2007 : 67)

6 *In the first part of the work, one encounters Mme Verdurin's philistine salon in the days when it was frequented by Swann.* (Nabokov 1980 : 210)

narrateur), l'humour proustien prend très souvent un tour grotesque (Cf. Brunel 1997). Pourtant, qu'il s'agisse de la mâchoire décrochée de Mme Verdurin, de son dentier claquant, ou bien d'un accès soudain de vulgarité dans lequel le baron de Charlus choque son jeune ami en l'appelant *petite fripouille*,⁷ le narrateur proustien étale ces détails sans une trace d'hostilité. Sa méchanceté – car il est méchant – est singulièrement détachée. C'est cette passivité, cette manière de glisser sur les choses les plus grotesques de la même façon que sur les plus sublimes, qui lui permet d'établir une sorte d'équilibre, une sorte de justice poétique dans son monde romanesque.

Il n'y a aucun doute que Mme Verdurin soit une personne risible. Pourtant, elle n'est pas complètement ridicule. En dehors de son côté grotesque, elle possède un côté sublime. Son enthousiasme pour l'art, par exemple, est authentique. À la différence de sa rivale aristocratique qui ne reçoit que des artistes bien établis, elle a assez de courage, et parfois assez d'instinct, pour en chercher et découvrir de nouveaux. *Last but not least*, son salon est dreyfusard.⁸

2 UN CODE ENTRE GUILLEMETS

Dans sa célèbre étude (*Proust et les signes*, 1964), Gilles Deleuze constate que l'œuvre de Proust *est fondée, non pas sur l'exposition de la mémoire, mais sur l'apprentissage des signes* (Deleuze 1998 : 11). Ces signes opèrent à plusieurs niveaux dont le premier est celui de la mondanité :

Le premier monde de la Recherche est celui de la mondanité. Il n'y a pas de milieu qui émette et concentre autant de signes, dans des espaces aussi réduites, à une vitesse aussi grande. Il est vrai que ces signes eux-mêmes ne sont pas homogènes. A un même moment ils se différencient, non seulement d'après les classes, mais d'après des «familles d'esprit» encore plus profondes (*Ibid.* : 12).

Certes, l'espace dans lequel opère Mme Verdurin est parmi les plus restreints dans la Recherche ; sa *famille d'esprit* est parmi les plus étroitement liées. Pourtant, bien que nous acceptions sans réserve la thèse de Deleuze selon laquelle chaque *famille d'esprit* dans le monde proustien possède ses propres *hiéroglyphes* indéchiffrables pour les non-initiés⁹, le cas de Mme Verdurin, aussi typique et illustratif qu'il soit, nous paraît, au même temps, spécifique.

7 /.../ je fus bien étonné de l'entendre me dire, en me pinçant le cou, avec une familiarité et un rire vulgaires: /Mais/ on s'en fiche bien de sa vieille grand'mère hein? petite fripouille! (A l'ombre des jeunes filles en fleurs : 412).

8 Pour ajouter un argument positiviste : les personnages historiques d'après lesquels Proust aurait formé ce personnage romanesque sont, sans exception, des femmes qui jouent un rôle positif dans sa vie réelle : ainsi Mme Arman de Caillavet, muse et compagne d'Anatole France, et Madeleine Lemaire, peintre des roses, pour n'en citer que deux.

9 /.../ les signes des Verdurin n'ont pas cours chez les Guermantes, inversement le style de Swann ou les hiéroglyphes de Charlus ne passent pas chez les Verdurin (*Ibid.* : 11).

Parmi les codes dans lesquels s'expriment les personnages de la *Recherche*,¹⁰ celui de Mme Verdurin est le seul qui se définit par négation. Après avoir été refusée par les cercles aristocratiques, Mme Verdurin prend soin de former un front anti-Guermantes. Pour offrir un contraste aussi fort que possible avec les « ennuyeux » du Faubourg Saint-Germain, elle cherche à créer dans son salon une atmosphère de bohème et de simplicité bonhomme. Ses exaltations, ses affectations, ses maniérismes, ses familiarités envers les « fidèles », sont des effets voulus. La posture de Mme Verdurin n'est peut-être pas très élégante, elle est pourtant étudiée, réfléchie. Par contre, ses adversaires avaient depuis longtemps intériorisé leurs poses aristocratiques. Si tant est que la Duchesse de Guermantes et son cousin Charlus s'opposent à l'esprit bourgeois, ils le font en essayant de l'ignorer. À l'occasion de leur rencontre sur la plage de Balbec, le baron de Charlus conseille au jeune Marcel de *s'abstenir d'exprimer des sentiments trop naturels pour n'être pas sous-entendus*.¹¹ La première règle de comportement aristocratique serait donc la réticence. Madame Verdurin, par contre, développe l'habitude d'insister, avec énormément d'emphase, sur les sentiments les plus naturels. Intelligente ou non, de bon ou de mauvais goût, cette attitude est belliqueuse. (Le comportement de Charlus ne l'est pas. Ses glissements dans le registre vulgaire comme, par exemple, l'emploi déjà cité du mot *fripouille*, ne sont que des excentricités d'un décadent.)

Dans la célèbre ouverture du récit de l'amour de Swann, Proust prend grand soin de nous familiariser avec le monde des Verdurin : démarche logique, puisque la vie intime du protagoniste sera si fortement influencée par les habitudes, par les règles de cette petite société. Le style rhétorique de l'hôtesse fait partie de cette présentation. Le narrateur cite, entre guillemets, toute une série d'expressions excentriques et maniérées, régulièrement employées par les époux Verdurin.

Sans aucun doute, l'ironie indiquée par l'emploi des guillemets est surtout celle de l'auteur/narrateur.¹² Pourtant, le langage du « petit noyau », le système de signes établi par Mme Verdurin, impénétrable pour les « ennuyeux », accessible aux « fidèles », est fondé sur le principe de répétition : la citation (plus exactement : l'auto-citation) en fait partie essentielle. Certes, Mme Verdurin ne serait pas capable d'analyser les procédés stylistiques dont elle se sert. Elle en est consciente, bien que ce soit à un niveau instinctif ; plus consciente que, par exemple, son amie et protégée Odette, dont les paroles, rapportées sans guillemets, témoignent d'une anglomanie tout à fait irréfléchie.¹³

3 TRADUIRE MADAME VERDURIN

Le vocabulaire des Verdurin est restreint et répétitif : cela va de pair avec leur genre de sociabilité, avec le fait qu'ils considèrent leurs amis et leurs protégés comme des

10 Y compris, par exemple, le code secret des homosexuels (cf. Pogačnik 2003).

11 *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 412.

12 Sur l'emploi stylistique des signes de ponctuation chez Proust cf. Vitez (2003).

13 - *Puisque vous le voulez, répondit Odette sur un ton de marivaudage, et elle ajouta: vous savez que je ne suis pas fishing for compliments (Du côté de chez Swann, 226 ; cf. Karlin 2005 : 5).*

« fidèles ». La règle primordiale de leur maison est la simplicité : ils n'invitent pas à dîner, chez eux, on a (tout simplement !) « son couvert mis », l'habit noir est défendu entre « copains », etc.¹⁴ À vrai dire, cette manière de vivre est en contradiction avec leur énorme richesse. Parallèlement, leur manière de parler, leur choix de mots et surtout l'inventaire des expressions qu'ils emploient régulièrement n'est pas tout à fait conforme à leur niveau intellectuel. Dans ce sens, leur cas est opposé à celui de la servante Françoise, femme intelligente mais mal éduquée, qui est toujours prête à courir des risques linguistiques, à incorporer dans son petit univers des fragments d'un monde qu'elle connaît mal, auquel elle n'appartient pas et, surtout, qui ne lui appartient pas.¹⁵ L'effet comique produit dans les deux cas provient de la même source : la bonhomie des Verdurin est aussi fausse, aussi feinte que le cosmopolitisme de Françoise.

Des effets stylistiques si étroitement liés aux circonstances socio-historiques sont difficiles à transposer d'une langue dans une autre : aussi consciencieux que soit le traducteur, il semble presque inévitable qu'une partie en soit perdue dans la traduction. Il ne s'agit pas ici du niveau du développement d'une langue, mais plutôt du degré de stratification d'une société. Même à l'époque de la première publication de l'œuvre de Proust, les distinctions entre « le côté de Guermantes », « le côté de chez Swann » et le monde des Verdurin devaient être beaucoup moins évidentes pour un lecteur allemand, anglais (ou bien slovène) que pour un lecteur français. (Le même vaut, bien sûr, pour le monde des Buddenbrooks dans le roman de Thomas Mann. Preuve étonnante du fait que la langue présente parfois le moindre des obstacles : les Buddenbrook de la première génération, le grand-père Johann (appelé Jean) et son épouse ont l'habitude de converser en français : cela n'empêche pas que les mœurs et les usages du monde hanséatique, ainsi que son tempérament et son humour, restent étrangers au lecteur français.¹⁶

Dans les trois versions du célèbre passage de la *Recherche* que nous avons étudiées (la version anglaise de Moncrief, Kilmartin et Enright ; allemande d'Eva Rechel-Mertens ; slovène de Radojka Vrančič), nous pouvons discerner un effort considérable pour recréer le parler des Verdurin. Il est pourtant évident que le but primordial des traducteurs n'était pas de transposer le salon du Faubourg Saint-Honoré dans un autre contexte socio-culturel – pour le rendre plus accessible aux lecteurs non-français. L'essentiel, dans les trois cas, semble avoir été de préserver les connotations psychologiques du style des Verdurin, en premier lieu son caractère affecté. Les maniérismes stylistiques font partie du profil psychologique de n'importe quel personnage proustien.

14 Cf. *Du côté de chez Swann*, 223–4.

15 Cf. p.ex. Karlin (2005 : 20). *./.../ an occasion for which Françoise has also insisted on the very best York ham – itself the subject of an elaborate linguistic joke, since not only does she think it is 'New York' ham, but mispronounces it 'Nev'York'.*

16 *« ./.../ Nun! als Geschäftsmann weiss ich, was faux-frais sind, – faux-frais! » wiederholte er mit grimmigem pariserischen Gurgel-r. (Buddenbrooks, 47). « Na also! Punktum! N'en parlons plus! En avant! Ins Bett! » (Ibid. : 49). Ou bien, pour citer un exemple mieux connu, la fameuse première phrase de *La Guerre et la Paix*: *Eh bien, mon prince, Gênes et Lucques ne sont plus que des arapages, des поместья, de la famille Buonaparte.**

Le caractère essentiel de style des Verdurin, c'est l'esprit de l'exagération. Par conséquent, les trois traductions sont, chacune à sa manière, des traductions « exagérées ». Les quelques exemples suivants, tirés des premières pages d'*Un amour de Swann*, illustrent - non pas trois solutions d'un problème, mais plutôt trois approches à la même solution.

La traductrice allemande, la plus fidèle dans le sens stricte du terme, accorde beaucoup de poids à la « préciosité » de Madame Verdurin. Ainsi dans l'exemple suivant où « un amour » devient « ein Schätzchen » :

(...) *Mme de Crécy, que Mme Verdurin appelait par son petit nom, Odette, et déclarait être « un amour »*¹⁷

(...) *Madame de Crécy, die Madame Verdurin mit ihrem Vornamen Odette anredete und als « ein Schätzchen » bezeichnete*

La traduction slovène va tout à fait dans la même direction.¹⁸

(...) *gospo de Crécy, ki (...) ji je gospa Verdurinova rekla kratkomalo Odette in o njej trdila, da je « pravi srček »*¹⁹

Les traducteurs anglais, d'autre part, insistent sur le côté familial, voire populaire du langage de M. Verdurin. Dans les deux cas cités, leurs solutions paraissent extrêmes en comparaison avec celles adoptées par les traductrices allemande et slovène :

Pour faire partie du petit « noyau », du « petit groupe », du « petit clan » des Verdurin, une condition était suffisante, mais elle était nécessaire : il fallait adhérer tacitement à un Crédo dont un des articles était que le jeune pianiste, protégé par Mme Verdurin cette année-là et dont elle disait : « Ça ne devrait pas être permis de savoir jouer Wagner comme ça ! », « enfonçait » à la fois Planté et Rubinstein

To admit you to the “little nucleus”, the “little group”, the “little clan” at the Verdurins, one condition suffices, but that one was indispensable: you must give tacit adherence to a Creed one of whose articles was that the young pianist whom Mme Verdurin had taken under her patronage that year and of whom she said “Really, it oughtn't to be allowed, to play Wagner as well as that!” licked both Planté and Rubinstein hollow

Um zum “kleinen Kreis”, der “kleinen Gruppe”, den “kleinen Clan” des Verdurins zu gehören, genügte eine, freilich unerlässliche Bedingung: man hatte stillschweigend ein Credo zu übernehmen, zu dessen Glaubenssät-

17 *Unterwegs zu Swann*, 227.

18 La traduction anglaise, dans l'exemple cité, semble aller dans une mauvaise direction: *a Mme de Crécy, whom Mme Verdurin calls by her Christian name, Odette, and pronounces a «love»* (*Swann's Way*, 266).

19 *V Swannovem svetu*, 197.

zen gehörte, dass der junge Pianist, den Madame Verdurin in jenem Jahr protegierte und von dem sie zu sagen pflegte: "Es sollte wirklich nicht erlaubt sein, dass jemand so Wagner spielen kann!" sowohl Planté wie Rubinstein "aussteche"

Če si hotel biti sprejet v »ožji krog«, v »zaključeno družbo«, v »bratovščino« Verdurinovih, si moral izpolniti le en pogoj, a temu se ni bilo mogoče izogniti: moral si molče priseči na credo, ki je v enem svojih členov trdil, da mladi pianist, ki je bil tistega leta posevni varovanec gospe Verdurinove in o katerem je pravila: »Prepovedati bi morali, da zna kdo tako igrati Wagnerja!«, «poseka» Plantéja in Rubinsteina hkrati²⁰

S'il ne jouait pas, on causait, et l'un des amis, le plus souvent leur peintre favori d'alors, « lâchait », comme disait M. Verdurin, « une grosse faribole qui faisait esclaffer tout le monde »

If he was not going to play they talked, and one of the friends – usually the painter who was in favour there that year – would "spin", as M. Verdurin put it, "a damned funny yarn that made 'em all split with laughter"

Wenn er nicht spielte, plauderte man, une einer der Freunde, meist der zur Zeit besonders in Gunst stehende Maler, gab dann, wie Monsieur Verdurin es nannte, "ein tolles Ding zum besten, dass die Zuhörer vor Lachen den Mund nicht wieder zubrachten!"

Če ni igral, so se pogovarjali, in ta ali oni od prijateljev, navadno slikar, ki je bil ravno tedaj v čisljih, se je, kot je rekel gospod Verdurin, »iznebil kakšne tako debele, da je vse zijalo«²¹

Tandis que les traducteurs anglais semblent par endroits chercher le pendant de la bonhomie forcée du style des Verdurin dans la langue populaire, la traductrice slovène, dans sa recherche du pittoresque, opte pour un langage considéré comme «vieilli». Ainsi dans le cas – plutôt exceptionnel d'ailleurs – où elle traduit l'expression «nouvelle recrue» par le mot «novak», peu connu et pour ainsi dire jamais utilisé en slovène moderne, et non pas par le mot courant «rekrut» (employé dans la traduction anglaise, évité par la traductrice allemande).

Toute « nouvelle recrue » à qui les Verdurin ne pouvaient pas persuader que les soirées des gens qui n'allaient pas chez eux étaient ennuyeuses comme la pluie, se voyait immédiatement exclue.

20 *Du côté de chez Swann*, 223 ; *Swann's Way*, 266 ; *Unterwegs zu Swann*, 227 ; *V Swannovem svetu*, 197.

21 *Du côté de chez Swann*, 224 ; *Swann's Way*, 266 ; *Unterwegs zu Swann*, 228 ; *V Swannovem svetu*, 198.

Vsak »novak«, ki ga Verdurinovi niso mogli prepričati, da so večerni sprejemi ljudi, ki niso zahajali v njihovo hišo, dolgočasni kot jesensko vreme, je bil takoj izključen.

Each "new recruit" whom the Verdurins failed to persuade that the evenings spent by other people, in other houses than theirs, were as dull as ditch-water, saw himself banished forthwith.

Jede "Neuerwerbung", die die Verdurins nicht davon überzeugen konnten, dass die Abendesellschaften der Leute, die nicht bei ihnen verkehrten, todlangweilig seien, sah sich gleich wieder ausgeschlossen.²²

Pour terminer, citons deux exemples où la variante slovène s'avère stylistiquement marquée à un degré supérieur que le texte français. (La version anglaise et la traduction allemande sont tout à fait conformes à l'original.)

Dès le commencement de décembre, elle était malade à la pensée que les fidèles « lâcheraient » pour le jour de Noël et le 1er janvier.

From the beginning of December she was sick with anxiety at the thought that the "faithful" might "defect" on Christmas and New Year's Days.

Von Anfang Dezember an war sie ganz krank bei dem Gedanken, ihre Getreuen könnten sie am Weihnachtstag und am 1. Januar "versetzen".

Že od začetka decembra je bila vsa bolna od strahu, da jo bodo o božiču in za novo leto tudi najzvestejši »pustili na cedilu«. ²³

*

– Vous croyez qu'elle en mourrait, votre mère, s'écria durement Mme Verdurin, si vous ne dîniez pas avec elle le jour de l'an, comme en province!

"You don't suppose she'll die, your mother," exclaimed Mme Verdurin bitterly, "if you don't have dinner with her like people in the provinces!"

"Meinen Sie, Ihre Mutter stürbe davon," rief Madame Verdurin unwirisch aus, "wenn Sie am Neujahrstag nicht bei ihr ässen wie die Leute in der Provinz?"

»Mar mislite, da bi vaša mati umrla, če na novo leto ne bi večerjali pri njej,« je osorno vzkliknila gospa Verdurinova. »To so kmečke navade.«

Par coïncidence, cette citation nous ramène aux catégories balzaciennes : *la vie parisienne, la vie de province, la vie de campagne*. Parmi toutes les notions d'un univers étranger au lecteur slovène – Faubourg Saint-Honoré, Faubourg Saint-Germain, *l'habit noir* – le mot *province* semble avoir été le plus intraduisible. Au lieu de «comme en province», la Verdurin slovène, une Verdurin inévitablement provinciale, dit «comme à la campagne».

22 *Du côté de chez Swann*, 223 ; *V Swannovem svetu*, 197 ; *Swann's Way*, 265 ; *Unterwegs zu Swann*, 227.

23 *Du côté de chez Swann*, 225 ; *Swann's Way*, 267 ; *Unterwegs zu Swann*, 229 ; *V Swannovem svetu*, 199.

Bibliographie

- PROUST, Marcel (1945) *Du côté de chez Swann*. Paris : Gallimard.
- PROUST, Marcel (1965) *V Swannovem svetu*. Trad. Radojka Vrančič. Ljubljana : Državna založba Slovenije.
- PROUST, Marcel (1992) *Swann's Way*. Trad. C. K. Scott Moncrieff, T. Kilmartin. New York: Random.
- PROUST, Marcel (2004) *Unterwegs zu Swann*. Trad. Eva Rechel-Mertens. Frankfurt am Main : Suhrkamp.
- PROUST, Marcel/André GIDE (1988) *Autour de La Recherche*. Paris : Complexe.
- MANN, Thomas (1901) *Buddenbrooks*. Berlin: Fischer.
- ALEXANDER, Patrick (2007) *Who's who in Proust*. Bloomington Ind.: Xlibris.
- BRUNEL, Patrick (1997) *Le Rire de Proust*. Paris : Champion.
- DELEUZE, Gilles (1998) *Proust et les signes*. Paris : Quadrige/P.U.F.
- GAMBLE, Cynthia (2006) « From *Belle Epoque* to First World War: the social panorama. » In : R. Bales (éd), *The Cambridge Companion to Proust*. Cambridge: Cambridge University Press, 7–24.
- KARLIN, Daniel (2005) *Proust's English*. Oxford: Oxford University Press.
- NABOKOV, Vladimir (1980) *Lectures on Literature*. New York: Harvest.
- SARRAUTE, Nathalie (1956) *L'Ère du soupçon*. Paris : Gallimard.
- POGAČNIK, Vladimir (2003) « Besedje za voajerski pogled in homoerotično spogledovanje v francoščini in slovenščini. » In : V. pogačnik/T. Smolej/G. Perko (éds), *Prevajalski opus Radojke Vrančič*. Ljubljana: DSKP, ZIFF, 35–37.
- VITEZ, Primož (2003) « Intuitivna stilizacija minevanja. » In : V. Pogačnik/T. Smolej/G. Perko (éds), *Prevajalski opus Radojke Vrančič*. Ljubljana: DSKP, ZIFF, 45–53.

Résumé

TRADUIRE MADAME VERDURIN

Comme tous les personnages de l'œuvre romanesque de Proust, Madame Verdurin, riche bourgeoise à prétentions artistiques, s'exprime dans un code. Le système de signes qu'elle emploie la caractérise psychologiquement. En même temps, c'est à travers ce système soigneusement établi qu'elle définit et défend sa position anti-aristocratique. Ce double emploi des signes (pratiqué par le narrateur aussi bien que par le personnage littéraire) présente un problème particulier pour les traducteurs. Au niveau socio-historique, certaines pertes de sens paraissent inévitables. D'autre part, les traductions que nous avons étudiées (l'anglaise de Moncrieff et Kilmartin ; l'allemande d'Eva Rechel-Mertens ; la slovène de Radojka Vrančič) témoignent d'un effort considérable pour éviter les pertes au niveau psychologique. L'affectation de Madame Verdurin est soigneusement recréée par les traducteurs qui semblent avoir compensé les pertes de contenu en accentuant le côté stylistique.

Mots-clés : Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Madame Verdurin, traductions

Povzetek
GOSPA VERDURIN V PREVODU

Kot vse Proustove literane osebe se tudi gospa Verdurin, bogata meščanka z umetniškimi pretenzijami, izraža v kodu. Sistem znakov, ki jih uporablja, jo kot lik psihološko karakterizira. Obenem gospa Verdurin z znaki, ki jih oddaja, znotraj Proustovega sveta vzpostavlja in brani svoje meščansko, protiaristokratsko stališče. Takšna dvojna raba znakov (dvojna tako s strani pripovedovalca kot s stališča literarne osebe) privede do specifičnih prevajalskih problemov. Če se po eni strani zdi, da se nekatere družbeno-zgodovinske konotacije Proustovega besedila ob prenosu v druge jezike neizbežno izgubijo, pa lahko v vseh treh obravnavanih prevodih (angleškem Moncrieffa in Kilmartina, nemškem Eve Rechel-Martens ter slovenskem Radojke Vrančič) opazimo, da se prevajalci izrazito trudijo ohraniti psihološke konotacije ter si, vsak na svoj način, prizadevajo poustvariti afektirani slog gospe Verdurinove.

Ključne besede: Marcel Proust, *V Iskanju izgubljenega časa*, gospa Verdurin, prevodi

**LE TRADUCTEUR AUX FRONTIÈRES DES DISCOURS.
LE « MONOLOGUE NARRATIVISÉ »
DANS LES DEUX TRADUCTIONS SLOVÈNES
DE MADAME BOVARY**

*« Je crois que le grand Art est scientifique et impersonnel.
Il faut, par un effort d'esprit, se transporter dans les person-
nages et non les attirer à soi. Voilà du moins la méthode »
Flaubert (lettre à Georges Sand du 15 décembre 1866).*

Bien que certains chercheurs fassent remonter son origine au Moyen Âge,¹ le « monologue narrativisé », plus connu en français sous le nom de discours indirect libre (DIL), ne s'est imposé comme procédé narratif dans le roman français qu'à partir du XIX^e siècle.² Comme le note déjà Thibaudet en 1935, c'est avec Flaubert, écrivain en ayant fait un usage permanent, que ce procédé narratif se généralise, « entre dans le courant commun du style romanesque, abonde chez Daudet, Zola, Maupassant, tout le monde » (1935 : 248).³

En reprenant la description que la linguiste Laurence Rosier propose du DIL dans son récent ouvrage de synthèse consacré au discours rapporté en français, nous sommes d'ores et déjà confrontés à la complexité de ce phénomène discursif. Ainsi, nous lisons :

Le marquage minimal du DIL se réalise, en français contemporain, par la présence conjointe d'un verbe à l'imparfait et/ou au conditionnel avec une troisième personne, généralement accompagnée d'une modalité décalée qui peut porter sur le verbe même (auxiliaire modal), sur la forme de la phrase (interrogative, surassertion), sur un complément de l'énonciation (adverbial). Cette modalité décalée fait entendre la voix d'une autre, de

* Adresse de l'auteur : Filozofska fakulteta, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. Mél : florence.gacoin-marks@guest.arnes.si

- 1 C'est notamment le cas de Bernard Cerquiglini (1984).
- 2 Nous retenons ici le terme de « monologue narrativisé » proposé par Dorrit Cohn (1981) pour sa pertinence, mais aussi en raison de son aptitude à englober les deux phénomènes discursifs qui nous intéressent : le DIL français et le discours semi-direct (« polpremi govor ») slovène.
- 3 Il nous paraît utile de rappeler quelques abréviations déjà couramment utilisées par les chercheurs et dont nous ferons usage dans la suite du texte : DIL, discours indirect libre ; DN, discours narratif ; DD, discours direct, DI, discours indirect. Nous y ajouterons l'abréviation DSD pour désigner le « discours semi-direct », la forme slovène du monologue narrativisé.

façon plus (DIL mimétique) ou moins discordante (DIL narratif) avec le contexte narratif. (2008 : 90)⁴

Le DIL se définit donc par son hybridité tant au niveau strictement grammatical qu'énonciatif. Ainsi, du point de vue grammatical, le DIL est bel et bien un discours hybride alliant deux éléments apparemment très distincts, voire incompatibles : d'un côté, la troisième personne et la concordance des temps propres au DI et, de l'autre, le lexique, les tournures syntaxiques et les coordonnées spatio-temporels déictiques du DD. Par ailleurs, ne se distinguant pas grammaticalement du DN à l'imparfait, le DIL est par nature difficilement identifiable et permet d'instaurer une ambiguïté énonciative ouvrant la porte à la polyphonie.⁵ De manière générale, et tout particulièrement chez Flaubert, seul le co(n)texte peut éventuellement permettre de trancher si le discours est pris en charge par le narrateur ou par le personnage. L'ambiguïté des temps, alliée avec la polyvalence du lexique crée une sorte de terrain flou, de *no man's land* où cohabitent les voix du narrateur (par exemple, celle de Flaubert) et celle du personnage. Bien souvent, c'est aussi dans cet entre-deux que se loge l'ironie flaubertienne, la discordance entre ce que le personnage dit et ce que le narrateur en pense. L'efficacité de ce procédé réside précisément dans le fait que cette discordance s'exprime à l'intérieur du même énoncé.

Il n'est donc pas étonnant que commentateurs et chercheurs de tous les domaines des études tant linguistiques que littéraires se soient intéressés à cette forme de discours, essayant par des approches variées de l'appréhender, de comprendre tant son fonctionnement linguistique que son efficacité littéraire et d'observer son devenir dans les traductions de la littérature française en langues étrangères.⁶ Cette dernière question semble avoir suscité l'intérêt de nombreux chercheurs,⁷ mais n'a jusqu'à présent

4 Sans contester la pertinence de la définition proposée par Jacqueline Authier-Revuz, qui voit dans le DIL non une forme de discours indirect mais « une forme à part entière, originale, qui n'est pas à traiter en termes de DD-DI » (1992 : 38), nous préférons nous en tenir à la définition plus grammaticale de Laurence Rosier, plus propre à éclairer les problèmes relatifs au processus de traduction.

5 Concept introduit par Mikhaïl Bakhtine dans les années 1960 et repris par certains chercheurs dans les années 1980 pour renouveler l'étude du DIL français.

6 Comme le constate Laurence Rosier, « l'arrivée du DIL dans la réflexion linguistique repose à nouveau la question du *discours rapporté* dans son rapport au littéraire et au style, hors des sentiers grammaticaux (1999 : 42). Dorrit Cohn (1981), Claudine Gothot-Mersch (1983), Oswald Ducrot (1984) et Jacqueline Authier-Revuz (1992), pour ne mentionner que quelques noms dont les écrits assez récents ont fait date, se sont succédé pour examiner la question du DIL de points de vue très différents.

7 Voir : Kurt (2002) pour la traduction du DIL français en russe et inversement, Sawasaki (2011) pour les traductions japonaises du DIL dans *Madame Bovary* et Park/Jon (2011) pour la même question à propos des traductions coréennes. Le DIL français semble susciter chez les traducteurs des trois langues concernées par ces articles des interrogations spécifiques. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, l'article sur les traductions russes n'éclaire que peu notre propos. En effet, s'appuyant sur l'analyse de trois traductions relativement anciennes de *Bel-Ami*, *Hérodias* et *Salambô*, le chercheur s'intéresse surtout aux cas de DIL manifestes n'ayant pas été identifiés par les traducteurs. Comme nous le verrons, sauf dans des cas très rares, les deux traducteurs slovènes ont identifié le DIL et ne se différencient que dans leurs choix et dans l'interprétation des énoncés ambigus.

fait l'objet d'aucun travail de traductologie littéraire approfondi. C'est pourquoi nous nous proposons ici d'effectuer un premier travail sur le devenir du DIL français dans les traductions slovènes de la littérature française et de poser les premières constatations et conclusions sur cette problématique complexe en étudiant cette question dans les deux traductions de *Madame Bovary* éditées jusqu'à ce jour : la traduction de Vladimir Levstik, publiée pour la première fois en 1915 et rééditée à deux reprises du vivant du traducteur en 1931 et 1953, et celle de Suzana Koncut, publiée pour la première fois en 1998 et rééditée en 2010.⁸ Nous concentrerons plus spécialement notre attention sur la traduction des passages de *Madame Bovary* présentant la plus grande variété de formes temporelles : les passages où Flaubert donne à voir au lecteur par le biais du DIL la vision que chacun des deux époux Bovary a de l'avenir.⁹

1 PRÉSENTATION CONTRASTIVE DU MONOLOGUE NARRATIVISÉ EN FRANÇAIS ET EN SLOVÈNE

Avant de nous intéresser au devenir du DIL français dans les traductions slovènes de la prose française et, plus particulièrement, dans les deux traductions slovènes de *Madame Bovary*, il paraît fondamental de nous appuyer sur une analyse linguistique contrastive du monologue narrativisé en français et en slovène en rappelant les principales différences de fonctionnement entre le DIL français et son équivalent slovène appelé « polpremi govor », c'est-à-dire « discours semi-direct » (DSD). En effet, appartenant à deux codes linguistiques distincts, ces deux discours sont régis par des règles syntaxiques différentes qui les éloignent l'un de l'autre.

Mais partons de ce qui est commun à ces deux formes de discours. Le DIL et le DSD sont des formes de discours rapporté généralement exemptes de marques d'énonciation où sont employés les mêmes déictiques et temps verbaux que dans le DI, mais où le lexique, l'intonation et les registres sont ceux que l'énonciateur aurait utilisé en DD.¹⁰ La principale différence entre les deux systèmes linguistiques réside dans le fait que, en français, la proposition complétive rapportant le discours (comme toute autre complétive) doit être harmonisée avec le verbe principal dont elle dépend explicitement (DI) ou

8 Conformément à l'usage, les citations extraites des deux traductions slovènes de *Madame Bovary* proviennent des deux dernières éditions corrigées par le traducteur.

9 Les principaux passages où intervient le conditionnel à l'intérieur du DIL se situent au chapitre IX de la première partie, lorsqu'Emma sent monter son mal-être et aspire à une autre vie moins monotone, au chapitre XII de la deuxième partie, quand les époux Bovary font chacun de leur côté des projets d'avenir et qu'Emma planifie déjà son départ avec Rodolphe, et au chapitre VII de la troisième partie, quand Emma désespérée imagine la réaction de Charles à la nouvelle de sa ruine et espère que l'un de ses deux amants lui viendra en aide. Toutefois, il faut y ajouter le court passage où Emma souhaite donner naissance à un fils (chapitre III de la deuxième partie) et le long paragraphe où Charles imagine les conséquences de l'opération ratée du pied-bot sur sa carrière (chapitre XI de la deuxième partie).

10 Pour plus de détails sur le DIL français voir, entre autres, l'ouvrage de Laurence Rosier sur le discours rapporté (2008 : 90–92) ; sur le « discours semi-direct » (« polpremi govor »), voir la grammaire de Jože Toporišič, ouvrage de référence sur la langue slovène (2004 : 655, 659).

implicitement (DIL). Ainsi, un verbe au passé entraîne chez les verbes de la complétive un décalage d'un cran sur la ligne temporelle des temps. Ce qui aurait été au présent est à l'imparfait, ce qui aurait été au futur se transforme en conditionnel, etc. Et c'est là qu'apparaissent les phénomènes intéressants qui nous occuperont dans les pages suivantes.

Conformément à ce que nous venons d'écrire, en français nous écrivons :

*Pierre se lamentait. Son père était médecin, il bossait du matin au soir.*¹¹

Or, qu'il soit interprété comme relevant du DN ou du DIL, cet énoncé comporte une part d'ambiguïté : en l'absence de tout contexte, le destinataire ne peut pas savoir si le père de Pierre est toujours vivant ou non. On ne sait pas si Pierre a dit « Mon père est médecin, il boss du matin au soir » ou « Mon père était médecin, il bossait du matin au soir ».¹²

En slovène, langue ne connaissant pas la concordance des temps dans les propositions complétives dépendant d'un verbe principal au passé, les deux interprétations donnent lieu à deux énoncés différents :

- a. *Peter je tarnal. Njegov oče je zdravnik, gara od jutra do večera.* Traduction littérale : **Pierre se lamentait. Son père est médecin, il boss* du matin jusqu'au soir.
- b. *Peter je tarnal. Njegov oče je bil zdravnik, garal je od jutra do večera.* Traduction littérale et glose interprétative : *Pierre se lamentait. Son père était médecin, il bossait du matin jusqu'au soir* (mais ce n'est plus le cas aujourd'hui parce qu'il a cessé son activité ou est décédé).¹³

Quand un énoncé exprime une action future ou soumise à condition, nous écrivons en français :

1. *Pierre se vantait. Son père serait le prochain prix Nobel de médecine.*
2. *Pierre a dit qu'il achèterait une voiture. Pour ce faire, il prendrait un crédit à la banque.*

Bien que le conditionnel dans le discours indirect ait généralement une valeur purement temporelle, il n'est pas exclu qu'il puisse exprimer une hypothèse ou, plus souvent encore, une altérité énonciative.¹⁴ Dans le premier cas, on ne sait pas si Pierre a dit : « Mon père sera le prochain prix Nobel de médecine » (il en est certain) ou « Mon père serait le prochain prix Nobel » (Pierre n'en est pas sûr, il ne fait que rapporter les propos d'autres énonciateurs qu'il ne nomme pas). Même ambiguïté dans le second exemple où nous

11 Quel que soit l'origine de l'exemple cité, c'est toujours nous qui utilisons des signes typographiques spéciaux (soulignement, caractères gras, italique, etc.).

12 Cette ambiguïté est soulignée par les grammairiens et les linguistes ; voire, entre autres, Wagner/Pinchon (1991 : 392–393) et Haillet (2002 : 98).

13 Nous noterons que nous pouvons comprendre le second énoncé slovène comme relevant du DN et non du DIL ; dans ce cas, nous retrouvons la même ambiguïté qu'en français.

14 Nous reprenons ici les trois valeurs du conditionnel déterminées par Pierre Patrick Haillet (2002) : le conditionnel temporel, le conditionnel d'hypothèse et le conditionnel d'altérité énonciative.

savons pratiquement avec certitude que Pierre achètera une voiture (ici, le conditionnel d'hypothèse paraît peu probable), mais où nous ignorons si le mode de paiement envisagé (le crédit à la banque) est envisagé comme un choix définitif (style direct : « J'achèterai une voiture. Pour ce faire, je prendrai un crédit à la banque ») ou s'il est l'une des hypothèses envisagées par l'énonciateur (« J'achèterai une voiture. Pour ce faire, je prendrais un crédit à la banque»). Bien que cette seconde interprétation soit moins probable que la première (l'énonciateur préférera moduler son énoncé à l'aide d'un verbe modal comme *pouvoir* ou d'un adverbe comme *peut-être, éventuellement, ...*), elle n'est pas impossible.

En slovène, les énoncés diffèrent suivant le sens que l'on veut exprimer :

- 1a. *Peter se je bahal. Njegov oče bo naslednji Nobelov nagrajenec na področju medicine* (futur).
- 1b. *Peter se je bahal. Njegov oče naj bi bil/postal naslednji Nobelov nagrajenec na področju medicine* (conditionnel employé avec la particule *naj* exprimant l'altérité énonciative).
- 2a. *Peter je rekel, da bo/bi kupil avto. Za to bo vzel/vzame kredit na banki.*

Traduction littérale et explication : **Pierre a dit qu'il achètera/voudrais bien acheter une voiture. Pour ce faire, il prendra un crédit à la banque* (le conditionnel slovène se suffisant à lui-même pour exprimer la volonté, nous pouvons l'employer dans la première phrase de l'énoncé ; d'autre part, pour exprimer le futur dans la seconde phrase, en style indirect libre, on peut utiliser le futur ou le présent perfectif).

2b. *Peter je rekel, da bo/bi kupil avto. Za to bi/naj bi vzel kredit na banki.*

Traduction littérale et explication : *Pierre a dit qu'il achètera/voudrais bien acheter une voiture. Pour ce faire, il prendrait (à ce qu'on dit)/il prendrait (hypothèse) un crédit à la banque.* Même remarque pour la première phrase ; dans la seconde, on peut utiliser le conditionnel d'hypothèse (conditionnel seul) ou le conditionnel d'altérité énonciative (*naj* + conditionnel).

Ainsi, bien que relevant d'une forme de discours rapporté similaire, le DIL français et le DSD slovène ne sont pas tout à fait équivalents. En réalité, il serait plus exact de parler de deux formes de « monologue narrativisé » dotées de caractéristiques narratives et énonciatives distinctes au sein du texte littéraire. Dans les pages suivantes, il convient d'étudier les conséquences de ces différences engendrées par les codes linguistiques sur le processus de traduction de la littérature française en slovène et, plus particulièrement, sur la traduction de *Madame Bovary*.

2 LE DEVENIR DU DIL FRANÇAIS EN SLOVÈNE – REMARQUES GÉNÉRALES ET EXEMPLES TIRÉS DES DEUX TRADUCTIONS SLOVÈNES DE *MADAME BOVARY*

La première conséquence significative de l'absence de concordance des temps en slovène concerne l'agencement des éléments discursifs au sein du texte littéraire. À la fois temps du récit du narrateur et présent dans le passé de l'énonciateur, l'imparfait du

DI français assure une transition naturelle entre le DN et le DIL. La frontière entre les différents discours se succédant n'est pas nette, ce qui confère à l'ensemble de la scène une apparente unité narrative. Soit l'exemple suivant extrait de *Madame Bovary* :

Alors, sautant plusieurs lignes, elle aperçut :

« Dans vingt-quatre heures pour tout délai. » — Quoi donc ? « Payer la somme totale de huit mille francs. » Et même il y avait plus bas : « Elle y sera contrainte par toute voie de droit, et notamment par la saisie exécutoire de ses meubles et effets. »

Que faire ?... C'était dans vingt-quatre heures ; demain ! L'heureux, pensa-t-elle, voulait sans doute l'effrayer encore ; car elle devina du coup toutes ses manœuvres, le but de ses complaisances. Ce qui la rassurait, c'était l'exagération même de la somme (Flaubert 1998 : 558).

Dans ce court passage se succèdent DN, citation directe, DD, citation directe, DN/DIL, citation directe, DD/DIL, DIL, DN, DN/DIL. Nous constatons que les éléments indéterminés concernent le plus souvent le DN et le DIL, les deux formes de discours ayant le système temporel en partage, et que le passage de l'un à l'autre, même quand il est signalé par la ponctuation et l'utilisation des adverbess (ici : *demain* ou lieu de *le lendemain*), se fait très progressivement, sans rupture.¹⁵

Il apparaît donc clairement que le traducteur slovène sera confronté à une difficulté pratiquement insoluble. En effet, bien que les maîtres slovènes du DIL (notamment Ivan Cankar, représentant de la Moderna du début du XX^e siècle) aient fréquemment pratiqué les ruptures temporelles au sein de leurs récits (DN au passé interrompu par des passages en DIL au présent), les traducteurs, eux, hésitent parfois à établir une frontière aussi nette entre les différents types de discours, surtout quand ils traduisent un texte français où les frontières sont en quelque sorte gommées par l'ambiguïté des temps. Parfaitement compréhensible, cette hésitation a toutefois pour conséquence de réduire au moins partiellement la part de DIL au sein du texte littéraire. Si le traducteur ajoute de surcroît à cette transformation une uniformisation du lexique et des registres, le DIL se fond plus ou moins totalement dans le récit du narrateur. Pour mieux comprendre ce qui se produit dans l'une et l'autre langue, observons l'exemple suivant :

Elle aurait voulu que Charles la battît, pour pouvoir plus justement le détester, s'en venger. Elle s'étonnait parfois des conjectures atroces qui lui arrivaient à la pensée ; et il fallait continuer à sourire, s'entendre répéter qu'elle était heureuse, faire semblant de l'être, le laisser croire ! (Flaubert 1998 : 390)

15 C'est pourquoi nous ne pouvons souscrire à l'analyse du chercheur américain Stephen Ullmann qui, dans son étude consacrée au DIL chez Flaubert, voit dans le passage du DN au DIL une rupture de continuité, voire un choc pour le lecteur (1964 : 117). Opérant une révolution en douceur, le DIL est même, comme l'écrit Dorrit Cohn, « une sorte de dénominateur stylistique permettant de passer sans heurt des romans du XIX^e siècle à ceux du XX^e » (1981 : 140).

Želela je, da bi jo Charles pretepal, samo da bi ga mogla bolj upravičeno sovražiti in se maščevati nad njim. Kdaj pa kdaj se je čudila okrutnim blodnjam svojih misli; pri vsem tem pa se je bilo treba smehljati kakor doslej, poslušati svoje lastno zatrjevanje, da je srečna, in se celó hliniti srečno, da bi ji drugi verjeli! (Flaubert 1953 : 122)

Želela si je, da bi jo Charles pretepal, da bi ga vsaj mogla z večjo pravico sovražiti, se mu maščevati. Včasih je osupnila nad pošastnostjo misli, ki so ji blodile po glavi; a treba je bilo ohranjati nasmeh na ustnicah, pred drugimi ponavljati, kako je srečna, se pretvarjati, da je srečna, druge prepričati o tem! (Flaubert 2010 : 133)

Ici, le *et* initial et le point d'exclamation final sont deux marques d'oralité qui signalent clairement les frontières entre le DN et le DIL (la partie de l'énoncé que nous avons soulignée) ; ce passage d'un discours à l'autre est également annoncé – comme bien souvent chez Flaubert – par l'utilisation du point-virgule. En toute logique, une langue dépourvue de concordance des temps devrait faire commencer le passage souligné par une principale au présent et non au passé. Or, les deux traducteurs choisissent d'effacer le DIL ou, au moins, de le limiter aux infinitives qui, sans verbe conjugués ou appelant dans tous les cas des complétives au présent, ne relèvent d'aucun discours bien déterminé et permettent d'installer une certaine ambiguïté énonciative. D'un point de vue lexical, nous noterons que l'expression choisie par Levstik, « smehljati », assez neutre et pouvant être utilisée tant par le personnage en discours direct que par le narrateur du récit, renforce l'ambiguïté tandis que l'expression « ohranjati nasmeh na ustnicah » (« garder le sourire aux lèvres »), difficilement envisageable en DD, fait plus nettement basculer l'énoncé dans le DN.

Liée à la précédente, la seconde conséquence tient au fait que, comme nous l'avons vu, l'absence de concordance des temps rend le DIL slovène exempt de toute ambiguïté énonciative et donc quasiment monophonique,¹⁶ c'est-à-dire très distinct du DIL français qui, comme nous l'avons vu, se définit comme un discours polyphonique, en particulier chez Flaubert qui se plaît à gommer l'identité de l'énonciateur, à mêler sa voix à celle de son personnage. Ainsi, quand nous lisons, « N'importe ! elle n'était pas heureuse, ne l'avait jamais été. D'où venait donc cette insuffisance de la vie, cette pourriture instantanée des choses où elle s'appuyait ?... » (Flaubert 1998 : 550), nous entendons à la fois la voix d'Emma (signalée par l'exclamation de départ) et celle du narrateur (troisième personne, même temps que la narration). Seul le ton et l'intention – non perceptibles à l'écrit – pourraient permettre de les départager. Dans la suite du texte, le DIL est plus net, mais les deux premiers énoncés sont ambigus et polyphoniques, pouvant être interprétés soit comme l'exclamation du personnage prenant conscience

16 Nous disons « quasiment » parce que, comme le fait remarquer Dorrit Cohn dans son chapitre sur le « monologue narrativisé », « la référence constante à la troisième personne ne cesse de manifester la présence narrative, si discrète soit-elle » (1981 : 136). Or, le DSD slovène est bien un discours rapporté à la troisième personne.

de son malheur après s'être étourdie un temps dans les bras de Léon et déplorant la médiocrité du monde dans une question purement rhétorique, soit comme une sorte de conclusion énoncée par le narrateur à l'issue de son récit et suivie d'une véritable interrogation quant aux causes de cette situation. Les deux traducteurs slovènes, eux, n'ont pu conserver la coexistence des deux voix :

Srečna vkljub temu ni bila, ne zdaj ne prej. Odkod ta pomanjkljivost njenega življenja in to naglo gnitje vsega, na kar se je naslonila? (Flaubert 1953 : 308)

A kaj zato, srečna ni bila, ne zdaj ne nikoli prej! Kako, da je življenje tako neutješljivo, kako da vse, na kar se skuša nasloniti, takoj sprhni v nič? ... (Flaubert 2010 : 340)

Nous observons que les deux traducteurs ont attribué la première phrase au narrateur (en atténuant à des degrés divers l'expression initiale). Le premier traducteur est ensuite parvenu à conserver l'ambiguïté énonciative en choisissant dans le second énoncé une structure interrogative elliptique sans verbe ; cependant, dans la suite du texte, il est contraint de prendre parti et attribue nettement l'énonciation au personnage. En utilisant dès le second énoncé un verbe au présent, Suzana Koncut signale au lecteur le passage sans transition du DN au DSD slovène.

Enfin, à l'intérieur même d'un passage identifié comme relevant du DIL, le conditionnel peut donner lieu à plusieurs interprétations divergentes parmi lesquelles le traducteur devra trancher lui-même. C'est ce qui se produit dans l'exemple suivant :

Elle souhaitait un fils ; il serait fort et brun, elle l'appellerait Georges ; et cette idée d'avoir pour enfant un mâle était comme la revanche en espoir de toutes ses impuissances passées. (Flaubert 1998 : 371)

Želela si je sina: bil bi krepak, temnolas, ime bi mu bilo Georges. In misel, da ji je roditi otroka-moža, ji je bila kakor obet nadomestka za vso lastno onemoglost preteklih dni. (Flaubert 1953 : 101)

Želela si je sina ; močan bo in temnolas, ime mu bo Georges ; in misel, da bi rodila moškega ji je bila kakor upanje na povračilo za vse, kar ji je bilo v preteklosti nedosegljivo. (Flaubert 2010 : 109)

Cet exemple comprend un énoncé en DN interrompu par une incise en DIL précédée et suivie d'un point virgule. Or, les deux conditionnels de l'incise en DIL peuvent être interprétés de deux façons différentes : ou bien comme des conditionnels temporels, des futurs dans le passé devant être traduits en slovène par un futur, ou bien comme des conditionnels d'hypothèse appelant l'utilisation d'un conditionnel également dans la traduction slovène. Tandis que Vladimir Levstik a choisi la seconde interprétation, qui infirme la projection du personnage dans le futur mais

laisse entendre la voix d'un narrateur dubitatif, Suzana Koncut a opté pour le futur qui, en laissant entendre la voix d'Emma pour ainsi dire en style direct (le personnage se serait également exprimé à la 3^e personne dans un monologue au DDL), accroît la projection dans l'avenir et prépare la désillusion qui intervient à peine quelques lignes plus loin : « – C'est une fille ! dit Charles. / Elle tourna la tête et s'évanouit » (Flaubert 1998 : 373). Bien sûr, ce contraste est beaucoup moins fort dans le texte original, mais ici – une fois n'est pas coutume – l'absence d'ambiguïté permet un effet totalement en phase avec le sens du texte. Cependant, il est un peu dommage que la traductrice n'ait pas poussé la logique jusqu'au bout et opté pour un futur dans la phrase suivante, comme l'y autorisait l'infinitive de l'original, forme neutre pouvant être comprise dans un sens futur ou hypothétique.

Notons que, bien souvent, les trois difficultés évoquées précédemment se conjuguent et l'interprétation des temps diffère suivant que l'on a identifié le contexte comme relevant du DN ou du DIL et suivant que la voix prédominante du DIL pollyphonique est celle du narrateur, celle du personnage, voire celle de la collectivité. C'est le cas de l'un des passages centraux du roman : celui où les deux époux évoquent à tour de rôle leur vision de l'avenir.¹⁷ Nombreux sont les commentateurs et chercheurs qui se sont intéressés à ces deux pages où sont mis en parallèle et opposés les rêves des deux protagonistes. Sans entrer dans les détails, nous retiendrons que Flaubert utilise le DIL pour opposer la projection dans le futur de Charles, soutenue par une utilisation constante du conditionnel temporel, et la projection dans l'espace d'Emma, exprimée, entre autres, par l'emploi de l'imparfait à valeur de présent, puis du conditionnel temporel.¹⁸ Les deux représentations de l'avenir sont précédées par quelques lignes introductives en DN. Or, contrairement à ce que peuvent laisser entendre les commentateurs, la délimitation entre les différents discours ne va pas de soi, ce qui contraint les deux traducteurs slovènes à une interprétation visant à clarifier la composition du texte.

Le premier paragraphe, qui rapporte les rêves de Charles, a été interprété par les deux traducteurs comme étant composé d'une brève introduction en DN suivie d'un passage en DIL interrompu par deux ou trois incisives en DN (« Alors il réfléchissait », « Il se la figurait travaillant le soir auprès d'eux, sous la lumière de la lampe » et, dans la traduction de Suzana Koncut, « il y comptait, car il voulait que Berthe fût bien élevée, qu'elle eût des talents, qu'elle apprît le piano »). Dans les premières lignes du passage en DIL (jusqu'à « comment faire ? »), le conditionnel est considéré comme ayant une

17 Flaubert (1998 : 469–471), de « Quand il rentrait au milieu de la nuit... » jusqu'à « ... les auvents de la pharmacie » ; Flaubert (1953 : 212–214) ; Flaubert (2010 : 232–234). En raison de sa longueur, cet exemple n'est pas inclus dans le présent article.

18 Ainsi, par exemple, dans le second tome de son ouvrage *Conscience et roman*, Jean-Louis Chrétien écrit à ce sujet les quelques lignes suivantes : « Autrement dit, Charles pense au futur comme futur, en le projetant, et le déploie comme tel dans une temporalité effective, rythmée à la fois par les âges successifs de sa fille, et par ses propres actes inscrits dans la durée et se modifiant avec elle, tandis qu'Emma vit en imagination son voyage au présent, y est déjà, et en jouit déjà comme d'un spectacle qu'elle se donne à elle-même » (2011 : 119).

valeur purement temporelle et est traduit par un futur. En revanche, dans les lignes suivantes (depuis « Il pensait à louer » jusqu'à « la clientèle augmenterait »), les conditionnels ont été interprétés par les deux traducteurs comme exprimant l'hypothèse, ce qui, sans être la seule interprétation possible, semble bien être en accord avec la mentalité de Charles, homme ancré dans la réalité qui distingue clairement ce qui relève du futur certain et ce qui est de l'ordre de l'hypothétique.¹⁹ En slovène, le premier paragraphe de cette scène présente donc une structure très nette où narration au passé, futur et conditionnel sont clairement différenciés.

Séparés des quelques lignes introductives en DN par un passage à la ligne, les « autres rêves » qui peuplent les nuits d'Emma soulèvent d'autres interrogations. Ce paragraphe est construit en trois temps : tout d'abord, la vision du voyage (à l'imparfait du DIL, donc au « présent dans le passé »), ensuite l'installation des amants dans un lieu paradisiaque (au conditionnel, donc au « futur dans le passé ») et enfin un passage où le narrateur reprend progressivement la main au fur et à mesure que le rêve perd de son charme et se confond par, l'ennui qu'il inspire, avec les autres expériences de la vie jusqu'à la conclusion finale qui interrompt le rêve. Ce qui est intéressant est qu'aucun des deux traducteurs n'a choisi d'interpréter la première phase comme relevant du DIL et de la traduire par le DSD slovène au présent. Tous les deux ont choisi d'attribuer au narrateur cette vision pourtant directement tirée de l'esprit d'Emma et à aucun moment interrompue par l'intervention ostensible du narrateur. La seconde phase, au conditionnel chez Flaubert, donne lieu à deux interprétations différentes : tandis que Vladimir Levstik, poursuivant son DN, y voit un conditionnel modal, d'hypothèse, voire d'altérité énonciative marquant nettement la prise de distance du narrateur par rapport aux rêveries du personnage, Suzana Koncut, de son côté, y voit un conditionnel temporel et interrompt ainsi le DN pour passer en DIL. Bien qu'étant tout à fait possible, cette interprétation aboutit à une traduction où l'harmonie stylistique du passage est sérieusement mise à mal. À cet égard, il aurait sans doute été préférable de traduire la première phase de la rêverie au présent et d'enchaîner ensuite au futur. Ainsi, le texte slovène soulignerait le caractère réel et déjà réalisé de la rêverie d'Emma et la progression du rêve actualisé au retour à la platitude de la réalité, aspects absents des deux traductions dont nous avons présenté quelques extraits.

CONCLUSION

Il ressort des quelques réflexions exposées précédemment que le DIL français et le DSD slovène, bien que correspondant chacun dans son code linguistique à ce que Dorrit Cohn appelle le « monologue narrativisé », ne peuvent être considérés comme des équivalents exacts, ce qui cause aux traducteurs slovènes de la littérature française, notamment aux deux traducteurs de *Madame Bovary*, des difficultés les contraignant à

19 C'est ainsi que l'interprétait déjà le célèbre critique Albert Thibaudet dans sa monographie consacrée à Flaubert : « Tous les verbes sont dès lors, jusqu'au bout, au conditionnel, sauf ceux qui indiquent un sentiment actuel chez Charles. C'est l'état normal, sain, où ce qu'on vit est nettement séparé de ce qu'on rêve » (1935 : 252).

un travail d'interprétation d'énoncés souvent hybrides et à la recherche de compromis entre l'unité narrative des différents tableaux et la fidélité à la composition discursive caractéristique du style de Flaubert.

Ainsi, bien qu'ayant parfois opté pour des solutions différentes et n'ayant pas toujours fait preuve d'une parfaite cohérence dans leur choix, les deux traducteurs slovènes de *Madame Bovary* ont tous deux clairement identifié le DIL à l'intérieur du récit flaubertien. En dehors des différences d'interprétation, nous pouvons observer quelques constantes en partie liées à la distance temporelle séparant les deux traductions. Vladimir Levstik, dont la traduction est parue pour la première fois en 1915, a parfois cherché à éviter les changements discursifs et temporels brusques, procédé encore récent dans la littérature slovène, en ménageant des transitions ou en sacrifiant quelques courts passages en DIL au profit d'une plus grande cohésion narrative. Au contraire, au tournant des XX^e et XXI^e siècles, Suzana Koncut a plus souvent transformé le DIL français en DSD slovène sans craindre les passages abrupts du DN au DSD.

Le présent article ne fait qu'esquisser les différences entre les « monologues narrativisés » français et slovène et leurs conséquences sur la traduction du roman français en slovène. À partir de ces réflexions de base, il serait intéressant d'analyser plus en détails les stratégies adoptées par les traducteurs slovènes du roman français pour ménager des transitions entre les différents types de discours composant le récit. Par ailleurs, on ne peut contourner le questionnement inverse concernant les stratégies à adopter par les traducteurs français de la littérature slovène, plus particulièrement de l'œuvre d'Ivan Cankar, maître incontestable du « monologue narrativisé ».

Bibliographie

1.

FLAUBERT, Gustave (1998) *Madame Bovary*. In : *Œuvres*. Paris : Gallimard. [Coll. La Pléiade.]

FLAUBERT, Gustave (1953) *Gospa Bovaryjeva*. Trad. Vladimir Levstik. Ljubljana : Cankarjeva založba.

FLAUBERT, Gustave (2010) *Gospa Bovary*. Trad. Suzana Koncut. Ljubljana : Mladinska knjiga.

2.

AUTHIER-REVUZ, Jacqueline (1992) « Repères dans le champ du discours rapporté. » *L'Information grammaticale* 55/38–42.

CERQUIGLINI, Bernard (1984) « Le style indirect libre et la modernité. » *Langages* 73, 7–16.

CHRÉTIEN, Jean-Louis Chrétien (2011) *Conscience et roman, II. La conscience à mi-voix*. Paris : Minuit.

- COHN, Dorrit (1981) *La Transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*. Paris : Seuil.
- DUCROT, Oswald (1980) *Le Dire et le Dit*. Paris : Éditions de Minuit.
- GOTHOT-MERSCH, Claudine (1983) « La parole des personnages. » In : G. Genette/ T. Todorov (éds), *Travail de Flaubert*. Paris : Seuil, 199–221.
- HAILLET, Pierre Patrick (2002) *Le conditionnel en français : une approche polyphonique*. Paris : Ophrys.
- KURT, Sibylle (2002) « Les traducteurs face au style indirect libre (français-russe, russe-français). » *Revue des études slaves*, 74–2/3, 493–504.
- PARK Sunheui / JON, Sung-Gi (2011) « L'évaluation des traductions coréennes du style indirect libre dans *Madame Bovary*. » In : T. Milliaressi (éd), *De la linguistique à la traductologie*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 289–307.
- ROSIER, Laurence (1999) *Le discours rapporté: histoire, théories, pratiques*. Bruxelles-Paris : Duculot.
- ROSIER, Laurence (2008) *Le discours rapporté en français*. Paris : Ophrys.
- SAWASAKI, Hisaki (2011) « Comment traduire en japonais les styles indirect et indirect libre de *Madame Bovary* ? » *Flaubert* [revue en ligne], 6 | 2011; consulté en ligne le 29 janvier 2013 ; URL : <http://flaubert.revues.org/1541>.
- THIBAUDET, Albert (1935) *Gustave Flaubert*. Paris : Gallimard.
- TOPORIŠIČ, Jože (2004) *Slovenska slovnica*. Maribor : Založba Obzorja.
- ULLMANN, Stephen (1964) *Style in the French Novel*. New York : Barnes & Noble.
- WAGNER, Robert Léon / Jacqueline PINCHON (1991) *Grammaire du français classique et moderne*. Paris : Hachette Supérieur.

Résumé

LE TRADUCTEUR AUX FRONTIÈRES DES DISCOURS. LE « MONOLOGUE NARRATIVISÉ » DANS LES DEUX TRADUCTIONS SLOVÈNES DE *MADAME BOVARY*

Forme de discours souvent ambiguë et polyphonique dont Flaubert a généralisé l'emploi dans son écriture romanesque, en particulier dans *Madame Bovary*, le « monologue narrativisé », plus connu sous le nom de « discours indirect libre », passionne encore aujourd'hui tant les linguistes que les narratologues et pose aux traducteurs étrangers des difficultés parfois insurmontables.

Les différences entre les codes linguistiques français et slovène, notamment l'absence en slovène de la concordance des temps dans les propositions complétives, ont pour effet que, dans cette langue, le monologue narrativisé, appelé « discours semi-direct », est beaucoup plus nettement détaché des autres formes du discours coexistant dans les textes littéraires. Par ailleurs, contrairement au discours indirect libre français, il se rapporte à une instance énonciative clairement identifiée et est, de ce fait, pratiquement monophonique.

En traduisant la prose française, notamment les œuvres de Flaubert, le traducteur slovène sera donc toujours contraint de prendre parti, de poser des frontières entre les différents types de discours et de transformer le discours indirect libre français polyphonique soit en discours narratif, soit en discours semi-direct slovène monophonique. D'autre part, il sera contraint d'interpréter les formes verbales ambiguës au sein même du discours indirect libre français, en particulier le conditionnel qui, généralement strictement temporel, peut toutefois également exprimer l'hypothèse ou l'altérité énonciative.

Mots-clés : traductologie, narratologie, procédés narratifs, traduction littéraire, discours indirect libre, polyphonie, Flaubert, *Madame Bovary*

Povzetek

PREVAJALEC IN MEJE MED DISKURZI. PREVAJANJE FRANCOŠKEGA »PRIPOVEDOVANEGA MONOLOGA« V SLOVENSКИH PREVODIH FLAUBERTOVE *MADAME BOVARY*

Pripovedovani monolog (narrated monologue) je mnogokrat dvoumna in večglasna (polifonska) oblika diskurza, ki je pogosta v Flaubertovih romanih, zlasti v *Madame Bovary*. Ta postopek, ki je v francoščini znan kot prosti odvisni govor in je še danes predmet preučevanja tako jezikoslovcev kot naratologov, tujim prevajalcem francoske književnosti povzroča resne, včasih prav nerešljive težave.

Zaradi razlik med francoskim in slovenskim jezikom, zlasti zaradi odsotnosti sosledice časov med spremnim in odvisnim stavkom v odvisnem govoru oz. za veznikom »da«, se slovenski pripovedovani monolog oz. t.i. polpremi govor jasno razlikuje od drugih oblik diskurzov, ki sestavljajo književno besedilo. Slovenski polpremi govor se od francoskega prostega odvisnega govora razlikuje tudi po tem, da v njem ne moreta soobstajati pripoved pripovedovalca in poročani govor literarnega lika, kar pomeni, da je tako rekoč povsem enoglasen (monofonski).

Zaradi napisanega mora slovenski prevajalec med prevajanjem francoske proze, med drugim Flaubertovih romanov, vedno posegati v izvirno besedilo in določati meje med različnimi oblikami diskurza ter pretvoriti večglasni prosti odvisni govor bodisi v pripovedni govor bodisi v slovenski enoglasni polpremi govor. Poleg tega je prisiljen k tolmačenju dvoumnih glagolskih oblik znotraj francoskega prostega odvisnega govora, zlasti pogojnika, saj ta ne izraža vedno samo prihodnjega časa v preteklosti.

Ključne besede: prevodoslovje, naratologija, pripovedni postopki, književno prevajanje, polpremi govor, polifonija, Flaubert, *Gospa Bovary*, *Gospa Bovaryjeva*

« IDÉES REÇUES » DE FLAUBERT AU SEIN DE LA CONVERSATION : POINT DE DÉPART POUR LA TRADUCTION SLOVÈNE

0 INTRODUCTION

En français, « idée reçue » est une expression ayant une très longue tradition, tirant son origine du siècle des Lumières. Par conséquent, du point de vue linguistique, le lien qui s'est établi entre les deux mots constituant ce syntagme figé est aujourd'hui bien fort. En même temps, il paraît inévitable de mentionner, à propos d'idées reçues, Gustave Flaubert et son œuvre curieuse et significative où en est fait un emploi particulier : le *Dictionnaire des idées reçues*. Tout cela pose un problème considérable si l'on se donne pour but de traduire, conformément aux exigences sémantiques du syntagme « idée reçue » et en accord avec les côtés linguistique mais aussi culturel et social de la langue cible, l'œuvre mentionnée.

Je me propose donc d'étudier les circonstances qui avaient engendré la spécificité de la notion des idées reçues exclusivement flaubertiennes pour esquisser d'abord les possibilités dont il a fallu partir à l'heure de traduire le *Dictionnaire des idées reçues* en slovène et, en second lieu, pour soutenir le choix que j'ai fait aussi en tant que traducteur de ladite œuvre.¹

1 IDÉES REÇUES : LA TRAJECTOIRE DU SYNTAGME

1.1 Stade (sémantique) actuel

Le *Trésor de la langue française* (TLF) définit « Reçu » comme (I) participe passé de recevoir, (II) adjectif et (III) substantif. La signification adjectivale correspond à « Communément admis, établi » et on retrouve, sous la troisième nuance déterminée par le contexte, marquée comme « souvent péjorative », la définition de « reçu » : « Qui constitue un lieu commun », celle-ci élargie par une nuance de sens ou d'emploi : « Idée(s) reçue(s). Idée(s) toute(s) faite(s) ; préjugé(s) », avec une citation d'une lettre de Flaubert. L'emploi du syntagme figé est évidemment enregistré ; d'autant plus que l'article « idée » propose comme quatrième sens, « Conception impliquant un jugement de valeur ; manière de concevoir, » dans la subdivision a), « Point de vue en général ; opinion », parmi les usages syntagmatiques celui d'« idée reçue » suivi de la remarque, entre parenthèses, que le syntagme s'utilise le plus souvent au pluriel.

* Adresse de l'auteur : Filozofska fakulteta, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. Mél : ignac.fock@ff.uni-lj.si

1 Gustave Flaubert, *Slovar splošno priznanih resnic* (voir la bibliographie).

Le *Petit Robert* confirme un grand rapport de sens entre « idée reçue » et « préjugé » dans l'article « Idée » : sous son deuxième sens, « Représentation intellectuelle d'un être, d'un objet », la subdivision numéro six définit « idée » comme « Façon particulière de se représenter le réel, de voir les choses », et là, l'emploi « Idée reçue » renvoie directement à l'entrée « Préjugé ». « Reçu », par contre, ne figure pas dans le *Petit Robert* en tant qu'adjectif ; la notion qui s'approche de celle des idées reçues est classifiée sous le deuxième sens du verbe « recevoir » : « (II) Laisser entrer ou venir à soi, donner accès à », où dans la quatrième subdivision, son emploi étant marqué comme « littéraire », il est défini comme « Admettre en son esprit (comme vrai, légitime) ». Ce n'est qu'ici que l'expression « idée reçue » est notée et une nuance déterminée par le contexte, « Coutumes, usages reçus », est illustrée par la citation d'Aragon : « il existait des idées reçues, reste à savoir où et par qui, mais enfin des idées reçues. »

La période contemporaine a enregistré, selon les dictionnaires consultés, cet emploi comme un syntagme figé dans lequel le lien sémantique ne permet plus, en principe, que l'un des deux composants prévale. Cependant si c'est le cas, c'est toujours « idée » (sans doute dû au fait qu'il s'agit d'un substantif), puisque le terme apparaît plutôt sous l'article « Idée ».

Toutefois, il semble nécessaire d'ajouter au point de vue synchronique une étude diachronique du terme pour éviter que la traduction ne mette en évidence qu'une de ses proportions, mais aussi pour la faire correspondre à la notion proprement flaubertienne.

1.2 « Idées reçues » avant Flaubert

Bien que les idées reçues n'aient pas été inventées par Flaubert, le syntagme ne s'est systématisé qu'après la parution posthume de son *Dictionnaire*, donc au début du XX^e siècle.

Remontant au siècle des Lumières, le terme est étroitement lié au contexte sociohistorique et philosophique français,² mais l'expression n'est pas encore figée ; « reçu » équivaut à « admis », « accepté par la tradition », tandis que « idée » y peut être comprise indépendamment. Les idées reçues entrent en usage avec les *Lettres philosophiques* de Voltaire : « Il est certain que la Sainte Écriture, en matière de physique, s'est toujours proportionnée aux idées reçues » (Voltaire 1988 : 163), or, Anne Herschberg Pierrot fait mention de la toute première attestation de leur provenance. Au XVII^e siècle, dans la *Préface sur le Traité du vide*, Pascal se sert du participe passé « reçu » pour opposer, en contexte, des opinions reçues à celles que l'on produit (1994 : 102). Ensuite, à base de cette opposition, « opinions » se convertissent en « idées », mais « reçu » aura gardé sa nature participiale, donc détachable voire négligeable, pendant deux siècles encore.

Chez Voltaire, les idées reçues équivalent presque sans exception aux préjugés, pour désigner, dans l'opposition entre la science et la religion, celle-ci (*cf. supra*). Elles comprennent une attitude *a priori* négative aussi bien que l'indépendance quant à l'expérimenté et aux faits objectifs ; les idées reçues réfutent l'empirisme, elles appuient (et sont appuyées par) les dogmes. Il est intéressant que le baron D'Holbach, dans son

2 De plus, comme je l'explique dans la suite, ce n'est que dans le cas du *Dictionnaire* de Flaubert que l'on peut lier les idées reçues au littéraire proprement dit.

Système de la nature, formulant « le rejet le plus flamboyant des idées reçues » (Herschberg Pierrot 1994 : 104), mette en évidence deux facettes de l'expression, dont une est largement négligée même par l'auteure citée. D'un côté, écrit D'Holbach, « les actions des hommes ne sont jamais libres ; elles sont toujours des suites nécessaires de leur tempérament, de leurs idées reçues » (1781 : 174), mais de l'autre côté, il introduit une nouvelle dimension qui s'avérera essentielle, une centaine d'années plus tard, pour les idées reçues de Flaubert d'ores et déjà « établies » : l'opinion publique, qui « nous donne à chaque instant de fausses idées de gloire et d'honneur » (*Ibid.* : 131).³ Certes, la ligne évolutive y prend une direction semblable à celle dont partira plus tard Gustave Flaubert, car si Voltaire considère les idées reçues comme étant « en association avec les 'idées vulgaires' et les 'préjugés vulgaires' » (Herschberg Pierrot 1994 : 103), et si D'Holbach substitue parfois « reçu » par « issu de l'opinion publique », l'auteur du *Dictionnaire* reprend légitimement, bien que d'une façon peut-être isolante, une des acceptions moins significatives du terme, en écrivant à Louise Colet : « [*Le Dictionnaire des idées reçues*] serait la glorification historique de tout ce qu'on approuve. J'y démontrerais que les majorités ont toujours eu raison, les minorités toujours tort. » (Flaubert 1980 (II) : 208)

2 FLAUBERT ET LES « IDÉES REÇUES »

2.1 L'héritage des Lumières

Apparemment, il faudra considérer deux points de vue pour pouvoir délimiter la notion d'« idée reçue » en vue de sa traduction dans le cas particulier⁴ du *Dictionnaire des idées reçues* : d'abord, la spécificité du syntagme dans l'œuvre flaubertienne et, ensuite, l'actualisation et l'intégration du terme dans la langue slovène par rapport au sens qu'il a aujourd'hui en français. Cependant, puisque l'on ne traduit pas « idée reçue » de façon à en englober la trajectoire sémantique mais toujours au sein du *Dictionnaire*, il paraît indispensable de compléter cette réflexion par un troisième cas de figure, c'est-à-dire, par le cadre qui détermine leur existence dans la langue cible aussi bien que dans la langue d'origine : le titre de cette grande petite œuvre.

Dans sa préface à la dernière publication du *Dictionnaire*, Anne Herschberg Pierrot affirme que

Flaubert se situe bien dans la tradition des Lumières, quand [...] il associe les idées reçues à la croyance, et à l'absence de discussion : « Est-ce la fin de la *blague* ? En aura-t-on fini avec la métaphysique creuse et les idées reçues ? Tout le mal vient de notre gigantesque ignorance. Ce qui est étudié est cru sans discussion. Au lieu de regarder, on affirme ! » (1997 : 14–15)

3 Il y a tout de même une troisième « catégorie » notionnelle d'idées reçues chez D'Holbach qui s'en sert, dans la seconde partie du livre, comme d'une paraphrase désignant les préjugés en matière de religion.

4 Le sujet du présent article n'étant que la traduction de l'œuvre de Flaubert, je n'entre guère dans la polémique sur de possibles traductions d'« idée reçue » hors du contexte du *Dictionnaire*.

Elle a auparavant constaté aussi que « l'on s'aperçoit que pendant longtemps le syntagme n'est pas figé, et que même chez Flaubert, il arrive que 'reçu' garde sa valeur de participe passé »⁵ en plus d'être « le terme marqué » (1994 : 101). « [I]l n'est pas pour autant le créateur du syntagme ni l'inventeur de la notion d' 'idées reçues, » a-t-elle ajouté, tout en soulignant que « [l]a notion d'idées reçues est pour nous inséparable de Flaubert » et qu'il en avait fait « une entité », « un emploi singulier » (*Ibid.*).

Possiblement, la singularité provient-elle d'une notion à laquelle Flaubert aurait songé en choisissant comme épigraphe du *Dictionnaire* la maxime numéro CXXX de Chamfort : « Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue, est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre. » Puisqu'elle est en directe contradiction avec les majorités ayant « toujours raison », d'autant plus qu'elle est précédée par une autre épigraphe, « Vox populi, vox Dei (Sagesse des Nations) », la maxime prépare le domaine à la satire. En effet, « Chamfort lie la convention, le nombre, et la sottise, d'une manière [...] très flaubertienne » (Herschberg Pierrot 1994 : 106) ; les idées reçues dans le monde sont les idées répondant à la décence sociale.

Toutefois, si Chamfort est d'abord moraliste et sceptique en ce qui concerne la convention et la décence, Voltaire « a une visée polémique et pédagogique » (*Ibid.*). « VOLTAIRE. Science superficielle, » lit-on dans le *Dictionnaire* (Flaubert 1997 : 126), et par cela l'entrée de la bêtise dans le concept de l'idée reçue est presque accomplie, car si « tout le mal vient de notre gigantesque ignorance » (*cf. supra*), les bornes entre la cause et la conséquence en sont plutôt opaques : « [Flaubert's] ambiguous position in relation to this universal *bêtise* would find its fullest embodiment in his *Dictionnaire des idées reçues* » (Tilby 2004 : 15).

2.2 Sens et usage du terme « idées reçues » : l'innovation de Flaubert

L'expression est dorénavant inséparable de l'ironie et de la satire, esquissées déjà par les références à Chamfort et à Voltaire, et aussi de mécanismes sémantiques : on reconnaît parmi les idées reçues des usages autonymiques, à savoir, l'usage proprement métalinguistique⁶ et l'emploi métadiscursif⁷ des mots, et des jeux de mots, fondés bien des fois sur la polysémie⁸. Leur rôle principal est celui de tromper le lecteur en l'ahurissant : « D'ailleurs, c'est mon but (secret) : ahurir tellement le lecteur qu'il en devienne fou, » écrit Flaubert⁹ à propos du *Dictionnaire* comme partie intégrale de *Bouvard et Pécuchet*.

5 La nature participiale de « reçu », qui a dû céder la place au syntagme figé, a sûrement joué un certain rôle tout au long du développement de l'idée reçue telle que l'on connaît chez Flaubert, puisque tous les dictionnaires consultés témoignent des vacillations quant à la nature soit adjectivale soit participiale de « reçu » chez l'usage « idée reçue ».

6 P. ex. « ENVERGURE. Se disputer sur la prononciation du mot. » (Flaubert 1997 : 76)

7 P. ex. « HALEINE. L'avoir 'forte' donne 'l'air distingué'. » (*Ibid.* : 88)

8 P. ex. « ÉRECTION. Ne se dit qu'en parlant des monuments. » (*Ibid.* : 76)

9 Dans une lettre à Mme Brainne, le 30 décembre 1878. Anne Herschberg Pierrot à constater, en la citant (1997 : 22), qu' « Avec *Le Dictionnaire*, Flaubert crée un dispositif ironique dont les critères sont instables. »

Deuxièmement, les idées reçues deviennent intertextuelles et, en quelque sorte, littérisées ; d'abord, Flaubert recommande de citer des « AUTEURS. On doit 'connaître ses auteurs' » tout en admettant la superficialité déjà mentionnée : « mais il est inutile de savoir même leurs noms » (1997 : 51), pour mettre ensuite sa propre idée reçue en jeu, par exemple : « BAS-BLEU. [...] Citer Molière à l'appui 'Quand la capacité de son esprit se hausse etc. » (*Ibid.* : 53). De surcroît, il aime bien citer ou résumer soi-même ; la littérisation¹⁰ des idées reçues se doit principalement à de nombreuses références que Flaubert fait, délibérément ou pas, à son œuvre romanesque où il « montre les idées reçues en acte, et leur lien avec les pouvoirs en place. » (Herschberg Pierrot 1994 : 119)¹¹

Finalement, la quasi-science et l'ignorance que le *Dictionnaire* se donne pour but d'ironiser en en faisant un inventaire alphabétisé, sont liées à l'époque. D'un côté, on y retrouve l'héritage d'après la Révolution, voire romantique, ironisé à maintes reprises, de l'autre côté, la France sous le Second Empire ; mais en tout cas, la classe dont le *Dictionnaire* « se nourrit », c'est la bourgeoisie au sein de laquelle l'écrivain naquit. Rosemary Lloyd souligne :

The intelligence of his contemporaries had never inspired him with enthusiasm, indeed, his dictionary of clichés reveals that he derived considerable pleasure from accumulating examples of their stupidity, but what has changed is his perception of the level of power allotted to the masses with the ousting of the Empire and the inception of the Republic. (2004 : 81)

Les faits historiques n'apportent, *grosso modo*, qu'une modification du point de vue, tandis que sa critique demeure orientée vers le milieu qu'il a connu le mieux et dénigré le plus, ses mots archiconnus étant « J'appelle bourgeois quiconque pense basement. »

Le mélange est décidément étrange : d'abord, l'héritage des Lumières, rapprochant l'idée reçue du préjugé, celui-ci élargi vers l'opinion publique. Ensuite, dès que l'opinion se concrétise par « ce qu'on approuve », « reçu » équivaut à « cru sans examen ». Et finalement, la convention, l'ordre social, reflétés par la volonté de converser *comme il faut*.¹² Flaubert a établi le lien entre la société et le *savoir-faire* en qualifiant les idées reçues comme « tout ce qu'il faut dire en société pour être convenable et aimable » (Flaubert 1980 (II) : 209). Ainsi, pour la première fois, le *Dictionnaire* peut

10 Le *Dictionnaire* tel quel, rejoignant ses segments historique, sociologique et littéraire, est considéré d'abord comme une œuvre littéraire, mais à l'époque, il ne l'était pas.

11 La question se pose, bien sûr, si ce sont des idées reçues qu'il a « intégrées » dans ses romans, ou bien vice versa, c'est-à-dire que le *Dictionnaire* représente un compte rendu de la satire et de la critique de la bourgeoisie, exposées tout au long de son œuvre. Consulter à ce sujet, pour l'exemple le plus représentatif qui est celui de *Madame Bovary* : André Vial (1974) *Le Dictionnaire de Flaubert ou le Rire d'Emma Bovary*, Paris : Nizet, ou bien, par l'auteur du présent article : Ignac Fock (2012) « Spregleđani podnaslov : *Gospa Bovary* in *Slovar splošno priznanih resnic*. » *Vestnik za tuje jezike*, 4 (2012)/1–2, 285–295.

12 P. ex. « FOULARD. Il est 'comme il faut' de se moucher *dedans* dans un foulard. » (Flaubert 1997 : 82)

être considéré comme manuel ou compendium, à quoi acquiesce Timothy Unwin : « [...] *Dictionnaire des idées reçues*, that compendium of laughable yet familiar absurdities » (2004 : 40). Les idées reçues, alors, s'attendent à une classification.

3 Dictionnaire des idées reçues en slovène

3.1 « Idée » ?

La traduction slovène, « ideja », est un terme décidément trop large qui ne se spécifie que dans le correspondant d'« idée fixe », « fiksna ideja », expliquée en tant que « bolezenska predstava, blodna misel » (*Slovar slovenskega knjižnega jezika* (SSKJ)). TLF, comme SSKJ, mentionne « idée fixe » dans l'article « Idée », mais il l'explique sous l'entrée « Fixe » : « Idée dominante dont le sujet ne parvient pas à se libérer. *Synon. obsession.* » Or, sans exception, la formation d'une idée reçue est motivé par l'extérieur, cf. *supra* : « tout ce qu'il faut dire en société pour être convenable et aimable ». Elle doit correspondre à toute une série de contextes parce que les entrées dans le *Dictionnaire* varient de « baccalauréat », « hémorroïdes » et « abricots » à « jansénisme », « Wagner » et « paradoxe ». C'est pourquoi « dejstvo » (« fait »), par lequel l'abstraction pourrait se limiter, est trop concrétisé.

Le fonctionnement de l'idée reçue est déterminé aussi par sa totalité ; l'expression figée doit servir dans une conversation sur un sujet quelconque, mais avec un certain « on-dit » sous-entendu. Une idée reçue, malgré l'assertion quasi autoritaire qu'elle est censée porter, ne doit pas compromettre celui qui l'énonce.

3.2 Mentions et traductions antérieures

3.2.1 Dans d'autres langues

En ce qui concerne les traductions du *Dictionnaire* en allemand, italien et espagnol, on constate que, dans la grande plupart des cas, la tendance est celle de rapprocher « idée reçue » de « lieu commun », probablement à cause de l'existence du terme, donc de ses équivalents, dans les langues mentionnées. Par conséquent, *Le Dictionnaire des idées reçues* est devenu *Das Wörterbuch der Gemeinplätze*, *Dizionario dei Luoghi Comuni* et *Diccionario de lugares comunes*, respectivement.

Toutefois, même si le témoignage d'un des grands amis de Gustave Flaubert, Maxime Du Camp, parle en faveur de ce procédé d'assimilation en vue de la traduction, puisque le *Dictionnaire* « eût été le groupement méthodique des lieux communs, des phrases toutes faites » (Du Camp 1994 : 191), les deux termes ne sont pas exactement synonymes en français ; à comparer les définitions sous 1.1 avec celle du « Lieu commun » : « Idée, formule générale souvent répétée et appliquée à un grand nombre de situations. » De surcroît, un lieu commun est a priori qualifié comme *péjoratif* : « Banalité, idée ou argument rebattu » (ATILF). L'idée reçue traduite, afin d'« ahurir le lecteur », devrait être dotée d'une nature ambiguë. La banalité effectivement fait partie du contenu de, jusqu'à un certain degré, toute idée reçue, mais l'idée reçue, terme appartenant à la rhétorique bourgeoise et aux conversations de salon, en devrait être

dépourvue. Au cas du *Dictionnaire*, on remarque mieux qu'autre part que la connotation péjorative n'apporte pas immédiatement la connotation de banalité.

Les traductions anglaises, par contre, respectent assez rigide-ment la construction du syntagme ; les deux conservent « idée » comme noyau et la modifient non par un adjectif mais par un participe¹³ : *Dictionary of Accepted Ideas* (1954) et *Dictionary of Received Ideas* (2010). La signification du verbe « accept » est alors « believe or come to recognize (a proposition) as valid or correct » (Oxford) ; ou bien « to consider as true or believe in (a philosophy, theory, etc.) » (Collins). La première traduction en est d'abord descriptive, pendant que la nouvelle, selon les dictionnaires anglais, reprend le lien très étroit de l'original : dans l'article « receive », Reference Dictionary inclut, sous le sens « to take into the mind; apprehend mentally », parmi les exemples cités la collocation « to receive an idea ». Pareillement, Collins confirme la connexion « receive : (8) to apprehend or perceive (ideas, etc.) ».¹⁴

3.2.2 En slovène

Traduire « idée reçue » en slovène implique, premièrement, de substituer « idée » par un autre nom, quitte à faire allusion à « idéologie » qui, dans le champ sémantique, est beaucoup plus proche de « idée » qu'il ne l'est en français. Deuxièmement, une expression à valeur semblable à l'expression française doit être purement et simplement inventée ; la langue slovène ne possède même pas un synonyme à l'instar de « lieu commun ».

Stane Ivanc, traducteur de *Bouvard et Pécuchet*, essaie d'expliquer le terme idées reçues, dans sa préface à la traduction du roman, comme « puhlice » ou « splošnice » (Ivanc 1995 : 274), mais dans ce cas-là, pour paraphraser, on ne parle que d'expressions vides de sens, voire avec une notion de calomnie lorsqu'il donne comme solution possible « prazne marnje » ; « prazne » signifiant, en effet, « vides », et « marnje » tout simplement « calomnies ». Ces expressions, en plus, sont assez désuètes, pour ne pas dire archaïques, et, dans une conversation supposément recherchée, sans doute plutôt ordinaires que tendancieusement bourgeoises.

Pareillement, dans la préface à la nouvelle traduction slovène de *Madame Bovary*, Primož Vitez, s'appuyant probablement sur l'opinion de Stane Ivanc, mentionne « puhlice » (2005 : 495), mais ce qu'il y a d'essentiel, pour la recherche de la traduction adéquate d'« idée reçue », c'est la paraphrase dont il se sert pour appeler le

13 Voir les remarques à propos de la nature grammaticale de « reçu » dans l'expression figée « idée reçue ».

14 Faisant cela, les traducteurs ont apparemment évité la version anglaise, existante, de *locus communis* (lat.)/*koinos topos* (gr.) : « commonplace ». En plus de ce terme-ci, parallèle de « lieu commun », l'anglais en connaît un au sens similaire et à l'étymologie grecque : « topic », défini par Collins, dans le domaine de rhétorique ou de logique, en tant que « category or class of arguments or ideas which may be drawn on to furnish proofs. »

Pareillement, la traduction portugaise du *Dictionnaire* (Flaubert 1995) est un projet historico-littéraire et traductologique (Messias 2011), ayant pour objectif de (re)traduire une partie du *Dictionnaire* de Flaubert, n'admettent pas que « idées reçues » deviennent « lieux communs » bien que ceux-ci existent en portugais (« lugar-comum »). Les solutions sont alors analogues aux anglaises : *Dicionário das ideias feitas* et *Dicionário das ideias aceitas*, respectivement.

Dictionnaire des idées reçues « Družabni blefsikon » (« Encyclopédie/Dictionnaire de bluff social ») (*ibid.*). C'est exact : les idées reçues flaubertiennes représentent du bluff qui peut être appris dans l'intention de passer pour intelligent dans une conversation, à l'aide du *Dictionnaire*.

3.3 Conversation et banalité versus ordre social

À la recherche de l'équilibre entre ce que je viens d'exposer sous 1.1 et 2.2, à savoir, entre la réalité sémantique actuelle, tout à fait objective, et l'impression que l'on se construit sur cette expression figée, toutes ses proportions et notions comprises, mais aussi en prenant en compte l'objectif du *Dictionnaire*, j'ai essayé de trouver des parallèles qui puissent désigner, même en guise de paraphrase, le domaine sémantique et rhétorique que couvrent les idées reçues. En résumé :

Flaubert fait la synthèse de la critique des Lumières (la raison contre les préjugés) et du refus « romantique » de la norme commune, qui vise non pas seulement la trivialité du lieu commun (l'idée reçue n'est pas seulement banale) mais la soumission aux valeurs en place, les conformismes au pouvoir (l'idée reçue est dominante). (Herschberg Pierrot 1994 : 119)

Il y a un roman, publié un demi-siècle avant que le projet du dictionnaire soit documenté dans la correspondance de Flaubert, mais qui coïncide parfaitement avec la synthèse de ce que signifie pour lui « idée reçue » faite par Anne Herschberg Pierrot : *Pride and Prejudice* de Jane Austen (1813), la traduction la plus récente en étant *Orgueil et Préjugés*. La romancière a éprouvé le fonctionnement de la société anglaise à travers des mécanismes sociaux très subtils ; en plus, elle a concrétisé la situation sociohistorique dans ses récits tout en l'ironisant par son style. L'époque où la France avait été largement anglophile est marquée, du point de vue de l'ordre ou de la convention sociale, par la conversation (cf. Craveri 2002), et vice versa : la conversation et le bluff social sont ancrés essentiellement dans l'Ancien Régime ; sera-ce par hasard que Madame de Staël y voie un enchaînement avec les *idées* : « Le cours des idées, depuis un siècle, a été tout à fait dirigé par la conversation » (1998 : 102) cf. Craveri (2002) ?¹⁵

Le roman de Jane Austen commence par la phrase citée partout : « It is a truth universally acknowledged, that a single man in possession of a good fortune, must be in want of a wife ».¹⁶ En continuant la lecture on se rend compte que cette même « vérité », admise, établie et internalisée, bien qu'inculquée par l'extérieur, répond aux exigences

15 Benedetta Craveri se demande sur le passage du philosophique, jadis liée aux idées reçues, à la conversation: « La frivolité était-elle vraiment passée de mode ou était-ce plutôt la philosophie qui était devenue frivole ? » (2002 : 533)

16 « C'est une vérité universellement admise, qu'un célibataire en possession d'une fortune solide doit avoir besoin d'une femme. » (Traduction de Jules Castier, 1947)
« C'est une vérité presque incontestable qu'un jeune homme possesseur d'une grande fortune doit avoir besoin d'une épouse. » (Traduction d'Éloïse Perks, 1822)

conversationnelles de l'idée reçue. C'est la norme qui aurait pu prendre la forme assertive d'un conseil : « Épouse. Tout célibataire pourvu d'une belle fortune », etc.

Aussi la traduction slovène de la phrase a-t-elle signifié le moment clé pour la traduction des idées reçues : « Vsesplošno priznana resnica je, da samski moški s čednim premoženjem nujno potrebuje ženo » (Austen 1968 : 5) ; il s'agit de la paraphrase la plus complète d'une idée reçue inexistante. « Splošno priznan » répond, en slovène, à « reçu » puisqu'il est précis et ne renvoie guère à la banalité, en comparaison avec, par exemple, « lieu commun ». Il permet la généralisation (grâce à l'adverbe « splošno », « généralement, communément ») aussi bien que l'application à de nombreux contextes d'un mode assertif et efficace : l'adjectif « priznan », lorsqu'il est modifié par cet adverbe, correspond à « admis » et « reçu », gardant même, pour être minutieux, un certain degré de la nature participiale dont on a déjà abondamment discuté. De même en est-il avec « resnica » (« vérité »), beaucoup plus proche de « opinion » ou « idée » que ne l'est « ideja » (*cf. supra*).

En résumé, l'expression « splošno priznana resnica » mérite d'être citée, ce qui est un des rôles primordiaux des idées reçues incluses dans le *Dictionnaire*. Ainsi, le titre *Slovar splošno priznanih resnic* garde son éloquence, son ironie fort subtile du point de vue littéraire, mais la trivialité en est assurée justement par son conformisme. *Slovar splošno priznanih resnic* a l'air assez prétentieux pour qu'un « client », tel que l'avait imaginé Flaubert, s'en serve afin d'apprendre « ce qu'il faut dire en société pour être convenable et aimable ».

4 CONCLUSION

Le présent article témoigne que *Le Dictionnaire des idées reçues* est un des cas où le travail de traducteur dépend directement de son travail de chercheur ; non seulement lorsqu'il s'agit du titre, chaque idée reçue, en fait, a son histoire, son contexte social, historique, littéraire et linguistique. L'innovation de Flaubert quant aux idées reçues, en sens et en usage, est en réalité unique ; toutefois, donnée la longue histoire d'idées reçues, peut-être serait-il intéressant d'en chercher les traductions pour chaque « stade » dans lequel elles se sont trouvées au cours de la trajectoire que je viens de résumer. On sait bien que la langue ne connaît point de rive et, heureusement pour les futures générations de traducteurs et de traductologues, nulle traduction n'a jamais été définitive.

Bibliographie

- AUSTEN, Jane (1968) *Prezvetnost in pristranost*. Trad. par Majda Stanovnik. Ljubljana : Cankarjeva založba.
- CRAVERI, Benedetta (2002) *L'Âge de la conversation*. Paris : Gallimard.
- DU CAMP, Maxime (1994) *Souvenirs littéraires*. Paris : Aubier.
- FLAUBERT, Gustave (1954) *Dictionary of Accepted Ideas*. Trad. Jacques Barzun. New York: New Directions.
- FLAUBERT, Gustave (1980) *Correspondance*. Paris : Gallimard, NRF.

- FLAUBERT, Gustave (1980) *Dizionario dei Luoghi Comuni*. Trad. J. Rodolfo Wilcock. Milano: Adelphi.
- FLAUBERT, Gustave (1995) *Dicionário das idéias feitas*. Trad. Cristina Murachco. São Paulo: Nova Alexandria.
- FLAUBERT, Gustave (1997) *Le Dictionnaire des idées reçues* suivi du *Catalogue des idées chic*. Paris : LGF.
- FLAUBERT, Gustave (1998) *Das Wörterbuch der Gemeinplätze*. Trad. Gisbert Haefs, Irene Riesen, Thomas Bodmer et Gerd Haffmans. Zürich: Haffmans-Verlag.
- FLAUBERT, Gustave (2002) *Dizionario dei Luoghi Comuni*. Trad. Matteo Majorano. Milano: Adelphi.
- FLAUBERT, Gustave (2005) *Diccionario de lugares comunes*. Trad. Tomás Onaindia. Madrid: EDAF.
- FLAUBERT, Gustave (2010) *Dictionary of Recieved Ideas*. Trad. Gregory Norminton. Richmond: Oneworld Classics.
- FLAUBERT, Gustave (2010) *Slovar splošno priznanih resnic*. Trad. Ignac Fock. Ljubljana: Modrijan.
- HERSCHBERG PIERROT, Anne (1994) « Histoire d'idées reçues. » *Romantisme* 24/68, 101–120.
- HERSCHBERG PIERROT, Anne (1997) « Introduction. » In : G. Flaubert, *Le Dictionnaire des idées reçues* suivi du *Catalogue des idées chic*. Paris : LGF, 5–43.
- HOLBACH, Paul-Henri Thiry baron d' (1781) *Système de la nature ou des lois du monde physique & du monde moral*. Londres : s. e. En ligne : http://books.google.si/books?id=K0wGAAAAQAAJ&printsec=titlepage&redir_esc=y#v=onepage&q&f=false [consulté le 28 février 2013].
- LLOYD, Rosemary (2004) « Flaubert's correspondance. » In : T. Unwin (éd), 67–85.
- MESSIAS, Carolina/Claudia PINO (2011) Dicionário das idéias aceitas : projeto de tradução. *Revista Criação & Crítica* 7, São Paulo : FFLCH/USP. 61–70. En ligne : http://www.fflch.usp.br/dlm/criacaoecritica/dmdocuments/CC_N7_CMessiasCA-Pino.pdf [consulté le 28 février 2013].
- STAËL, Germaine de (1998) *De L'Allemagne* (2 tomes). Paris : Garnier-Flammarion.
- TILBY, Michael (2004) « Flaubert's place in literary history. » In : T. Unwin (éd), 14–33.
- UNWIN, Timothy (2004) « Flaubert's early work. » In : T. Unwin (éd), 34–50.
- UNWIN, Timothy (éd) (2004) *The Cambridge Companion to Flaubert*. Cambridge : Cambridge University Press.
- VITEZ, Primož (2005) « Gospa Bovary in gospod Flaubert. Spremna beseda. » In : G Flaubert, *Gospa Bovary*. Trad. Suzana Koncut. Ljubljana : Mladinska knjiga, 449–483.
- VOLTAIRE (1988) *Lettres philosophiques*. Paris : Garnier.

Dictionnaires

Collins. En ligne : www.collinsdictionary.com [consulté le 28 février 2013].

Oxford. En ligne : oxforddictionaries.com [consulté le 28 février 2013].

Petit Robert de la langue française (2007 ; sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey), Paris : Le Robert.

Reference Dictionary. En ligne : dictionary.reference.com [consulté le 28 février 2013].

SSKJ. Slovar slovenskega knjižnega jezika. En ligne : <http://bos.zrc-sazu.si/sskj.html> [consulté le 28 février 2013].

TLF. Trésor de la langue française. En ligne : <http://atilf.atilf.fr/> [consulté le 28 février 2013].

Résumé

« IDÉES REÇUES » DE FLAUBERT AU SEIN DE LA CONVERSATION : POINT DE DÉPART POUR LA TRADUCTION SLOVÈNE

Le présent article est une étude traductologique sur l'expression « idées reçues » telle que l'utilise Gustave Flaubert dans son *Dictionnaire des idées reçues*, notamment en vue de la traduction de cette œuvre en slovène. L'auteur examine la valeur sémantique actuelle et résume le développement historique du syntagme pour indiquer ensuite l'innovation que Flaubert y a apportée. Soulignant la spécificité des idées reçues flaubertiennes, il met en évidence les problèmes de leur traduction slovène faute d'expressions étymologiquement et socio-historiquement analogues et en raison de l'ambiguïté du mot « ideja » dans ce contexte particulier. Analysant des traductions d'« idée reçue » dans d'autres langues, l'auteur, traducteur aussi du *Dictionnaire*, s'appuie sur la notion conversationnelle du terme, établie par Flaubert, pour justifier sa traduction par le syntagme « splošno priznana resnica ».

Mots-clés : littérature française, traduction littéraire, traductions slovènes, Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*

Povzetek

FLAUBERTOVE »IDÉES REÇUES« V KONVERZACIJI: IZHODIŠČE ZA SLOVENSKI PREVOD

Pričujoči članek je prevodoslovna študija izraza »idées reçues«, kot ga je uporabil Gustave Flaubert v svojem delu *Dictionnaire des idées reçues*, zlasti v luči prevoda tega besedila v slovenščino. Avtor prouči trenutno pomensko vrednost besedne zveze in povzame njen zgodovinski razvoj ter pojasni Flaubertov prispevek k njeni rabi in pomenu. Poudari svojskost Flaubertovih »idées reçues« ter ob tem prikaže problematičnost njihovega prevoda v slovenščino, ki ne pozna etimoloških in družbeno-zgodovinskih vzporednic, opomni pa tudi na dvoumnost »ideje« v tem kontekstu. Avtor, sicer tudi

prevajalec *Slovarja*, razčleni prevode »idée reçue« v nekaj drugih jezikov, nato pa se opre na vpetost izraza v konverzacijo, kar je dejansko dosegel Flaubert, in preko nje utemelji prevod »splošno priznana resnica«.

Ključne besede: francoska književnost, literarno prevajanje, prevodi v slovenščino, Gustave Flaubert, *Slovar splošno priznanih resnic*

LES TEMPS TROUBLES ET LA TRADUCTION : «KI OR NE VĚLT A MEI VENIR S'EN ALT!»¹

L'article est un travail comparatif qui porte sur trois traductions de la *Chanson de Roland* (Bedier, 1927 ; Moignet, 1969 ; Gautier, 1872) pour constater ce qui les sépare et essayer d'interpréter leurs différences. Les variantes stylistiques, quoi de plus normal, les difficultés paléographiques (par exemple, au vers 2844, similarité et différence entre les lettres manuscrites « c » et « t » que le copiste a pu interpréter à sa manière), les différences d'interprétation sémantique là où les transcriptions sont identiques, tout cela a nourri ma réflexion. L'article est organisé de façon pyramidale décroissante suivant le nombre respectif des cas.

1 TRADUCTIONS DIFFÉRENTES DE LA MÊME UNITÉ DE SENS

a) traductions exactes qui diffèrent parce que l'original est polysémique

Ex.: Le « curages » du vers 375 peut signifier disposition de l'âme, siège de la vie intérieure ou intention, volonté. Chacun des traducteurs adopte l'une des traductions respectives, « son bon plaisir » (Bédier), « son caractère » (Moignet), « sa volonté » (Gautier)

Ainsi, v. 531, « ber » (un preux – 2 fois ; un baron) ; v. 533, « bontet » (vertus, bonté, vaillance) ; v. 564, « gent » (armée – 2 fois ; peuple) ; v. 809, « desrenget » (sort des rangs – 2 fois ; parcourt) ; v. 1023, « irur » (angoisse, douleur, ire) ; v. 1085, « lariz » (colines – 2 fois ; landes) ; v. 1636, « prozdom » (preux – 2 fois ; sage) ; v. 2369, « vertuz » (grâce, vertus, puissance ; voir v. 3233, où il est question de « Mahumet » dont la « puissance », chez Gautier, terminologiquement égale celle du Dieu chrétien ; le Prophète a-t-il cependant fait des miracles, ce que prétendent deux autres traductions ?) ; v. 2903, « onur » (honneur – 2 fois ; royaume) ; v. 2962, « costeïr », du lat. *custodire* (appareiller pour l'ensevelissement, apprêter, mettre à part et garder) ; v. 3613, « ne de murir dutance » (il sait qu'il ne mourra pas, il ne craint plus de mourir).

* *Adresse de l'auteur* : Filozofska fakulteta Univerze v Ljubljani, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. Mél : miha.pintaric@guest.arnes.si

1 Il y a 25 ans, j'ai fait un devoir de séminaire dans la classe de M. Pogačnik, mon premier modeste article et le premier pas titubant du jeune étudiant que j'étais sur la voie qui allait devenir la mienne. La jeunesse va trop vite, hélas, et le texte est demeuré à l'état d'ébauche pour me permettre aujourd'hui, où j'ai le même âge que M. Pogačnik avait alors, de le mettre au point pour l'offrir une seconde fois à mon ancien professeur.

b) la pertinence sémantique de la syntaxe

Ex. : le « mauvais saluz » du vers 2710 est traduit deux fois (par Bédier et par Moignet) comme « salut malencontreux » (c'est-à-dire un salut qui vient mal à propos pour Marsile mourant) tandis que Gautier traduit « salut des mécréants ».

Ainsi, v. 886, Corsalis est « de males arz » (il sait des arts maléfiques – 2 fois ; c'est une âme perfide et mauvaise) ; v. 2734, « Mar en irat itant ! » (Pourquoi irait-il si loin ? Les choses n'iront pas si bien) ; v. 3797, « Icil d'Alverne... Pour Pinabel se cuntient plus quei » (à cause de Pinabel, ils se tiennent plus tranquils – 2 fois ; Les barons d'Auvergne sont... les moins irrités, les mieux disposés pour Pinabel) ; v. 2311, « France l'asolue » (sainte – 2 fois ; la terre libre).

c) la traduction, préservant l'original dont la signification a changé, ne correspond pas à celui-ci

Ex. : La « tere altagne » du vers 3 prend soit la signification « haut, profond » soit « important ». N'empêche que Bédier traduit d'ailleurs poétiquement par « hautaine », les deux autres traducteurs, correctement, « haute ».

Ainsi, v. 161, « serjanz » (sergents – 2 fois ; serviteurs) ; v. 2255, « prophete » (prophète – 2 fois ; homme de Dieu).

d) variantes stylistiques

Ex. : v. 117, « chef » (du lat. « caput », tête) ; ici, tous traduisent par (le) chef (fleuri), ailleurs, en dehors de cette locution, par « tête », qui était, à l'époque, synonyme de « chef » (voir les vers 44, 57, 58 etc., ou encore le vers 2289)

Ainsi, v. 1271, « curaille » (entrailles – 2 fois ; cœur) ; v. 1647, « osberc jazerenc » (haubert aux bonnes mailles – 2 fois ; haubert d'Alger) ; v. 3492, « jo vos ait mult servit » (longuement, beaucoup – *quantité* ; bien – *qualité*) ; v. 1347 « caplent » (redoublent, combattent, massacrent).

e) Autre

v. 1107, « piz » (poitrine – 2, ventre) ; v. 1317, « fruisset » (se brise – 2 ; effleura sa chair) ; v. 1372, « bronie » (brogne – 2, haubert) ; v. 3739, « jamelz » (bâtons – 2 ; jougs de bœufs) ; v. 3916, « elme » (heaume, écu) – c'est toujours Gautier dont la traduction est différente ; v. 3847, « xxx parents l'i plevissent leial » (en loyale caution ; loyal ; servent de caution légale – à l'époque, le sens glisse déjà vers « loyal »).

2 SIGNIFICATION IMPRÉCISE DE L'ORIGINAL, ABSENCE D'UN PRONOM, ADJECTIF, ADVERBE ...

a) adverbe pronominal

V. 517, « Einz demain noit en iert bele l'amendise » – il s'agit des martres zibelines (avant demain soir, la réparation sera belle – 2, les martres sont une « avance » ; vous les aurez sur-le-champ et c'est une belle amende) ; v. 2982, « Carles li reis en ad prise sa barbe » (a pris sa barbe dans sa main – 2 ; s'arrache la barbe).

b) adverbe de lieu

V. 2767, « Se jo truis o » – o : mod. « où » (si j'en trouve occasion, si je trouve l'endroit favorable ; si je les rencontre)

c) pronom relatif

V. 2697, « pleignent lur deus dunt il mie n'en unt » (... qu'ils n'ont plus – 2 ; dont ils non rien reçu – plaindre les dieux ou s'en plaindre ??).

d) pronom personnel

V. 3445, « E li paiens de ferir mult le hastet » (Et le païen presse Charles de frapper vite. – 2 ; Le païen va se hâter de le frapper encore. – il s'agit du duc de Naïmes que le païen va frapper et Charlemagne se hâte de l'aider).

e) adjectif déterminatif

V. 1960, « Ne a muiler » (à aucune femme – 2 ; à ta femme).

3 LES NOMS PROPRES

a) personnels

V. 105 – « Sansun » (Samson – 2 ; Sanson) ; v. 2393, « son angle Cherubin » (son ange Chérubin – 2 ; un de ses anges chérubins).

b) géographiques et ethniques

V. 396, « la franceise gent » (les Français – 2 ; le peuple des Francs) ; v. 818, « la Tere Majur » (la Terre des Aïeux – 2 ; la grande Terre) ; v. 1428, « Seinz » (Saints, Sens, Saints de Cologne) ; v. 3225, « Nubles » (Nubles – 2 ; Nubiens) ; v. 3229, « Nigres » (Nigres, Nègres – 2) ; v. 3241, « Pinceneis » (Petchenegues, Pincenois, Pinceneis) ; v. 3242 « Avers » (Avers, Avars, Avars) ; v. 3245, « Bruise » (Bruise – 2 ; Prusse) ; v. 3258, « Astrimonies » (Astrimoine – 2 ; Thraces)

c) autre

« Munjoie »: Montjoie ou Monjoie (2).

Etym. possibles : germ. **mund-gawi* (protection du pays) ; *Monte Gaudii* ; *mon joie* (pourquoi masc. ? À la différence de « mon joie », mon « joy » ferait penser aux troubadours, du moins à Bertran de Born). L'épée de Charlemagne s'appelle « Joyeuse ».

4 LA PONCTUATION

Inexistente et fournie par les éditeurs du texte (points d'interrogation – vv. 566, 1693 ; virgules – vv. 942, 1207, 3646–7).

5 MOTS OMIS

(vv. 249, 820, 2593, 3003) ou ajoutés (vv. 1088, 1969, 3388)

6 CONTRADICTIONS

V. 877, « ... Eslisez mei [XII ou unze] de voz baruns ... » (« XII » – trad. douze ; « unze » – trad. onze) ; le neveu de Marsile exige que les 12 barons l'accompagnent pour combattre les 12 pairs ; cependant, avec le neveu, cela ferait 13 païens contre 12 chrétiens.

V. 1957, « Brandist sun colp » (il secoue sa lame, il brandit son coup, il secoue sa lance – puisqu'il s'agit d'Olivier, cela est impossible puisqu'il a déjà brisé sa lance, voir vv. 1351–66).

7 CONCLUSIONS

Des trois traducteurs qui ont, en même temps, assuré chacun son édition du texte primitif, Joseph Bédier a montré le plus grand respect pour le manuscrit, qu'il a à peine touché. Sa traduction essaie de garder le texte original dans la plus grande mesure possible. Bédier choisit les mots archaïques plutôt que modernes, quitte à pousser cela trop loin dans les cas où il sort des mots qui ne sont, aujourd'hui, plus en usage. Il est curieux que son effort soit tellement évident bien qu'il traduise en prose. Sans doute a-t-il réussi à y capter un peu de cette sensibilité d'autrefois qu'il a, même par son approche « analytique » plutôt que « poétique », cerné mieux que les deux autres traducteurs qui ont traduit la *Chanson* vers par vers.

L'intention de Gérard Moignet, aux antipodes de Bédier, serait de « moderniser » la traduction là où cela aurait un sens. Sa traduction ressemble considérablement à celle de Bédier et les phrases (vers, dans le cas de Moignet) n'en diffèrent que très peu ou pas du tout. Cela vaut pour deux tiers des cas où la signification de l'original semble douteuse. Les différences marquent les lieux où Bédier utilise des archaïsmes ou des mots autrement inacceptables aux yeux de Moignet. Presque jamais Moignet n'adopte les solutions de Léon Gautier.

Ce dernier, dont les efforts vont dans le sens d'une popularisation, voire d'une plus grande popularité de la *Chanson*, utilise une langue plutôt récente qu'ancienne, et des expressions plutôt quotidiennes que sophistiquées (vv. 638, 648, 681, 815, 1409, 2580, onomastique etc.). Dans l'emploi des noms propres, seul Gérard Moignet n'est pas conséquent, il utilise les variantes tantôt modernisés tantôt vieilles tandis que les deux autres traducteurs se servent, respectivement, des unes ou des autres. Le plus intéressant, chez Gautier, c'est qu'il tient compte du moment historique où a paru sa traduction, dont il a donné la première édition en 1872. D'où l'insistance sur la terre « libre » et les païens de Prusse (v. 3245) que Bédier et Moignet laissent dans la forme originale, « Bruise ». Le patriotisme (voir sa Préface !) de Gautier profite de toute occasion pour se manifester. Le cœur de Roland, « pesmes » (v. 256), n'est pas farouche ou violent, détestable ou âpre, il est ardent. Charlemagne daignera laisser

(« vœlt duner », v. 432) à Marsile la moitié d'Espagne en fief ; à la constatation d'Olivier que les Français sont peu, Roland rétorque : « Tant mieux, mon ardeur s'en accroît, » pour « Miz talenz en est graindre » (v. 1088). Le comte fracasse (c'est plus que « briser » qui y serait bien à sa place) les écus des Sarrazins (vv. 1199, 1200, 1303 etc.) ; les Français non seulement redoublent ou combattent mais massacrent (v. 1347). Dans le Paradis, il seront assis près des Saints, non seulement près des « Innocenz » (v. 1480). Le païen, au lieu de simplement avoir peur, est épouvanté (v. 1599). Roland blessé « n'y survivra pas » ; Gautier : « ... un seul des siens, un seul survivra-t-il ? » insiste pathétiquement sur l'âme commune dont Roland semble être le lien assurant l'unité (v. 1848). Un dernier « hélas », ajouté au vers 2014, puis c'est le tour à Charlemagne, qui fera un « désastre » (non seulement « dommage ») entre les Sarrazins. Les païens de Prusse, comme les deux points sur i, terminent cette longue tirade de traducteur d'où toute ambiguïté est absente (v. 3245).

La création d'une poésie célébrant le sentiment national, la création de ce sentiment lui-même, à l'époque romantique, était en France à peine nécessaire. La Révolution n'a fait que trop bien sa tâche. Cependant, ce que les Slovènes (« ... kdor hoče se podati, mu ne branim ... ») ou les Ecossais (R. Burns, *Scots wha hae* : « Wha will be a traitor knave? ... Let him turn and flee! ... Wha for Scotland's King and law, Freedom's sword will strongly draw ... Let him follow me! ») inventent, à l'époque, les Français n'ont qu'à « recycler » (édition princeps de Francisque Michel en 1837) et traduire. L'adresse de Charlemagne aux siens : « Ki or ne volt a mei venir s'en alt ! » (v. 3340), trop vieille pour en connaître la date exacte, était plus que convenable pour tout usage romantique.

Résumé

LES TEMPS TROUBLES ET LA TRADUCTION : « KI OR NE VÆLT A MEI VENIR S'EN ALT! »

Le présent article, fondé sur l'analyse comparative de trois traductions de la *Chanson de Roland* appartenant à trois époques historiques différentes, constate ce qui les sépare tout en les replaçant dans leur contexte socio-historique, linguistique, etc.

Mots-clés : épopee, traduction, *Chanson de Roland*

Povzetek

NEMIRNI ČASI IN PREVAJANJE: »KI OR NE VÆLT A MEI VENIR S'EN ALT!«

Članek, ki temelji na primerjalni analizi treh različnih prevodov *Pesmi o Rolandu* iz treh različnih zgodovinskih obdobj, ugotavlja razlike med njimi in jezikovno oziroma družbeno-zgodovinsko pogojenost teh razlik.

Ključne besede: epopeja, prevajanje, *Pesem o Rolandu*

CHE COSA (NON) È RIMASTO DELLA FRANCESITÀ? Addomesticamento e straniamento nelle traduzioni italiana e slovena di *Les Fleurs bleues* di Raymond Queneau

1 Premessa: Tradurre testi e testi

È un fatto incontestabile che ogni traduzione, per lo meno di un testo letterario, sia il risultato di un incontro tra due lingue, nonché di due culture e di due sistemi letterari. Per definizione, il testo tradotto è scritto nella lingua d'arrivo che, necessariamente, conferisce ad esso un'identità specifica, per la quale esso, vista la stessa natura della comunicazione interlinguistica, non può mai essere un riflesso simmetrico o una riproduzione »fedele« del testo di partenza. Pertanto, ogni confronto del testo di partenza con il testo d'arrivo non può che svelare la loro essenziale divergenza, che però non compromette la traducibilità interlinguistica e neanche la possibile riuscita degli atti traduttivi tanto a livello micro, delle singole operazioni traduttive, quanto a livello macro, del testo tradotto nella sua globalità. La azzeccata, seppure logora, constatazione di Roman Jakobson secondo la quale le lingue naturali differiscono soprattutto in ciò che devono esprimere, non in ciò che possono esprimere, rimane tuttora attuale. In realtà, ogni messaggio verbalizzato in una data lingua A può essere espresso anche per mezzo di una qualsiasi altra lingua B, visto che quello che viene trasmesso nell'atto traduttivo riguarda il livello al di sopra di quanto è specifico delle singole lingue ed è, per usare un termine proposto da Eugenio Coseriu, »sovramonolingustico« (*übereinzelsprachlich*; Coseriu 1978: 20). Comunque, il rapporto tra le due verbalizzazioni, quella di partenza e quella d'arrivo, non potrà in nessun modo essere un rapporto di equivalenza.

Un problema particolare è quello della traduzione di testi culturalmente specifici in cui dati elementi della lingua di partenza, come unità inscindibili di forma e contenuto, sono fondamentali per la costruzione del messaggio testuale. Certamente, anche in quei casi – purché ci sia un messaggio ricavabile dalla base testuale – esistono delle soluzioni traduttive, la cui riuscita, come sempre, dipende da diversi fattori quali le differenze oggettive tra i due sistemi linguistici; l'abilità professionale e, in particolare, creativa del traduttore; le caratteristiche del mondo testuale; la vicinanza o distanza tra le due culture ecc. Però al di là della trasposizione del messaggio testuale, rimane sempre la questione della resa nella lingua d'arrivo di quegli effetti che, nel testo di partenza, risultano dal particolare legame tra il significante e il significato e che sono centrali per una piena ricezione di un dato testo letterario.

* *Indirizzo dell'autrice:* Filozofska fakulteta, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. E-mail: martina.ozbot@guest.arnes.si

Ovviamente, domande di questo tipo si pongono non solo in relazione alla traduzione di testi letterari in senso stretto, ma anche in relazione ad altri tipi di traduzione come la traduzione filmica, teatrale o quella del fumetto. Per esempio, nell'ambito di quest'ultimo, diverse famose serie (come Asterix, Mafalda e Tintin) sono fermamente radicate nella cultura di partenza e presentano un alto grado di specificità culturale, il che comporta diverse sfide per il traduttore (cfr. Ožbot 2000; Smolej (a cura di) 2000). Comunque, in testi come i fumetti la situazione traduttiva è ben diversa da quella che si presenta per le opere letterarie in senso stretto, data la componente grafico-pittoriale che – costituendo parte integrante del fumetto – per certi lati allarga il margine di manovra del traduttore, mentre per certi altri lo restringe. Problemi relativi alla traduzione di elementi culturalmente specifici sorgono, inoltre, nella traduzione di una vastissima gamma di testi non letterari, da quelli divulgativi, come i dépliants turistici, a quelli di natura prettamente accademica, per esempio nei campi dell'antropologia, della legge, della linguistica e in molti altri.

2 *I fiori blu* nelle traduzioni italiana e slovena

Nel presente contributo cercherò di offrire qualche riflessione sulla traduzione di aspetti culturalmente specifici nel testo letterario, concentrandomi sulle versioni italiana e slovena del romanzo *Les Fleurs bleues* di Raymond Queneau. La pubblicazione del testo originale, del 1965, è stata seguita due anni dopo dalla traduzione italiana (*I fiori blu*), nei decenni successivi più volte ristampata, ad opera di Italo Calvino. Al tempo dell'uscita della traduzione Calvino era già da tempo affermato protagonista della letteratura italiana, con qualche esperienza anche nel campo traduttivo, avendo precedentemente tradotto almeno alcuni testi di Francis Ponge. L'interesse di Calvino per Raymond Queneau va ben oltre la traduzione dei *Fiori blu*, essendo stata importante per il suo sviluppo letterario anche la collaborazione con i membri del gruppo dell'Oulipo, tra cui lo stesso Queneau, con il quale lo scrittore italiano condivide diversi interessi letterari ed al quale fu legato da un rapporto di amicizia. La traduzione slovena (*Modre cvetke*), invece, uscita nel 2011, è stata eseguita da Ana Barič Moder, giovane traduttrice che prima di affrontare il testo di Queneau si era cimentata con la traduzione di alcune altre opere delle letterature francofone ed anglofone moderne.

Il romanzo in questione è un romanzo »francese« per eccellenza, permeato com'è da numerosissimi espliciti riferimenti alla cultura francese nel senso più ampio, dall'ubicazione delle due storie principali, quella del Duca d'Auge e quella di Cidrolin, agli elementi relativi ai più diversi aspetti del mondo francese quali la letteratura, la storia, il costume, la gastronomia, l'umorismo, nonché, *in primis*, la lingua, i cui registri, stili e varianti sincroniche e diacroniche vengono continuamente sfruttati con diversi scopi narrativi. Da un punto di vista traduttivo, la domanda che si pone naturalmente è relativa a come questo testo, dato il suo radicamento nella cultura di partenza, sia stato trasposto in altre lingue e in altre culture – nel nostro caso nella lingua e nella cultura italiana e nella lingua e nella cultura slovena – che sono, così come la lingua e la cultura

francese, anch'esse caratterizzate da tratti particolari, unici ed irripetibili, in prospettiva sia storica che contemporanea.

Con i testi culturalmente specifici come *I fiori blu*, le opzioni traduttive sono sostanzialmente due: l'addomesticamento oppure lo straniamento. Secondo la prima strategia, le caratteristiche culturalmente specifiche vengono eliminate e possibilmente sostituite con quelle della cultura d'arrivo, mentre la seconda strategia è volta verso una loro preservazione e integrazione nel testo di partenza. Va sottolineato che normalmente, nel testo tradotto, le due strategie si presentano come tendenze globali piuttosto che come scelte esclusive. Vista l'ibridità del testo tradotto, nel quale, in un modo o nell'altro, si fondono due realtà linguistiche e culturali, è difficile che una delle due strategie possa essere applicata nella sua forma pura. Comunque, in base all'analisi testuale è normalmente possibile riconoscere quale sia la strategia prevalente e quale scopo il traduttore abbia cercato di raggiungere preferendo l'uno o l'altro approccio.

Un esame delle due versioni del romanzo, quella italiana e quella slovena, ha dimostrato che ambedue i traduttori si sono sforzati di preservare i caratteri della cultura di partenza iscritti nel testo di Queneau, cercando però allo stesso tempo di integrare le proprie versioni negli ambienti d'arrivo quando ciò pareva necessario per rendere possibile il pieno funzionamento delle due traduzioni come opere letterarie che, nei specifici contesti italiano e sloveno, avranno la funzione di entità letterarie a sé stanti, cioè indipendenti dal loro primario legame con il testo di partenza francese. Poste queste premesse, sembra corretto caratterizzare il loro approccio generale come relativamente addomesticante, precisando che in entrambe le versioni viene concesso ampio spazio anche allo straniamento, purché esso non incrina la funzionalità della traduzione. L'addomesticamento risulta leggermente più pronunciato nella versione slovena, che in certi punti cerca di coinvolgere il lettore in modo più immediato di quella italiana; si tratta però di differenze a livello micro, la macrostrategia traduttiva rimanendo simile in ambedue i testi d'arrivo. Vediamo di seguito i caratteri principali delle due traduzioni

2.1 Alla ricerca di un equilibrio tra addomesticamento e straniamento: alcune soluzioni traduttive

Una più evidente propensione ad adoperare la strategia addomesticante nella versione slovena può essere osservata nella traduzione dei nomi di alcuni personaggi romanzeschi, per i quali la traduttrice slovena spesso propone soluzioni originali, mentre il traduttore italiano si attiene per lo più alle forme del testo di partenza, con qualche minima modifica italianizzante. Ecco una tabella riassuntiva di alcuni nomi propri nelle tre versioni:

Testo di partenza	Traduzione italiana	Traduzione slovena
<i>Duc d'Auge</i>	Duca d'Auge	vojvoda Avgijski
<i>comte d'Empoigne</i>	conte d'Empoigne	grof Pograbski
<i>Mouscaillot</i>	Mouscaillot	Drekeljc
<i>Pouscaillou</i>	Pouscaillou	Pekec
<i>Hégault</i>	Hégault	Énacques
<i>Stèphe</i>	Stef	Štef
<i>Lamélie</i>	Lamelia	Malči
<i>Lalix</i>	Lalice	Saška
<i>Phélise</i>	Felisa	Feliza
<i>Monsieur Labal</i> [← <i>La Balance</i>]	signor Labal	gospod Vaga [← Vagaja]

La maggioranza delle varianti slovene si basa sul principio semantico, dato che la loro costruzione parte dal (supposto) significato della radice lessicale (per esempio nei casi di *comte d'Empoigne* /*empoigner* 'afferrare', slov. »pograbit«), *Hégault* /*égal* 'uguale', slov. »enak«) o *monsieur Labal* /cfr. *balance* 'bilancia' slov. colloq. »vaga«) o dalle possibili associazioni suscitate dall'originale francese, come nel caso del *duc d'Auge*, che viene reso in sloveno come »vojvoda Avgijski« ('duca d'Augia'), nome che certamente non contraddice il ruolo assunto da questo personaggio nella narrazione. Mouscaillot e Pouscaillou, due fratelli paggi, vengono invece chiamati »Drekeljc« e »Pekec«, nomi che rimandano a un termine colloquiale designante 'persona di poco conto'. In qualche altro caso ancora, come per esempio quello di *Lamélie*, la traduzione tiene conto anche di considerazioni formali, visto che la variante slovena »Malči«, che nel contesto del romanzo già di per sé non è senza potenziale associativo, viene usata in una rima (v. es (16)).

Diversamente dai nomi di persona, che nelle due traduzioni vengono trattati in modi distinti, l'ubicazione francese e i riferimenti ai nomi geografici francesi vengono per lo più conservati da ambedue i traduttori. Ecco qualche esempio in proposito, con soluzioni analoghe nelle due traduzioni, benché nell'esempio (1) il testo italiano risulti straniante e quello sloveno piuttosto domesticante:

(1)

- — Hein, dit le duc, n'est-ce pas aussi beau que **Saint-Sulpice** ? (Quen 211)
- – Eh? Fece il Duca. – Non è bello come **Saint-Sulpice**? (Calv 196)
- »No,« je rekel vojvoda, »mar ni tako lepa kot **Cerkev svetega Sulpicija**?« (BM 174)

(2)

- — /.../ On est allé en voyage.
— Où ?
— Dans le Périgord. Pas à cause des truffes, mais pour plus profond encore : les trous préhistoriques. On les a tous visités. **Lascaux, Rouffignac, les Eyzies, Font-de-Gaume** et le reste. Ils savaient vachement bien dessiner, les paléolithiques. /.../ (Quen 220)

- – /.../ Abbiamo fatto un viaggio.
– Dove?
– Nel Périgord. Non per i tartufi: per qualcosa di piú profondo ancora, le buche preistoriche. Le abbiamo visitate tutte: **Lascaux, Rouffignac, les Eyzies, Font-de-Gaume** e tutt’il resto. Sapevano designare da maledetti , quei paleolitici. /.../ (Calv 206)
- »/.../ Šla sva na potovanje.«
»Kam pa?«
»V Périgord. Pa ne zaradi gomoljik, ampak zaradi nečesa še globljega: zaradi prazgodoinških lukenj. Vse sva si ogledala. **Lascaux, Rouffignac, les Eyzies, Font-de-Gaume** in ostale. Ti paleolitiki so znali hudimano dobro risat. /.../« (BM 182–183)

L'esempio (2), con nomi di località reali, è significativo, contrapponendosi all'esempio (3), nel quale vengono annoverate località immaginarie i cui nomi sono, almeno in parte, semanticamente trasparenti:

(3)

- Ils firent ce jour-là une longue étape et c'est fourbus qu'ils arrivèrent à **l'auberge de l'Homme Sauvage à Saint-Genouillat-les-Troues**, gros bourg situé dans le **Vésinois** non loin de **Chamburne-en-Basses-Bouilles**. (Quen 79)
- In quella giornata fecero una lunga tappa, e fu a cavalli stremati che arrivarono **alla Locanda dell'Uomo Selvatico** del grosso borgo di **Saint-Genouillat-les-Troues** nel **Vésinois**, non lontano da **Chamburne-en-Basses-Bouilles**. (Calv 166–167)
- Tistega dne so prehodili dobršen kos poti in vsi izmučeni prispeli v **gostišče Pri divjem možu v Svetem Kolenjaku pri Luknji**, na **Mehurskem**, nedaleč od **Velikih Jajc v Dolnji Brenti**. (BM 146)

Di nuovo, nella versione italiana vengono mantenuti i nomi del testo di partenza, mentre nella versione slovena si propongono nuove forme costruite in base a una possibile interpretazione semantica dei nomi francesi. Ne risulta un effetto comico che nella versione italiana viene a mancare.

Nei casi, però, in cui il mantenimento dei riferimenti alla realtà francese, attraverso i nomi propri o altri termini specifici, anziché preservare la francesità dell'ambiente narrativo, potrebbe creare problemi di comprensione, tali riferimenti vengono sostituiti da termini generici, come nella traduzione slovena dell'esempio (4) (»francoskega jezika« 'della lingua francese'), nonché in entrambe le traduzioni riportate sotto (5) (»krompirjev narastek« 'sformato di patate') e (6) (»avtobusar« 'autista autobus', colloq.), oppure da un sostituto funzionale della cultura d'arrivo, come nella traduzione italiana riportata nell'esempio (7), mentre in quella slovena troviamo di nuovo una soluzione generica (»konjske stave« 'scommesse ippiche'):

(4)

- La mule les écoutait avec admiration ; elle ne savait, elle, que quelques mots de **limousin** et n'aurait pas voulu se rendre ridicule devant d'aussi galants manipulateurs de **la langue d'oil**. (Quen 202)

- La mula li stava a sentire piena d'ammirazione; dal canto suo lei non sapeva che poche parole in **limusino** e non voleva rendersi ridicola al cospetto di così galanti manipolatori della lingua d'oil. (Calv 189)
- Mula ju je občudujoče poslušala; sama je znala le nekaj besed **limuzinščine** in se ni želela osmešiti pred dvema tako uglajenima govorcema **francoskega jezika**. (B 167)

(5)

- — Y aura des frites ?
— Non, du **gratin dauphinois**. (Quen 224)
- – Patate fritte, oggi?
– No, **gratinate**. (Calv 210)
- »A bo pomfri?«
»Ne, **krompirjev narastek**.« (BM 186)

(6)

- L'**ératépiste** se gratte ostensiblement la tête. (Quen 79)
- Il **dipendente trasporti pubblici** si gratta ostentamente la testa. (Calv 69)
- **Avtobusar** se precej očitno popraska po glavi (BM 62)

(7)

- Comme clients, il n'y a que deux types debout qui parlent du **tiercé**. (Quen 94)
- Di clienti, c'è solo due tipi in piedi che parlano del **Totip**. (Calv 84)
- Edini stranki sta tipa, ki stojita ob pultu in razpravljata o **konjskih stavah**. (BM 75)

Come nell'esempio (7), il traduttore italiano procede anche nell'esempio successivo, dove il nome del supermercato francese viene sostituito da quello di una paragonabile catena italiana. Una soluzione diversa si trova nella traduzione slovena nella quale viene introdotto il nome di un supermercato francese, presente anche in Slovenia e pertanto noto al lettore sloveno:

(8)

- Empoigne doit acheter du foin e de l'avoine chez **Inno**, le duc visitera le Palais de l'Alchimie, les dames iron voir les couturiers. (Quen 241)
- Empoigne deve comprare fieno e avena allo **Standa**, il Duca visiterà il Museo dell'Alchimia, le signore andranno a vedere le case di moda. (Calv 227)
- Pograbski mora v **Leclerc** po seno in oves, vojvoda si bo ogledal Palačo alkimije, dami bosta obiskali šivilje. (BM 201)

L'esempio sloveno dimostra una particolare tecnica di straniamento, con la quale il traduttore si serve del repertorio di elementi della cultura di partenza che sarebbero familiari anche al pubblico d'arrivo, con lo scopo di ricreare dei tratti culturalmente specifici caratterizzanti il mondo testuale dell'originale. Nel passo riportato di seguito, l'ubicazione francese dell'ambiente narrativo viene segnalata da un elemento ortografico

creduto tipico del francese che viene integrato nel sintagma sloveno »na barki« ('sulla barca'), con il quale viene indicato l'indirizzo del personaggio richiesto dal locandiere. L'effetto così ottenuto è allo stesso tempo comico e straniante:

(9)

- — Nom, prénoms, qualités? demanda Martin, l'hébergeur.
— Duc d'Auge, répondit le duc d'Auge, Joachim me prénomme et suis accompagné de mon dévoué page Mouscaillot, fils du comte d'Empoigne. Mon cheval a pour nom Sthène et l'autre a pour nom Stèphe.
— Domicile?
— **Larche**, près du pont. (Quen 17)
- — Cognome, nome, titoli? – domandò Martin, il locandiere.
— Duca d'Auge, – rispose il Duca d'Auge, Joachim di nome. Sono accompagnato dal mio devoto paggio Mouscaillot, figlio del conte d'Empoigne. Il mio cavallo ha nome Sten e l'altro si chiama Stef.
— Domicilio?
— **Larche**, vicino al ponte. (Calv 7)
- »Ime, priimek, titula?« se je pozanimal krčmar Martin.
»Vojvoda Avgijski,« je odvrnil vojvoda Avgijski, »velim se Joahim in spremlja me moj vdani paž Drekeljc, grofa Pograbskega sin. Moj konj se kliče Sten, ta drugi pa Štef.«
»Bivališče ...?«
»**Nabarqui**, blizu mostu.« (BM 9)

La diversità dei due approcci traduttivi a livello micro è evidente anche dall'esempio (10), in cui il sintagma francese *histoire événementielle* viene italianizzato solo in parte, l'aggettivo restando nella forma originale. Nella storiografia italiana esiste oggi un termine corrispondente, cioè »storia evenemenziale«, che però è di diffusione posteriore rispetto alla data della pubblicazione del romanzo queneauiano in traduzione italiana, tempo in cui anche »microstoria« era un neologismo (Federici 2009: 192–193). Nella versione slovena il sintagma in questione è reso con il rispettivo termine sloveno:

(10)

- — /.../ Dis-moi, ce Concile de Bâle, est-ce de l'histoire universelle ?
— Oui-da. De l'histoire universelle en général.
— Et mes petits canons ?
— De l'histoire générale en particulier.
— Et le mariage de mes filles ?
— A peine de l'**histoire événementielle**. De la microhistoire, tout au plus. (Quen 88–89)
- — /.../ Dimmi un po', questo Concilio di Basilea, è storia universale?
— Ma sí: è storia universale in generale.
— E i miei cannoncini?
— Storia generale in particolare.
— E il matrimonio delle mie figliole?
— A mala pena **storia « événementielle »**. Microstoria, tutt'al piú. (Calv 78–79)

- »/.../ Povej, tale baselski koncil, je to svetovna zgodovina?«
 »Vsekakor. Svetovna zgodovina vobče.«
 »Pa moji topiči?«
 »Še zlasti obča zgodovina.«
 »Pa poroka mojih hčera?«
 »Komaj **dogodkovna zgodovina**. Kvečjemu mikrozagodovina.« (BM 70)

Un problema particolare viene posto dai numerosissimi riferimenti alla letteratura francese, spesso in forma di citazioni da opere letterarie, ma anche di imitazioni stilistiche dei singoli autori o di correnti letterarie. Tra gli autori ai quali si rifanno *Le Fleurs bleues* troviamo una vera pleiade dei protagonisti della letteratura francese, da Rabelais, Molière e Flaubert a Baudelaire, Jarry e Robbe-Grillet. Ambedue i traduttori si impegnano a rendere le loro versioni funzionali nel contesto d'arrivo, impiegando strategie talvolta addomesticanti e talvolta quelle stranianti. Nelle versioni italiana (Federici 2009: 139–171) e slovena (Vitez 2011: 257 passim) vengono in diversi punti inserite citazioni dal canone delle due letterature d'arrivo e non mancano nemmeno ingegnosi rifacimenti stilistici di varietà storico letterarie delle due lingue.

Limitandomi a qualche esempio isolato, riporto di seguito alcuni brevi passi rappresentativi dei due approcci traduttivi. Nel passo seguente, di ispirazione rabelaisiana, il testo italiano si rifà alla letteratura cavalleresca echeggiando elementi boiardiano-ariosteschi riconoscibili nell'uso delle espressioni *durindana* (qui nella forma *durlindana*) e *trarre l'anima dal corpo* (Federici 2009: 150). Nella versione slovena non c'è una base intertestuale identificabile:

(11)

- Dégainant son **braquemart** pour la seconde fois de la journée, Joachim d'Auge fonça dans la flote et **occit** deux cent seize personnes, hommes, femmes, enfants et autres, dont ving-tsept bourgeois patentés et vingt-six sur le point de devenir. (Quen 36)
- Sguainando la sua **durlindana** per la seconda volta in quel giorno, Joachim d'Auge si fece largo tra la folla e **trasse l'anima dal corpo** a duecentosedici persone tra uomini donne e bambini diversi, di cui ventisette borghesi patentati e ventisei aspiranti tali. (Calv 26)
- Joahim Avgijski je še drugič v tem dnevu izvlekel **bodalo**, planil nad hordo in **pokončal** dvesto šestnajst ljudi, moških, žensk, otrok in drugih, od tega sedemindvajset davkoplačevalskih mestjanov in šestindvajset takih, ki so bili tik na tem, da to postanejo. (BM 25)

Un approccio addomesticante parallelo può essere osservato nella traduzione slovena del seguente passo, nel quale la frase *Alme et inclyte cité*, tratta sempre dall'opera di Rabelais, viene resa nella traduzione di Calvino con il corrispondente sintagma italiano, mentre nella versione slovena troviamo una citazione da uno dei più famosi testi del poeta nazionale Francè Prešeren, echeggiato pure in diversi altri punti. È vero che si tratta di un anacronismo, dato che il romantico Prešeren nacque più di trecento

anni dopo Rabelais, però la scelta può essere ritenuta felice per varie ragioni: perché tanto nella citazione francese quanto in quella slovena viene espresso un sentimento altamente positivo nei confronti di un luogo, perché il lettore sloveno sarà in grado di riconoscere che si tratta di un richiamo intertestuale e perché la fusione di elementi appartenenti a diversi periodi storici è uno dei tratti di base di *Les Fleurs bleues*. Infatti, in un'opera in cui si giustappongono e uniscono vari stili, registri e varietà linguistiche, nonché realtà storiche o quasistoriche diverse, anche l'ibridazione letteraria si adatta bene alla natura del testo. La sua comicità, innovazione e freschezza dello sguardo proposto risultano in parte condizionate proprio dalla capacità del lettore di riconoscere l'affiancarsi di elementi eterogenei che sarebbero storicamente incompatibili.

(12)

- Le duc d'Auge s'éveillait, avec l'impression d'avoir fait un mauvais repas. C'est alors que Stèphe, qui n'avait rien dit depuis le départ, éprouva le besoin de prendre la parole en ces termes :
— **Alme et inclyte cité...** (Quen 17)
- Il Duca d'Auge si stava svegliando con l'impressione di aver mangiato male. Fu allora che Stef, il quale non aveva detto nulla da quand'erano partiti, sentì il bisogno di prendere la parola, in questi termini:
— **Alma ed inclita città...** (Calv 7)
- Vojvoda Avgijski se je prebudil z občutkom, da je pravkar zaužil neokusen obrok. Takrat se je Štefu, ki vse od odhoda ni niti črhnil, zahotelo takole spregovoriti:
»**Srečna, draga vas domača ...**« (BM 8)

Nel passo riportato nell'esempio (13), il testo di partenza contiene un rimando al verso »Je regrette l'Europe, aux anciens parapets« di *Le Bateau ivre* di Rimbaud (cfr. Shorley 1995: 94), che viene reso nella variante italiana con »Lascio la bella Francia dalle amate sponde«. Il sintagma »amate sponde« risalirebbe alla poesia »Dopo la battaglia di Marengo« di Vincenzo Monti (Federici 2009: 170), che viene introdotta dal verso »Bella Italia, amate sponde«, mentre nella versione slovena il riferimento ironico alla 'propria tribù' (»svoje pleme«) deriva da una nota poesia del modernista Tomaž Šalamun:

(13)

- — Je n'ai pas dit : je migre, mais : j'émigre. **Je quitte la France aux nouveaux parapets.** (Quen 214)
- — Non ho detto: migro, bensì emigro. **Lascio la bella Francia dalle amate sponde.** (Calv 200)
- »Nisem rekel, da se bom selil, pač pa izselil. **Zapuščam Francijo, sit sem podobe svojega plemena. /.../« (BM 177)**

Scelte traduttive diverse segnano i due testi di arrivo nei passi riportati sotto (14). Il testo di partenza è contrassegnato da una citazione di Carlo Duca d'Orléans, esplicitamente caratterizzata come tale. La versione italiana mantiene la citazione in forma originale, mentre quella slovena ne presenta una parafrasi nella quale viene imitata una variante palesemente antica dello sloveno:

(14)

- Sthène se mit alors à dégoiser son répertoire à tue-tête. Il en était à un rondeau que Charles d'Orléans s'apprêtait à écrire : **Hyver vous n'êtes qu'un vilain**, lorsqu'ils arrivèrent en vue de la porte d'une ville fortifiée que gardaient des bourgeois en armes. Prudemment, Stènnstu et c'est en silence que s'acheva l'étape. (Quen 72)
- Sten si mise a gorgheggiare il suo repertorio a squarciagola. Era arrivato a un rondò che Carlo d'Orléans doveva ancora scrivere: **Hyver vous n'êtes qu'un vilain**, quando giunsero in vista della porta d'una città fortificata, con borghesi in armi che facevano la guardia. Prudentemente, Sten s'azzittì e la tappa si concluse in silenzio. (Calv 62)
- In tako se je začel Sten na vse grlo dreti svoj repertoar. Bil je ravno sredi nekega rondoja, ki se ga je Karel Orleanski šele pripravljal napisati: **Sima, ti fi taka furovina**, ko se jim je odprl pogled na vrata utrjenega mesta, ki so jih stražili oboroženi mestjani. Sten je previdno umolknil in zadnji del poti so opravili v tišini. (BM 56)

Un'analogia variante dello sloveno viene usata anche nel passo successivo, come corrispondente funzionale di un francese diacronicamente molto marcato. Il traduttore italiano non riproduce l'arcaicità linguistica, ricrea però l'effetto fonico, che nella versione di partenza e in quella slovena consiste nell'allitterazione, mentre nel testo italiano a quest'ultima si aggiunge anche la rima. Il passo è interessante anche come illustrazione della strategia addomesticante seguita da entrambi i traduttori: alle ibridazioni dei proverbi francesi rispondono con soluzioni originali che derivano in parte da proverbi reali e in parte da unità proverbiali potenziali:

(15)

- — Animal qu'a parlé, âme damnée.
— Si le coq a ri tôt, l'haricot pue trop.
— Quant l'huître a causé, l'huis est très cassé.
— A poisson qui cause, petit cochon peu rose.
— Si bêle le zèbre ut, voilà Belzébuth.
Et autres prouverbs de vaste salaison issus du fin fond aussi faux que lorique de la sapience îledefrançoùese. (Quen 34–35)
- – Bestia articolata, anima dannata.
– Uccello che parla verba volant.
– L'ultimo pesce a parlare ha sempre torto.
– A ostrica parlante non si guarda in bocca.
– Se la zebra dà del tu, s'avvicina Belzebú.
E altri proverbi d'estesa salacia sorti dal fondo profondo tanto folle quanto clorico della sapienza îledefrançese. (Calv 24)
- »Če živad blebeče, hudič skače od sreče.«
»Ko kopun besediči, vince se kisu priliči.«
»Kar svinja dé, to parklji storé.«
»Gobezdave miši, lakota pri hiši.«
»Ko zavriska ščuka, vrag na plan pokuka.«
In druge pikantne rečenice, nabrane is finiga franzofkiga ludfkiga isrozhila. (BM 25)

Come si può intuire in base alla versione italiana appena presentata, la rima è uno strumento importante nel romanzo queneauiano. Mezzo retorico efficace e plurifunzionale, essa caratterizza, in realtà, tutte e tre le versioni analizzate. I due traduttori cercano di mantenere le rime dell'originale per quanto possibile, inserendone talvolta delle nuove, come nel passo sloveno riportato nell'esempio seguente, dove la rima non è richiesta dal testo di partenza; nonostante ciò si inserisce bene nel contesto come uno degli espedienti caratteristici della scrittura queneauiana:

(16)

- — Pourriez-vous me dire **où péniche mademoiselle Lamélie** Cidrolin? (Quen 77)
- – Mi saprebbe dire **dov'è attraccata la signorina Lamelia** Cidrolin? (Calv 67)
- »Bi mi znali povedat, **kje se barči gospodična Malči** Cidrolinova?« (BM 60)

Nell'esempio successivo, la rima pare avere la funzione di segnalare l'iteratività, la ripetizione, l'apparente infinità del viaggio intrapreso dai due personaggi, Gioacchino, il Duca d'Auge, e l'abate Riphinte in una grotta con disegni murali preistorici, viaggio durante il quale l'abate non si sente affatto a suo agio. Il testo sloveno cerca di riprodurre in maniera libera le rime dell'originale, mentre la versione italiana propone una serie di rime imperfette:

(17)

- Dans le silence obscur, ils **avacent**.
 Dans l'obscurité silencieuse, ils continuent d'avancer.
 Sans **cadence**, ils **avacent**, la corde se **balance** et la lanterne aussi, c'est toujours le **silence**. /.../
 — Nous verrons cela tout à l'heure, répliqua Joachim.
 Cette phrase énigmatique fit taire Riphinte pendant quelques minutes. Le duc **avance** en **silence**, la corde se **balance**, l'abbé suit de **confiance**, la petite lumière aussi **se balance**, elle finit par intriguer l'abbé qui revisse la conversation /.../. (205–206)
- Avanzano silenziosi.
 Vanno avanti nel buio silente.
 Silenti vanno avanti a passo lento e l'ondeggiante luce della lanterna rischiara le viscere del monte. /.../
 – Lo vedremo tra poco, – replicò Gioacchino.
 Questa enigmatica frase zittì Riphinte per qualche minuto. Il Duca va **innante**, va **innante silente**, l'Abate è **fidente**, la corda è **ondeggiante**, il lume **egualmente**, ed è questo lume a incuriosire l'Abate che riavvita la conversazione. (Calv 192–193)
- V tihoti gresta dalje.
 Dalje gresta v mračni tihoti. V tihotnem mraku gresta dalje in še naprej.
 Gresta **dalje**, skozi **skalje**, laterna sveti skoz **podtalje**, v tihoti krajšata **razdalje**. /.../
 »To bova še videla,« je odvrnil Joahim.
 Ob tem zagonetnem stavku je Rifint za nekaj minut obmolknil. Vojvoda gre v tihoti **dalje**, prodira skozi **skalje**, pater hiti, predse meče **kobalje**, laterna sveti skoz **podtalje** in nazadnje vzbudi radovednost patra, ki oživi pogovor: /.../. (BM 169–170)

Nelle due traduzioni, e in particolare in quella slovena, viene prestata un'attenzione speciale anche ad altri usi creativi della lingua, che potrebbero essere definiti come straniamenti interni, in quanto aprono insoliti punti di vista metalinguistici, tramite la decomposizione del materiale linguistico e la decostruzione delle convenzioni grammaticali, mettendo così in discussione la percezione usuale della realtà. Ecco due esempi in proposito, nei quali sono le regole ortografiche della lingua francese e i principi della costruzione frastica ad essere oggetto di riflessione. Nel testo sloveno, che si attiene massimamente alla base italiana, l'effetto di sorpresa viene preservato, mentre nella traduzione italiana esso è ridotto nell'esempio (18) ed assente nell'esempio (19):

- (18)
- Tout le monde part. Cidrolin aperçoit la tête des **chevaux**. Ils ont l'air de **chevaux**. (Quen 229)
 - Partono. Cidrolin scorge **il muso dei destrieri**. Hanno un'aria **equina**. (Calv 215)
 - Vsi skupaj se odpeljejo. Za loputo prikolice Cidrolin **zagleda kojna**. Videti sta **kot konja**. (BM 190)

(19)

- — J'espère qu'on ne va pas me coller sur le dos, dit Stèphe. /.../
— Tu peux toujours le laisser tomber dans un fossé, dit Sthène.
Stèfstu esténoci. (Quen 201–202)
- – Spero che non l'appiopperanno a me, – disse Stef. /.../
– Puoi sempre farlo cascare in un fossato, – disse Sten.
Stef restò silenzioso, e così Sten. (Calv 188)
- »Upam, da mi ga ne bodo naprtili na hrbet,« je dejal Štef. /.../
»Še zmeraj ga lahko zvrneš v kakšen jarek,« je predlagal Sten.
Štefjeutihniu stenjpatudi. (BM 166–167)

3 Un'osservazione conclusiva

All'inizio di questo scritto è stato constatato che ambedue i traduttori adoperano la stessa strategia generale, che è per lo più addomesticante, e che le differenze tra la versione italiana e quella slovena riguardano innanzi tutto i modi in cui i due traduttori si sono accinti a risolvere singoli problemi a livello microtestuale. In seguito all'analisi di alcuni passi testuali caratteristici delle due traduzioni, possiamo concludere che entrambe le versioni sono efficaci e che esibiscono un produttivo dinamismo tra l'approccio addomesticante, in quanto si integrano nelle rispettive culture di arrivo, e l'approccio straniante, in quanto mettono in evidenza la specificità della cultura di partenza e suggeriscono, attraverso meccanismi di decomposizione linguistica, nuovi modi di percepire la realtà di arrivo, cosa che propone anche lo stesso testo di partenza. In esso, il riconoscimento di elementi e di procedure stranianti è infatti parte essenziale di una lettura riuscita. Testi come *Les Fleurs bleues* non possono essere tradotti felicemente se non in una maniera prevalentemente addomesticante, che permetterà, anche al lettore d'arrivo, un'esperienza autentica del testo tradotto nella sua totalità, inclusa

la veste straniante che caratterizza lo stesso testo originale. Le due traduzioni studiate sono una convincente prova che un risultato straniante può essere ottenuto anche attraverso l'addomesticamento (cfr. Eco 2003: 180) e che i due termini, peraltro molto usati e dibattuti nella teoria della traduzione contemporanea,¹ sono necessariamente relativi, controversi e meno dicotomici di quanto sembri.

Bibliografia

I

- Quen QUENEAU, Raymond (1978 [1965]) *Les fleurs bleues*. Paris: Folio.
Calv QUENEAU, Raymond (1995 [1967]) *I fiori blu*. Trad. Italo Calvino. Torino: Einaudi.
BM QUENEAU, Raymond (2011) *Modre cvetke*. Trad. Ana Barič Moder. Ljubljana: Sanje.

II

- CAVAGNOLI, Franca (2010) *Il proprio e l'estraneo nella traduzione letteraria di lingua inglese*. Milano/Monza: Polimetrica.
COSERIU, Eugenio (1978) »Falsche und richtige Fragestellungen in der Übersetzungstheorie.« In: Lillebil Grähs *et al.* (a cura di), *Theory and Practice of Translation*. Bern: Peter Lang, 17–32.
ECO, Umberto (2003) *Dire quasi la stessa cosa: Esperienze di traduzione*. Milano: Bompiani.
FEDERICI, Federico (2009) *Translation as Stylistic Evolution: Italo Calvino Creative Translator of Raymond Queneau*. Amsterdam/Atlanta: Rodopi.
OŽBOT, Martina (2000) »Kulturno občutljiva besedila in njihovi prevodi (Nekaj opazanj ob italijanskem in slovenskem *Asterixu*).« In: T. Smolej (a cura di), 258–271.
SHAMMA, Tarek (2005) »The Exotic Dimension of Foreignizing Strategies.« *The Translator* 11/1, 51–67.
SHORLEY, Cristopher (1985) *Queneau's Fiction: An Introductory Study*. Cambridge: Cambridge University Press.
SMOLEJ, Tone (a cura di) (2000) *Goethe v slovenskih prevodih/Prevod stripa in slikanice/Asterix v evropskih jezikih: 25. prevajalski zbornik*. Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev.
VENUTI, Lawrence (1998) *The Scandals of Translation: Towards an ethics of difference*. London/New York: Routledge.
VITEZ, Primož (2011) »Modrócveteča poezija.« In: Queneau, 240–270.

1 Tra le molte opere in merito si vedano Venuti (1998) e Shamma (2005) di respiro teorico e Cavagnoli (2010) di impostazione più pratica.

Riassunto
CHE COSA (NON) È RIMASTO DELLA FRANCESITÀ?
ADDOMESTICAMENTO E STRANIAMENTO NELLE TRADUZIONI
ITALIANA E SLOVENA DI *LES FLEURS BLEUES* DI RAYMOND QUENEAU

Nel presente contributo vengono offerte alcune riflessioni sulla traduzione di aspetti culturalmente specifici nel testo letterario, e in particolare sulle versioni italiana e slovena del romanzo *Les Fleurs bleues* di Raymond Queneau, che sono opera rispettivamente di Italo Calvino e di Ana Barič Moder. Al centro dell'attenzione è soprattutto la dicotomia traduttiva tra l'approccio straniante e quello domesticante. Un esame del testo originale e delle due traduzioni ha dimostrato che ambedue i traduttori si sono sforzati di preservare i caratteri della cultura di partenza iscritti nel romanzo queneauiano. Allo stesso tempo, però, hanno cercato di integrare le proprie versioni negli ambienti d'arrivo quando ciò pareva necessario per rendere possibile il pieno funzionamento delle due traduzioni come opere letterarie che, nei specifici contesti italiano e sloveno, sono destinate ad avere la funzione di entità letterarie a sé stanti, cioè indipendenti dal loro primario legame con il testo di partenza francese. Fatte queste premesse, l'approccio generale dei due traduttori può essere caratterizzato come relativamente addomesticante, anche se in entrambe le versioni, e in particolare in quella italiana, viene concesso ampio spazio anche allo straniamento, purché esso non incrina la funzionalità della traduzione.

Parole chiavi: traduzione, addomesticamento, straniamento, specificità culturale, *Les Fleurs bleues*, Raymond Queneau

Povzetek
KAJ JE/NI OSTALO OD FRANCOŠKOSTI?
PODOMAČEVANJE IN POTUJEVANJE V SLOVENSKEM IN ITALIJANSKEM
PREVODU ROMANA *LES FLEURS BLEUES* RAYMONDA QUENEAUJA

Prispevek ponuja nekaj razmišljanj o kulturno specifičnih vidikih književnega besedila, do katerih je mogoče priti še posebej ob opazovanju italijanske in slovenske različice romana *Les Fleurs bleues* Raymonda Queneauja, ki sta delo Itala Calvina in Ane Barič Moder. Osrednja pozornost je namenjena prevodni dihotomiji med podomačitvenim in potujitvenim pristopom. Analiza izvirnega besedila in prevodov je pokazala, da sta oba prevajalca skušala ohraniti značilnosti izhodiščne kulture, ki so sestavni del besedilnega sveta Queneaujevega romana. Obenem pa sta si prizadevala, da bi svoji različici besedila vpela v ciljno okolje, in sicer takrat, kadar se je takšen pristop zdel potrebno za to, da bi prevoda lahko polno zaživela kot literarni deli, ki naj bi v italijanskem oz. slovenskem ciljnem kontekstu imeli vlogo samostojnih besedil in ki naj bi funkcionirali neodvisno od svoje izvorne povezanosti s francoskim izhodiščnim besedilom. Glede na to je splošno strategijo obeh prevajalcev mogoče označiti kot

razmeroma podomačitveno, čeprav je v obeh prevodih, posebno v italijanskem, opazna tudi precejšnja naklonjenost potujevanju, razen takrat, ko bi bilo slednje v nasprotju z načrtovano funkcionalnostjo prevoda.

Ključne besede: prevajanje, podomačevanje, potujevanje, kulturna specifičnost, *Les Fleurs bleues*, Raymond Queneau

LA MISE EN RELIEF EN SLOVÈNE ET EN FRANÇAIS : LES PARTICULES SLOVÈNES DITES « EMPHATIQUES » ET LEURS ÉQUIVALENTS FRANÇAIS

0 INTRODUCTION

La présente contribution s'inscrit dans le cadre d'une étude contrastive sur la mise en relief en slovène et en français à partir d'une recherche sur les particules slovènes dites « emphatiques » et leurs équivalents français. Toute langue a, à sa disposition, des moyens de mise en relief qui lui sont propres. Nous nous proposons d'examiner un de ces moyens de mise en relief, à savoir les particules emphatiques slovènes et les adverbes de phrase français. Dans un premier temps, nous définirons la classe de ces particules slovènes en exposant leurs caractéristiques. Nous nous pencherons ensuite sur les équivalents français répertoriés dans un corpus écrit constitué d'oeuvres littéraires contemporaines pour enfin établir non seulement les caractéristiques communes aux particules slovènes et à leurs équivalents français mais surtout les divergences touchant à la mise en relief. Les questions auxquelles tentera de répondre cette étude sont les suivantes : la mise en relief engendrée par ces éléments est-elle la même dans tous les cas de figure ? Peut-on parler d'un ou de plusieurs types de mise en relief ? Les moyens linguistiques engagés dans les deux langues sont-ils identiques ? Ces considérations peuvent avoir un caractère pertinent et utile aussi bien dans le processus de l'apprentissage que dans celui de l'enseignement du français en tant que langue étrangère. De même, tout traducteur ou interprète doit être en mesure de reconnaître et de maîtriser les différents moyens de mise en relief dont il dispose dans chacune des langues pour assurer une production appropriée au message initial, ce phénomène étant omniprésent aussi bien à l'oral qu'à l'écrit. Enfin, pour le chercheur, cette étude représente une modeste contribution à la recherche linguistique puisqu'abordant, au-delà du cadre contrastif, certains aspects de ce thème complexe qu'est la mise en relief.

1 CADRE DE L'ANALYSE

De par la complexité de la mise en relief et la multitude des moyens dont le locuteur dispose dans chacune des langues, ce phénomène bénéficie depuis toujours de toute l'attention des linguistes qui lui ont consacré et continueront de lui consacrer de nombreuses recherches. La mise en relief a sa place dans toutes les grammaires, aussi

* *Adresse de l'auteur* : Filozofska fakulteta, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. Mél : jacqueline.oven@guest.arnes.si

basiques soient-elles, et a fait l'objet de nombreuses études. La définition proposée dans la *Grammaire méthodique du française* (1996 : 390) est la suivante :

L'emphase – terme emprunté à la rhétorique – désigne tout procédé d'insistance ou de mise en relief. /.../ Dans les deux cas (extraction et détachement), le constituant extrait ou détaché de la phrase occupe une position distinguée.

Plus loin (1996 : 425–426), les auteurs complètent cette définition en ces propos :

« *On regroupe, sous le nom d'emphase, tous les procédés d'insistance et de mise en relief. Ce terme, issu de la rhétorique, a pris en français un sens courant péjoratif. /.../ Pour mettre en relief un constituant de la phrase, le français dispose des trois moyens formels suivants :*

- *l'accent d'insistance,*
- *la dislocation,*
- *l'extraction.*

Ces procédés sont très employés à l'oral. Le premier s'y prête par sa nature prosodique même ; il peut être reproduit à l'écrit par le choix des caractères (gras par exemple). Les deux autres, qui mettent en jeu la syntaxe de la phrase, sont également très utilisés à l'oral, favorisés par la mise en situation et par la recherche de l'expressivité. Sur le plan sémantique, ils introduisent des modifications dans la répartition des constituants en thème et propos. »

Le terme de mise en relief revient également dans le chapitre *Thème et propos. La progression thématique* (1996 : 607) :

On admet généralement que l'ordre linéaire reflète l'ordre de l'information : le thème est plutôt placé en tête de phrase et suivi par le propos. Mais certaines structures inversent cet ordre. /.../ Dans les phrases emphatiques clivées, le propos est extrait de la phrase et mis en relief au moyen de c'est... qui/que. On parle de focalisation du groupe extrait. /.../ On voit bien la correspondance entre la distinction thème / propos et l'opposition présupposé / posé. » (1996 : 606) /.../ « L'analyse d'une phrase en thème et propos doit s'effectuer en tenant compte du contexte, linguistique ou situationnel. Dans un texte, la détermination du thème dépend du contexte antérieur. Le thème assure la continuité du texte, selon la règle de répétition, alors que le propos, qui apporte une information nouvelle, assure la progression.

Comme les équivalents français abordés dans notre étude font partie de la classe des adverbes, il est intéressant de s'arrêter brièvement sur l'évolution de cette classe de mots très hétérogène (qualifiée même de 'classe poubelle' par A. Berendonner). Les premières tentatives de classification des adverbes ont été entreprises par les générativistes. La notion d'adverbe de phrase a intégré la terminologie linguistique suite aux travaux de R. Martin (1973, 1974). En 1977, Sabourin et Chandiooux ont souligné

un grand lien de dépendance entre les caractéristiques sémantiques, syntaxiques et morphologiques. Bartsch, lui, a dressé un inventaire des adverbes en se focalisant sur l'analyse logico-sémantique. Melis (1983) proposent de subdiviser les opérateurs en compléments propositionnels (c. de lieu et de temps), compléments de phrase et compléments transpositionnels (appelés souvent connecteurs). Oswald Ducrot (1980) a esquissé une classification des occurrences d'adverbes en se basant sur leur « incidence sémantique ». Il distingue trois espèces d'occurrences : l'incidence de l'adverbe peut être soit le constituant, soit l'énoncé, soit l'énonciation.

Enfin, nous terminerons cet aperçu avec les travaux du linguiste danois H. Nølke qui adopte une approche sémantique pour procéder à la description des adverbes/adverbiaux (différenciation fondamentale entre nature et fonction d'un mot) qu'il définit lui-même comme suit (1993 : 10) :

Optant pour une linguistique « pure et dure », je ne m'intéresse qu'aux aspects du sens qui sont marqués dans la forme linguistique même : mon domaine de recherches est la langue, non la parole, pour reprendre la distinction saussurienne. De plus, l'objet élémentaire de mes analyses est la phrase. Des segments textuels plus larges ne seront pris en considération que dans la mesure où les enchaînements d'énoncés qu'ils représentent sont marqués au niveau de la phrase. De même, la situation énonciative ne m'intéresse que pour autant que le rôle joué par ses éléments dans l'interprétation est indiqué par les matériaux linguistiques.

Ce bref aperçu permet de mettre en évidence les diverses approches mises en oeuvre pour fournir une description des adverbes de phrases, témoignant de par la même de leur complexité, car relevant de plusieurs niveaux (sémantique, syntaxique, textuel, pragmatique). Dans la présente contribution, nous suivrons la démarche proposée par H. Nølke (approche sémantique marquée dans la forme linguistique).

2 CARACTÉRISTIQUES DES PARTICULES SLOVÈNES DITES « EMPHATIQUES »

Nous proposons de définir les particules slovènes dites « emphatiques » comme suit :

- d'un point de vue fonctionnel, elles assument une fonction de modification (sémantique) et textuelle (connective) ;
- d'un point de vue syntaxique, elles se rapportent à un seul constituant de la phrase.

Cette définition se rapproche de celles proposées par J. Toporišič (bien qu'ayant subdivisé les particules emphatiques en plusieurs sous-groupes) et M. Smolej (bien qu'incluant des particules que nous ne considérons pas comme étant emphatiques, car ne répondant pas aux critères mentionnés, comme par exemple *približno*- fr. *environ*, *skoraj* - fr. *presque*, qui assument certes une fonction de modification, mais n'assurent pas de fonction textuelle).

Selon les critères énoncés, la classe des particules slovènes dites « emphatiques » renferme des termes comme *tudi* (fr. *aussi*), *celo* (fr. *même*), *samo* (fr. *seulement*), *predvsem* (fr. *surtout*), *še* (fr. *encore*)... .

2.1 Équivalents français des particules slovènes emphatiques

En répertoriant les équivalents des particules emphatiques dans le corpus, nous avons recensé dans les traductions françaises, sans grande surprise, un grand nombre d'adverbes de phrase :

- /1/ *Usedla sva se drug ob drugega, in ko se je taksist obrnil k meni, sem samo pokazal z roko proti Seni in še naprej, kot je to storila ona. (Br. 15)*
*Nous nous assîmes l'un à côté de l'autre et, quand le taxi se tourna vers moi, je lui indiquai **seulement** de la main un point et son prolongement, en direction de la Seine, comme elle l'avait fait. (17)*
- /2/ *Ni še prišel iz pekarne. (Cy. 78)*
*Il n'est pas **encore** revenu de la boulangerie. (87)*
- /3/ *Imel je dve hčeri, /.../. **Tudi** sina je imel. (Al. 18)*
*Ce brave homme avait deux filles pour toute fortune, /.../. Il avait **aussi** un fils, ... (22)*
- /4/ *Depuis que je suis avec toi, j'ai pas l'impression que la vie me passe sous le nez. J'ai **même** l'impression d'avoir plus que ma part, si tu veux savoir... (Dj. 26)*
*Odkar sem s tabo, nimam občutka, da mi življenje uhaja izpred nosa. Občutek imam **celo**, da dobivam več kot samo svoj polni delež, če že hočeš vedeti... (24)*
- /5/ *On a pris la bagnole de Betty, une VW rouge qui consommait **surtout** de l'huile et on s'est garés dans le centre avec une roue sur le trottoir. (Dj. 20)*
*Sedla sva v Bettyjin avto, rdeč grošč, ki je žrl **predvsem** olje, in parkirala v središču mesta s kolesom na pločniku. (19)*

Il ressort de ces exemples que les particules emphatiques et leurs équivalents (adverbes de phrase) sont, au niveau textuel, des éléments de transition mettant en relation des éléments du contexte gauche/antérieur et des éléments du contexte droit/postérieur. Au niveau sémantique, ils permettent une mise en relief d'un élément, avec lequel ils forment, d'un point de vue syntaxique, un constituant de phrase. Dans l'exemple 1, nous avons ainsi un antécédent dans le contexte gauche (*dve hčeri/deux filles*) et un noyau dans le contexte droit (*sina/un fils*), mis en relation par une particule/un adverbe de phrase (*tudi/aussi*).

3 ANALYSE CONTRASTIVE SUR LES PARTICULES SLOVÈNES EMPHATIQUES ET LEURS ÉQUIVALENTS FRANÇAIS

3.1 Equivalents français autres que les adverbes de phrase

Comme mentionné, les équivalents français les plus fréquents dans notre corpus sont des adverbes de phrase. Néanmoins, nous avons également relevé des équivalents sémantiquement pleins, comme l'illustrent les exemples suivants :

- /6/ *Bilo ji je, kod da doživlja pravljico iz Tisoč in ene noči. Zdaj ni več samo poslušala, zdaj je bila sama sredi nje. (Al. 24)*
Elle avait l'impression de vivre un conte tissé de mystère. Non, elle ne se bornait plus maintenant à écouter le conteur, elle faisait elle-même partie de l'histoire... (30)
- /7/ *Še enkrat sem mu pokimal in zapustil sprejemnico. (Br. 14)*
Je réitérai mon hochement de la tête et quittai la réception. (16)
- /8/ *Najprej je sam pokazal, kako je treba, potem so morale za njim poskusiti tudi deklince. (Al. 27)*
Le danseur venait de leur montrer ce qu'il fallait faire; les jeunes filles devaient à présent s'efforcer de l'imiter. (33)

Dans le cas des traductions par le biais d'un équivalent sémantiquement plein, nous observons surtout un affaiblissement ou une atténuation de la fonction textuelle (anaphorique). La fonction de modification, elle, reste présente par le biais de l'équivalent sémantiquement plein, qui de par son sens reconstitue d'une certaine manière la modification qui aurait été opérée par l'adverbe de phrase : dans l'exemple 6, l'équivalent *se borner à* renferme la même idée de restriction inhérente à l'adverbe de phrase *seulement*, qui serait l'équivalent spontané de la particule *samo*. Par contre, le lien instauré par la particule ou l'adverbe de phrase entre le contexte gauche et le contexte droit est inexistant dans le cas de *se borner à*. Cette constatation pourrait conduire à une hiérarchisation des fonctions caractérisant les éléments abordés dans notre contribution : il semblerait que la fonction de modification soit primaire, puisque toujours présente, et que la fonction textuelle soit secondaire (puisque fortement atténuée, voire inexistante). En reprenant la distinction faite par H. Nølke concernant les connecteurs (1993 : 83 ; 1993 : 132), où il distingue la connexion analytique (ou connexion authentique) de la connexion synthétique (ou connexion secondaire), il semblerait que la fonction discursive des particules/adverbes de phrases ne soit pas une connexion primaire mais simplement secondaire (particules/adverbes de phrases), voire inexistante (particules/équivalents sémantiquement pleins)

3.2 Type de mise en relief

En nous recentrant sur les traductions mettant en parallèle, dans le texte slovène, des particules et, dans le texte français, des adverbes de phrase, les exemples recueillis permettent de dégager deux types de mise en relief engendrée par les particules slovènes et les adverbes de phrases français : une mise en relief simple ou une mise en relief renforcée.

3.2.1 Mise en relief simple

La mise en relief simple est illustrée dans les exemples suivants :

- /3/ *Imel je dve hčeri, /.../. Tudi sina je imel. (Al. 18)*
Ce brave homme avait deux filles pour toute fortune, /.../. Il avait aussi un fils, ... (22)
- /9/ *On y fabriquait aussi des santons coloriés, qui sont les petits personnages des crèches de la Noël. (Pa. 21)*
Izdelovali so tudi živo pobarvane figurice za božične jaslice. (19)

- /10/ **Tudi** *moj gospodar se je jokal, ko me je prodal, je dejala Zajnab. (Al. 23)*
Mon maître aussi a pleuré en me vendant, dit Zaïnab. (22)
- /11/ *In še na eno te opozarjam: ne izprašuj stvari, ki se neposredno ne tičejo učnih predmetov. (Al. 21)*
Et je t'avertis encore d'une chose : ne pose pas de questions sur des sujets ne concernant pas directement les matières d'enseignement. (26)

Dans les exemples cités, les lexèmes *tudi* et *aussi* se rapprochent des conjonctions de coordination *in* ou *et*, qui seraient plus ou moins renforcées :

- /3/ Imel je dve hčeri in/IN sina.
 /3/ Ce brave homme avait deux filles et/ET un fils.
 /11/ Na eno stvar sem te opozoril in opozarjam te na drugo stvar.
 /11/ Je t'ai averti d'une chose et je t'avertis d'une autre chose.

Les termes slovènes et français semblent davantage contribuer à la progression textuelle (marqueurs qui orientent le lecteur à faire un lien avec le contexte gauche) qu'à une mise en relief.

3.2.2 *Mise en relief renforcée*

Dans le cas de la mise en relief renforcée, nous rencontrons deux cas de figure :

- l'élément introduit par la particule ou l'adverbe de phrase est un argument plus fort (*predvsem* et *surtout*) ou inattendu (*celo* et *même*) :
- /12/ */.../ il y a un terrain vague terrible, où on trouve des caisses, des papiers, des pierres, des vieilles boîtes, des bouteilles, des chats fâchés, et surtout une vieille auto qui n'a plus de roues, mais qui est drôlement chouette quand même. (Ni. 28)*
/.../ krasna ledina, kjer je veliko zabojev, papirja, kamnov, starih škatel, steklenic, podivjanih mačk in kjer predvsem stoji star avtomobil, ki nima več koles, a je vseeno strašno prima. (26)
- /13/ *Alors le père et le grand-père, et parfois même les voisins – qui n'avaient jamais étudié qu'avec leurs mains – venaient leur poser des questions, et leur soumettre de petites abstractions dont jamais personne au village n'avait pu trouver la clef. (Pa. 18)*
Takrat so prišli očetje in dedi in včasih celo sosedge – ki so vedno študiralo samo z rokami – in jim zastavljali vprašanja in majhne abstraktne uganke, ki jih nihče v vasi dotlej ni znal rešiti. (16)
- l'élément introduit par la particule ou l'adverbe de phrase est extrait d'un ensemble de référence :
- /14/ *La seule riposte était l'immobilité totale et je commençais à avoir un bon entraînement. (Dj. 15)*
Edini odgovor je bila popolna negibnost in bil sem glede tega v kar dobri formi. (15)

L'extraction peut alors être :

- interphrastique

/15/ *Le seul qui n'a pas rigolé, c'est Eudes, qui est allé vers Rufus et qui lui a donné un coup de poing sur le nez. (Ni. 25)*

Samo *Edi se ni smejal, stopil je proti Rafku in ga mahnil po nosu. (24)*

(interprétation : tous les autres n'ont pas rigolé et 'tous les autres' sont ceux qui étaient présents lors de cette scène et peuvent être identifiés dans le contexte gauche)

ou

- intraphrastique

/16/ */.../ je pensais avoir trouvé la seule chose intelligente à faire si on veut bien réfléchir cinq minutes et reconnaître que la vie a rien de sensationnel à vous proposer, hormis quelques trucs qui ne sont pas à vendre. (Dj. 6)*

/.../ prepričan, da sem se lotil edine pametne stvari, ki jo kaže početi, če si pripravljen kakšen hipec razmišljati in ugotoviti, da ti nima življenje ponuditi nič razburljivega, razen tistih nekaj reči, ki niso naprodaj. (7)

/17/ *Alors on a tous fait semblant de manger, sauf Alceste qui mangeait vraiment, parce qu'il avait apporté des tartines à la confiture de chez lui. (Ni. 29)*

In potlej smo se vsi delali, da jemo, razen Alcesta, ki je jedel zares, saj si je od doma prinesel sendviče. (29)

Dans les cas d'extraction, le lien opéré par la particule slovène et son équivalent français met en relation un hyperonyme (explicite ou implicite) dans le contexte gauche (interphrastique ou intraphrastique) et un hyponyme dans le contexte droit (ex. 15 : les autres–le seul, tous–edini; ex. 17 : tous–Alceste, vsi–Alcest).

Bien que ces exemples soient tous des illustrations de mise en relief renforcée (extraction), ils présentent une différence au niveau du rapport entre le posé et le présupposé. Dans certains cas (par exemple *samo/seul*), le posé et le présupposé s'opposent :

/15/ *Le seul qui n'a pas rigolé, c'est Eudes, qui est allé vers Rufus et qui lui a donné un coup de poing sur le nez. (Ni. 25)*

Samo *Edi se ni smejal, stopil je proti Rafku in ga mahnil po nosu. (24)*

Posé : Eudes n'a pas rigolé

Edi se ni smejal

Présupposé : Les autres ont rigolé

Ostali so se smejali

Dans certains autres cas, le posé et le présupposé sont co-orientés :

/13/ *Alors le père et le grand-père, et parfois même les voisins – qui n'avaient jamais étudié qu'avec leurs mains – venaient leur poser des questions, et leur soumettre de petites abstractions dont jamais personne au village n'avait pu trouver la clef. (Pa. 18)*

Takrat so prišli očetje in dedi in včasih celo sosedje – ki so vedno študiralo samo z rokami – in jim zastavljali vprašanja in majhne abstraktne uganke, ki jih nihče v vasi dotlej ni znal rešiti. (16)

Posé : Les voisins venaient leur poser des questions
Sosedje so jim zastavljali vprašanja

Présupposé : D'autres personnes que les voisins venaient leur poser des questions
Drugi, ki niso bili sosedje, so jim zastavljali vprašanja

3.3 Statut particulier de certaines particules emphatiques

Certaines particules du corpus, dont *tudi*, ont un statut particulier, car pouvant engendrer, selon le contexte, différents types de mise en relief. En effet, certains cas faisaient état d'une mise en relief simple, alors que d'autres une mise en relief renforcée. Cette particularité a pu être détectée notamment à partir des différentes traductions de la particule *tudi*.

3.3.1 Cas de mise en relief atténuée

/3/ *Imel je dve hčeri, /.../. Tudi sina je imel. (Al. 18)*
Ce brave homme avait deux filles pour toute fortune, /.../. Il avait aussi un fils, ... (22)

3.3.2 Cas de mise en relief simple

/10/ *Tudi moj gospodar se je jokal, ko me je prodal, je dejala Zajnab. (Al.23)*
Mon maître aussi a pleuré en me vendant, dit Zainab. (p.22)

Les exemples répertoriés sembleraient permettre de différencier les cas de mise en relief atténuée de ceux de mise en relief simple en se référant à la fonction du constituant mis en relief par la particule/l'adverbe de phrase : mise en relief atténuée en fonction de COD ou COI (ex. 3, auquel cas la particule/l'adverbe de phrase s'apparenteraient fortement à un connecteur) et mise en relief simple en fonction sujet ou complément circonstanciel (ex. 10 et 14) :

/14/ *Ni dolgo tega, ko je bil še čisto podoben mladi mačici. Pitale smo ga s kozjim mlekom in tudi zdaj ga ne hranimo z mesom, da ne bi podivjal. (Al. 47)*

Il n'y a pas bien longtemps il ressemblait encore à un jeune chat; nous l'avons nourri au lait de chèvre, et même maintenant, nous nous gardons bien de lui donner le moindre morceau de viande, de peur qu'il ne devienne féroce. (45)

3.3.3 Mise en relief renforcée

• élément/argument inattendu

/15/ *Na našem otoku pa imamo govedo, velblodico, štiri konje in nekaj osličev. Samo pri nas so tudi mačke in psi. (Al. 103)*

Tu pourras voir encore dans l'île un troupeau de bétail, un petit chameau, quatre chevaux et quelques ânes. Il y a même des chiens et des chats. (99)

Cet exemple montre que le traducteur a opté pour une interprétation où l'argument est inattendu (vraisemblablement influencée par *samo pri nas-chez nous uniquement*).

- extraction d'un élément (à partir d'un ensemble de référence)

/16/ ... *in to zaradi neke druge Portugalke z imenom Ema Angeles, ki vsako jutro med drugim prepeva tudi Amalio Rodriguez. (Br. 27)*

... *à cause d'une autre Portugaise du nom d' Ema Angeles qui, tous les matins, chante entre autres (chante des chansons de différents interprètes, dont) de l'Amalia Rodriguez. (32)*

/17/ Še zdaj ne vem, zakaj sem si zrecital to zaporedje žival, ki mi je priraslo k srcu **tudi** zaradi svoje zvočne podobe, prav v tistem večeru, ko sva se po Bonapartovi ulici oddaljevala od Farkasa in se spuščala v noč. (Br. 15)

Je ne sais toujours pas pourquoi je me suis récité cette liste d'animaux à laquelle j'ai fini par m'attacher, notamment en raison de sa sonorité (pour plusieurs raisons, dont la sonorité), justement ce soir où, par la rue Bonaparte, nous nous éloignons de Farkas et nous abandonnions à la nuit. (17)

4 CONCLUSION

L'analyse contrastive des particules emphatiques slovènes et de leurs équivalents français (des adverbes de phrase dans la majorité des cas) a permis d'aborder le processus complexe de la mise en relief tout en soulignant leur caractère spécifique, car assumant en même temps une fonction textuelle en tant qu'élément de cohérence de par leur rôle anaphorique. Plusieurs types de mise en relief ont pu ainsi être mis en évidence: mise en relief atténuée, simple ou renforcée. Nous avons enfin exposé le statut particulier de certaines particules slovènes, dont *tudi*, qui peuvent dans différents contextes déclencher différents types de mise en relief (atténuée, simple ou renforcée), ce fait étant mis en évidence dans la traduction française par le biais d'équivalents différents (*aussi, même, entre autres, notamment...*). La présente contribution met en évidence non seulement toute la complexité des particules ou adverbes de phrase, mais ouvre également une dimension plus générale touchant à l'apprentissage et à la maîtrise d'une langue étrangère, qui consiste à devoir franchir un obstacle de taille et effectuer un pas décisif: le passage de la correspondance à l'équivalence. Le sujet ici traité illustre parfaitement ce cas de figure: tout lexème a un équivalent (incluant la dimension contextuelle) et non pas un correspondant (sans considération contextuelle).

Bibliographie

Sources primaires

1. Corpus écrit slovène-français

BARTOL, Vladimir (1988) *Alamut*. Ljubljana: Mladinska knjiga.

BARTOL, Vladimir (1988) *Alamut*. Trad. Claude Vincenot. Paris: Phébus.

PAHOR, Boris (1960) *Na sipini* (nouvelles: Njegov bratranec Ciril, Pepelnata kupola). Ljubljana: Slovenska matica.

- PAHOR, Boris (1999) *Arrêt sur le Ponte Vecchio* (nouvelles : Mon cousin Cyril, La Coupole de cendre). Trad. Andrée Lück-Gaye. Paris : Editions des Syrtes.
- ŠVIGELJ-MERAT, Brina (1998) *Con Brio*. Ljubljana : Nova Revija. [Collection *Samorog*.]
- SVIT, Brina (1999) *Con Brio*. Trad. Zdenka Štimac. Paris : Editions Gallimard.

2. Corpus écrit français-slovène

- DJIAN, Philippe (1985) *37,2 le matin*. Paris : Editions B. Barrault.
- DJIAN, Philippe (1987) *37,2 zjutraj*. Trad. Branko Madžarevič. Ljubljana : Državna založba Slovenije.
- GOSCINNY, René (1996) *Le petit Nicolas et les copains*. Paris : Denoël.
- GOSCINNY, René (2001) *Nikec in prijatelji*. Trad. Aleš Berger. Ljubljana : Mladinska knjiga.
- PAGNOL, Marcel (1957) *La gloire de mon père*. Monte Carlo : Pastorelly.
- PAGNOL, Marcel (2004) *Slava mojega očeta*. Trad. Radojka Vrančič. Ljubljana : Vale–Novak.

Références

- BEAUGRANDE, Robert-Alain/Wolfgang Ullrich DRESSLER (1992) *Uvod v besediloslovje*. Ljubljana : Park.
- COMBETTES, Bernard (1983) *Pour une grammaire textuelle : la progression thématique*. Paris-Gembloux : Duculot.
- DUCROT, Oswald (1980) *Les échelles argumentatives*. Paris : Éditions de Minuit.
- DUCROT, Oswald (1980) *Les mots du discours*. Paris : Éditions de Minuit.
- DUCROT, Oswald (1984) *Le dire et le dit*. Paris : Éditions de Minuit.
- FAYOL, Michel (éd) (1989) *Structurations de textes : connecteurs et démarcations graphiques*. *Langue française* 81.
- GROSS, Gaston/Mireille PIOT (éd) (1988) *Syntaxe des connecteurs*. *Langue française* 77.
- MARTIN, Robert (1975) « Sur l'unité du mot **même**. » *Travaux de linguistique et de littérature* XIII/1, 227–243.
- NØLKE, Henning (1983) « Problems in the semantic/pragmatic description of French adverbials like: même, aussi, surtout and seulement. » *Acta Linguistica Hafniensia* 17/2, 157–168.
- NØLKE, Henning (1990) « Classification des adverbes. » *Langue française* 88, 12–27.
- NØLKE, Henning (1993) *Le regard du locuteur*. Paris : Kimé.
- OVEN, Jacqueline (2004) « Le lexème slovène *tudi* et ses équivalents français. » *Linguistica* XLIV, 5–88.
- OVEN, Jacqueline (2009) « Traduction de la particule de mise en relief slovène *tudi* en français : cas de disparitions surprenantes. » *Linguistica* XLIX, 69–80.

- OVEN, Jacqueline (2009) *Francoski ustrezniki slovenskih poudarjalnih členkov s skladijskega, pragmatičnega in pomenoslovnega vidika*. Thèse de doctorat, Ljubljana : Univerza v Ljubljani, Filozofska fakulteta.
- RIEGEL, Martin *et al.* (1996) *Grammaire méthodique du français*. Paris : P.U.F.
- SMOLEJ, Mojca (2001): *Členek v slovenskem knjižnem jeziku. Pomenoslovnici in skladijski vidiki*. Thèse de 3^{ème} cycle. Ljubljana : Univerza v Ljubljani, Filozofska fakulteta.
- TOPORIŠIČ, Jože (1976): *Slovenska slovnica*. Maribor : Založba Obzorja.
- WEINRICH, Harold (1989) *Grammaire textuelle du français*. Paris : Didier-Hatier.

Résumé

LA MISE EN RELIEF EN SLOVÈNE ET EN FRANÇAIS : LES PARTICULES SLOVÈNES DITES « EMPHATIQUES » ET LEURS ÉQUIVALENTS FRANÇAIS

La présente contribution s'inscrit dans le cadre d'une étude contrastive sur la mise en relief en slovène et en français en s'appuyant sur les résultats d'une recherche consacrée aux particules slovènes dites « emphatiques » et à leurs équivalents français. Les exemples ont été répertoriés dans un corpus constitué à partir d'oeuvres littéraires contemporaines traduites du slovène en français ou du français en slovène. Après avoir défini les particules slovènes emphatiques, nous présentons leurs équivalents français les plus fréquents (adverbes de phrase et lexèmes sémantiquement pleins). La comparaison des éléments slovènes et français permet de dégager la complexité du processus de mise en relief et d'esquisser différents types de mise en relief (affaiblie, simple et renforcée) en fonction du choix de l'équivalent français. L'approche contrastive nous a permis enfin de souligner le caractère spécifique, voire complexe, de certaines particules slovènes pouvant, selon le contexte, engendrer différents types de mise en relief et de par la même créer une certaine ambiguïté au niveau de l'interprétation. Dans ces cas de figure, il ressort que la traduction française permet de neutraliser cette ambiguïté, en choisissant des équivalents univoques quant au type de mise en relief mis en oeuvre dans chacun des contextes.

Mots-clés : analyse contrastive, slovène/français, mise en relief, particules emphatiques/adverbes de phrase, mise en relief affaiblie/simple/renforcée.

Povzetek

POUDARJANJE V SLOVENŠČINI IN V FRANCOŠČINI: SLOVENSKI POUDARJALNI ČLENKI IN NJIHOVE USTREZNICE V FRANCOŠČINI

Pri pričujočem članku gre za kontrastivno analizo poudarjalnosti v slovenščini in v francoščini. Avtorica izhaja iz rezultatov raziskave rabe poudarjalnih členkov v

slovenščini in njihovih francoskih ustreznih. Primeri so vzeti iz korpusa, ki so ga sestavljala sodobna književna dela, prevedena iz slovenščine v francoščino ali obratno. V članku avtorica najprej definira slovenske poudarjalne členke in nato predstavi njihove najbolj pogoste francoske ustreznice (sobesedilne prislove in polnopomenske lekseme). Primerjava slovenskih in francoskih izrazov pripelje do ugotovitve, da je poudarjalnost zelo kompleksen proces. Glede na francosko ustreznico uporabimo v slovenščini različne stopnje poudarjalnosti (šibko, osnovno in okrepljeno). Kontrastivni pristop je pripeljal do ugotovitve, da nekateri slovenski členki lahko, glede na kontekst, uvedejo različne stopnje poudarjalnosti, kar lahko pripelje do določenih dvoumnosti pri razumevanju. V takih primerih se je izkazalo, da je francoski prevod pomagal razjasniti dvoumnosti, saj je prevajalec izbral francoski ustreznik, ki je točno določil stopnjo poudarjalnosti.

Ključne besede: kontrastivna analiza, slovenščina/francoščina, poudarjalnost, poudarjalni členki/prislovi, šibka/ osnovna/okrepljena poudarjalnost

ERREURS DES APPRENANTS DE L2 DANS LES DICTÉES

1 INTRODUCTION

Insister auprès de ses apprenants pour qu'ils travaillent mieux est une stratégie que tout enseignant met en place. Pour que cette tâche soit fructueuse et pour faire progresser ses élèves, il est indispensable de prendre en compte leurs erreurs, c'est-à-dire commencer par les détecter, ensuite, en rechercher les causes possibles et finalement essayer d'y remédier.

Actuellement, l'erreur dans l'apprentissage d'une langue étrangère n'est plus une faute que l'on doit se faire pardonner en la faisant disparaître immédiatement par la correction, mais bien un indice d'un certain état des connaissances que le professeur et l'élève doivent s'efforcer d'améliorer, à terme (Marquilló Larruy 2003). Ce nouvel statut de l'erreur semble plus intelligent, mais il est aussi responsable, au moins en partie, d'une plus grande tolérance des erreurs orthographiques dans les productions écrites des apprenants.

Dans le cadre de notre analyse, nous nous sommes penchés sur les erreurs dans les dictées des étudiants slovènes de français langue étrangère. Notre étude se base sur un corpus de 56 dictées d'étudiants de première année et de 56 dictées d'étudiants de deuxième année du premier cycle d'études universitaires à la Faculté des lettres à Ljubljana. Les textes dictés en première année étaient tous des extraits littéraires alors que ceux dictés en deuxième année étaient des extraits d'articles de presse. Dans les deux cas, les étudiants étaient familiarisés avec les thèmes et le vocabulaire contenus dans les textes dictés. La dictée est un des exercices que nos étudiants font régulièrement et son utilité peut s'expliquer par le simple fait que, l'élève dicte le texte à soi-même à chaque fois qu'il écrit. Dans ce cas, le texte dicté ne vient pas de l'extérieur (de l'enseignant), mais de lui-même sous forme de langage intérieur.

Dans la présente recherche, nous avons d'abord répertorié les erreurs les plus fréquentes, ensuite nous avons essayé de comprendre pourquoi les apprenants se trompent et avons cherché des pistes pouvant remédier erreurs. Notre analyse des erreurs repérées dans les dictées des étudiants était composée donc de 3 étapes :

- repérage et classement des erreurs,
- recherche des causes des erreurs,
- traitement des erreurs.

* *Adresse de l'auteur:* Filozofska fakulteta, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. Mél : natasa.zugelj@ff.uni-lj.si

2 REPÉRAGE ET CLASSEMENT DES ERREURS

Les indications sur la nature des erreurs commises nous permettent d'évaluer la compétence réelle de l'apprenant. Dans ce but, nous avons relevé 1869 erreurs dans l'ensemble des 112 dictées, dont 1063 en première et 806 en deuxième année. Les 1869 erreurs ont été classées selon les types d'erreurs. Afin de répertorier tous les types d'erreurs rencontrées dans les dictées, nous proposons la typologie suivante:

Orthographe d'usage

- oubli ou mauvaise utilisation des accents
 - *l'**é**scalier
 - *il a **r**éspiré, il est **n**ecéssaire
- mots mal orthographiés (dédoublément ou oubli de lettres)
 - *nous sommes des **marionettes**
 - *un **épanuissement**

Morphologie

- accord en genre et en nombre
- erreurs de conjugaison
 - *il **tentra** de le rejoindre
 - *nous n'**aurions pas oser** dire
- mauvais emploi des temps verbaux, des modes verbaux et de l'aspect du verbe
 - *je **craignais** qu'ils ne s'**échappaient** du premier étage
 - *je me **réjouissais** que le pavillon qui m'avait été attribué **fut simple et beau**

Adjectif

- erreurs d'accord en genre et en nombre
 - *il fut simple et **beaux**, dans le **grande** hall
 - *les êtres **humaines**

Substantif

- erreurs de genre et de nombre
 - *je suis devenu un homme de **chiffre**
 - *nous sommes des marionnettes entre les mains de **force inconnues**

Déterminant

- erreurs dans le choix des articles
 - *il y a une lumière au bout **de** couloir
 - *je suis devenu un homme **des** chiffres
 - *Ma **détestable** prononciation arrachait **des** profonds soupirs à ma mère

- forme erronée d' adjectifs possessifs, démonstratifs, interrogatifs et indéfinis
 - ***cet** vocation a été de **tout** parts contrariée
 - ***tout** ça vie
 - ***nul** oreille ne l'écoute
 - ***Quel** est son adresse?
- forme erronée d' pronoms possessifs, démonstratifs, interrogatifs et indéfinis
 - ***ceux** qu'il y cherche est imprescriptible
 - ***que ce** passe-t-il pendant notre sommeil

Adverbe

- forme erronée de l'adverbe
 - *ils avaient **néanmoins** quelque chose en commun
 - ***obscuriment**
 - ***quelques fois**

Préposition

- forme erronée de la préposition
 - *ils étaient tous **sur** le même toit √ sous

Syntaxe

- erreurs de l'accord du verbe avec le sujet
 - *je me **réjouissait**
 - *elle m'**avais** toujours réconforté
- mots manquants
 - *alors, qui donc parle à √ travers nos rêves
- mots rajoutés
 - *la gare est **à** loin du village

Vocabulaire

- mots mal compris
 - *Nous n'arriverons jamais à **le** rendre l'atmosphère.....√à en rendre l'atmosphère
 - *le pavillon qui m'avait été **attriguer** fut simple et beau....√ qui m'a été attribué....

Le tableau suivant présente le nombre d'erreurs selon les catégories respectivement en première en en deuxième année :

Type de l'erreur	1ère année	2ème année
Mots mal orthographiés	217	211
Mots mal compris	206	98
Oubli ou mauvaise utilisation des accents	109	167
Erreurs de conjugaison	103	40
Mots manquants	89	31
Erreurs d'accord en genre et en nombre des adjectifs	60	47
Mauvais emploi des temps verbaux, des modes verbaux et de l'aspect du verbe	48	14
Erreurs de genre et de nombre des substantifs	47	35
Erreurs de l'accord du verbe avec le sujet	47	17
Forme erronée des pronoms possessifs, démonstratifs, interrogatifs et indéfinis	42	26
Erreurs dans le choix des articles	28	47
Forme erronée des adjectifs possessifs, démonstratifs, interrogatifs et indéfinis	26	37
Forme erronée de la préposition	23	3
Forme erronée de l'adverbe	11	25
Mots rajoutés	7	8
Total:	1063	806

3 CAUSES DES ERREURS

Les psychologues constructivistes, et Piaget le premier, ont insisté sur l'importance d'analyser les erreurs des élèves, le plus important étant, non pas qu'ils sachent qu'ils aient fait une erreur, mais qu'ils comprennent pourquoi ils l'ont faite. Dire à un élève: »Tu as fait B, mais c'est faux, tu aurais dû faire A« ne permet pas de lui donner de bonnes indications. Si c'était le cas, l'enseignement serait une tâche vraiment aisée. Il vaut donc mieux préciser le contexte (la situation dans laquelle l'erreur a été produite, puisque, vraisemblablement, l'élève a appliqué une règle ne convenant pas à une situation donnée). Ainsi, l'élève est alerté sur les caractéristiques qui l'auraient empêché de mener à bien la tâche, et ainsi il pourra à l'avenir reconnaître de telles situations. Il convient donc que l'enseignant analyse au plus près la démarche de l'élève.

Il faut d'abord souligner que la dictée est un exercice assez complexe car il met à l'épreuve aussi bien la compréhension orale de l'apprenant que ses connaissances en orthographe et en règles grammaticales. L'apprenant est ainsi obligé, presque en même temps, de démarquer des unités acoustiques, de reconnaître les frontières des mots, reconnaître les mots eux-mêmes, retrouver leur sens, tout en maintenant sa vitesse de

compréhension. Tout cela peut très vite conduire à une surcharge cognitive de la mémoire de travail qui résulte dans des erreurs.

Dans la suite, nous avons essayé de trouver les principales causes des erreurs les plus fréquentes :

Les très fréquentes **erreurs relatives à l'orthographe d'usage** (mots mal orthographiés, oubli ou mauvaise utilisation des accents) pourraient s'expliquer par le fait que l'orthographe du français n'est pas du tout transparente comme celle du slovène, du finnois, de l'italien ou du grec, où la concordance entre ce qu'on voit et ce qu'on entend est assez grande. La correspondance graphème-phonème n'est pas du tout régulière en français.

- une même lettre peut être utilisée pour coder différents phonèmes, seule ou dans des graphèmes de plusieurs lettres: la lettre « c » se prononce /k/ dans *cacao*, /s/ dans *cerise*, et, avec « h » /ʃ/ dans *cheval*.
- un même phonème peut être traduit par des lettres différentes: le phonème /k/ s'entend dans les mots suivants: *koala*, *car*, *queue*, *chorale*, *axe*.
- à cette correspondance parfois incertaine s'ajoute le fait qu'on rencontre dans les mots des lettres muettes :
- certaines lettres ont un rôle phonologique, comme le « e » en finale qui fait sonner la consonne précédente,
- la plupart ont un rôle morphologique, en lien avec l'histoire des mots (familles de mots et dérivation) ou avec la grammaire (accord et flexion des verbes).

La conséquence en sont les erreurs dues à une mauvaise transcription phonétique des mots qui ne correspondent pas aux mots tels qu'ils avaient été dictés. **le carage* pour *le garage* ; **la lange* pour *la langue*. Ces erreurs de transcription phonétique se constatent quand on trouve une lettre mise à la place d'une autre, quand les lettres sont inversées, quand une lettre est oubliée, quand il y a une lettre en trop, quand il manque le « e » final qui fait sonner la consonne précédente et quand cette erreur ne permet pas de retrouver le mot d'origine à l'oralisation.

Toutes ces erreurs sont donc probablement la conséquence d'une orthographe difficile qui présente un nombre d'irrégularités plus important que dans d'autres langues, mais dont la maîtrise est demandée dans beaucoup de milieux professionnels. Pourtant, personne ne peut se vanter de connaître tous les pièges de l'orthographe française, même les experts; eux aussi, ils font des erreurs de temps en temps, quand leur vigilance se relâche et qu'ils ne se relisent pas efficacement.

Le nombre élevé d'*erreurs de vocabulaire* (mots mal compris, mots manquants) en première année est surprenant si on prend en compte le fait qu'en situation de dictée, contrairement à une autre situation de production écrite, l'apprenant se sert aussi bien de son vocabulaire actif (ensemble des mots qu'une personne utilise pour communiquer) que du vocabulaire disponible (ensemble des mots qu'une personne n'utilise pas mais qu'elle est capable d'utiliser et de comprendre si cela est nécessaire (Cuq: 2003)). C'est surtout la maîtrise du vocabulaire qui différencie le plus un apprenant étranger de français d'un locuteur natif.

Ainsi, la mauvaise compréhension du mot dicté peut entraîner une forme inventée ou incomplète, par exemple **anville (en ville)* ; **au quin (aucun)*. Si on oralise le texte écrit, on retrouve la chaîne parlée. C'est dans la transcription écrite que les mots n'ont plus leurs limites convenues (sous-segmentation ou sur-segmentation : **un noiseau* pour *un oiseau*).

L'oubli d'un article, d'un substantif ou d'un syntagme sont le plus souvent des erreurs fondées sur les automatismes, où les actions s'écartent de l'intention poursuivie, suite à des défaillances dans l'exécution. Celle-ci peut être due par exemple au manque d'attention. A l'inverse, il arrive également que l'élève accorde trop d'attention à un processus largement automatisé, où il opère des vérifications qui peuvent nuire au bon déroulement de l'action. Par exemple, il s'attarde trop sur un accord de l'adjectif et n'entend pas ou entend mal le mot dicté qui suit.

Par ailleurs, chez les étudiants de première année, la syllabe qui apparaît entre deux mots en cas de liaison est très couramment marquée à l'écrit de manière erronée et traduit une absence de stabilité du mot concerné : **elle a tapé* ; **elle la tapé* pour *elle l'a tapé*. La présence du pronom complément sous la forme d'un « l' » plus ou moins confondu à l'oreille avec le pronom sujet qui précède n'est pas évidente.

Suivent les *erreurs de conjugaison*. Ce sont des erreurs fondées sur les règles et consistent en de mauvaises applications de règles dans la résolution d'un problème (désinances verbales fautive, mauvais choix du temps verbal...). En français, les verbes varient et la flexion des verbes est étonnante, le verbe »être« étant un champion du transformisme: *es, est, été, étions, étaient, serons, fut, sommes, fûmes, fussiez, soyons,...* Si encore ces flexions s'entendaient à l'oral, ce serait un moindre mal, mais la plupart ne s'entendent pas et ne sont marquées qu'à l'écrit. Il convient quand même de signaler que certaines de ces erreurs font partie de ce qu'on appelle « les bonnes fautes », leur existence signalant que le cerveau travaille à construire un système de relations entre les mots et les formes qu'il emmagasine et que ce système engendre des formes par surgénéralisation de formes fréquentes (ex. **Il envoyera* sur le modèle de *il payera*).

4 REMÉDIATION AUX ERREURS ; TRAITEMENT DE L'ERREUR

Cette étude sur la nature et des causes les erreurs trouve son véritable sens surtout dans la perspective d'un traitement de l'erreur qui aurait pour but principal de faire en sorte que les erreurs ne surviennent pas ou plus. Cet objectif doit être poursuivi aussi bien par le professeur que par ses élèves. Leur engagement, persistance et participation active, sont indispensables pour qu'ils prennent conscience de leurs erreurs et commencent à améliorer leur compétence langagière. Et, l'un des buts de l'éducation est que l'élève lui-même puisse s'apercevoir de ses erreurs et les corriger seul.

Un enseignant efficace adoptera diverses attitudes face aux erreurs de ses élèves. Dans un premier temps, il procédera à une hiérarchisation des erreurs de ses apprenants pour traiter différemment celles que les élèves peuvent s'efforcer de réduire et d'éliminer et celles que l'enseignant devra corriger lui-même. Pour remédier au premier type d'erreurs, il posera des questions, donnera des conseils pour solliciter les apprenants à

identifier et corriger eux-mêmes les erreurs. Ces questions commencent en général de façon indirecte. Si cela ne fonctionne pas, le professeur pose des questions de plus en plus directes et spécifiques.

Un enseignant averti distinguera bien entre les erreurs dues à des faits orthographiques non encore complètement mémorisés par tous les élèves mais qui peuvent être facilement traitées avec un outil approprié et celles qui posent un problème à résoudre et nécessitent une plus longue réflexion, exploration et la découverte de la langue.

4.1 Exercices d'entraînement

Les activités où les élèves prennent du recul par rapport à ce qu'ils ont écrit, où ils peuvent dire comment ils ont fait, où ils entendent comment les autres élèves ont fait (activité métacognitive) apportent énormément d'informations à l'enseignant et aux élèves. De plus, la présence des autres élèves permet des interactions et, si elles sont bien gérées par l'enseignant, peuvent devenir une source de stimulation intellectuelle très importante et très intéressante.

Dans la situation de la dictée, on peut travailler directement sur des copies fautives pour une correction ciblée en prenant bien soin que leurs auteurs restent anonymes. On peut attirer l'attention sur un fait de langue où les apprenants feront part de leur doutes orthographiques ou en évoquant des cas analogues.

Parmi les exercices d'entraînement à la dictée, on peut proposer aux apprenants de copier un texte. Cela peut être un excellent exercice d'entraînement, en particulier pour l'orthographe lexicale, à condition que l'activité soit menée en conscience. L'exercice consiste à « photographier » le mot qu'on a à copier (ou un syntagme), puis à l'écrire de mémoire, sans relever la tête, en vérifiant seulement à la fin.

La dictée elle-même peut, elle aussi, être transformée en vraie situation d'entraînement. On peut par exemple décider de réduire la longueur du texte dicté, ou bien se limiter à des questions d'orthographe grammaticale essentielles comme les accords dans le groupe du nom et entre le groupe sujet et le verbe conjugué. On peut aussi prendre comme mots composant la dictée des mots déjà vus dans le cadre du lexique étudié.

La dictée d'entraînement peut prendre plusieurs formes :

- la dictée commentée : les phrases sont lues puis dictées à l'ensemble des élèves mais, avant d'écrire, les élèves anticipent oralement les difficultés.
- la correction avec relevé des graphies erronées : le texte correct est découvert en fin de dictée et on relève les graphies erronées pour analyser et comprendre pourquoi l'erreur a été commise et comment on peut l'éviter. Dans la comparaison de diverses graphies proposées pour un même mot, les apprenants peuvent proposer leur argumentaire pour déceler les erreurs et les corriger.
- la dictée à trous qui est un exercice assez artificiel et où les élèves écrivent seulement un mot désigné dans une phrase oralisée.
- l'autodictée où les élèves écrivent de mémoire un texte qu'ils ont appris par cœur. C'est un exercice d'entraînement très artificiel car la réalité de l'apprentissage d'une langue, c'est la possibilité de produire de « nouvelles » phrases par analogie, en réorganisant des mots connus dans des structures très diverses.

5 CONCLUSION

L'apprentissage de l'orthographe d'usage et de l'orthographe grammaticale nécessite la mémorisation¹ de nombreux faits de langue et ceci suppose des entraînements fréquents et réguliers mais cela ne signifie pas la multiplication d'exercices vides de sens ou la récitation mécanique de tableaux de conjugaison inutilisables et de règles inapplicables. Toujours est-il que les progrès en orthographe requièrent attention et mémorisation, ce qui demande des efforts, de la rigueur et de la persévérance, aussi bien de la part de l'élève que de la part de l'enseignant et cela sur une longue période. Il faut également comprendre que cet effort ne pourra être réalisé que si les élèves sont responsables par rapport à cet apprentissage, afin qu'ils prennent le relai et continuent à apprendre, l'apprentissage implicite qui comprend une mémorisation sans intention d'apprendre, par simple « imprégnation » étant plutôt réservé aux locuteurs natifs.

Sources primaires

112 dictées produites par des étudiants de français du premier cycle des études universitaires

Bibliographie

- AŽMAN, Branko (2004) « Nekateri ključni dejavniki procesa učenja slovnice. » *Vestnik za tuje jezike* XXXVIII, 7–30.
- BARTRAM, Mark/Richard WALTON (1994) *Correction: a positive approach to language mistakes*. Hove : Language Teaching Publications.
- BISAILLON, Jocelyne (1992) « La révision de textes : un processus à enseigner pour l'amélioration de production écrites. » *La revue canadienne des langues vivantes* 2, 276–291.
- CALVE, Pierre (1992) « Corriger ou ne pas corriger, là n'est pas la question. » *Revue canadienne des langues vivantes* 48, 35–49.
- CALVET, Louis-Jean (1988) « Autour de la norme. » *Diagonales* 8, 22–37.
- CORDER, Stephen Pit (1982) *Error analysis and interlanguage*. Oxford : Oxford University Press.
- CUQ, Jean-Pierre (2003) *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde*. Paris: CLE International.
- DEBYSER, Francis *et al.* (1970) « La linguistique contrastive et les interférences. » *Langue française* 8, 31–35.
- DROUARD, Françoise (2009) *Enseigner intelligemment l'orthographe*. Paris : Delagrave Édition.
- ELLIS, Rod (1994) *Second Language Acquisition and Language Pedagogy*. Oxford : Oxford University Press.

1 La mémorisation à long terme suppose la répétition mais non nécessairement l'apprentissage par cœur.

- GRUAZ, Claude (1995) « Éléments de morphologie : le système et la norme orthographiques. » *Liaisons HESO* 25,26, 39–53.
- JAMES, Carl (1998) *Errors in language learning and use: exploring error analysis*. London/New York : Longman
- JOHNSON, Keith (2001) *An introduction to foreign language learning and teaching*. London : Longman
- LAH, Meta (2001) *Vrednotenje razumevanja tujejezičnega pisnega besedila (Branje pri pouku francoščine v srednji šoli)*. Thèse de 3^e cycle. Ljubljana : Univerza v Ljubljani, Filozofska fakulteta.
- LAMY, André (1976) « La pédagogie de la faute ou de l'acceptabilité. » *Études de linguistique appliquée* 22, 118–127.
- LEVENSTON, E. A. (1978) « Error analysis of free composition: the theory and the practice. » *Indian Journal of Applied Linguistics* 1, 1–11.
- MARQUILLÓ LARRUY, Martine (2003) *L'interprétation de l'erreur*. Paris : CLE International.
- PIRIH SVETINA, Nataša (2003) Napaka v ogledalu procesa učenja tujega jezika. *Jezik in slovnstvo* 48, 17–26.
- PORQUIER, Rémi (1995) « Trajectoires d'apprentissages de langues : diversité et multiplicité des parcours. » *Études de linguistique appliquée* 98, 92–102.
- RIEGEL, Martin *et al.* (2002) *Grammaire méthodique du français*. Paris : Presses universitaires de France.
- SEMKE, Harriet D. (1984) « The effects of the red pen. » *Foreign Language Annals* 17, 22–33.
- SOKOLOV, Cvetka (2000) « Učenje na tujih vzorih in napakah. » *Vestnik XXXIV*, 493–497.
- YAGUELLO, Marina (1991) *En écoutant parler la langue*. Paris, Seuil.

Résumé

ERREURS DES APPRENANTS DE L2 DANS LES DICTÉES

Le présent article s'intéresse aux caractéristiques des erreurs dans les dictées des étudiants slovènes de français. La raison pour laquelle nous avons choisi d'analyser les dictées consiste dans le fait que la dictée est un exercice assez complexe car elle met à l'épreuve aussi bien la compréhension orale de l'apprenant que ses connaissances en orthographe et en règles grammaticales.

Dans un premier temps, nous nous sommes plus particulièrement intéressés à l'apparition de certains types d'erreurs. Dans ce but, nous avons établi un classement des erreurs qui avait pour mission de répertorier différents types d'erreurs que l'on peut trouver dans ce type de discours écrit. Ensuite, nous nous sommes penchés sur les causes possibles de ces erreurs pour finalement proposer quelques pistes susceptibles de y remédier.

L'analyse des dictées a démontré que les erreurs plus nombreuses proviennent de l'orthographe d'usage, suivent les erreurs de nature lexicale et l'oubli d'un mot ou d'un

syntagme. Parmi les principales causes de ces types d'erreurs, on pourrait mentionner une orthographe française difficile, un vocabulaire insuffisant et un manque d'automatismes.

Pour diminuer au maximum le nombre d'erreurs dans les dictées, l'engagement, la persistance et une participation active de la part de l'apprenant semblent indispensables. Sans oublier, bien sûr, une approche efficace du professeur, qui proposera différentes activités qui auront pour but d'améliorer leurs compétences langagières sollicitées dans les dictées.

Mots-clés : dictée, erreur, cause de l'erreur, traitement de l'erreur, orthographe, apprentissage, analyse des erreurs

Povzetek

NAPAKE UČENCEV TUJEGA JEZIKA V NAREKU

Članek se posveča značilnostim napak v nareku pri slovenskih študentih francoščine. Za analizo narekov smo se odločili zato, ker je narek kompleksna vaja, ki preverja tako slušno razumevanje kot tudi poznavanje pravopisa in slovničnih pravil.

Najprej nas je zanimala pojavnost nekaterih tipov napak. Da bi zajeli kar največ napak, ki se pojavljajo v tem tipu pisnega diskurza, smo izdelali posebno klasifikacijo napak. Nato smo se posvetili iskanju možnih vzrokov za napake in nazadnje ponudili nekaj uporabnih predlogov za njihovo preprečevanje.

Analiz narekov je pokazala, da so najštevilčnejše napake pravopisnega značaja, sledijo še napake leksikalne narave in izpuščanje besed in besednih zvez. Med najpogostejšimi vzroki lahko navedemo zahtevnost francoskega pravopisa, slabše poznavanje besedišča in pomanjkanje avtomatizmov.

Za korenito zmanjšanje števila napak v narekih so gotovo nujno potrebni prizadevnost, vztrajnost in aktivno udejstvovanje s strani učenca. Seveda pa ne smemo pozabiti tudi na učinkovit pristop s strani učitelja, ki bo učencem ponudil različne aktivnosti za izboljšanje jezikovnih kompetenc, ki jih še posebej potrebujejo v narekih.

Ključne besede: narek, napaka, vzrok za napako, obravnavanje napak, pravopis, učenje, analiza napak

LA LECTURE À HAUTE VOIX EN CLASSE DE LANGUE ÉTRANGÈRE – UNE ACTIVITÉ À RÉHABILITER ?¹

0 INTRODUCTION

Le mot « lecture » peut être – et l'est souvent – utilisé au moins dans deux sens : il peut être lié à la compréhension écrite et la lecture à haute voix. Lorsque nous parlons de la lecture en classe de langue étrangère, nous utilisons cette expression surtout comme synonyme de compréhension écrite. Mais ce n'est pas toujours le cas : quand un professeur des écoles parle d'un enfant qui « lit bien », il ne se pose probablement pas la question de la compréhension mais se focalise surtout sur ce qu'il entend ; c'est-à-dire, sur la production sonore de cet enfant. Urquhart/Weir (1998 : 17) racontent l'anecdote d'un enseignant qui a dans sa classe « un très bon lecteur qui n'a qu'un seul problème – il ne comprend pas du tout ce qu'il lit ». Frauen/Wietzke (2008 : 2), pareil, décrivent le cas de Max qui « lit d'une façon articulée et compréhensible, en haussant et en descendant la voix quand il le faut (...) mais qui semble ne pas avoir compris ce qu'il avait lu ».

Dans le présent article, nous allons essayer de réhabiliter l'activité de lecture à haute voix dans la classe de langue étrangère. Nous partons de l'hypothèse que c'est une activité négligée à tort. Ce qu'on peut constater quand on observe les apprenants de langues étrangères actuels – et de français peut-être même plus, vu que c'est une langue où la prononciation diffère beaucoup de l'écrit – c'est que ces apprenants sont d'habitude rapidement capables de communiquer (faire passer le message), mais qu'ils manquent d'exactitude et de précision en ce qui concerne les formes et la prononciation. La question qu'on se pose est la suivante : est-il seulement important de faire passer le message ou faudrait-il aussi penser à la manière de le transmettre ? Cela dépend sans doute des objectifs des apprenants ; pour les lycéens qui apprennent le français pour pouvoir passer les vacances dans un pays francophone, le fait de pouvoir passer le message, même s'il contient des erreurs, suffit. Pour les étudiants de français, c'est-à-dire de futurs experts, le fait de pouvoir passer le message ne suffit pas ; il faut aussi que ce message soit linguistiquement correct et bien prononcé.

* *Adresse de l'auteur:* Filozofska fakulteta Univerze v Ljubljani, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. Mél : meta.lah@guest.arnes.si

1 Cet article est un clin d'oeil à M. Vladimir Pogačnik ; la lecture à haute voix était souvent le thème de nos débats agités ... ce sujet lui tient particulièrement à coeur.

1 COMPRÉHENSION ÉCRITE ET LECTURE À HAUTE VOIX

Commençons par la définition des dictionnaires et du Cadre européen commun de référence pour les langues. Le petit Robert propose une définition en cinq volets. La lecture, c'est :

- Action matérielle de lire, de déchiffrer (ce qui est écrit) (...). *Lecture silencieuse, à voix haute.* (...)
- Action de lire, de prendre connaissance du contenu (d'un écrit). (...)
- Interprétation (d'un texte) selon un ou plusieurs parmi les codes qu'il implique. (...)
- Action de lire à haute voix (à d'autres personnes). *Donner lecture d'une proclamation, des résultats. Faire la lecture à un malade.* (...)
- La lecture. Le fait de savoir lire, l'art de lire. (...)
- Liturg. Une lecture. Texte lu avant l'Évangile.

Comme Le Petit Robert, le Dictionnaire de didactique du français mentionne, entre autres, la lecture à haute voix (2003 : 154) : « Les activités pratiquées sont diverses : elles visent essentiellement le développement de la connaissance de la langue étrangère en tant que telle. On fait de l'explication littérale des mots ; on traduit les textes, on les mémorise, on les récite à haute voix, on les utilise comme point d'appui pour l'entraînement à la prononciation ».

Les deux définitions mentionnent donc aussi la lecture à haute voix qui semble être exclue des manuels de langue actuels et qui est, comme on peut le voir dans le Cadre européen commun de référence pour les langues, peu souhaitable en classe de langue : « Les activités les plus mécaniques de conservation du sens (la répétition, la dictée, la lecture à haute voix, la transcription phonétique) sont actuellement décrites dans un enseignement orienté vers la communication parce qu'elles sont artificielles et ont des effets en retour considérés comme peu souhaitables » (CECRL : 80).

Dans le présent article, nous allons surtout nous concentrer sur la lecture à haute voix en classe de langue ; pour cela, nous n'allons pas trop nous attarder sur les différences entre la lecture à haute voix et la compréhension écrite. Mentionnons, pour simplifier, la différence de base : la lecture à haute voix fait partie des processus décrits dans les modèles de « bas en haut » (angl. *bottom-up*) où lire, c'est décoder (parmi ces modèles il y a, par exemple, le modèle de Gough ; Urquhart/Weir, 1998 : 40–41, Pečjak 1999 : 16 et le modèle de LaBerge et Samuels, Pečjak 1999 : 16–17) ; la compréhension écrite s'inscrit dans la ligne des processus décrits dans les modèles « de haut en bas » (angl. *top-down*) (p. ex. le modèle de Goodman, Pečjak 1999 : 15) ou des modèles interactifs (p. ex. les modèles de Rummelhart, Just/Carpenter et Carr/Levy, Pečjak 1999 : 18–22). Il s'agit dans ces modèles de la lecture en langue maternelle ; le lecteur fonctionne d'habitude de façon différente quand il lit en langue étrangère.

Pour résumer, nous pouvons dire, que la principale différence est la différence en ce qui concerne le destinataire ; la lecture à haute voix est orientée vers celui qui reçoit le message et la compréhension est, bien sûr, orientée vers le lecteur lui-même.

En lisant en langue étrangère, le lecteur n'a souvent pas de problème de décodage car il a déjà appris à décoder en langue maternelle. Le problème de décodage se pose

quand la langue maternelle et la langue étrangère qu'il apprend ne partagent pas la même écriture (p. ex. le slovène et l'arabe ou le chinois).

2 LA RECHERCHE FAITE DANS LE DOMAINE DE LA LECTURE À HAUTE VOIX

La recherche faite dans ce domaine est très limitée ; elle est faite surtout dans le monde anglophone et se limite à la lecture en langue maternelle et à la lecture faite à haute voix aux petits enfants. Les auteurs, cités dans la bibliographie (Beck/McKeown 2001, Greene Brabham/Lynch-Brown 2002, Heisey/Kucan 2010, Jacobs *et al.* 2000, Sénéchal/Corner 1993, Warwick 1989) ont fait des expérimentations avec de jeunes enfants, souvent à l'âge pré-scolaire ou très rapidement après leur entrée au primaire. Les expérimentations consistaient en lecture d'histoires par les enseignants, suivant différentes démarches (différents types de textes, textes lus une fois ou répétés ; questions posées avant, pendant et après la lecture ou seulement après la lecture, etc.). Tous les auteurs constatent une influence positive de ces lectures qu'on peut surtout apercevoir dans l'enrichissement du vocabulaire.

L'article de Dufosse *et al.* (2012) est particulièrement intéressant parce qu'il contient aussi des extraits d'entretiens avec les enfants-lecteurs après la lecture. Nous allons citer deux de ces extraits parce qu'on y trouve de la méta-réflexion qu'on pourrait probablement aussi trouver chez un lecteur qui lit en langue étrangère ; on voit notamment que même en langue maternelle, la lecture à haute voix peut poser des problèmes quand on lit un texte sans le lire préalablement à voix basse. Citons l'entretien avec Anneline (9 ans, 4 mois):

- *Chercheur : Es-tu satisfaite de ta lecture ?*
- *Anneline : Pas très.*
- *Chercheur : Comment as-tu lu ?*
- *Anneline : Je coupe entre les mots alors qu'il faudrait lire tout d'une fois.*
- *Chercheur : Si tu devais relire le texte à haute voix comment t'y prendrais-tu ?*
- *Anneline : silence.*
- *Chercheur : Si tu devais relire le texte à haute voix que ferais-tu pour lire mieux ?*
- *Anneline : Je dois lire l'histoire beaucoup de fois tout bas. Je dois connaître mieux les sons car il y en a encore beaucoup que je ne reconnais pas très bien.*

Luca (10 ans, 3 mois) dit :

Je lis comme un robot. Pourtant, on s'arrête quand il y a un point ou une virgule pour respirer (c'est maman qui me le dit). Quand il y a un point entre deux mots, je ne m'arrête pas parce que je ne le vois pas. Les mots que je ne sais pas lire, ce sont les mots où il n'y a pas de syllabe, comme « plus ». Je lis les lettres qui sont collées, mais parfois il y a des lettres qui ne se disent pas, alors je ne sais pas. (...) Il faudrait que je connaisse l'histoire par coeur, après je pourrais aller la lire en maternelle. (Dufosse *et al.* 2012 : 8–9)

J. Giasson mentionne un autre aspect positif de la lecture à haute voix, c'est la motivation : « Comme adultes, nous nous souvenons des enseignants qui nous faisaient

la lecture à voix haute, et ce sont souvent ces enseignants qui nous ont communiqué le goût de lire. Nous nous souvenons encore du bruit que faisaient les pages en tournant et de notre excitation lorsque commençait un nouveau chapitre. » Elle ajoute que la lecture à haute voix est « une pratique pédagogique dont la fréquence varie beaucoup d'un milieu à l'autre (...) Au Québec, 9% seulement des enseignants du primaire font quotidiennement la lecture à leurs élèves alors que 52% n'incluent jamais cette activité dans leur classe » (Giasson 1997 : 62–63).

Dans la dernière partie du présent article, nous allons essayer de voir dans quelle mesure on pourrait utiliser les mêmes techniques d'acquisition du vocabulaire et de motivation en classe de langue étrangère.

3 LA PLACE DE LA LECTURE À HAUTE VOIX DANS LES MÉTHODOLOGIES ET DANS LES MANUELS DE FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE

Nous prendrons comme point de départ quatre méthodologies : la méthodologie traditionnelle (méthodologie grammaire-traduction, on l'utilisait jusqu'à la fin du 19^e siècle), la méthode directe (imposée avec les instructions ministerielles de 1901, en vigueur en tant que méthode directe jusqu'à la Première Guerre mondiale et en tant que méthodologie mixte, mi-directe, mi-traditionnelle jusqu'au Mauger bleu), la méthodologie structuro-globale audiovisuelle (SGAV, de 1960 à 1980) et l'approche communicative (avec son prolongement, l'approche actionnelle, de 1980 à aujourd'hui).

La méthodologie traditionnelle est basée sur l'écrit : « Malgré la présence d'exercices de prononciation au début de l'apprentissage mais qui sont en réalité tous orientés vers l'oralisation de l'écrit comme la récitation de textes écrits, puis la lecture à haute voix des textes d'auteurs, c'est l'enseignement de l'écrit qui prédomine et qui s'effectue selon la gradation mot-phrase-texte. » (Cuq/Gruca 2002 : 235). Les Instructions officielles de 1840 (citées dans Germain 2001 : 108) ne mentionnent pourtant pas la lecture à haute voix de façon explicite : « Pour la prononciation, après en avoir exposé les règles, on y accoutumera l'oreille par des dictées fréquentes, et on fera apprendre par coeur et réciter convenablement les morceaux dictés. Enfin, dans les derniers mois de l'année, on expliquera des auteurs faciles de prose. »

La méthodologie directe, est, par contre, centrée sur l'oral. C'est une méthodologie active qui repose sur un jeu de questions-réponses où les deux acteurs, l'apprenant et l'enseignant, participent activement. La prononciation n'est pas enseignée à travers la lecture à haute voix, mais en utilisant « une démarche analytique (d'abord le phonème, puis la syllabe, le mot, le groupe de mots, etc. pour arriver au rythme et à l'intonation) et suppose une véritable gymnastique des organes vocaux. » (Cuq/Gruca 2002 : 237). Dû à cette prédominance de l'oral, des problèmes de passage à l'écrit commencent à se poser plus tard : « l'écrit est d'abord envisagé essentiellement comme un auxiliaire de l'oral (dictée, questions sur des textes) (...) » (*ibid.*). À partir du texte *La lecture directe*, paru en 1903 (cité dans Germain 2001 : 132), on peut voir que l'expression « la lecture » s'rapporte à la compréhension, pas

à la lecture à haute voix : « Quel est donc le but que la méthode directe assigne à la lecture ? C'est d'être elle-même une lecture directe. L'idéal est d'amener l'élève à comprendre un texte en langue étrangère, directement, c'est-à-dire sans le secours de la langue maternelle ».

Même si dans la méthodologie SGAV la prononciation est considérée comme un élément de base et qu'une méthode originale de correction phonétique, inventée par Petar Guberina, est proposée, la lecture à haute voix n'apparaît pas parmi les objectifs de cette méthodologie. L'écrit est introduit tard, après 60 heures de cours. L'oral est pratiqué surtout à l'aide de la répétition après l'écoute des enregistrements.

Dans l'approche communicative, chaque activité devrait impliquer une intention (plus ou moins) communicative. Les activités privilégiées sont celles qui sont censées être plus authentiques, par exemple « les jeux, les jeux de rôle, les simulations, les résolutions de problèmes, etc. » (Germain 2001 : 211). La lecture à haute voix rentre dans la catégorie des activités non-communicatives, comme les exercices structuraux ou les exercices de simple répétition.

4 LA PLACE DE LA LECTURE À HAUTE VOIX DANS LES MANUELS DE LANGUE APPARTENANT À DIFFÉRENTES MÉTHODOLOGIES

Suite à la révision de la place de la lecture à haute voix dans les méthodologies, nous partons de l'hypothèse que les consignes entraînant une lecture à haute voix seront plus présentes dans les manuels plus anciens.

Le manuel de Grad (1959) est un des rares manuels faits par un auteur slovène pour des apprenants slovènes. Il appartient à la méthodologie traditionnelle : la grammaire y est expliquée en langue maternelle, l'auteur insiste beaucoup sur la traduction. Il n'y a, dans tout le manuel, pas une seule consigne mentionnant la lecture à haute voix. Par contre, l'auteur propose des dictées (pratiquement toutes les deux leçons) qui rentrent dans la même catégorie d'exercices plutôt artificiels et non-communicatifs. Dans la partie Appendice (127–143), l'auteur propose 17 textes destinés à la lecture ; ces textes ne sont pas accompagnés de consignes. La seule consigne apparaît tout à la fin : « Neznane besede poišči v abecednem slovarčku na koncu knjige² ».

Dans le Cours de langue et de civilisation française (appelé aussi le Mauger bleu ; le manuel appartient à la méthodologie mixte-directe-traditionnelle ; Cuq/Gruca 2002 : 265), l'auteur propose une dictée par leçon. Après les textes apparaît l'exercice appelé « Conversation » qui n'est pas destiné à la production orale mais à la compréhension écrite – les questions posées se rapportent au texte de la leçon. La lecture à haute voix n'est pas mentionnée dans le manuel ; les textes proposés à la fin du livre (parties Documents, Chansons et Poésies) apparaissent sans consignes.

Le manuel Voix et images de France appartient à la méthodologie SGAV. La lecture à haute voix n'y est pas mentionnée non plus ; les auteurs commencent par un enseignement exclusivement oral et n'introduisent l'écrit qu'après 60 heures de cours : « À ce niveau,

2 Cherche les mots inconnus dans le glossaire à la fin du livre.

l'étudiant sait entendre, distinguer et répéter tous les sons du français ; l'orthographe ne risquera plus d'avoir trop d'influence sur la prononciation ; le mot visuel pourra alors aider utilement la mémoire. » (Dabène *et al.* 1971 : 43). Les auteurs proposent par contre des dictées appelées « phonétiques ».

Le Nouveau rond point est fait selon les principes de l'approche actionnelle qui suivent les recommandations du CECRL. Pour cela, nous ne nous attendions pas à y trouver des exercices ou tâches en relation avec la lecture à haute voix, ce qui s'est confirmé ; la lecture à haute voix n'est pas mentionnée dans le manuel.

L'hypothèse du départ n'a donc pas pu être confirmée. La lecture à haute voix n'apparaît dans aucun manuel, même pas dans le manuel le plus ancien qui appartient à la méthodologie traditionnelle.

5 QUESTIONS OUVERTES ET CONCLUSION

Nous pouvons constater que la lecture à haute voix n'est pas du tout présente dans les manuels du français langue étrangère et qu'elle n'était même pas présente dans les manuels les plus anciens. Elle est, par conséquent, absente des classes de langue. La question du titre devrait donc être reformulée ; la lecture à haute voix n'est pas une activité à réhabiliter mais une activité à introduire.

Les recherches faites dans le domaine se limitent à la recherche en langue maternelle et aux expérimentations faites avec de petits enfants. Tous les auteurs constatent des effets positifs de la lecture à haute voix sur l'acquisition du vocabulaire ; certains mentionnent, parmi les effets positifs, que les enfants exposés à la lecture à haute voix pendant leur enfance deviennent des lecteurs plus motivés.

Ce qui surprend, c'est que nous n'avons pas pu trouver de recherche faite dans le domaine de la lecture en langue étrangère. La lecture à haute voix n'est pas considérée comme une activité communicative, mais le CECRL la mentionne plusieurs fois, toujours en relation avec la production orale et la prononciation : « (les activités orales) (...) peuvent inclure, par exemple, de lire un texte écrit à haute voix (...) » (48) ; « Compétence orthoépique : réciproquement, les utilisateurs amenés à lire un texte préparé à haute voix » (92), « Jusqu'à quel point les apprenants doivent-ils non seulement traiter des textes mais également les produire ? Ce peuvent être à l'oral : des textes écrits lus à haute voix » (112) ; « la prononciation (...) par la lecture phonétique à haute voix de textes calibrés » (117).

La lecture à haute voix n'est certes plus à la mode – et ne l'a peut-être jamais vraiment été. Nous sommes pourtant convaincus que c'est une activité qui devrait être utilisée en classe de langue étrangère, surtout pour améliorer la prononciation (la « production orale » et la « compétence orthoépique du CECRL ») et avec des apprenants de niveau avancé, futurs spécialistes, pour lesquels il n'est pas suffisant de faire passer le message, mais aussi de produire des messages corrects et bien prononcés.

La question qui se pose à la fin est la question suivante comment introduire la lecture à haute voix en classe, comment corriger la prononciation et, surtout, comment faire de cette activité une activité utile. Une des possibilités serait d'utiliser des

textes lus par de bons modèles ou enregistrés, laisser les apprenants s'exercer à la maison et, surtout, valoriser leur progrès. Des recherches concernant l'acquisition le vocabulaire par l'écoute seraient également à faire en classe de langue étrangère et avec un public plus âgé.

Bibliographie

- BECK, Isabel L./Margaret G. McKEOWN (2001) « Text Talk: Capturing the Benefits of Read-Aloud Experiences for Young Children. » *The Reading Teacher* 55/1, 10–20.
- Cadre européen commun de référence pour les langues* (2001). Paris : Didier.
- CUQ, Jean-Pierre (éd) (2003) *Dictionnaire de didactique du français, langue étrangère et seconde*. Paris : CLE international.
- CUQ, Jean-Pierre/Isabelle GRUCA (2002) *Cours de didactique du français langue étrangère et seconde*. Grenoble : P.U.G.
- DUFOSSE, Aline/Michèle MOREAUX/Isabelle CALLEWAERT/Françoise M. CAPACCHI (2012) « De la transmission à la co-construction de savoirs : exemple d'un projet collaboratif visant la mise en place d'un dispositif d'observation de la lecture à haute voix en classe primaire. » *Biennale internationale de l'éducation de la formation et des pratiques professionnelles*, 1–12.
- FRAUEN, Christiane/Frauke WIETZKE (2008) « Lautes oder leises lesen? » *Schulmanagement* 2. [Http://www.oldenbourg.de/osv/zeitschriften/schul-management](http://www.oldenbourg.de/osv/zeitschriften/schul-management) (consulté le 30/1/2013).
- GERMAIN, Claude (2001) *Évolution de l'enseignement des langues : 5000 ans d'histoire*. Paris : CLE international.
- GIASSON, Jocelyne (1997) *La lecture*. Bruxelles : De Boeck.
- GREENE BRABHAM, Edna/Carol LYNCH-BROWN (2002) « Effects of Teachers' Reading-Aloud Styles on Vocabulary Acquisition and Comprehension of Students in the Early Elementary Grades. » *Journal of Educational Psychology* 94/3, 465–473.
- HEISEY, Natalie/Linda KUCAN (2010) « Introducing Science Concepts to Primary Students Through Read-Alouds: Interactions and Multiple Texts Make the Difference. » *The Reading Teacher*, 666–676.
- JACOBS, James S./Timothy G. MORRISON/William R. SWINYARD (2000) « Reading Aloud to Students: a National Probability Study of Classroom Reading Practices of Elementary School Teachers. » *Reading Psychology* 21, 171–193.
- PEČJAK, Sonja (1999) *Osnove psihologije branja*. Ljubljana : Znanstveni inštitut Filozofske fakultete.
- SÉNÉCHAL, Monique/Edward H. CORNELL (1993) « Vocabulary Acquisition through Shared Reading Experiences. » *Reading Research Quarterly* 28/4, 360–374.
- URQUHART, Sandy/Cyril WEIR (1998) *Reading in a Second Language*. London/New York: Longman.
- WARWICK, B. Elley (1989) « Vocabulary Acquisition from Listening to Stories. » *Reading Research Quarterly* 24/2, 174–187.

Les manuels

- DABÈNE, Michel/Sabine RAILLARD/Jean BOUDOT/Benoît MARIN (1971) *Voix et images de France, livre du maître*. Paris : CREDIF.
- FLUMIAN, Catherine/Josiane LABASCOULE/Christian LAUSE/Corinne ROYER (2011) *Nouveau rond point 1*. Paris : Éditions Maison des langues.
- GRAD, Anton (1959) *Francoska vadnica*. Ljubljana : Mladinska knjiga.
- MAUGER, Gérard (1953) *Cours de langue et de civilisation françaises*. Paris : Hachette.

Résumé

LA LECTURE À HAUTE VOIX EN CLASSE DE LANGUE ÉTRANGÈRE – UNE ACTIVITÉ À RÉHABILITER ?

L'article se propose de présenter le rôle de la lecture à haute voix en classe de langue étrangère. L'auteure part de l'hypothèse que l'enseignement actuel des langues étrangères est très utile pour les apprenants ayant rapidement besoin d'une communication de base, mais il n'est malheureusement pas toujours approprié pour ceux qui apprennent la langue étrangère avec un but professionnel et qui seront amenés à communiquer correctement et à bien prononcer. Les recherches concernant la lecture à haute voix ont surtout été faites dans le champ de la langue maternelle et avec des locuteurs très jeunes ; les auteurs rapportent une influence positive sur l'acquisition du vocabulaire et sur la motivation. L'auteure continue avec une révision des méthodologies et des manuels appartenant à chacune de ces méthodologies et constate que la lecture à haute voix n'apparaît ni dans les méthodologies ni dans les manuels. En parlant de la lecture à haute voix en classe de langue étrangère, il ne s'agit donc pas d'une activité à réhabiliter, mais d'une activité à introduire ; surtout dans le but d'améliorer la prononciation. Dans le champ des langues étrangères, il faudrait faire une recherche plus approfondie.

Mots-clés : lecture à haute voix, compréhension écrite, lecture en classe de FLE, méthodologies, manuels de FLE

Povzetek

GLASNO BRANJE – DEJAVNOST, KI BI JO BILO PRI POUKU TUJEGA JEZIKA POTREBNO REHABILITIRATI?

Avtorica izhaja iz predpostavke, da je sodoben, komunikacijsko usmerjen, pouk tujega jezika koristen za določene uporabnike, saj jih hitro pripelje do osnovne komunikacije v tujem jeziku. Žal tak pouk ni zadosten za tiste učence ali dijake, ki bodo od znanja tujega jezika odvisni in bo zanje pomembno ne le to, da znajo tvoriti sporočila, pač pa tudi, da jih tvorijo pravilno in imajo korektno izgovorjavo. Avtorica razmišlja

o tem, kakšno vlogo bi pri tem lahko imelo glasno branje. Raziskave, katerih izsledke podaja, so bile doslej opravljene na področju maternih jezikov in z zelo majhnimi otroki. Avtorji navajajo pozitiven vpliv glasnega branja na usvajanje besedišča in na motivacijo za branje. Po pregledu štirih bistvenih metodologij – t.i. tradicionalne, direktne, metodologije SGAV in komunikacijske ter učbenikov, ki pripadajo vsaki od teh metodologij, avtorica ugotovi, da glasno branje v zgodovini poučevanja francoščine ni nastopalo niti v metodologijah niti v učbenikih – gre torej za dejavnost, ki je ni potrebno le rehabilitirati, pač pa uvesti, vsaj za določeno ciljno publiko. Na vsak način gre za področje, ki bi ga bilo potrebno tudi pri tujem jeziku podrobneje raziskati.

Ključne besede: glasno branje, bralno razumevanje, branje pri pouku francoščine kot tujega jezika, metodologije, učbeniki francoščine

LA DIMENSION MÉTALINGUISTIQUE DE LA MORPHOLOGIE DU FRANÇAIS NON CONVENTIONNEL¹

1 INTRODUCTION

L'objectif de l'article est d'étudier des phénomènes caractéristiques des procédés morphologiques servant à l'enrichissement du lexique non conventionnel et en particulier argotique.²

Il est indéniable que la morphologie constructionnelle « argotique » partage ses procédés de formation des mots avec les autres variétés sociolinguistiques du français (Calvet 1991, Liogier 2002). Entre la morphologie « argotique » et la morphologie « non argotique », il n'y a pas de différence de nature, mais seulement de degré. Si le rôle de procédés morphologiques « irréguliers » ou créatifs reste assez limité dans les variétés centrales du français où dominent les deux procédés constructionnels réguliers ou « grammaticaux », la dérivation et la composition, il en est tout autrement dans les variétés marginales, et notamment dans les variétés argotiques. Notre étude se penchera en priorité sur les procédés typiques de l'argot contemporain des banlieues, appelé aussi français contemporain des cités (désormais FCC ; Goudaillier 2002).

Le dépouillement de deux dictionnaires spécialisés (Goudaillier 2001, Pérez 2007)³ a permis de mesurer l'importance quantitative, de même que qualitative, de procédés considérés comme irréguliers ou extragrammaticaux (voir infra § 2). Après avoir écarté de mon analyse les emprunts et les unités lexicales issues de procédés sémantiques,⁴ j'ai constaté que seulement 20% (Pérez 2007) ou même 10% (Goudaillier 2001) des mots « construits » recensés relèvent des procédés considérés comme grammaticaux,

* Adresse de l'auteur : Filozofska fakulteta, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. Mél : gregor.perko@guest.arnes.si

1 Le titre de l'article fait écho à la thèse de Vladimir Pogačnik, *Strukturiranje vrednostnih pripon v nenormirani francoščini* [*Structuration des suffixes quantificateurs en français non conventionnel*], soutenue en 1983.

2 Je laisse de côté le problème de la lexicalisation, particulièrement épineux dans le cas du lexique argotique.

3 Les deux dictionnaires sont des dictionnaires « différentiels » ne recensant que les mots ou les expressions qui appartiennent au(x) registre(s) argotique(s) et qui ne sont en principe pas attestés dans les dictionnaires généraux.

4 Nous n'avons écarté que les unités lexicales n'ayant subi aucun changement pouvant relever de la morphologie. Par exemple, nous avons écarté le mot-vedette (*h*)*ahchouma*, mais non pas sa forme tronquée *hach*.

notamment de la conversion et de la suffixation. Le reste du vocabulaire « construit » est fourni par des procédés « extragrammaticaux », dont les plus importants sont la verlanisation, la troncation, la réplication et la pseudo-suffixation (ou resuffixation ou bien suffixation parasitaire).

Mon article s'articulera autour de deux axes, qui seront souvent entrelacés. Le premier axe analysera les opérations morphologiques du FCC selon un certain nombre de critères distinguant la morphologie grammaticale de la morphologie extragrammaticale. Le second axe examinera ces mêmes opérations, en prenant en compte d'un côté, différentes contraintes linguistiques (morphophonologiques, morphologiques ou lexicales), spécifiques au français et, de l'autre, des contraintes plus universelles, sans pourtant remonter jusqu'au niveau cognitif ou extralinguistique. J'essaierai de démontrer que le FCC (comme, à différents degrés, tous les registres « marginaux » ou « marginalisés ») constitue un terrain de prédilection pour l'étude du jeu des contraintes du système linguistique, car il donne accès aux données qui n'ont pas encore subi l'influence de la norme linguistique.

2 DIMENSION MÉTALINGUISTIQUE DE L'EXTRAGRAMMATICAL

L'intérêt croissant des théories morphologiques actuelles pour les procédés non conformes aux règles grammaticales permet de mieux cerner la dichotomie, déjà ancienne en linguistique et en morphologie, entre grammatical et extragrammatical. Parmi les critères avancés pour distinguer les procédés grammaticaux de ceux relevant de la morphologie extragrammaticale, on peut citer notamment (Doleschal *et al.* 2000, Fradin 2003 : 206–220, Perko 2010) :

- a) les procédés grammaticaux imposent des contraintes (sémantiques ou catégorielles) aux bases ;
- b) le changement sémantique associé à ces procédés est important ;
- c) ces procédés obéissent à des patrons réguliers ;
- d) ils sont productifs ;
- e) l'application de ces procédés est inintentionnelle ou non consciente ;
- f) la fonction première de ces procédés est descriptive : ils répondent à des besoins de dénomination et de transfert d'information.

Les procédés de construction extragrammaticaux, qui ne remplissent pas ces critères – ou du moins certains d'entre eux⁵ – sont extrêmement hétérogènes et ne sont nullement l'apanage des variétés sociolinguistiques « marginales », mais se retrouvent également dans le français « légitime » ou « central ». Il convient de mentionner, entre autres, la troncation (*bac, manif*), la réplication hypocoristique (*dodo*), les mots-échos (*glouglou*), les mots-valises (*clavier + bavardage* → *clavardage*), la siglaison (*TVA*), la suffixation sécrétive (*Perestroïka* → *Castroïka*) et la recomposition moderne, dite aussi composition « cachée » (*-ciel* → *didacticiel, télé-* → *télévente*).

5 Les procédés extragrammaticaux constituent une catégorie prototypique, aux limites floues, qui ne saurait se définir par une série de conditions nécessaires et suffisantes.

Dans Perko (2010), j'ai essayé de démontrer que les procédés extragrammaticaux présentent un caractère métalinguistique qui consiste en une exploitation imprédictible et irrégulière du plan de la forme, du signifiant. Cela veut dire qu'il n'y a pas de rapport direct ou régulier entre la représentation sémantique, la forme et le syntactique : les changements formels produits par la verlanisation, la troncation, la réduplication ou la pseudo-suffixation ne s'accompagnent d'aucun changement au niveau de la dénotation ou de la catégorie grammaticale :⁶

vieux 'parents' = *ieuvs* 'parents',
musique = *zic* 'musique',
zic 'musique' = *ziczic* 'musique',
bombe 'fille très belle' = *bombax* 'fille très belle'.

En s'appuyant sur le modèle sémiotique de Charles Sanders Peirce (1978), nous pouvons dire que, sur le plan morphologique, les procédés argotiques sont adigrammatiques et opacifiants (Kilani-Schoch/Dressler 2005). D'une part, ces procédés ont une très faible diagrammaticité ou iconicité⁷ constructionnelle, puisqu'il n'y a pas d'analogie entre la compositionnalité morphotactique et la compositionnalité morphosémantique. De autre part, ils ont une très faible transparence morphotactique puisque la perception de la signification est gênée par la déformation du signifiant qui peut se produire au moyen de quatre opérations morphologiques : modification (verlanisation), réduplication, soustraction (troncation), ajout (pseudo-suffixation). L'un des traits caractéristiques du langage argotique est la combinaison de plusieurs de ces opérations (cf. Goudaillier 2002 : 15). Parmi les combinaisons les plus fréquentes, citons :

- modification + soustraction (*frangin* → *ginfran* → *ginfr*),
- soustraction + réduplication (*musique* → *zic* → *ziczic*),
- soustraction + modification (*pakistanais* → *°pakist* → *kistpa*)
- soustraction + ajout (*pakistanais* → *°pakis* → *pakos*)
- modification + ajout (*les arabes* → *rabza* → *rabzouille*)
- modification + soustraction + ajout (*pétasse* → *taspé* → *°tasp* → *taspèche*)

L'analyse proposée demande toutefois à être affinée pour ce qui concerne le FCC et les argots sociologiques en général. Il est flagrant que les aspects sémantiques de ces procédés sont infiniment moins importants que leurs aspects pragmatiques. L'opération

6 Nous partons de l'hypothèse que les formes issues des procédés argotiques relèvent pour la plupart de la morphologie dynamique (Kilani-Schoch/Dressler 2005 : 118–119) et ne sont pas stockées dans le lexique mental des locuteurs. Ces formes s'appuient, pour leur interprétation, sur les unités lexicales dont elles sont issues. D'éventuels changements sémantiques, toujours idiosyncrasiques, que pourraient subir les unités dérivées sont dus principalement aux facteurs sociolinguistiques (par exemple, la restriction de la dénotation à un domaine particulier, les changements métaphoriques ou métonymiques). Cet aspect mériterait néanmoins une étude plus approfondie.

7 Un diagramme est un icône qui instaure une homologie proportionnelle entre les relations des parties du signe et les relations des parties du concept.

métalinguistique agit sur la transparence sémiotique du signe linguistique : à la dénotation s'ajoutent des connotations autonymiques. Ces connotations basées sur le changement formel signalent un changement au niveau des interactions sociales entre les locuteurs qui appliquent ces opérations. En l'occurrence, l'emploi de ces procédés « opacifiants » ou des formes qui en sont issues possède une forte fonction identitaire et marque soit l'appartenance soit la non-appartenance à une communauté ou à un groupe sociolinguistique. Cette valeur interactionnelle est étroitement liée aux fonctions cryptique et ludique. En écartant de l'interaction les « non-initiés », la première fonction renforce la cohésion du groupe. La maîtrise du potentiel ludique des opérations argotiques permet aux individus de trouver et de garder leur place au sein du groupe ou même de leur assurer une position dominante.

Cette analyse vient corroborer le caractère intentionnel et conscient des procédés extragrammaticaux souvent mis en avant par les études morphologiques contemporaines (cf. Fradin 2003 : 206–218).

Du fait de leur caractère métalinguistique, les procédés argotiques analysés, tout en étant créatifs, ne peuvent pas être considérés comme productifs,⁸ puisqu'ils n'obéissent pas à des patrons réguliers mettant en rapport prédictible la forme, le sens et les propriétés morphosyntaxiques et combinatoires des unités lexicales (voir Perko à paraître).

La fonction dénominative, encore présente dans les argots des métiers, s'estompe dans les argots sociologiques au profit de la fonction interactionnelle. Prenons comme exemple, à titre exceptionnel, un argot plus ancien : l'argot des *poilus* de la Grande Guerre tel qu'il a été décrit par Albert Dauzat (1918). Ce langage présente un type intermédiaire, entre l'argot sociolinguistique et celui des métiers. Des formations comme *antipuan* ('masque à gaz'), *cinq frères* ('projectile allemand formé de cinq tuyaux') ou toute une série de dérivés du mot *crapouillot*⁹ (*crapouilloter*, *crapouillotage*, *crapouilloteur*) répondent sans doute à des besoins de dénomination : dénommer de nouvelles entités, trouver des dénominations plus précises ou plus économiques. Dans les argots contemporains, cette fonction est encore présente dans des domaines « limites », par exemple dans celui de la drogue, de la prostitution, du proxénétisme ou du vol.

3 POUR UNE APPROCHE LEXÉMATIQUE DE LA MORPHOLOGIE NON CONVENTIONNELLE

Les modèles morphologiques combinatoires ou incrémentaux postulent l'existence d'un signe minimal, d'un segment atomique isolables, porteur d'une

8 Sur les difficultés que pose en morphologie constructionnelle la notion de productivité, voir Dal (2003).

9 Le mot *crapouillot* est attesté pour la première fois en 1880 (selon *Le Trésor de la langue française informatisé*). Dauzat observe que le terme « existait déjà dans l'armée, mais non point sa famille » (Dauzat 1918 : 77). Selon lui, *crapouillot* désigne « lance-bombes, canon de tranchée », « projectile du crapouillot », « projectile de canon allemand de 77 », « bidon agrandi par l'éclatement d'une cartouche » (Dauzat 1918 : 236).

forme et d'un sens, appelé le plus souvent morphème. Cette unité est susceptible de se combiner aux autres selon des règles morphologiques proches de celles de la syntaxe pour former des unités plus complexes. Ces modèles se heurtent à de nombreux problèmes empiriques : allongement thématique, allomorphie, supplétion, segments dépourvus de signification (morphème zéro) ou de forme (affixe zéro), segments non prévus (pseudo-affixe, affixoïde) ou discontinus (parasyntèse) pour n'en citer que quelques-uns. Cette morphologie se révèle inadéquate pour traiter la plupart des phénomènes propres à la morphologie « argotique ». Comment traiter les opérations de « remodelage » phonique du verlan ou d'autres procédés cryptiques ? Comment déterminer les règles de formation des mots de la pseudo-suffixation ? La reduplication obéit-elle à des règles morphologiques ? Quel statut donner au segment redoublé ?

C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de se tourner vers des modèles non morphématiques. Les modèles dits lexématiques (ang. Word and Paradigm, Word/Lexeme-based ; cf. Aronoff 1994, Fradin 2003, Roché/Boyé/Hathout/Lignon/Plénat 2011) ne considèrent plus le morphème comme unité de base d'opérations morphologiques, même si, par commodité, on continue d'employer encore les termes *morphèmes*, *affixes*, *bases* etc. Ces unités sont « dématérialisées » et cessent d'être des signes : elles ne sont plus que des « exposants » de fonctions morphologiques ou d'opérations constructionnelles. L'affixe *-aie* dans *chênaie* ou *pineraie* n'est pas un signe signifiant 'plantation de, forêt de', mais la réalisation de surface issue de l'application d'une opération constructionnelle aux lexèmes *chêne* ou *pin*. L'allomorphie qu'on observe dans les deux exemples cités (*chên(e)+aie*, *pin+eraie*) ne pose pas de problèmes particuliers aux modèles lexématiques : ces questions seront traitées au niveau des contraintes linguistiques. Les modèles lexématiques s'intéressent donc principalement aux lexèmes, signes tridimensionnels comportant une représentation sémantique, une forme et un syntactique.¹⁰ C'est le lexème qui est l'unité de base de la morphologie et qui sert d'imput à des opérations morphologiques qui peuvent toucher soit la face formelle, soit la face sémantique, soit le syntactique du lexème. Le résultat final, output, dépend également de l'influence de différentes contraintes morphologiques, (morpho)phonologiques ou lexicales.¹¹

4 MORPHOLOGIE ARGOTIQUE GRAMMATICALE

Le seul procédé grammatical vraiment productif de la morphologie argotique est la conversion, qui concerne en premier lieu le syntactique du lexème. C'est un procédé maximalelement transparent, puisque la forme du signifiant n'est pas altérée, mais en même temps, elle est tout à fait adigrammatique, puisque le changement sémantique et catégoriel ne s'accompagne d'aucun changement formel. Le registre

10 Le syntactique encapsule des informations de type syntaxique: catégorie grammaticale, propriétés morphologiques inhérentes, combinabilité syntaxique. Voir Mel'čuk (1993).

11 Les modèles lexématiques s'inspirent plus ou moins librement de la théorie de l'optimalité. Voir Prince/Smolensky (2002).

argotique réalise toutes les possibilités structurales possibles en français (cf. Kerleroux 1999) :¹²

- Adj ↔ N : *alcatraz* ('privé de sortie par ses parents') – *alcatraz* ('celui qui a peu de liberté'), *Reubeu* ('celui qui est maghrébin') – *rebeu* ('ce qui a trait à la culture maghrébine') ;
- N ↔ V : *baltringue* ('lâche') – *baltringuer* ('se défilier') ; *chéara* ('voler à l'arraché') – *chéara* ('vol à l'arraché'), *poucave* ('dénoncer') – *poucave* ('délateur'), *bédo* ('cigarette de haschich') – *bédave* ('fumer du haschich') ;¹³
- Adj → V : *frais* ('beau') – *se fraïcher*¹⁴ ('se faire beau') ;
- Adj ↔ Adv : *bad* ('génial, sensationnel') – *bad* ('méchamment, beaucoup'), *cach* ('directement') – *cash* ('direct').

L'affixation et la composition sont bien évidemment des procédés disponibles en FCC, mais jouent, comme nous l'avons fait remarquer (voir § 1), un rôle secondaire. Les suffixes les plus fréquents sont :

- *-eux* : suffixe transcatégoriel (nom → adjectif : *crête* → *crêteux*)
- *-eur* : transcatégoriel ou intracatégoriel ('action' → 'agent' : *kif/kiffer* → *kiffeur*, /*ħachi*/ → /*ħachieur*/¹⁵)
- *-ette* : suffixe intracatégoriel (*beur* → *beurette*, *chourmo* → *chourmette*, *go* → *gorette*, /*taħan*/¹⁶ → /*taħanette*/).

La nature ou l'identité de cette dernière opération de suffixation posent un problème complexe. À première vue, on aurait tendance à la rattacher à la suffixation évaluative, *-et(te)* étant le seul suffixe diminutif encore productif en français (Fradin 2003). Mais ses valeurs sémantiques et pragmatiques contredisent cette hypothèse : le suffixe « argotique » *-ette* n'exprime ni la mesurativité ('grand/petit' ; cf. Mel'čuk 1994 : 79–80), ni un contenu appréciatif ('bon/mauvais' ; cf. Fradin et Montermini 2009), ni d'ailleurs un contenu hypocoristique ou une connivence entre interlocuteurs¹⁷ (cf. Dressler et Merlini Barbaresi 1994). Ce suffixe doit être considéré comme un suffixe flexionnel indiquant simplement le genre féminin.

12 Notre schéma est simplifié et ne tient pas compte de l'orientation des procédés de conversion.

13 La conversion s'accompagne de la pseudo-suffixation. Ce cas de figure est loin d'être rare en FCC. Voir § 2.1.

14 Cet exemple montre bien la généralisation des verbes du premier groupe en FCC (voir aussi ci-dessous § 4) : les verbes désadjectivaux devraient privilégier le deuxième groupe (*frais* – *fraïchir*, *grand* – *grandir*...).

15 Mot relevé dans Melliani (2000 : 103) signifiant 'escroc'.

16 Mot relevé dans Melliani (2000 : 104) signifiant 'imbécile'.

17 Cette valeur pragmatique n'est en français jamais exprimée par un suffixe diminutif, mais par l'adjectif *petit*, antéposé (cf. Fradin/Montermini 2009 : 148).

5 CONTRAINTES SUR LA BASE ?

Si les procédés argotiques respectent en règle générale les contraintes phonologiques,¹⁸ seuls deux procédés semblent imposer des contraintes catégorielles et sémantiques.

Nous pouvons observer que certains pseudo-suffixes marquent des préférences nettes pour certaines catégories, sans bien évidemment aller jusqu'à dire que la pseudo-suffixation respecte les restrictions catégorielles pesant sur le choix des bases.¹⁹ Par exemple :

- *-arès*, *-av* choisissent des bases verbales,
- *-av(e)* et *-os* choisissent des bases adjectivales,
- *-ance*, *-anche*, *-ax*, *-on*, *-ouse* choisissent des bases nominales.

F. Kerleroux (1999) a fait remarqué que les apocopes des noms déverbaux (*manif(estation)*, *intro(duction)*) ne touchent que l'acception résultative, concrète, et non pas l'acception processuelle, abstraite (*manif contre la guerre* vs. **manif de joie*). Cette contrainte ne s'applique pas à l'apocope des autres types de mots et ne semble guère pertinente pour la troncature argotique. Dans un premier temps, nous devons nous demander si la nature de cette contrainte est vraiment sémantique et non pas sociolinguistique (Apothéloz 2002 : 124). Ensuite, les noms et les acceptions susceptibles d'être concernés par ce blocage ne font pas partie des thématiques généralement couvertes par l'argot. Pour les aphérèses, de plus en plus fréquentes en FCC (Goudaillier 2002 : 19 ; voir plus loin § 6), aucune contrainte sémantique ne semble s'appliquer.

6 ICONICITÉ PHONÉTIQUE

La pseudo-suffixation semble soulever une question intéressante qu'il convient au moins d'effleurer. La prédominance des voyelles « graves » /a/ et /o/ dans la plupart des pseudo-suffixes argotiques (*-abre*, *-ard*, *-asse*, *-ax*, *-av*, *-on*, *-os*, *-mar*, *-arès*) constitue, à notre avis, un exemple de l'iconicité phonétique.²⁰ Il semble exister un rapport iconique entre la position articulaire postérieure et le degré d'aperture de

18 Prenons l'exemple de la verlanisation. B. Fradin, F. Montermini et M. Plénat (Fradin, Montermini et Plénat 2009 : 28–32) ont démontré, en s'appuyant sur le cadre de la théorie de l'optimalité (cf. Prince/Smolensky 1993), que la verlanisation obéissait aux contraintes de fidélité et aux contraintes anti-marque propres à la phonologie et à la prosodie du français.

19 Ces contraintes ont été érigées en principes par certaines théories morphologiques : cf. *unitary base hypothesis* de M. Aronoff (1976: 48) ou *principe d'unicité catégorielle* de D. Corbin (1987: 428).

20 L'iconicité phonétique doit être distinguée du symbolisme phonétique qui est plus ou moins conventionnel et propre à une langue ou à une famille de langues (Kilani Schoch/Dressler 2005 : 44–46). Par exemple, l'élément /gl/ en anglais (et dans d'autres langues germaniques) connote la lumière (*gleam*, *glimmer*, *glitter*, *gloom*, *glisten...*), /fl/ le mouvement (*flap*, *flee*, *flicker*, *flow*, *flutter...*), etc.

ces deux voyelles, d'un côté, et les valeurs « viriles » constitutives de l'appartenance aux groupes sociolinguistiques marginaux, de l'autre (cf. Bourdieu 1982 : 83–92). Les voyelles postérieures (sombres) s'opposent, dans cette perspective, aux voyelles antérieures (claires). Une *gueule largement ouverte, fendue* s'oppose à une *bouche fine, pincée*. Dans ses études psychophonétiques, Ivan Fónagy (1979, 1983) observe que les voyelles postérieures passent pour plus grossières (Fónagy 1979 : 10), plus vulgaires et même pour « socio-phobes » (Fónagy 1983 : 81–84).²¹ Une voyelle plus ouverte peut également déclencher un jugement défavorable du fait qu'une plus grande ouverture de la bouche révèle « physiquement l'être intime, une partie cachée de notre corps » et « découvre le prolongement supérieur du tube digestif » (Fónagy 1983 : 84).

7 FLEXION VERBALE ET CONTRAINTES LINGUISTIQUES SPÉCIFIQUES AU SYSTÈME FRANÇAIS

L'absence de suffixes flexionnels verbaux est un trait que le FCC « a hérité » de l'argot traditionnel où certains pseudo-suffixes servaient à former des verbes inconjugables : *-arès (emballarès)*, *-da (marida)*.²²

Les formes verbales non fléchies, souvent issues de la verlanisation, comme *fèch*, *pé-fli*, *pécho*, *tèj*, ne font que confirmer la préférence du français pour la prédétermination. Dans la morphologie verbale diachronique, cette préférence se manifeste par plusieurs phénomènes : l'affaiblissement des affixes flexionnels verbaux (*je chante*, *tu chantes*, *il chante* contre (lat.) *canto*, *cantas*, *cantat* ; (it.) *canto*, *canti*, *canta* ; (esp.) *canto*, *cantas*, *canta*), les affixes flexionnels (postposés) sont remplacés, comme marques de personne, par des pronoms sujets antéposés et l'éviction du passé simple (paradigme synthétique) au profit du passé composé (paradigme analytique).

Dans le français contemporain, on observe en outre :

- le remplacement fréquent de la 1^{re} personne du pluriel par la 3^e personne du singulier (le pronom *on*), ce qui affaiblit encore davantage la distinctivité des paradigmes de conjugaison ;
- l'emploi fréquent du futur périphrastique à la place du futur simple (*je partirai* → *je vais partir*) ;
- l'ordre des pronoms compléments dans les constructions impératives en français parlé où l'antéposition erronée (*la ferme !*) est plus fréquente qu'une postposition erronée (*ferme-la pas !*).

La non-flexion verbale (*j'l'ai marave*, *je me suis fait tèj*) s'inscrit dans la tendance prononcée et persistante de la morphologie française et peut être considérée comme l'un des aboutissements de la préférence du français à la prédétermination.

21 La « postériorisation » est interprétée ou sentie comme une « régression », comme une tendance contraire à l'évolution du langage humain. Au cours de l'évolution du système vocalique, la base de l'articulation se serait déplacée progressivement de l'arrière à l'avant (Fónagy 1983 : 81–84).

22 Ce phénomène se retrouve également dans le registre familier : *Va te faire fiche ! Pas touche !*

8 PROCÉDÉS ARGOTIQUES ET CONTRAINTES UNIVERSELLES : LA TAILLE DU MOT

Albert Dauzat écrit dans son *Génie de la langue française* que « dans le lexique courant (il en va autrement, bien entendu, des langages techniques et surtout scientifiques), les mots les plus nombreux (nom et verbes) ont deux syllabes » (Dauzat 1944 : 62). Cette préférence du français pour les dissyllabes a été étayée par de nombreuses études ultérieures. Citons par exemple le calcul effectué par Kilani-Schoch sur la taille des troncations en français qui a montré que les trois quarts des abréviations étaient des dissyllabes contre un quart seulement de monosyllabes (Kilani-Schoch 1988 : 182–183). Ou bien, une analyse très minutieuse de Marc Plénat (2009) qui s’est appuyé sur plusieurs phénomènes morphophonologiques et prosodiques du français (par exemple : oralisation de sigles, redoublements hypocoristiques, apocopes de prénoms, accourcissements, interfixation...) pour arriver à la conclusion que les contraintes de taille « imposent ou tendent à imposer la mise en conformité du dérivé à un schéma dissyllabique » (Plénat 2009 : 63).

Certaines théories contemporaines, notamment la théorie de l’optimalité (McCarthy/Prince 1997 : 72–74, 78) ou la morphologie naturelle (Dressler 1985 : 5, Kilani-Schoch 1988 : 128), démontrent que la préférence pour les dissyllabes et les schémas dissyllabiques peut être considérée comme universelle. Cet idéal dissyllabique s’incarne avec le plus d’évidence dans des variétés sociolinguistiques marginales, ce qui ne saurait surprendre lorsque l’on sait que c’est précisément dans ces variétés que se fait le moins sentir la pression de la norme institutionnalisée. Le FCC en est un excellent exemple. Plusieurs phénomènes propres à ce langage en témoignent. La verlanisation préfère nettement les dissyllabes : ces exemples (*tirer* → *reti*) sont les plus fréquents, les plus transparents et les plus faciles à interpréter et à expliquer. On pourrait même dire qu’il s’agit d’exemples prototypiques. Les monosyllabes issus de l’aphérèse sont souvent redoublés (*dic* → *dicdic*, *zic* → *ziczic*). Les pseudo-suffixés des dissyllabes gardent en règle générale le même nombre de syllabes (*pourri* → *pourav*, *couillon(ner)* → *couillav*). Au contraire, les pseudo-suffixés des monosyllabes sont fréquemment dissyllabiques (*bombe* → *bombax*, *balle* → *balloche*). Cette préférence aux dissyllabes est confirmée également dans le cas de tri- et quadrisyllabes (surtout dans l’argot traditionnel : *partition* → *partoche*, *combinaison* → *combinoche*)

9 APHÉRÈSE ET CONTRAINTES UNIVERSELLES

L’aphérèse, procédé morphologique qui, en FCC, prend de plus en plus d’importance (Goudaillier 2002 : 1516, 19), ne s’oppose pas seulement aux contraintes d’optimalité du français, mais va également à l’encontre des contraintes universelles selon lesquelles la finale d’un mot peut être plus facilement tronquée que son début. La finale est moins saillante que le début, le début connaissant plus de groupes consonantiques et plus de distinctions phonologiques (*algérien* → *rien*, *contrôleur* → *leur*, *inspecteur* → *teur*). Dans le cas des mots construits, le début correspond à la base et la finale à l’affixe. La base a une signification dénotative plus précise et complète : elle est, en termes de

linguistique cognitive, la figure qui s'oppose au suffixe qui présente le fond (*inspect* + *eur* = 'chargé d'inspecter, de surveiller, de contrôler' + 'agent').

Pour conclure, nous devons constater que l'aphérèse est plus opacifiante que l'apocope, puisqu'elle affecte plus radicalement la transparence du signifiant. En privilégiant l'aphérèse à l'apocope, le FCC accroît son propre potentiel cryptique et renforce en conséquence sa fonction identitaire.

10 CONCLUSION

La verlanisation, la troncation, la pseudo-suffixation et la reduplication, qui sont les procédés de formation du lexique argotique les plus importants, tant qualitativement que quantitativement, constituent, comme nous avons essayé de le démontrer, des opérations métalinguistiques. L'analyse, qui a mis en avant leur caractère métalinguistique, a permis de mesurer l'importance des fonctions identitaire et interactionnelle des opérations étudiées aux dépens des fonctions cognitive et transactionnelle.

Ces opérations se situent, du fait de leur caractère extragrammatical, à la périphérie du système linguistique, ce qui les met à l'abri de l'emprise de la norme linguistique institutionnalisée. Ils sont donc en mesure de fournir à la morphologie constructionnelle un riche matériau « authentique » pour l'étude des contraintes tant spécifiques à un système linguistique qu'universelles.

Bibliographie

- APOTHÉLOZ, Denis (2002) *La construction du lexique français*. Gap/Paris : Ophrys.
- ARONOFF, Mark (1976) *Word Formation in Generative Grammar*. Cambridge (Mass.) : MIT Press.
- ARONOFF, Mark (1994) *Morphologie by Itself. Stem and Inflectional Classes*. Cambridge (Mass.) : MIT Press.
- BOURDIEU, Pierre (1982) *Ce que parler veut dire*. Paris : Fayard.
- CALVET, Louis-Jean (1991) « L'argot comme variation diastratique, diatopique et diachronique. » *Langue française* 90, 40–52.
- CORBIN, Danielle (1987) *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*. Tübingen : Niemeyer.
- DAL, Georgette (2003) « Productivité morphologique : définitions et notions connexes. » *Langue française* 140, 1–23.
- DAUZAT, Albert (1918) *L'argot de la guerre*. Paris : Armand Colin.
- DAUZAT, Albert (1944) *Le génie de la langue française*. Paris : Payot.
- DOLESCHAL, Ursula *et al.* (éds) (2000) *Extragrammatical and Marginal Morphology*. München : Lincom Europa.
- DRESSLER, Wolfgang U. (1985) « Typological aspects of Natural Morphology. » *Wiener Linguistische Gazette* 35/36, 3–26.
- DRESSLER, Wolfgang U. *et al.* (1987) *Leitmotifs in Natural Morphology*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.

- DRESSLER, Wolfgang U./ Lavinia MERLINI BARBARESI (1994) *Morphopragmatics. Diminutives and Intensifiers in Italian, German, and Other Languages*. Berlin/ New York : Mouton de Gruyter.
- FÓNAGY, Ivan (1979) *La métaphore en phonétique*. Ottawa : Didier.
- FÓNAGY, Ivan (1983) *La vive voix*. Paris : Payot.
- FRADIN, Bernard (2003) *Nouvelles approches en morphologie*. Paris : PUF.
- FRADIN, Bernard *et al.* (2009) *Aperçus de morphologie du français*. Paris : Presses universitaires de Vincennes.
- FRADIN, Bernard/Fabio MONTERMINI (2009) « La morphologie évaluative ». In : B. Fradin *et al.*, 231–266.
- FRADIN, Bernard/ Fabio MONTERMINI, Marc PLÉNAT, « Morphologie grammaticale et extragrammaticale ». In : B. Fradin *et al.*, 21–45.
- GOUDAILLIER, Jean-Pierre (2001) *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris : Maisonneuve et Larose.
- GOUDAILLIER, Jean-Pierre (2002) « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités ». *La Linguistique* 38/1, 5–24.
- KERLEROUX, Françoise (1999) « Identification d'un procédé morphologique : la conversion ». *Faits de langues* 14, 89–100.
- KILANI-SCHOCH, Marianne (1988) *Introduction à la morphologie naturelle*. Berne : Peter Lang.
- KILANI-SCHOCH, Marianne/Wolfgang U. DRESSLER (2005) *Morphologie naturelle et flexion du verbe français*. Tübingen : Gunter Narr Verlag.
- LIOGIER, Estelle (2002) « Quelles approches théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités ? ». *La linguistique* 38/1, 41–52.
- MCCARTHY, John J./Alan S. PRINCE (1997) « L'émergence du non-marqué. L'optimalité en morphologie prosodique ». *Langages* 125, 55–99.
- MEL'ČUK, Igor A. (1993) *Cours de morphologie générale*. I. Montréal/Paris : Les Presses de l'Université de Montréal/CNRS Éditions
- MEL'ČUK, Igor A. (1994) *Cours de morphologie générale*. II. Montréal/Paris : Les Presses de l'Université de Montréal/CNRS Éditions
- MELLIANI, Fabienne (2000) *La langue du quartier*. Paris : L'Harmattan.
- PEIRCE, Charles S. (1978) *Écrits sur le signe*. Traduit par Gérard Deledalle. Paris : Seuil.
- PÉREZ, Marcela (2007) *Lexik des cités*. Paris : Fleuve Noir 2007.
- PERKO, Gregor (2010) « Le métalinguistique et le périphérique en morphologie constructionnelle ». *Écho des études romanes* VI/1–2, 171–180.
- PERKO, Gregor (à paraître) « Dans quelle mesure l'identité de la morphologie constructionnelle argotique est-elle extragrammaticale ? »
- PLÉNAT, Marc (2009) « Les contraintes de taille ». In : B. Fradin *et al.*, 47–63.
- PRINCE, Alan S./Paul SMOLENSKY (2002 [¹1993]) *Optimality Theory. Constraint Interaction in Generative Grammar*. New Jersey : Rutgers Cognitive Science Center.
- ROCHÉ, Michel/Gilles BOYÉ/Nabil HATHOUT/Stéphanie LIGNON/Marc PLÉNAT (2011) *Des unités morphologiques au lexique*. Paris : Lavoisier/Hermès Science.

Résumé
LA DIMENSION MÉTALINGUISTIQUE DE LA MORPHOLOGIE DU FRANÇAIS NON CONVENTIONNEL

L'article étudie, dans une perspective lexématique, les procédés morphologiques les plus saillants servant à l'enrichissement du lexique de l'argot contemporain des banlieues, dit français contemporain des cités (FCC) : la verlanisation, la troncation, la reduplication et la pseudo-suffixation. Tous ces procédés s'incrivent dans la morphologie extragrammaticale et se basent sur des opérations métalinguistiques exploitant de manière imprédictible uniquement le plan de la forme du signe linguistique.

Dans un premier temps, j'analyse les opérations morphologiques du FCC selon un certain nombre de critères distinguant la morphologie grammaticale de la morphologie extragrammaticale en me concentrant essentiellement sur des opérations de nature métalinguistique. Dans un deuxième temps, j'examine ces mêmes opérations, d'un côté, en prenant en compte différentes contraintes linguistiques (morphophonologiques, morphologiques et lexicales), spécifiques au français et, de l'autre, des contraintes plus universelles.

Mots-clés : métalangage, français non-conventionnel, morphologie lexématique, suffixation

Povzetek
METAJEZIKOVNA RAZSEŽNOST MORFOLOGIJE NENORMIRANE
FRANCOŠČINE

Članek, ki se umešča med t. i. leksematske (ang. *word/lexeme-based*) pristope k besedotvorju, proučuje najznačilnejše morfološke postopke, ki bogatijo besedišče slenga francoskih predmestij: preobračanje zlogov (fr. *verlanisation*), krajšanje (fr. *troncation*), podvajanje zlogov (fr. *réduplication*) in dodajanje psevdopripon (fr. *pseudo-suffixation*). Vsi ti postopki sodijo v sfero t. i. zunajgramatikalne morfologije in temeljijo na aplikaciji različnih metajezikovnih operacij, ki na nesistematičen način posegajo skoraj izključno na formalno plat jezikovnega znaka.

V prvem delu analiziram morfološke operacije predmestnega slenga glede na različne kriterije, ki gramatikalno morfologijo ločijo od zunajgramatikalne, v prvi vrsti seveda operacije metajezikovnega značaja. V drugem delu te operacije analiziram glede na različne vrste jezikovnih omejitev (ang. *constraints*, fr. *contraintes*) (*morfofonološke*, morfološke in leksikalne), tako tiste, ki so značilne zgolj za francoščino, kot tiste univerzalnejše.

Ključne besede: metajezik, nekonvencionalna francoščina, leksematska morfologija, pripona

ELEMENTI DI LINGUE STRANIERE NELLA CORRISPONDENZA COMMERCIALE ITALIANA

1 INTRODUZIONE

*L'italiano per le scienze economiche e d'affari*¹ è uno dei corsi di laurea istituiti ovvero previsti presso la Facoltà di Economia di Ljubljana. Nell'ambito di questo corso vengono insegnate anche numerose competenze relative alla corrispondenza commerciale, presentata soprattutto in forma di modelli testuali prototipici, contenuti in vari libri di testo e manuali, e più raramente – in quanto difficilmente reperibili – in forma di testi autentici che però spesso sono redatti in circostanze poco favorevoli per una produzione testuale ottimale. Quindi non di rado tali testi manifestano alcune tendenze diverse da quelle risultanti dai manuali e dai libri di testo. Date queste divergenze tra i testi autentici e non-autentici e per poter acquisire conoscenze più approfondite sulla corrispondenza commerciale italiana, è stata intrapresa una ricerca incentrata su vari aspetti linguistici, pragmatici e glottodidattici delle varie tipologie dei testi d'affari con lo scopo di un insegnamento più efficace di detta tematica. L'analisi linguistica è stata condotta su diversi testi prototipici e autentici (cf. par. 1.1), raccolti questi ultimi non senza difficoltà in varie aziende e istituzioni slovene che sono in rapporti d'affari con partner italiani. Nei materiali raccolti, studiati al livello testuale, morfosintattico, lessicale e grafemico, si registrano alcune interessanti tendenze a tutti i livelli menzionati. Tra l'altro, è stato rilevato anche un considerevole numero di elementi non italiani, che vengono presentati in modo più particolareggiato nel presente contributo (cf. par. 3), con speciale riferimento soprattutto ai testi autentici: per motivi di spazio qui non possono essere presentati tutti gli elementi di lingue straniere identificati nei testi presi in esame. Pertanto, la situazione risultante dalle analisi dei testi prototipici viene presentata soltanto in forma riassuntiva (cf. par. 3.1 e 3.2), mentre la situazione relativa ai testi autentici viene circoscritta più dettagliatamente (cf. par. 3.3) in quanto più interessante grazie ai suoi molteplici strumenti ed aspetti della comunicazione reale che alterano più rapidamente di quelli nei modelli.

1.1 Testi analizzati

Il campione di lettere commerciali studiato a scopi di ricerca consiste di un totale di 1744 testi, di cui 1242 nei manuali, 237 nei libri di testo per l'insegnamento

* *Indirizzo dell'autrice*: Ekonomska fakulteta, Katedra za tuje jezike za ekonomske in poslovne vede, Kardeljeva pl. 17, 1000 Ljubljana, Slovenija. Email: nives.lenassi@ef.uni-lj.si

1 Slov.: *italijanski jezik za ekonomske in poslovne vede*. Per abbreviare la denominazione, nel testo di seguito ci si serve del termine *italiano commerciale* ovvero *l'italiano per gli affari*.

dell'italiano commerciale e 265 testi autentici scritti da persone madrelingua che intrattengono rapporti commerciali con varie società slovene. I testi appartengono a generi ovvero tipologie testuali diversi, come per esempio richieste di informazioni, offerte, solleciti di pagamento, reclami, ecc. (per la definizione di *genere* cf. Vergaro 2005: 44–45).

I testi nei manuali, contenuti in 6 opere, offrono interessanti spunti per un'analisi linguistica che a) dia uno sguardo d'insieme su quali comportamenti macrolinguistici e microlinguistici vengono seguiti nella stesura dei testi d'affari e che – siccome le opere sono state pubblicate tra il 1974 e il 2008 – b) osservi anche i mutamenti linguistici avvenuti nel corso degli ultimi quattro decenni. I manuali sono elencati in ordine cronologico a seconda della pubblicazione della prima edizione (cf. Tabella 1); va però osservato che l'anno della pubblicazione può costituire solo uno dei parametri per una classificazione cronologica adeguata, dato che il primo e il terzo manuale (M 1 e M 3) hanno avuto una edizione successiva in cui sono stati apportati alcuni aggiornamenti. Il secondo manuale (M 2), al contrario, ha conservato il contenuto e la forma originari, quindi in esso uno può aspettarsi tratti linguistici che nella corrispondenza d'oggi non vengono più usati.

Gli esempi prototipici dei 7 libri di testo, tutti disponibili sul mercato sloveno, sono usciti tra il 1992 e il 2011: i primi sei sono in forma stampata, mentre l'ultimo è disponibile in forma elettronica. Le opere sono destinate a utenti con diversi livelli di conoscenza della lingua italiana: dal livello iniziale (LT 7), vari stadi intermedi (LT 1, LT 3, LT 5, LT 6), fino al livello avanzato (LT 2 e LT 4).²

I testi autentici, invece, sono stati redatti tra il 2005 e il 2012 e inviati dall'Italia ai riceventi in Slovenia tramite i seguenti canali di comunicazione: lettera cartacea (18 esemplari), fax (10 esemplari) e posta elettronica (237 esemplari).³

2 PREMESSE TEORICHE

La tematica degli elementi stranieri entrati nell'italiano è spesso oggetto di ricerche basate sia sull'analisi della lingua generale sia di quella dei settori specifici (per quanto concerne questi ultimi cf. per esempio Slavikova 1993, Tonin 2000, Giordano 2002, Rosati 2004, Venuta 2004, Torretta 2006, Spizinger 2008). Alcuni autori delle opere studiate a scopi della presente ricerca sono concordi nel constatare che gli elementi linguistici esogeni si diffondono agiatamente soprattutto attraverso le *lingue speciali/linguaggi settoriali/microlingue* che – come è il caso in particolare degli ultimi decenni – una volta entrati nel linguaggio dei mass media, diventano

2 Per la presente analisi sono stati presi in considerazione in qualità dei modelli prototipici pure vari messaggi che – benché facenti parte delle attività rivolte ad acquisire la conoscenza ricettiva e produttiva della corrispondenza commerciale italiana nell'ambito della microlingua – rappresentano unità testuali integrali. Si tratta per esempio delle attività come il riordinamento dei singoli paragrafi di un messaggio dati in ordine casuale, il completamento di un messaggio con singole unità lessicali date o meno ecc.

3 Per quanto riguarda l'anonimizzazione cf. Lenassi (2012b: 203).

parte della lingua comune (cf. ad esempio Savikova 1993: 152–153, Rosati 2004: 20). La maggior parte di questi elementi stranieri non vengono adattati alla lingua italiana, mantenendo quindi le caratteristiche ortografiche della lingua d'origine. Tali fenomeni sono spesso denominati *forestierismi*, che – come osservato da Lorenzetti (2004: 50) – mantengono un'evidente estraneità alla forma consueta delle parole italiane (per esempio l'inglese *hard-disc*). Si distinguono dai *vocaboli adattati* che sono le parole originarie adattate alla forma della lingua che le ha ricevute (per esempio *arancio* dal persiano *naranj*). Cf. anche Coveri/Benucci/Diadori (1998: 174) che per lo stesso fenomeno usano il termine *prestiti non adattati* e Zolli (1976: 4–5) che impiega il termine *prestiti integrali non adattati*. Per ulteriori precisazioni sulla terminologia cf. anche Rosati (2004: 16–18).

Bellomo (2011: 28) sottolinea che i motivi per cui una parola straniera rimanga intatta a livello di forma o venga adattata al sistema linguistico con cui entra in contatto sono da attribuire a diverse variabili legate alla politica linguistica e alla sociolinguistica, mentre il suo uso e la sua diffusione sono ascrivibili soprattutto a ragioni legate alla moda, all'appartenenza a una classe sociale, alle abitudini linguistiche personali del comunicatore. Inoltre, un fattore importante che influisce sul grado di assimilazione/adattamento, osservato da Lorenzetti (*ibid.*), è anche l'epoca nella quale le parole da una lingua straniera hanno influito sull'italiano: in tempi recenti la crescita del generale livello d'istruzione e conseguentemente anche la familiarità con i testi scritti in altre lingue hanno fatto sì che venisse mantenuta la forma di partenza piuttosto che assimilata in italiano, come avveniva normalmente in passato.⁴

La lingua dalla quale proviene la maggior parte degli elementi stranieri soprattutto negli ultimi decenni è l'inglese anche se non tutti i dati confermano la predominanza dei termini anglo-americani (cf. Lorenzetti 2004: 49, Cella 2010: 521). A questo punto però occorre specificare che questi dati si riferiscono alla lingua italiana nella sua complessità, mentre nel mondo degli affari adesso prevale il cosiddetto *italiano aziendale* in cui gli anglicismi presentano una notevole parte del repertorio linguistico.⁵ Come evidenziato da Antonelli (2007: 61–62), questa lingua settoriale, nata nelle filiali italiane delle grandi multinazionali, ha cominciato a diffondersi a partire dagli anni Ottanta, affermandosi poi nel corso degli anni Novanta. Denominata spregiativamente *aziendalese* o *corporatese* (derivante da *corporation* »azienda di grandi dimensioni«), questa varietà oggi caratterizza il modo di esprimersi così dei

4 Bellomo (2011: 28), spiega che in fase iniziale la parola straniera incontra vari ostacoli dovuti alle regole in fatto di fonetica e alla correlazione abituale tra i fonemi e la loro trascrizione. Tuttavia, questa fase iniziale può portare ad una gamma di sviluppi diversi ai cui estremi ci sono il prestito puro e il calco linguistico.

5 Antonelli (2009) riferisce che in Italia cresce l'uso di termini anglosassoni e un nuovo vocabolario professionale. Tale crescita è dimostrata dal fatto che in 8 anni l'uso aziendale di termini stranieri è aumentato del 773%. Lo studio, dal quale è emerso il risultato citato, è stato condotto su un corpus di documenti aziendali tradotti nell'anno 2000 paragonati con un corpus equivalente di documenti tradotti nel 2008, su 58 milioni di parole. In alcuni testi – soprattutto in quelli relativi al marketing – »il peso e la densità dei termini anglosassoni arriva anche al 35% del totale.«

vertici aziendali come dei dipendenti che occupano i livelli meno esposti della gerarchia aziendale. La comunicazione aziendale, straricca di anglicismi, porta con sé un'idea di efficienza e di dinamismo e si propone come la versione aggiornata della lingua degli uffici, che però comincia a diventare oggetto di varie osservazioni, anche sarcastiche.⁶ L'altro termine cui si fa spesso riferimento trattando dell'influsso inglese ovvero angloamericano sia sull'italiano generale sia su quello dei vari settori specialistici è *itangliano*, termine coniato »per indicare una mescolanza di parole, concetti ed espressioni di entrambe le lingue, spesso pronunciate in maniera scorretta e usate per aggiungere un ipotetico tocco di classe all'italiano parlato e scritto soprattutto a livelli manageriali« (Rosati 2004: 15).

Nel contesto dei fenomeni concernenti la forza o il prestigio dell'inglese, peraltro molto interessanti dal punto di vista dei contatti linguistici, vanno infine presentate anche le posizioni dei linguisti italiani nei confronti della presenza linguistica inglese. A questo riguardo Tagliatela (2011: 66–67) individua la corrente dei »protezionisti« (o »prescrittivisti«) e dei »descrittivisti« (»linguisti strutturali«) e si chiede se sarebbe più giusto adeguarsi alle interferenze linguistiche o combatterle. L'autore puntualizza che non condivide a pieno l'opinione di quanti sostengono una certa passività dell'italiano nei confronti dell'inglese, spiegando che si potrebbe parlare piuttosto di una sorta di »ecclètismo«, che tuttavia necessita sempre di rimedi correttivi. Secondo questi, il protezionismo e il descrittivismo sono correnti complementari l'un all'altro e non realmente contrapposti.⁷

3 ELEMENTI DI LINGUE STRANIERE NEI TESTI ANALIZZATI

Gli elementi non italiani, individuati nella corrispondenza sia prototipica che autentica, di solito non si distinguono dal testo italiano con alcun espediente grafico come corsivo, neretto, virgolette o altro.⁸ Giovanardi (2009: 323) vede questa assenza di fenomeni grafici come una spia di una progressiva familiarità e di un processo di integrazione, prima di tutto culturale, di parole ed espressioni straniere del resto ormai

6 Cf. per esempio le seguenti pagine: <http://dizionari.corriere.it/dizionario-si-dice/A/aziendalese-meetings.html>, <http://www.carlalattanzi.it/aziendalese.pdf>.

Cf. anche Trifone (2007: 189–190) che in merito al crescente ruolo degli anglicismi nell'italiano scrive: »Ci sono infatti opinioni diverse sulla consistenza quantitativa del fenomeno, ma nessuno dubita del carattere provinciale e insieme esibizionistico dell'uso smodato degli anglicismi, i quali somigliano talvolta a certi *parvenu* che non tollerano di passare inosservati.«

7 Tagliatela (*ibid.*) rileva che le neoformazioni di derivazione anglosassone interessano i settori specialistici più di quanto si è abituati a credere e cita Gualdo (2011): »Secondo le stime più attendibili, ogni anno nascono in italiano circa 1.000 parole nuove; i prestiti stranieri vi coprono tra il 15% e il 25% del totale, mentre tanti neologismi italiani sono occasionalismi destinati a morire rapidamente e pochi appartengono alle terminologie specialistiche, che sono al contrario la più ricca riserva di novità nel lessico inglese. È inevitabile che, non disponendo di soluzioni alternative, lo specialista sia spinto a preferire l'anglicismo.«

8 Cf. anche Giovanardi (2009: 323) e la sua analisi sui forestierismi condotta su vari siti Internet relativi al settore della pubblicità.

attestato in molti settori del lessico italiano. Termini stranieri, privi di particolari segnalazioni grafiche, possono quindi essere considerati come accettati e non marcati sia nelle situazioni comunicative prototipiche che reali.⁹

Dalle analisi emerge che nella maggior parte dei casi si riscontrano vari tratti provenienti dal latino, francese (ambidue le lingue sono presenti praticamente senza eccezioni soltanto nei modelli prototipici) e inglese (presente sia nei modelli sia nei testi autentici). Gli elementi inglesi sono i più frequenti e rappresentano una delle caratteristiche tipiche dell'*italiano aziendale* (cf. par. 2), mentre i primi due gruppi delle unità lessicali non adattate si riscontrano assai più di rado.¹⁰

3.1 Manuali

Se osserviamo l'impiego dei termini stranieri nei manuali, presentati nella Tabella 1, possiamo constatare una situazione assai interessante: nel primo manuale (M 1), pubblicato nel 1974, troviamo relativamente pochi anglicismi (36,3%), limitati soprattutto alle denominazioni generiche dei prodotti: *diskpack*, *microfilm*, *legno tick*, *party*, un latinismo (*gratifica ad personam*) che costituisce l'8% degli esempi e un dominante numero di francesismi (63,3%) come *secrétaire*, *équipe*, *boutique*, *bouquet*, *foulard*, *dépliant*. Del tutto diversi sono invece i risultati emergenti dall'analisi dei manuali usciti più tardi, come ci si può aspettare tenendo conto delle tendenze globalizzanti nella gestione d'affari: così nell'ultimo manuale (M 6) si osserva una spiccata prevalenza degli anglicismi (81,8%) rispetto a un numero esiguo dei francesismi (11,6%), quali *groupage camionistici*, *coupon*, *dépliant*,¹¹ *équipe*, *boutique* e alcuni latinismi (6,6%) come *il contratto de quo*, *inter nos*, *curriculum*, *Laurea Honoris causa*. La presenza preponderante degli elementi inglesi nell'ultimo manuale è da attribuire anche al fatto che molti termini si riferiscono all'informatica che negli ultimi anni ha preso piede in tutti i settori dell'economia, per cui troviamo termini come *software*, *hardware*, *on-line*, *worldwide*, *floppy disk*,

9 L'impiego di vari accorgimenti grafici per distinguere i termini forestieri dal testo italiano si registra nei modelli prototipici analizzati soltanto in alcuni casi, mentre nei testi autentici troviamo un solo testo in cui lo scrivente si serve delle virgolette:

*Buon giorno M**,

Allego i documenti di spedizione.

La merce è accompagnata da una "delivery note".

La fattura definitiva verrà trasmessa settimana prossima.

Cordiali saluti

*I*** SRL (IM 13)*

10 Nella presente analisi non sono state considerate le denominazioni non italiane delle società/istituzioni siccome tali denominazioni non riflettono l'uso reale della lingua nei testi, bensì soltanto le parti cooperanti nella gestione d'affari. Si specifica, inoltre, che i sostantivi usati più volte in un'opera sia al singolare sia al plurale, sono considerati come un'unica unità, per esempio *Oggetto: cene*, *banchetti* e *meetings* (M 6, 214) e *Oggetto: invito al meeting aziendale* (M 6, 222).

11 A volte nei testi analizzati viene omissso l'accento grafico: *Nel dépliant allegato troverete questi ed altri vantaggi che [...]* (M 6, 306). L'omissione dell'accento si può riscontrare anche nel termine *équipe*.

Cd rom, stampanti laser, fotocolors, ink-jet, e-mail. Sulla scia del modello gestionale anglosassone vengono adoperate le seguenti unità lessicali: *manager, leader, meeting, business, stage, staff, stock, know-how, shopping, showroom, stand, stage* e numerosi marchi di origine inglese.

Tabella 1: Elementi di lingue straniere nei manuali

	M 1	M 2	M 3	M 4	M 5	M 6
Anno di pubblicazione	1974	1975	1990	1993	2005	2008
Numero di testi	177	122	160	131	52	600
Numero di elementi latini	1 (8%)	–	2 (11,1%)	2 (6,9 %)	1 (50%)	4 (6,6%)
Numero di elementi francesi	7 (63,6%)	1 (20%)	6 (33,3%)	6 (20,7%)	–	7 (11,6%)
Numero di elementi inglesi	4 (36,3%)	4 (80%)	10 (55,6%)	21 (72,4%)	1 (50%)	49 (81,8%)

3.2 Libri di testo

Altri modelli prototipici si trovano nei libri di testo per l'insegnamento dell'italiano commerciale, in cui però si riscontrano meno prestiti non adattati rispetto ai manuali, come emerge esplicitamente se confrontiamo i risultati compresi nella Tabella 1 e nella Tabella 2. Questo numero minore dei termini esogeni va ascritto al fatto che la comprensione e la stesura dei messaggi rappresenta solo uno degli aspetti del fenomeno *comunicazione d'impresa in italiano* da approfondire durante gli studi universitari dell'economia. Pertanto, gli autori dei materiali didattici devono saper equilibrare le diverse esigenze dei futuri economisti, scegliendo di conseguenza solo quegli elementi della corrispondenza e degli elementi stranieri in essa contenuti che giudicano i più rilevanti.¹²

Considerando che i libri di testo presi in esame sono rivolti all'insegnamento dell'italiano commerciale come lingua straniera ad utenti con diverse conoscenze linguistiche, gli elementi non italiani vengono usati in un modo ponderato e con minore frequenza rispetto ai manuali. Gli autori dei materiali didattici si rendono conto che non sarebbe opportuno proporre molti termini provenienti da un'altra lingua straniera (inglese) che già predomina nel mondo degli affari. Siccome, però, alcuni di questi termini hanno un numero di occorrenze assai significativo anche negli ambienti di lavoro reali, è utile inserirne alcuni (fino a un certo limite, per sensibilizzare gli apprendenti al loro impiego) anche nei testi destinati all'uso didattico.

12 Nei libri di testo analizzati si nota che alcuni autori riconoscono la necessità di trattare la corrispondenza come *uno* dei sottotemi delle singole unità didattiche, offrendo – oltre alla stessa corrispondenza – gli argomenti come *grammatica, lessico, la lingua al telefono, la cultura degli affari* e simili in ogni unità.

Tabella 2: Elementi di lingue straniere nei libri di testo

	LT 1	LT 2	LT 3	LT 4	LT 5	LT 6	LT 7
Anno di pubblicazione	1992	1993	1997	2000	2002	2002	2011
Numero di testi	33	44 ¹	39	27	45	30	19
Numero di elementi latini	1 (10%)	1 (20%)	1 (6,3%)	1 (33,3%)	1 (5,2 %)	—	2 (16,7%)
Numero di elementi francesi	2 (20%)	—	—	1 (33,3%)	2 (10,6%)	2 (40%)	1 (8,3 %)
Numero di elementi inglesi	7 (70%)	4 (80%)	15 (93,7%)	1 (33,3%)	16 (84,2%)	3 (60%)	9 (75%)

Oltre agli anglicismi, nelle opere esaminate troviamo anche alcuni francesismi (dal più usato *dépliant* che si riscontra nel LT 4, LT 5, LT 6 e LT 7 fino a *buffet*, *forfait*, e *atelier*) e tra i latinismi *curriculum vitae*, presente in tutte le opere tranne nel LT 4, e *in loco* nel LT 7.¹³ Uno sguardo d'insieme sull'uso degli elementi esogeni ci potrebbe suggerire che (alcuni) autori italiani tendano a servirsi di più elementi inglesi degli autori dei libri pubblicati in Slovenia. Così nel LT 3 troviamo 15 anglicismi su 39 testi e nel LT 5 ne troviamo 16 su 45, mentre nel LT 2, LT 4 e LT 6, usciti in Slovenia, se ne riscontrano 4 su 44, 3 su 30 e 1 su 27 rispettivamente. Tale tendenza potrebbe essere attribuita al fatto che gli autori dell'estero siano più propensi ad evitare un numero elevato dei termini »importati« nella lingua insegnata, rendendosi bene conto delle difficoltà degli apprendenti, che devono acquisire nuovi termini in una lingua per la quale non hanno optato nel loro corso di studio. Tuttavia, per verificare ed approfondire queste osservazioni preliminari sulle differenze nelle dette tendenze degli autori sarebbero necessarie ulteriori ricerche, tenendo conto di una serie di parametri linguistici ed extralinguistici che non rientrano nel campo della presente ricerca.¹⁴

Tra i materiali prodotti fuori Italia un'eccezione viene rappresentata dall'ultimo libro (LT 7) in cui si riscontra un numero maggiore di anglicismi (9 su 19 testi). Come è stato già osservato a proposito dei manuali con speciale riferimento a quello uscito nel 2008 (cf. 3.1), anche qui si potrebbe tentare di ipotizzare che proponendo più anglicismi, le autrici dell'opera, pubblicata nel 2011, abbiano semplicemente cercato di seguire le tendenze rilevate nel mondo degli affari reale, usando termini come *file*, *fax*, *link*, *e-mail*, *hotel* ed alcuni nomi propri anglosassoni, per designare i partecipanti nella comunicazione, e i marchi.

13 LT 4 non comprende la tematica relativa alla ricerca del posto di lavoro di cui l'elemento essenziale è proprio il CV, dato che il tema viene presentato dettagliatamente nel LT 5, usato nel corso precedente quello in cui viene impiegato LT 4.

14 Ad esempio, la scelta di usare certi prestiti non adattati può dipendere dalla corrente che gli autori seguono o meno (prescrittivismo vs. descrittivismo; cf. par. 2), dalla presenza generale dell'inglese nella lingua madre degli autori (cf. Lenassi 2012a: 479) ecc.

3.3 Testi autentici

Nei testi autentici, scritti dai madrelingua e inviati ai partner d'affari in Slovenia prevalentemente tramite la posta elettronica (cf. par. 1.1), riscontriamo numerosi elementi provenienti dall'inglese dato che gli scriventi, operanti sul mercato internazionale, spesso non cercano nemmeno di trovare termini equivalenti nella propria lingua. Spinti dal desiderio di uno scambio di informazioni veloce ed efficace, si servono di enunciazione mistilingue (ingl. *code mixing*), intesa come »commutazione che avviene al di sotto del confine di frase (e che ridondantemente è priva di valore funzionale-pragmatico),« e di commutazione di codice (ingl. *code switching*), intesa come »commutazione che avviene al di sopra del confine di frase (e che ridondantemente ha di solito valore funzionale-pragmatico)« (cf. Berruto 2009: 24–25, cf. anche Beccaria 2004: 150 e Onysko 2007: 38). Questi due fenomeni sono da ascrivere all'obiettivo degli scriventi di essere competitivi in un mondo aziendale intransigente dove il fattore tempo risulta di fondamentale importanza. Data la necessità di reagire a varie iniziative, ritenute rilevanti per una proficua gestione d'affari, in un minor lasso di tempo, gli scriventi si servono dei termini »pronti all'uso« e quindi facenti parte del complessivo linguaggio commerciale. È anche altamente probabile che alcuni comunicatori preferiscano usare le unità lessicali inglesi per ostentare il proprio prestigio-status, altri, invece, perché in alcuni campi della gestione d'affari esistono termini intraducibili (cf. Peti-Stantić *et al.* 2009: 185–186).

In molti casi si tratta di elementi lessicali che potrebbero essere sostituiti dai termini equivalenti italiani se gli scriventi fossero più critici nei confronti della propria produzione testuale e se avessero più tempo a disposizione.¹⁵ Alla luce di tutti i fattori menzionati, nella maggior parte dei casi ricorrono ai termini che richiamano alla memoria per primi e con facilità.

Tuttavia, è possibile che un atteggiamento poco critico, la mancanza di tempo e il conseguente richiamo rapido non siano sempre fattori decisivi che stimolano l'uso dei termini inglesi. Ad esempio, in un messaggio di posta elettronica redatto dal direttore italiano e inviato alla filiale slovena per dare notizia sugli impegni futuri, troviamo la seguente formula iniziale:

(1) Dear ALL,

come prima cosa voglio ringraziare TUTTI per l'ottimo lavoro che è stato fatto per il C***, avendo constatato, peraltro, che siamo un bel gruppo [...]. (IN 1)

15 Cf. per esempio Grosman (2003: 326) che scrive sulla crescente diffusione della lingua inglese nel denominare vari fenomeni nel mondo degli affari in Slovenia nonostante diversi tentativi di limitarne l'uso. L'autrice ribadisce che l'inglese appare in altre lingue nelle insegne commerciali e nella comunicazione reciproca soltanto se usato dai comunicatori più o meno insensibilizzati dal punto di vista linguistico. Tali comunicatori si servono della commutazione di codice inutile dato che nei contatti con la lingua inglese sono troppo indolenti per trovare gli equivalenti madrelingua e sono così poco informati che non si rendono conto della commutazione del codice. L'autrice sottolinea che l'uso dell'inglese in altre lingue è quindi il risultato di una mancata lealtà dei madrelingua nei confronti della propria lingua e non il risultato dell'»aggressione linguistica« inglese.

Nell'es. (1) non è chiaro per quale motivo il mittente abbia optato per la formula iniziale inglese. Tenendo conto del tono dell'e-mail e data la mancanza di ulteriori informazioni sullo scrivente nonché sul suo rapporto con i dipendenti (riceventi del messaggio) sembra che i motivi siano di natura pragmatica: con la formula iniziale inglese il mittente ha probabilmente cercato di scegliere una via neutra tra il meno formale *ciao*, il formale *gentili* e l'amichevole *cari* (cf. anche Lenassi 2012b: 209).

Se l'esempio (1) non conferma la constatazione precedentemente riportata sull'uso poco ponderato della lingua inglese (a causa di una probabile ricerca di una formula iniziale adeguata tenendo conto di alcuni fattori pragmatici), tutti gli altri esempi, invece, confermano che l'uso dell'inglese è dovuto al desiderio di tempestività e presumibilmente anche di prestigio. Così in un messaggio di posta elettronica troviamo la formula conclusiva *Best regards* (K 17), cui seguono – sempre in inglese – i dati dello scrivente. Si tratta di un intero blocco di informazioni, cioè del biglietto da visita virtuale, che appare automaticamente nella parte periferica conclusiva del messaggio, il cui segmento integrale è anche la sopra citata formula di chiusura.

La prassi di inserire il biglietto da visita nella parte periferica dell'e-mail esclusivamente in inglese è molto diffusa in quanto le aziende operano al livello internazionale. Per questo motivo i biglietti da visita di vari scriventi dei testi indagati comprendono le seguenti informazioni in inglese: posto di lavoro occupato (*Sales & Product Manager, Export Manager, General Manager V***, Assistant Export Manager, Sales Assistant, Forwarding Agent*), reparto/ufficio (*B*** Laboratory for Food Culture, Corporate Education, Export Dept., Marketing Department, South East Europe Dpt., Local purchasing office, Operating Unit of A***, Certification Office*, ecc.), numero di telefono fisso (*phone*), numero del cellulare (*mobile*), numero di fax (*fax*).

Anche se i biglietti da visita comprendono molti anglicismi, questi non sono stati presi in considerazione nel compilare la Tabella (3) per avere dati comparabili con i modelli prototipici¹⁶ che registrano una minore presenza di anglicismi.

Le analisi dei testi redatti nelle circostanze reali dimostrano che la terminologia inglese si è diffusa da relativamente pochi campi semantici presenti nei modelli prototipici, in diverse direzioni che vengono presentate qui di seguito. I campi in cui gli anglicismi risultano tra i più frequenti sono: posti di lavoro nelle organizzazioni (*Intellectual Property Manager, store manager*) reparti (*HR delle aree Export Markets, Out of Home e Research & Development, aree Finance, Industrial Operations e Marketing, retail management*), spazi aziendali (*Aula LAB del Learning Center*), gestione d'affari e posizione sui mercati (*un business solido, problem solving, meeting*,

16 Gli anglicismi compresi nei biglietti da visita non sono inclusi nella Tabella 3 in quanto anche i modelli prototipici sono privi di biglietti da visita. È ovvio che nella stessa tabella non sono considerate le parti dei testi scritti interamente in inglese, come gli ess. (3) e (4) nonché i 5 messaggi scritti esclusivamente in inglese (IM 25, IM 39, IM 23, IC 2, IM 18). Oltre a ciò – sempre allo scopo di osservare sia i testi autentici sia i modelli con criteri (relativamente) unificanti – sono state prese in esame solo le seguenti parti dei messaggi: oggetto, formula iniziale, corpo del testo, formula conclusiva, nome dello scrivente.

Come già specificato nella nota 10, nella compilazione delle tabelle, non vengono considerate neanche le denominazioni delle società/istituzioni.

posizioni di leadership assolute), pagamenti e condizioni di pagamento (saldi inter-company, payments, bank code, account, break down cost, net price), notifiche e documenti (report, quarterly report, bozza layout, il nuovo planning degli ordini, news per noi, delivery note, check-list on transportation,¹⁷ invoice, richiesta agreement), diversi prodotti (top, box Z***, trolley for disabled, dryer G***),¹⁸ informatica (online, blog, home page della Intranet, link, file, user ID, password, CD-ROM, Data Base, fare click qui, web, e-mail), formazione professionale (academy, faculty, business school, master, work experience, workshop, utile fonte di learning, la giornata di follow up, 3 mesi di study tour e stage), marketing (network televisivi, spot pubblicitario, rilancio del brand, equity dei marchi, flyer, cliente target, in fase di restyling), consegna e controllo della merce (check out + controllo, location, lead time alla consegna dei campioni, Ex-Works ns stabilimento, stock), aspetti legali (legge sulla privacy) e tempo libero (tee time, giocatori in green fee, un golf cart di proprietà, percorso completo di driving range). Qui possiamo annotare anche il segnale discorsivo ok, tipico del discorso parlato, che troviamo in alcune mail di tono informale: ok per il giorno 16. (S 13).¹⁹

Tabella 3: Elementi di lingue straniere nei testi autentici

Anno di redazione	2005 – 2012
Numero di testi	265
Numero di elementi francesi	2 (1,9%)
Numero di elementi inglesi	96 (92,4%)
Numero di elementi sloveni	6 (5,7%)

Gli scriventi dei testi autentici non si limitano ad usare solo singole unità lessicali inglesi, ma si servono anche delle parti dei testi scritte interamente in inglese. Uno di tali casi è il messaggio dell'es. (3), rivolto al comunicatore sloveno, in cui è stata aggiunta una circolare o parte di essa originariamente destinata al mercato internazionale e quindi redatta in inglese. Una pratica simile si nota anche nell'es. (4), solo che qui il testo inglese viene incastrato nel corpo del messaggio italiano:

17 Locuzione usata nel testo GT 7 invece del termine corrispondente inglese *transportation checklist*.

18 È interessante notare che nella lingua inglese non troviamo soltanto i nomi propri di vari prodotti ovvero dei marchi – la conservazione della denominazione nella lingua originale è aspettata – che qui non vengono elencati per anonimizzare le ditte che hanno gentilmente concesso l'uso della propria corrispondenza – ma anche nomi generici come quelli elencati. Del resto, per poter avere sbocco sul mercato globale molte aziende non inglesi e non americane decidono di denominare la propria linea di prodotti e i marchi in inglese. Questo è anche il caso di un produttore sloveno operante in diversi mercati internazionali: *S*** Active Care losjon za sončenje* (lozione solare), *S*** Deep Tan olje za sončenje* (olio solare), *S*** Anti Age krema za obraz* (crema viso), *V*** Lip Care Strawberry* ecc.

19 Per quanto riguarda la frequenza d'uso di alcuni anglicismi cf. Lenassi (2012a: 476).

- (2) La fattura definitiva verrà trasmessa settimana prossima.

Cordiali saluti

I*** SRL

WE'LL BE CLOSED FOR CHRISTMAS HOLIDAYS FROM DECEMBER 25th
TO JANUARY 2nd
INCLUDED.

Our complete address: [...]

Working hours: 8.30 – 12.30 a.m.

13.30 – 17.30 p.m. (M 13)

- (3) Grazie per la sua gentile e tempestiva risposta.

Qui di seguito le riporto le condizioni d'acquisto che richiediamo ai distributori B*** nei diversi paesi e relativa scala sconti per volume d'affari:

NET PRICE from 5.000 to 10.000 EURO

5% disc. from 10.000 to 15.000 EURO

10% disc. from 15.000 to 20.000 EURO

15% disc. > 20.000 euro

Resto in attesa di un vostro gentile riscontro/interesse in merito.

Tengo a precisare che siamo interessati ad un Distributore²⁰ per la Slovenia ed EX Jugoslavia.

Per il territorio Croato siamo già in contatto con altre ditte interessate a diventare nostri Distributorie²¹ e stiamo valutando con chi procedere.

A vostra completa disposizione.

Saluti

C* L** (BD 4)

Oltre a intere parti testuali inglesi aggiunte o inserite nei messaggi italiani, nel corpus dei testi autentici sono rilevabili anche alcune mail scritte integralmente in inglese, considerato ormai *lingua franca* globale (cf. anche Formentelli 2012: 20). Si tratta per lo più di circolari, rivolte non solo al mercato sloveno, ma anche agli altri mercati (IM 25, IM 39), o di messaggi che in assenza del corrispondente abituale italiano vengono scritti da un'altra persona la quale non è a conoscenza del fatto che il ricevente sloveno comprende e sa usare l'italiano (IM 23). Il corpus offre anche due casi di e-mail, redatte in inglese, siccome il mittente italiano ha probabilmente ritenuto meglio rispondere nella lingua franca pur avendo ricevuto il messaggio precedente scritto in un italiano molto curato (IC 2, M 18).²²

²⁰ Errore di battitura (invece di *Distributori*) dovuto alla produzione testuale tempestiva.

²¹ Cf. la nota precedente.

²² Dato che non è stato possibile intervistare i comunicatori in questi due casi particolari per sapere per quale motivo il madrelingua abbia scelto di redigere la risposta in inglese, si può supporre che i testi precedentemente scritti in italiano dai non madrelingua con un'ottima conoscenza dell'ita-

Oltre agli anglicismi (pari al 92,4% degli elementi non italiani), parti del testo o interi messaggi redatti in inglese, nel corpus troviamo pure due elementi lessicali provenienti dal francese (equivalenti all'1,9% degli elementi esteri): il primo viene usato assai frequentemente (*inoltrare la brochure*), mentre il secondo è un tecnicismo, tipico di un settore professionale (*stampo passe-gaine*).

E infine, riscontriamo altresì alcuni termini sloveni (5,7%): il loro uso nei messaggi dei non madrelingua indica una stretta collaborazione professionale, intrapresa da tempo tra i due comunicatori:

- (4) [...] Avremmo bisogno delle foto in alta risoluzione dei seguet²³ prodotti sloveni per la promo di natale:
- vino rebula 1 l
 - kokos moka 250 g. (EE 10)
- (5) [...] il percorso è, partendo dal Menu Principale:
- chiave 4 - Acquisti (Nabava),
 - chiave 9 - Controllo Fatture Fornitore (Kontrola Fature Dobavitelja) (EE 30)

Osservando la situazione, presentata sinteticamente nella Tabella 3, vediamo che di nuovo l'elemento predominante risulta l'inglese, benché nella stragrande maggioranza dei casi gli anglicismi potrebbero essere evitati. Siccome, però, molti di loro si sono già affermati, sono diventati parte del sistema linguistico italiano. Pertanto si pone la domanda su quali saranno gli sviluppi futuri; il fatto che gli anglicismi sono facilmente riscontrabili nei testi autentici, indica la loro viva presenza e il successo nel mondo degli affari.²⁴

4 CONCLUSIONE

Dato che la presente ricerca è stata intrapresa prevalentemente per motivi didattici (cf. par. 1), è necessario mettere in evidenza che – per gli studenti (di economia) sloveni che alla Facoltà di Economia studiano l'italiano commerciale – risulta utile essere a conoscenza della molteplicità degli elementi pervenuti in italiano da altre lingue, non soltanto dall'inglese ma anche dal latino e dal francese. Una tale sensibilizzazione degli studenti serve per attirare l'attenzione sui mutamenti nella lingua che sono strettamente correlati con lo sviluppo dell'economia e della gestione d'affari, tenendo pur sempre conto del fatto che l'inglese ha un ruolo dominante. Siccome, però, molti corsi di laurea in economia

liano abbiano indotto il ricevente d'oltre confine a credere che il mittente sloveno si sia rivolto ad un interprete per la stesura del testo. Per velocizzare e facilitare la transazione il corrispondente italiano ha pertanto scelto la lingua franca.

23 Errore di battitura (invece di *seguenti*) dovuto alla produzione testuale tempestiva.

24 Naturalmente, la forte diffusione dell'inglese non si verifica soltanto in italiano ma anche in altre lingue per motivi della crescente globalizzazione che può essere, come specifica Šabec (2006: 685) »più o meno il sinonimo dell'americanizzazione«.

sono tenuti in inglese, è sufficiente se nell'ambito della lingua italiana per gli affari gli apprendenti vengano a conoscenza degli eventuali anglicismi al livello ricettivo e solo in forma di una possibile alternativa se il termine equivalente italiano è disponibile.

Per quanto riguarda l'aspetto linguistico della ricerca e i suoi risultati, occorre identificarne alcune limitazioni: per avere dei dati più paragonabili e attendibili dal punto di vista diacronico sarebbe stato necessario avere a disposizione un numero rilevante di uguali generi testuali autentici, redatti tutti sia in tempi odierni sia contemporaneamente alcuni decenni fa. Oltre a ciò, molti dei testi presenti nei manuali esaminati sono stati redatti per il mercato interno italiano, mentre i testi autentici sono tutti destinati allo scambio di informazioni tra due o più Paesi, quindi al mercato internazionale in cui la presenza dell'inglese è accettata da tutte le parti coinvolte in transazioni d'affari. Si può ipotizzare, quindi, che un'analisi di soli testi autentici nonché dei modelli di uguali generi, redatti nello stesso periodo e tutti destinati sia al mercato interno sia al mercato estero rispettivamente avrebbe probabilmente dato risultati diversi per quanto riguarda i dati statistici (cf. Tabelle 1, 2, 3), tuttavia è altamente probabile che le tendenze generali sarebbero rimaste quelle individuate nella presente ricerca.

Le analisi condotte confermano che la terminologia angloamericana viene usata sempre più intensamente, per questo motivo nei testi analizzati è comprensibile non soltanto una notevole presenza di prestiti non adattati già affermatasi e facenti parte del lessico italiano (e quindi presenti sia nei modelli prototipici sia nei testi autentici), ma anche un'interessante presenza di elementi relativi a: 1. commutazione di codice; 2. enunciazione mistilingue; (e perfino la presenza dei) 3. testi interi redatti esclusivamente in inglese. Questi tre fenomeni sono riscontrabili soltanto nei testi autentici, accomunati dal fatto che sono stati scritti più tardi rispetto ai testi prototipici, alcuni dei quali sono stati pubblicati più di due decenni fa. Inoltre, i testi autentici sono stati scritti e inviati senza l'intervento di un lettore o – come appare evidente in base ad alcune deviazioni dalla norma al livello grafemico, soprattutto nei testi della posta elettronica – senza essere riletti e corretti dallo scrivente stesso prima dell'invio, sempre allo scopo di reagire con una certa tempestività alle iniziative d'affari. Pertanto, essendo sottoposto alla pressione del fattore tempo, lo scrivente tende ad impiegare termini e parti del testo già pronti per essere usati, senza tradurli nella propria madrelingua.

L'analisi ha dimostrato anche che, oltre ad essersi diffusa dal livello lessicale al livello interfrasale e testuale, la lingua inglese viene impiegata in diversi campi semantici che nei modelli prototipici erano dominio della lingua italiana. Dai nomi generici dei prodotti, denominati nei modelli, si è diffusa in molti altri campi semantici, per nominare le funzioni svolte dagli scriventi o dai riceventi, i reparti e settori aziendali, diversi documenti, e soprattutto vari strumenti del marketing, della tecnologia informatica e della comunicazione telematica. Tale espansione della terminologia anglosassone è facilmente individuabile paragonando soprattutto i manuali pubblicati alcuni decenni fa e i testi autentici prodotti di recente. Nella diffusione dell'inglese di queste dimensioni possiamo rilevare un processo diacronico relativamente veloce, con esiti linguistici e pragmatici non trascurabili sulla lingua ricevente che possono costituire interessanti stimoli per ulteriori ricerche nel campo del contatto linguistico.

Manuali

- M 1** RODRIGUEZ, Flaviano/ Natale MARCHETTI (1974) *Corrispondenza commerciale italiana*. Milano: Edizioni Scolastiche Bruno Mondadori.
- M 2** PATRUNO, Giuseppe (1975) *Langenscheidts Musterbriefe. 100 Briefe Italienisch. Für Export und Import. Aus der Praxis für die Praxis*. Berlin – München: Langenscheidt.
- M 3** REALE, Gaspare (1997) *La nuova corrispondenza commerciale*. Milano: De Vecchi.
- M 4** CHIUCHIÙ, Angelo/ Mauro BERNACCHI (1993) *Manuale di tecnica e corrispondenza commerciale*. Perugia: Guerra.
- M 5** SCARPELLINI, Alves Paolo/ Muzio NERI (2005) *Manuale pratico di scrittura*. Milano: Hoepli.
- M 6** ALBANI, Luca (2008) *Lettere commerciali per corrispondenza tradizionale e via internet*. Milano: Edizioni FAG.

Libri di testo

- LT 1** CHERUBINI, Nicoletta (1992) *L'italiano per gli affari*. Roma: Bonacci.
- LT 2** MAFFEI, Sabrina/Sandra RADICCHI/Vera VETRIH (1993) *L'italiano per operatori economici*. Ljubljana: Izobraževalni center za tuje jezike in Gospodarski vestnik.
- LT 3** BERETTA, Nicoletta/Fabia GATTI (1997) *Italia in affari*. Torino: SEI.
- LT 4** LENASSI Nives/Sandro PAOLUCCI (2000) *Argomenti d'italiano commerciale*. Ljubljana: Ekonomska fakulteta.
- LT 5** PELIZZA, Giovanna/Marco MEZZADRI (2002). *L'italiano in azienda*. Perugia: Guerra.
- LT 6** DOBNIK, Nadja/Nives LENASSI (2002) *Affari in italiano*. Ljubljana: Ekonomska fakulteta.
- LT 7** GOMBAČ, Erika/ Cvetka BAJEC (2011) *Poslovni tuji jezik II. Italijanščina*. Ljubljana: Zavod IRC. 20.2.2013. <http://www.impletum.zavod-irc.si/sl/gradiva>.

Bibliografia

- ANTONELLI, Aida (2009) »Le aziende parlano l'itanglese.« *Look, business, fashion* le più usate. 20. 2. 2013. http://www.repubblica.it/spettacoli-e-cultura/2009/12/09/news/le_aziende_parlano_litanglese_look_business_fashion_le_piu_usate-1822653/.
- ANTONELLI, Giuseppe (2007) *L'italiano nella società della comunicazione*. Bologna: Il Mulino.
- BECCARIA, Gian Luigi (a cura di) (2004) *Dizionario di linguistica*. Torino: Einaudi.
- BECCARIA, Gian Luigi (2006) *Per difesa e per amore. La lingua italiana oggi*. Milano: Grazanti.
- BELLOMO, Lucio Bruno (2011) »Corpora e forestierismi: coadiuvanti il processo di acquisizione linguistica.« *Studi di Glottodidattica* 2, 24–30.

- BERRUTO, Gaetano (2009) »Confini tra sistemi, fenomenologia del contatto linguistico e modelli del *code switching*.« In: G. Iannaccaro/V. Matera (a cura di) *La lingua come cultura*. Torino: UTET, 3–34.
- BOMBI, Raffaella (2006) »Lingue in contatto: fortunati percorsi di anglicismi in italiano.« In: E. Cresti (a cura di) *Prospettive nello studio del lessico italiano. Atti SILFI 2006*. Firenze: FUP, 615–619.
- CELLA, Roberta (2010) »Francesismi.« In: R. Simone (a cura di) *Enciclopedia dell'italiano*. Roma: Istituto dell'Enciclopedia Italiana G. Treccani, 520–524.
- COVERI, Lorenzo/Antonella BENUCCI/Pierangela DIADORI (1998) *Le varietà dell'italiano. Manuale di sociolinguistica italiana*. Roma: Bonacci.
- D'ACHILLE, Paolo (2006) *L'italiano contemporaneo*. Bologna: Il Mulino.
- FORMENTELLI, Maicol (2012) »English as lingua franca: reality or fiction? Assessing the debate on the status of English as language of global communication.« *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata* XLI/1, 19–48.
- GROSMAN, Meta (2003) »Medkulturna zavest proti hibridizaciji (slovenskega) jezika.« In: A. Vidovič Muha (a cura di), *Slovenski knjižni jezik – aktualna vprašanja in zgodovinske izkušnje: ob 450-letnici izida prve slovenske knjige. Obdobja 20*. Ljubljana: Center za slovenščino kot drugi/tuji jezik pri Oddelku za slovenistiko Filozofske fakultete, 325–342.
- FANFANI, Massimo (2010) Forestierismi. 20. 2.2013. [http://www.treccani.it/enciclopedia/forestierismi_\(Enciclopedia_dell'Italiano\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/forestierismi_(Enciclopedia_dell'Italiano)/).
- GIORDANO, Walter (2002) *Per un'analisi del prestito linguistico dell'inglese. Il caso dell'economia aziendale*. Napoli: ESI.
- GIOVANARDI, Claudio (2009) »Le strategie dell'informazione nella pubblicità in Rete.« In: M. Fatigante/L. Mariottini/E. M. Sciubba (a cura di), *Lingua e società. Scritti in onore di Franca Orletti*. Milano: Francoangeli, 317–337.
- LENASSI, Nives (2012a) »The use of Anglicisms in authentic Italian and Slovene commercial correspondence.« In: A. Akbarov/V. Cook (a cura di), *Contemporary Foreign Language Education: Linking Theory into Practice*. Sarajevo: International Burch University, 473–480.
- LENASSI, Nives (2012b) »Tratti del parlato nelle e-mail d'affari in lingua italiana scambiate tra partner italiani e sloveni.« *Linguistica* 52, 201–211.
- LOPRIORE, Lucilla (2009) »World Englishes, globalizzazione e nuove identità.« In: M. Fatigante/L. Mariottini/E. M. Sciubba (a cura di), *Lingua e società. Scritti in onore di Franca Orletti*. Milano: Francoangeli, 338–355.
- LORENZETTI, Luca (2004) *L'italiano contemporaneo*. Roma: Carocci.
- ONYSKO, Alexander (2007) *Anglicisms in German*. Berlin, New York: Walter de Gruyter.
- PETI-STANIĆ, Anita/Jelena TUŠEK/Marija HORNIŠ (2009) »Govorimo jezikom menadžera – govorimo hrvatski.« In: J. Granić (a cura di), *Jezična politika i jezična stvarnost*. Zagreb: Hrvatsko društvo za primijenjenu lingvistiku, 184–194.
- RANDO, Gaetano (1990) »Capital gain, lunedì nero, »money manager« e altri anglicismi recentissimi del linguaggio economico borsistico-commerciale.« *Lingua nostra* 51, 50–66.

- ROSATI, Francesca (2004) *Anglicismi nel lessico economico e finanziario italiano*. Roma: Aracne.
- SLAVIKOVA, Helena (1993) »Nota sull'influenza francese nella formazione del linguaggio politico italiano alla fine del '700.« *Quaderni d'italianistica*, XIV/1, 151–156.
- SPIZINGER, Beata (2008) »Una breve sintesi sulla presenza degli anglicismi nel settore delle lingue speciali riguardo all'italiano contemporaneo.« *Studia romanica posnaniensia*. 35, 295–304.
- ŠABEC, Nada (2006) »The Globalization Element in Slovene Media Advertising.« In: J. Granić (a cura di), *Jezik & mediji. Iedan jezik: više svetov@*. Zagreb/Split: Hrvatsko društvo za primijenjenu lingvistiku, 685–692.
- TONIN, Raffaella (2000) »New Economy/Nueva Economía: tra prestito e lessicalizzazione.« In: G. Garzone/L. Salmon/L. T. Soliman (a cura di), *Multilinguismo e interculturalità. Confronto, identità, arricchimento. Atti del Convegno Centro Linguistico Bocconi (Milano, 20 ottobre 2000)*. 173–187.
- TAGLIALATELA, Antonio (2011) »Le interferenze dell'inglese nella lingua italiana tra protezionismo e descrittivismo linguistico: il caso del lessico della crisi.« *Linguae & 2*, 65–89. [Http://www.ledonline.it/linguae/](http://www.ledonline.it/linguae/) (data di accesso: 20. 2. 2013.)
- TORRETTA, Domenico (2006) *Aggettivi inglesi nel linguaggio economico italiano*. Fasano: Schena.
- TRIFONE, Pietro (2007) *Malalingua. L'italiano scorretto da Dante a oggi*. Bologna: Il Mulino.
- VENUTA, Fabrizia. (2004) *E-finance e dintorni. Il lessico dell'economia e dell'informatica inglese e italiana a confronto*. Napoli: ESI.
- VERGARO, Carla (2005) »Dear Sirs... con la presente ci pregiamo di...«. *Il genere business letter in italiano e in inglese*. Roma: Aracne.
- ZOLLI, Paolo (1976) *Le parole straniere*. Bologna: Zanichelli.

Riassunto

ELEMENTI DI LINGUE STRANIERE NELLA CORRISPONDENZA COMMERCIALE ITALIANA

Uno dei tratti che caratterizzano la corrispondenza commerciale italiana e la comunicazione d'affari italiana in generale è la presenza di diversi elementi provenienti da altre lingue. Per poter stabilirne la presenza e le tendenze, l'autrice ha condotto un'analisi su vari modelli prototipici contenuti in sei diversi manuali per la corrispondenza commerciale e in sette libri di testo per l'insegnamento dell'italiano commerciale nonché su vari testi autentici italiani, redatti dai madrelingua che intrattengono rapporti d'affari con varie aziende/istituzioni slovene. In base alle analisi svolte si può constatare un minore numero di latinismi e di francesismi e una notevole e crescente presenza di elementi inglesi. In concordanza con le tendenze della globalizzazione, questi ultimi sono frequenti in tutti i testi prodotti di recente, e soprattutto nei testi autentici in cui un

ruolo importante viene svolto dalla posta elettronica. Confrontando i risultati ottenuti in base alle analisi dei testi autentici e prototipici, si può stabilire che nei testi autentici le unità lessicali inglesi vanno diffondendosi in un numero sempre maggiore di campi semantici. Un'altra specificità che contraddistingue i materiali provenienti dall'ambiente di lavoro reale da quelli prototipici, è l'impiego di tratti inglesi non soltanto al livello lessicale (dove spesso i comunicatori ricorrono sia alla commutazione di codice intrafrasale sia ai prestiti già affermatasi nella lingua), ma anche di interi blocchi di testi inglesi inseriti nella produzione testuale italiana (commutazione di codice al livello interfrasale). Oltre a ciò si è potuto rilevare pure un certo numero di testi scritti interamente in inglese, lingua franca, usata in quanto il mercato sloveno viene visto dai mittenti italiani come una delle parti (omogenee) dell'unità globale linguistica e d'affari.

Parole chiave: corrispondenza commerciale, modello prototipico, testo autentico, posta elettronica, lingua franca.

Povzetek

NEITALIJANSKI ELEMENTI V ITALIJANSKIH POSLOVNIH DOPISIH

Ena od značilnosti italijanske poslovne korespondence in poslovnega sporazumevanja v italijanskem jeziku nasploh je prisotnost različnih elementov iz drugih jezikov. Da bi ugotovila njihovo prisotnost in tendence, je avtorica analizirala prototipične modele v šestih priročnikih za italijansko poslovno korespondenco in v sedmih učbenikih za poslovni italijanski jezik ter večje število avtentičnih dopisov italijanskih rojstnih govorcev, ki poslujejo s slovenskimi podjetji/inštitucijami. Na osnovi opravljenih analiz je mogoče ugotoviti manjše število latinizmov in francizmov in pomembno ter naraščajočo prisotnost angleških jezikovnih elementov. V skladu z globalizacijskimi trendi so slednji pogostejši v vseh besedilih, nastalih v zadnjem času, predvsem pa v avtentičnih dopisih, pri katerih ima pomembno vlogo elektronska pošta. Primerjava rezultatov, dobljenih na osnovi analiz avtentičnih in prototipičnih besedil, kaže, da se v avtentičnih besedilih angleške leksikalne enote širijo na vse več semantičnih polj. Naslednja značilnost, ki ločuje besedila iz realnega poslovnega okolja in modele, je raba angleških elementov v avtentičnih materialih ne le na leksikalni ravni (kjer gre pogosto za menjavo koda v okviru stavčnih enot in za uveljavljene tujke), ampak tudi prisotnost celotnih sklopov angleških besedil, vstavljenih v italijansko pisno produkcijo (menjava koda na nadstavčni ravni). Raziskava ugotavlja tudi določeno število besedil, napisanih le v angleščini, s katerimi pošiljatelji uvrščajo slovenski trg v enega od številnih (homogenih) delov globalne jezikovne in poslovne celote.

Ključne besede: poslovna korespondenca, prototipični model, avtentično besedilo, elektronska pošta, lingua franca.

« L'EXCEPTION FRANÇAISE » : DE L'ACCENT FINAL À LA POLITIQUE LINGUISTIQUE

La spécificité d'une langue, dans les traditions méthodologiques de la linguistique moderne, se laisse décrire en termes systématiques. Considérer une langue comme un système linguistique, cela revient à analyser la cohérence de toutes ses couches constituantes, c'est-à-dire formuler ses niveaux structurels ou sous-systèmes. Le français est une langue spécifique sous bien des aspects descriptifs. Son développement diachronique, à partir d'un latin évolué, parlé dans le pays qu'aujourd'hui on considère comme « francophone et hexagonal », a été particulier en ce qu'il a donné des résultats que l'on peut vérifier dans n'importe laquelle parmi les innombrables grammaires du français, qu'elles soient historiques ou synchronisées avec la stabilité linguistique de l'époque que nous vivons. Notre intention, ici, n'est pas de donner le détail de la morphosyntaxe française, sa tendance vers la nominalisation, les particularités lexicales, ni même la typicité du système phonologique, bien que cette dernière contribue largement à la singularité de l'impression auditive que le français fournit à l'oreille de celui qui l'écoute. Il y a un processus historique qui a marqué le plus profondément l'appréhension du français en tant que langue « exceptionnelle », et c'est une opération diachronique que l'on connaît sous le nom d'oxytonisation (cf. Allières 1996 : 13–25). Le fait d'avoir supprimé, dans l'évolution de la langue française, toute syllabe inaccentuée après l'accent à l'intérieur des lexèmes nominaux provenant de l'accusatif latin, est à la source de la *francité* qui empreint la parole de toute la descendance gauloise, c'est-à-dire les locuteurs habitant dans le terroir entre la Manche et la Méditerranée, entre l'océan Atlantique et le monde germanique. Nous proposerons de montrer l'impact que cette spécificité acoustique exerce sur les attitudes des locuteurs du français vis-à-vis de leur propre langue et, par conséquent, sur le développement des politiques linguistiques concernant la francophonie.

1 ACCENT FINAL ET INTONATION FRANÇAISE

L'oxytonisation – stabilisation historique de l'accent d'intensité sur la dernière syllabe de l'unité accentuelle – détermine, pour le français, ce que l'on a l'habitude d'appeler la prosodie ou encore *image acoustique générale*. C'est, en simplifiant la chose, l'impression sonore que la langue donne aux locuteurs dont la langue maternelle

* Adresse de l'auteur : Université de Ljubljana, Filozofska fakulteta, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana.
Mél : primoz.vitez@guest.arnes.si

est autre que le français.¹ La chute systématique des syllabes post-toniques a plusieurs conséquences pour la sonorité du français :

- l'accent se trouve fixé sur la dernière syllabe de l'unité accentuelle
- il perd entièrement sa fonctionnalité distinctive et devient purement limitatif
- il sert à désigner la dimension temporelle de l'unité accentuelle qui, en même temps, est une unité significative, ce qui lui attribue la valeur de repère prosodique selon lequel le locuteur et le receveur s'orientent dans le sens de l'énonciation
- la fixation de l'accent sur la dernière syllabe produit des unités accentuelles relativement longues : cela signifie qu'il y a en français (par rapport à la plupart des langues) un nombre relativement élevé de syllabes inaccentuées ; c'est de là que provient l'impression de la mélodicité du français
- l'extension de l'unité accentuelle, en dernière instance, finit par s'identifier à l'unité intonative, c'est-à-dire au segment prosodique marqué par un événement variationnel dans le contour mélodique

On définissait longtemps l'accent final français comme un accent d'intensité, donc réalisé sur la dernière syllabe de l'unité par une force relativement accrue de la voix. Certes, l'intensité a sa part dans la réalisation de l'accent final en français, mais il est sans doute plus précis de dire que, coïncidant avec l'événement intonatif sur la dernière syllabe, l'accent final résulte en même temps de la variation intonative.² Il est donc justifié de considérer l'accent final français comme un *accent mélodique*. C'est une constatation importante pour notre propos, car la fixité de l'accent agit simultanément avec la spécificité de l'intonation phrastique en français. La singularité de la prosodie française se trouve renforcée par une amplitude relativement forte dans la variation du contour mélodique. Cela signifie que les conclusions intonatives (courbes descendantes et ascendantes, par exemple, pour les assertions et pour les interrogations) s'exécutent par des changements vivaces du contour de la hauteur tonale. En français, quand la voix monte, elle monte très haut ; quand elle descend, elle va très bas.

L'impression auditive que l'on retient de toutes ces particularités prosodiques, c'est qu'il s'agit d'une parole mélodique, parsemée de forts accents musicaux aux limites des segments de sens, mais que ces périodes intonatives sont relativement longues (remplies de nombreuses syllabes sans accent), surtout si on les compare aux langues dont l'accent n'est pas fixé sur une syllabe pré-déterminée de l'unité accentuelle. La symphonie des ces singularités acoustiques (accentuelles et intonatives) devient, pour l'oreille de l'écouteur, si largement reconnue qu'elle a pour résultat une certaine stéréotypisation de la perception du français en tant que matériau sonore :

-
- 1 Il va sans dire que, pour les locuteurs d'une langue maternelle, cette image prosodique est sous-entendue, automatisée ; qu'elle passe inaperçue puisqu'elle fait partie des structures inhérentes relevant de l'inconscient linguistique du locuteur.
 - 2 Depuis quelques décennies, les linguistes français (prosodistes, syntacticiens et phonéticiens) saisissent méthodologiquement l'intonation du français comme un archi-phénomène prosodique, impliquant tous les autres facteurs supra-segmentaux, y compris l'accent final.

le français a la réputation générale d'être une langue musicale, agréable à entendre, et par là celle d'une langue romantique et même sensuelle. Le jugement stéréotypé, souvent énoncé par des locuteurs non-francophones, c'est que le français est tout simplement une belle langue. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la majorité des locuteurs ayant choisi de l'apprendre en tant que langue étrangère affirment avoir de l'affection pour le français.³

La singularité phonique du français agit dans un sens différent dans l'intimité linguistique des locuteurs imbibés de la francophonie depuis leur première enfance. Il est hors de doute que la langue maternelle, ayant été apprise au bas âge à travers un processus psycho-social évolutif, imprègne totalement son locuteur : c'est là que le métalangage non-scientifique commence à parler d'accents – cette fois-ci non de celui, propre à l'accentuation inhérente au système de la langue, mais justement de cette image sonore générale qui définit puissamment la provenance linguistique du locuteur. En effet, les locuteurs du français langue maternelle, sauf exception, ont du mal à dissimuler la prosodie de leur langue quand ils se trouvent en situation de parler une langue étrangère. Ils laissent involontairement reconnaître leur premier idiome ce qui provient sans aucun doute de « l'exceptionnalité » de son image phonique générale.

2 INSÉCURITÉ LINGUISTIQUE

D'un autre côté, les Français présentent quelques particularités facilement repérables quand ils entrent en contact communicatif avec les locuteurs pour qui le français représente une langue étrangère.⁴ Il existe une réaction presque automatique pour un Français quand il reconnaît dans l'énonciation de l'étranger, parlant français avec des imperfections phoniques et grammaticales, des traces primordiales de sa langue maternelle. La remarque immédiate, souvent proférée par un francophone dans cette situation, « Ah ! Vous n'êtes pas Français », est probablement la projection de sa propre difficulté de cacher son origine linguistique en situation inverse. En revanche, quand un locuteur de français langue maternelle se trouve en face de quelqu'un dont il connaît l'origine non-française, mais qui, derrière son français, ne laisse pas deviner sa provenance linguistique – qu'il parle donc *bien* français – il réagira souvent par surprise :

3 Quand on demande aux étudiants de français langue étrangère (FLE) d'expliquer la motivation de leur choix, on entend rarement qu'ils ont choisi le français à cause de son utilité socio-pragmatique ; ils répondent généralement qu'ils y trouvent un plaisir esthétique, que le français est beau, ou, tout simplement, que la langue leur plaît.

4 La réflexion qui va suivre relève en partie de l'expérience personnelle de l'auteur de ces lignes. Bien sûr, un discours métalinguistique doit partir de l'ambition à former un certain degré d'objectivité, mais il faut admettre en même temps que le linguiste se trouve dans l'impossibilité de satisfaire entièrement à sa tâche de décrire la langue et ses pratiques comme s'il s'agissait d'un objet qui lui est extérieur. Du fait que son activité descriptive et interprétative se place elle-même à l'intérieur de l'objet analysé, le linguiste doit manier ses observations personnelles de façon à les comparer avec l'expérience langagière d'autrui et à ne pas en abuser au profit de sa prétention objectivisante ou de ses présuppositions.

(1) « Mais vous parlez très bien français. »

Et il n'est pas rare de l'entendre ajouter :

(2) « Vous parlez mieux que les Français. »

Par la remarque (1), le locuteur de français langue maternelle constate que l'étranger maîtrise bien la prosodie et phonétique françaises, alors que la seconde réfère plutôt à une haute cohérence structurelle que l'écouteur français reconnaît chez son interlocuteur parlant français en tant que langue étrangère. On remarque souvent une nuance admirative dans cette intervention typique pour la situation. C'est une nuance démystifiante, parce qu'elle laisse entrevoir l'attitude, normalement dissimulée, mais non moins typique, d'un locuteur moyen de français langue maternelle devant la complexité du système grammatical français. Cette attitude peut être révélatrice d'une insécurité linguistique élémentaire, partagée par les locuteurs qui écoutent depuis les premières classes scolaires l'éloge de leur langue. La légende du français en tant que langue universelle (Rivarol) ou langue parfaite (Voltaire) suscite à long terme chez les francophones le sentiment de se trouver devant un idéal linguistique, intouchable au public international et difficile d'accès pour ses habitants. La vénération du génie de la langue française ne concerne pas seulement ses fleurs littéraires, philosophiques ou diplomatiques ; sa persistance consacre la langue elle-même, la langue en tant que système linguistique, puisque c'est ce système justement, et pas un autre, qui a permis à ses auteurs de s'exprimer avec une telle brillance. Le français devient ainsi, aux yeux et aux oreilles de ses locuteurs, une langue dont la perfection ne se laisse pas facilement acquérir ; sa grammaire prend l'apparence d'une magnifique statue dorée, peaufinée par la gloire des siècles, se dérochant à la compréhension du locuteur moyen, suscitant peut-être l'envie de l'étranger. On exagère un peu, bien entendu, mais c'est là une image de la source idéalisatrice de cette insécurité linguistique que les locuteurs hésitent parfois à exprimer : leur frustration ne concerne pas seulement les normes écrites et orales dont la maîtrise facilite l'activité communicative dans les diverses situations sociales, mais le système linguistique français lui-même, cette grammaire française dont la perfection tant prônée fourmille d'exceptions insaisissables et de raffinements flexionnels qu'on a du mal à apprivoiser.

Mais que veut dire, enfin, parler *bien* une langue ? Est-ce bien maîtriser sa grammaire ou bien se mouvoir dans le quotidien de son usage ? L'intervention (2), proférée par un Français devant un étranger qui a appris le français en tant que langue étrangère, pourrait être paraphrasée par les mots que Sganarelle énonce avec stupéfaction au terme du premier monologue de Don Juan qui expose son profil moral et souhaite, « comme Alexandre, qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre [s]es conquêtes amoureuses ». Et Sganarelle de répliquer : « Mais vous parlez tout comme un livre. » Voilà une transposition hiérarchique de la différence essentielle entre un locuteur qui a appris sa langue maternelle tout petit, et qui maîtrise parfaitement son emploi courant, pour la plupart oral, et l'autre qui a fourni un effort intellectuel pour apprendre une langue étrangère et qui, même à l'oral, montre une connaissance très correcte de la

grammaire. Le premier peut ressentir un manque par rapport à sa compétence grammaticale – et il en admire la perfection chez l’autre, le second est peut-être incapable de bien s’engueuler avec un impertinent – et il en admire l’aisance chez le premier. Les Français, se servant spontanément de leur langue dans la pragmatique du quotidien, ont développé, devant l’histoire culturelle du français, devant les livres si l’on veut, un fort sentiment de prestige et d’idéalisations du système linguistique français qui en même temps les fascine et leur fait peur. Si on y ajoute l’identification linguistique avec l’existence culturelle de la nation, on comprend l’importance que les Français attribuent à la sauvegarde de leur belle langue.

3 PRESTIGE DU FRANÇAIS

En outre, la spécificité de la situation linguistique française consiste en une tension involontaire que l’état et le public français ont créée entre le désir intérieur de défendre leur langue apparemment fragilisée par les adstrats anglo-saxons et l’intention d’extérioriser la francophonie. Ce que les défenseurs de la langue nationale reprochent le plus à l’anglais (à savoir son expansivité), ils n’hésiteraient pas, si les temps s’y prêtaient mieux, à le faire partout ailleurs avec le français. Le vieux prestige international du français en tant que langue d’élites européennes et la magnifique tradition millénaire de la littérature française déterminent en plus d’un aspect le rapport des locuteurs du français avec leur propre langue. L’histoire de la réflexion littéraire et essayiste, pour ne citer aléatoirement que les écrits de Du Bellay, de Voltaire, de Rivarol⁵ et de Sollers, n’est pas à court d’opinions magnifiantes à propos du génie et de l’universalité de la langue française ; mais d’un autre côté, la spécificité structurelle et surtout acoustique du français marquent très fort l’intérieur linguistique de ses locuteurs, ainsi que leurs éventuels efforts de s’exprimer en langue étrangère. Un locuteur de français langue maternelle a du mal à dissimuler sa provenance linguistique quand il entreprend de communiquer en une langue autre que le français ce qui, sociolinguistiquement parlant, lui attribue très vite une position marquée sinon marginale. Pour ce qui est de leur intimité expressive, on l’a déjà dit, les locuteurs français forment souvent une certaine insécurité linguistique, provenant d’un sentiment du manque de maîtrise de la relative complexité du système grammatical qu’ils considèrent souvent comme une complexité du code écrit, voire orthographique.

4 STATUT POLITIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE⁶

Les interventions formelles dans la politique linguistique française se réalisent dans l’esprit de l’Article 2 de la Constitution de la République Française qui postule : « La langue de la République est le français. » Ce constat constitutionnel attribue au français

5 La célèbre maxime de Rivarol, tirée de son *Discours sur l’universalité de la langue française* (1794) : « Ce qui n’est pas clair n’est pas français. »

6 Ce bref survol de quelques aspects de la politique linguistique française est une reprise adaptée d’une contribution, par l’auteur de cet article, à l’étude conceptuelle de Stabej *et al.* (2010).

le statut de langue administrative et officielle. Conformément à cette prémisse constitutionnelle, le gouvernement français avait adopté, le 31 décembre 1975, la loi Bas-Loriol (No. 75–1349) qui prescrivait l’usage exclusif du français en situation d’énonciation publique et notamment publicitaire. Cette loi a été remplacée, le 4 août 1994, par la loi Toubon (No. 94–665), dénommée après son signataire, ministre de la culture. La conception de cette loi devait être modifiée avant d’être passée à la procédure parlementaire, parce qu’elle comportait quelques points radicalement exclusifs que le Conseil constitutionnel a jugés incompatibles avec le principe de la liberté d’expression, comme il est formulé dans la *Déclaration des droits de l’homme et du citoyen*. Le Conseil s’est surtout prononcé contre l’interdiction, proposée par le concept de la loi, d’utiliser en usage public des expressions de langues étrangères, en expliquant que l’état est en position de prescrire l’usage linguistique aux personnes morales de droit public et privé assurant le service public, mais qu’il n’a pas la compétence de proscrire généralement les mots d’origine étrangère.

La motivation, la formulation et l’établissement de la loi découlent explicitement de la nécessité de défendre l’héritage linguistique français. La loi Toubon est une loi à diction défensive mais dont l’application comporte quelques directions offensives. L’Article 2 de cette loi définit les domaines où l’emploi du français est obligatoire, le verbe *devoir* est manifesté dans plusieurs paragraphes, quatre fois dans le seul Article 6. L’esprit restrictif de la loi est résumée dans l’Article 14 : « L’emploi d’une marque de fabrique, de commerce ou de service constituée d’une expression ou d’un terme étrangers est interdit aux personnes morales de droit public dès lors qu’il existe une expression ou un terme français de même sens approuvés dans les conditions prévues par les dispositions réglementaires relatives à l’enrichissement de la langue française. Cette interdiction s’applique aux personnes morales de droit privé chargées d’une mission de service public, dans l’exécution de celle-ci. » Dans son ton élémentaire, la loi Toubon est un texte conservateur, idéologiquement marqué par le concept d’unité et d’inséparabilité de la langue d’avec l’état, même s’il précise l’inclusion des langues régionales dans les curricula des écoles primaires. Elle est fondée sur la prémisse que la République doit fonctionner linguistiquement à l’intérieur d’une seule langue qui, en outre, doit rester « pure », donc immunisée contre les emprunts de provenance étrangère. Le refus systématisé des mots d’origine étrangère constitue un effort dans le sens du ralentissement des changements linguistiques. En France, ce réflexe politico-linguistique est étroitement lié à la question de l’immigration et à une crainte généralisée devant la dévalorisation des traditions culturelles et, par conséquent, de l’identité nationale.

La formulation citée de l’Article 14 de la loi Toubon, dans son contexte politique, a suscité l’établissement d’une forte instance terminologique. Parmi les institutions de la politique linguistique française, la *Commission* générale de terminologie et de néologie, dont la fondation a été décrétée le 3 juillet 1996, pourvoit à la création, attestation et expansion de la terminologie officielle. Elle est responsable directement au Président de la République. Par le décret de 1996, le gouvernement spécifie que les décisions terminologiques doivent se réaliser conjointement avec l’autorité de

l'Académie Française.⁷ Toutes les propositions terminologiques de cette commission ont le statut de décret gouvernemental et sont, par conséquent, publiés dans le Bulletin Officiel de la République française. En 2009, par exemple, la Commission générale de terminologie et de néologie a annoncé dans le Bulletin Officiel 319 propositions terminologiques, passées pour standardisantes, qui devaient se substituer aux solutions lexémiques (anglaises), celles-ci ayant été en train de s'imposer dans l'usage public.

En tant qu'instance opérationnelle pour la direction de la politique linguistique – et au sein du Ministère de la culture et de la francophonie – le gouvernement a établi la *Commission* générale à la langue française dont le dénomination a été modifiée en 2001 : *la Délégation générale à la langue française et aux langues de France* (désormais DGLFLF) prend explicitement en considération certaines composantes politiques de la variation linguistique en France. La législation française se destine donc à défendre le fonctionnement public des langues régionales et minoritaires, parlées sur le territoire de la République française et qui n'ont pas de statut politique dans un autre pays. Il s'agit du breton, basque, gascon, alsacien, normand, provençal, pour n'en citer que les langues le mieux représentées.

5 POLITIQUE DE LA FRANCOPHONIE INTÉRIEURE ET EXTÉRIEURE

La formation des stratégies politiques concernant le français procède directement de la formulation législative de base : toutes les actions de politique linguistique se focalisent autour de la conservation et l'affermissement de la francophonie intérieure (donc en France) – et indirectement à l'expansion et stabilisation du français dans le monde. Autrement dit : la formulation de la loi Toubon est en même temps un document stratégique de la politique linguistique française, fondé sur le sentiment de menace, par l'anglais invasif, envers le français. La DGLFLF est autorisée, entre autre, à rationaliser formellement la structure de la réglementation linguistique ce qui, pour le français, se réfère en bonne partie au système orthographique. En 1990, la DGLFLF a ratifié la dernière réforme systématique, proposée par une équipe de spécialistes, réunis sous la direction de Nina Catach : il s'agissait de rectifier certaines inconsistances dans l'orthographie de l'accentuation diacritique, formation du pluriel, accords du participe passé, emploi de quelques signes de ponctuation et autres divergences structurels aux limites de la grammaire.

Parmi les membres de l'Union européenne, la France est le pays où la vie associative est sans doute la plus répandue et le mieux organisée. Les associations sont ressenties comme un moyen civil par lequel l'intérêt commun et public se réalise à travers

7 L'Académie Française, instituée en 1635, était dépositaire, sous toutes les monarchies françaises, d'une autorité exécutive et politique de former les standards linguistiques. Dans l'histoire de la France, les autorités républicaines diminuaient quelque peu son pouvoir linguistico-politique, même si elle continuait à publier des textes métalinguistiques de référence, entre autres le prestigieux *Dictionnaire de l'Académie*. Dans les années 90 du XX^e siècle, l'époque des dernières modifications sensibles dans la politique linguistique française, l'Académie a reconquis une bonne partie de ses compétences politiques effectives concernant les changements linguistiques.

les initiatives directes des citoyens. Dans le domaine des activités concernant la langue française et son usage il est facile de constater que la population intéressée partage avec l'état le sentiment de fragilité pratique de la langue ; c'est pourquoi les citoyens français, plus que ceux des autres pays européens, se rassemblent autour de leur intérêt linguistique. Les *Associations pour la défense de la langue française* sont enregistrées comme des unions régionales, recouvrant ainsi des unités administratives relativement étendues. Le slogan de ces associations étant « ni purisme ni laxisme », la conscience défensive des citoyens français consiste à refuser prudemment les réflexes purificateurs, mais aussi à éviter une tolérance irréfléchie. Elles signalent certaines pratiques langagières qu'elles trouvent nuisibles à l'image plus ou moins accessible de la langue standard et font appel aux autorités linguistiques de ne pas permettre d'excès dans la perméabilité des systèmes et sous-systèmes grammaticaux et normatifs. Parmi ces associations régionales on repère surtout celles des régions Savoie et Franche-Comté – cette dernière édite quatre fois par an une publication au titre militant, reprenant le nom de l'organisme, *Défense de la langue française*. En accord avec cette même motivation conservatrice, l'association *Avenir de la langue française* a été fondée en 1992 d'après une initiative de 300 signataires d'une pétition publique, artistes et intellectuels de toutes les générations parmi lesquels on trouve le vieux Ionesco et le jeune Houellebecq. L'activité de cette organisation propose une critique constructive vis-à-vis de l'hégémonie de l'anglais dans les pratiques langagières publiques. Les signataires de la pétition ont inventé un nom à cette intrusion non-française : *le tout-anglais*, anglais omniprésent, généralisé, superflu et banalisé, ce qui vise non seulement l'agressivité de l'anglais, mais aussi son appauvrissement. L'association *Avenir de la langue française* est un cas typique d'initiative civile travaillant à saisir la conscience linguistique de l'opinion publique, des parlementaires, fonctionnaires responsables et tous les citoyens sensibles à la puissance d'une langue étrangère dans les grandes entreprises, dans la publicité, dans la recherche scientifique (et par conséquent dans l'accumulation du savoir), dans le domaine des médias audio-visuels et dans le fonctionnement verbal de l'administration. Ses efforts vont vers une application rigoureuse de la législation linguistique en France et vers la diversification de l'enseignement des langues étrangères dans les écoles françaises. L'engagement des associations civiles de ce domaine laisse supposer une certaine suspicion de la part des citoyens quant à l'efficacité de la politique linguistique du gouvernement : les organismes non-gouvernementaux s'appliquent donc à une surveillance informelle de l'exécution de la réglementation politique ainsi que de sa cohérence quant à l'usage du français.

Ce que la diction législative de Toubon et les actions des défenseurs publics de la langue ont en commun, c'est une forme de préoccupation pour le respect du « droit au français ». Cet objectif partagé par l'état français et par ses citoyens se manifeste à la source d'un stratagème politique français de 1958 quand, au début du processus unificateur de la transnationalisation européenne, André Malraux, alors ministre de la culture, introduit dans la politique nationale et internationale le concept de *l'exception culturelle française*. C'est une initiative qui a pour but de conserver l'influence culturelle – et cela veut dire, bien sûr, surtout l'impact linguistique de la France. La période de

l'après-guerre, pour la culture française et pour le français, est un temps où il est devenu flagrant que la langue de Voltaire a définitivement perdu son prestige international, repris par l'anglais trans-atlantique qui s'affirmait surtout à travers la force politique, militaire, économique et culturelle des États-Unis. C'est l'époque du déclenchement d'un sentiment qui même aujourd'hui ne cesse de progresser et qui est loin d'être la préoccupation des seuls Français : l'anglais est vu comme une menace globale, instrument de mondialisation économique et politique, contre lequel l'état se doit d'intégrer dans sa législation des moyens de prévention politique pour garantir à la langue nationale la primauté qu'elle n'a plus à l'étranger et qu'elle est – apparamment du moins – en train de perdre sur son propre terrain.

6 CONCLUSION

L'exception française, telle qu'elle se présente dans la politique linguistique intérieure et extérieure, et malgré l'explicitation qu'il s'agit d'excepter une culture toute entière, semble bien une affaire de langue. Le français présente quelques importantes particularités systémiques, mais surtout prosodiques (accent et intonation) qui forment sa singularité et qui permettent, même aux locuteurs étrangers qui n'ont aucune notion de français, de ne pas confondre l'image sonore de la langue française avec l'impression acoustique que peuvent donner les autres langues, phoniquement plus proches, comme l'est par exemple l'italien de l'espagnol, le tchèque du polonais ou le suédois du danois. Le goût de l'exception germe dans la profondeur de la sensibilité linguistique des locuteurs de français langue maternelle. La grandeur historique de la culture francophone et de la primauté internationale du français – remplacé actuellement, à l'échelle mondiale, par l'anglais américain – se combinent souvent, dans l'attitude collective que les Français prennent par rapport à leur langue, avec un sentiment d'insécurité linguistique, un malaise inopportun que les locuteurs éprouvent non seulement devant les normes linguistiques, mais devant la complexité même du système linguistique français. La politique linguistique française se destine à fortifier l'exclusivité de l'usage du français sur le territoire de son état, mais aussi à extérioriser sa puissance culturelle, économique et politique. L'intérêt international pour le français langue étrangère diminuant au profit de l'anglais, du chinois et de l'espagnol – et le français continuant à figurer principalement comme une langue belle – l'état français devra concrétiser ses politiques linguistiques extérieures s'il veut déployer dans sa plénitude le potentiel exceptionnel de la langue française au niveau des pratiques communicatives intersociales.

Bibliographie

- ALLIÈRES, Jacques (1996) *La formation de la langue française*. Que sais-je ?, Paris : P.U.F.
- BRETEGNIER, Aude/Gudrun LEDEGEN/Nicole GUEUNIER (2002) *Sécurité/insécurité linguistique*. Paris : Harmattan.
- CERQUIGLINI, Bernard (2003) *Les langues de France*. Paris : P.U.F.

- CERQUIGLINI, Bernard (2004) *La genèse de l'orthographe française (XII^e–XVII^e siècles)*. Paris : Honoré Champion.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2001) *La langue et le citoyen : pour une autre politique de la langue française*. Paris : P.U.F.
- POIRRIER, Philippe (2006) *L'État et la culture en France au XX^e siècle*. Paris : Le Livre de poche.
- REGOURD, Serge (2004) *L'exception culturelle*. Paris : P.U.F.
- RIVAROL, Antoine (2013) *Discours sur l'universalité de la langue française*. (1^{ère} éd. 1794), Paris : Manucius.
- SAINT-ROBERT, Marie-Josée de (2000) *La politique de la langue française*. Paris : P.U.F.
- SINGY, Pascal (2004) *Identités de genre, identités de classe et insécurité linguistique*. Bern : Peter Lang.
- STABEJ, Marko/Monika KALIN GOLOB/Mojca STRITAR/Nataša GLIHA KOMAC/Primož VITEZ (2010) *Predlog metodologije priprave Nacionalnega programa za jezikovno politiko za obdobje 2012–2016*. www.mk.gov.si

Résumé

« L'EXCEPTION FRANÇAISE » : DE L'ACCENT FINAL À LA POLITIQUE LINGUISTIQUE

Originellement une conception de politique culturelle, l'exception française est un réflexe de sauvegarde par lequel la culture française a essayé de s'affronter à l'hégémonie anglophone et anglographe après la seconde guerre mondiale et, plus tard, à la mondialisation. Mais la compréhension de l'exception française ne peut pas s'arrêter sur ses composantes juridiques et politiques : le goût français de la spécificité est profondément encodé dans la langue française, symptôme inhérent de l'ancien prestige de la francophonie. L'exception française est donc bien une question de langue. Le sens de l'*exception* est bien celui de *saisir, prendre à part* : et véritablement, le français, la francophonie et les francophones se prennent à part, souvent sans le vouloir. Le français est une langue qui est essentiellement *différente* par rapport aux autres langues : la différence ne repose pas uniquement dans les détails de sa structure grammaticale, mais surtout, évidemment, dans l'image sonore générale, par laquelle le français se distancie même des langues qui ont une genèse structurelle comparable, à savoir les langues romanes. Cette différence détermine ainsi une « sous-entente » de la position auto-privilegiée, mais aussi frustrante que les locuteurs du français langue maternelle prennent vis-à-vis d'eux-mêmes, vis-à-vis des locuteurs non-francophones, et particulièrement vis-à-vis des locuteurs du français langue étrangère. La politique linguistique en France est basée d'abord sur l'exceptionnalité du français, sur le regret de son élitisme passé, et ensuite sur les postulats constitutionnels et législatifs qui garantissent formellement la sauvegarde de l'héritage linguistique français.

Mots-clés : exception culturelle française, politique linguistique, prosodie française, oxytonisation, insécurité linguistique, défense de la langue française

Povzetek
»FRANCOSKA IZJEMA«:
OD KONČNEGA NAGLASA K JEZIKOVNI POLITIKI

Koncept »francoske izjeme« (fr. *exception française*) ima svoj izvor v francoski kulturni politiki s konca 50. let 20. stoletja in je proizvod ohranitvenega refleksa, s katerim se je francoska kultura poskusila zoperstaviti hegemoniji angleščine po drugi svetovni vojni, pozneje pa v procesu globalizacije. Umevanje tega koncepta se vendarle ne more ustaviti pri njegovih pravnih in političnih sestavinah : francoski smisel za posebnost je globoko zakoreninjen v francoskem jeziku in je med drugim notranji simptom odnosa do nekdanjega prestižnega statusa frankofonije. Vprašanje francoske izjeme je torej v temelju jezikovno vprašanje. Smisel besede »izjema« je zajet v interpretativnih sopomenkah, kakršni sta »odtegniti«, »izvzeti«: in res, francoščina, frankofonija in frankofonski govorniki se obravnavajo kot izjemni, pogosto nevede in nehote. Francoščina je jezik, ki je temeljno *drugačen* od drugih jezikov: drugačnost ni le v specifikah francoskih oblikoskladenjskih struktur, temveč zlasti v posebnostih zvočne podobe, s katero francoščina izstopa tudi glede na strukturno podobne (romanske) jezike. Tovrstna drugačnost je predmet nekakšne »nelagodne samoumevnosti«, s katero rojeni govorec francoskega jezika stopa v odnose s samim sabo, z nefrankofonskimi govorniki in posebej z govorniki francoščine kot tujega jezika. Jezikovna politika je v Franciji najprej utemeljena na »izjemnosti« francoščine, na odnosu do nekdanje slave francoščine kot elitnega evropskega jezika, nenazadnje pa na ustavnih in zakonskih postulatih, ki ustvarjajo formalne pogoje za preventivno zaščito francoske jezikovne dediščine.

Ključne besede: francoska kulturna izjema, jezikovna politika, francoska prozodija, oksitonizacija, jezikovna negotovost, obramba francoskega jezika

MAURICE MAETERLINCK ET LE DÉDALE INEXTRICABLE DE L'EXISTENCE

Comme tout ce qui existe, nous sommes impérissables. Nous ne pouvons concevoir que quelque chose se perde dans l'univers. A côté de l'infini, il est impossible d'imaginer un néant où un atome de matière puisse tomber et s'anéantir. Tout ce qui est sera éternellement, tout est, et il n'est rien qui ne soit point. Sinon, il faudrait croire que notre cerveau n'a rien de commun avec l'univers qu'il s'efforce de concevoir. Il faudrait même se dire qu'il fonctionne au rebours de celui-ci, ce qui n'est guère probable, puisqu'après tout, il n'en peut être qu'une sorte de reflet.

Maurice Maeterlinck : *L'Intelligence des fleurs*, 1910.

L'idée d'exister est la convention au préalable qu'établit la création prolifique et pluriforme de Maurice Maeterlinck. Elle présente le dénominateur commun d'œuvres disparates parmi lesquelles on dénombre chansons, pièces, féeries, drames lyriques, farces, contes et essais, mais aussi des études analysant les différentes interprétations des sujets communs à toutes les religions. La poursuite immanente de la pertinence de l'être est de même le pivot central d'un vaste nombre des ouvrages qui traitent des *varia in lato sensu*: des observations du monde des insectes et même de l'intelligence des fleurs (Maeterlinck 1926), tout présuppose l'existence d'une actualité infinie synchroniquement dans le temps et dans l'espace et même outre les phénomènes appartenant au présent, c'est-à-dire, une réalité « *qui existe indubitablement par delà.* » (Cf. infra.)

Comme tout ce qui existe, nous sommes impérissables. Nous ne pouvons concevoir que quelque chose se perde dans l'univers. A côté de l'infini, il est impossible d'imaginer un néant où un atome de matière puisse tomber et s'anéantir. Tout ce qui est sera éternellement, tout est, et il n'est rien qui ne soit point. Sinon, il faudrait croire que notre cerveau n'a rien de commun avec l'univers qu'il s'efforce de concevoir. Il faudrait même se dire qu'il fonctionne au rebours de celui-ci, ce qui n'est guère probable, puisqu'après tout, il n'en peut être qu'une sorte de reflet.

Ce qui semble périr ou du moins disparaître et se succéder, c'est les formes et les modes sous lesquels nous percevons la matière impérissable ; mais nous ignorons à quelles réalités répondent ces apparences. Elles sont le tissu du bandeau qui, posé sur

* *Adresse de l'auteur* : Filozofska fakulteta, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. Mél : bostjan-marko.turk@guest.arnes.si

nos yeux, donne a ceux-ci, sous la pression qui les aveugle, toutes les images de notre vie. Ce bandeau enlevé, que reste-t-il ? Entrons-nous dans la réalité qui existe indubitablement par delà.... ?

L'apparition de l'existence, y compris son caractère intentionnel, est la structure épiphénoménologique la plus dense qu'on puisse déceler dans l'œuvre de l'auteur.

Néanmoins, il semble qu'on se heurte, de prime abord, à une antinomie. Le domaine de l'être est le domaine du concept dont les origines remontent au judéo-christianisme, notamment à la formule de l'*Exode* où Dieu expose son *habitus* opératif par rapport à l'être de tout ce qui existe.¹ Par une extension analogique, le terme devient la disposition ultime de ce que la religion chrétienne peut concevoir et englober comme objet de la connaissance et de la foi. La question de l'être est primordiale dans la perception de *fidei depositum*, l'être coïncidant avec le terme de l'univers, regroupant ce que les sens peuvent percevoir, conjointement à ce qui est tenu ou éloigné à ce point qu'il est imperceptible, l'être est avant tout sa qualité faisant exister. L'univers comme ambiance particulière de la conscience et de l'émotion humaines rentre le premier dans l'interprétation restrictive reposant sur les critères entitatifs : « *Un des rôles du décor est de fournir au lyrisme les images qu'il emploie, images qui en appellent d'autres, au point que, souvent, à l'amour de ses héros, Maeterlinck intéresse l'univers tout entier* ». ² On saisit donc le mot être dans l'ampleur de son instauration iconique, remplissant le côté physique et métaphysique de l'entité en question : « *Le mot être peut s'entendre soit comme un verbe, soit comme un nom. Pris comme verbe, il signifie le fait même qu'une chose soit ; pris comme nom, il signifie "un être", c'est-à-dire l'une quelconque des choses dont on dit qu'elles sont* » (Gilson 1981 : 13–14).

Le passage cité pourrait s'identifier aux innombrables descriptions que Maeterlinck intègre dans ses études afin de porter un regard exhaustif sur l'ensemble de tout ce qui existe, considéré comme la totalité des choses perçues, incluant la conscience humaine et même celle des animaux, c'est-à-dire, de tout ce qui est, sans confins qui borneraient l'expansion *ad infinitum* :

Nous sommes plongés dans un Univers qui n'a pas plus de limites dans le temps que dans l'espace. Il ne peut ni avancer ni reculer. Il n'a pas d'origine. Il n'a jamais commencé comme il ne finira jamais. Il a derrière lui autant de myriades d'années qu'il en découvre devant lui. Il est depuis toujours au centre sans bornes des jours. Il ne saurait avoir un but, car s'il en avait un, il l'eût atteint dans l'infini des ans qui nous précède. (Maeterlinck 1929 : 203–204)

L'écriture prolifique de l'auteur s'inspire du rayonnement ontologique de l'univers inexhaustible. En reconsidérant la situation de façon plus attentive, on pourrait s'étonner des découvertes épistémologiques reliant le monde des insectes sociaux à l'appréhension

1 «*Dixit Deus ad Moysen: Sum qui sum*», Ex., 3, 14

2 Compère (1955 : 174). Comparer aussi la citation en tête du texte, «*Sinon, il faudrait croire que notre cerveau n'a rien de commun avec l'univers qu'il s'efforce de concevoir* », cit. *infra*.

dont seraient capables les représentants du monde végétal, tout ceci étant le symbolisme ontologique et le syllogisme analogique à la fois. Notons les textes principaux : *Le Trésor des humbles* (Maeterlinck 1896), *La Sagesse et la destinée* (Maeterlinck 1826), *La Vie des abeilles* (Maeterlinck 1922), *L'Intelligence des fleurs* (Maeterlinck 1926), *L'Hôte inconnu* (Maeterlinck 1925), *Le Grand Secret* (Maeterlinck 1925), *La Vie des termites* (Maeterlinck 1928), *La Vie de l'espace* (Maeterlinck 1928), *La Vie des fourmis* (Maeterlinck 1930), *La Grande Loi* (Maeterlinck 1933), *L'Autre monde ou le cadran stellaire* (Maeterlinck 1942). On rencontre un espace topologique de la sorte dans les ouvrages empreints de poésie, notamment dans les *Serres chaudes* (Maeterlinck 1889) : il y va de soi que même la fonction poétique de la fée *L'Oiseau bleu* (Maeterlinck 1956) ne pourrait être possible sans les procédés du déplacement spatio-temporel face auxquels la conscience humaine glisse dans les couches subliminales, exploitant les arcanes du temps et de l'espace, se rapprochant d'une durée sans commencement ni fin. L'être du christianisme, notamment, est de l'inépuisable que vient compléter la présence sempiternelle de Dieu :

Quand les hommes ne sont plus pour nous, quand ils n'existent plus pour personne, ils existent toujours virtuellement où personne ne les voit : et ceux qui ont cessé de les voir ne cessent pas d'exister comme s'ils les voyaient. De même, quand Dieu se limite pour se manifester et prendre conscience d'une partie de soi, il ne cesse pas d'être infini et inconnaissable à lui-même. Il semble se mettre un moment au point de vue ou à portée de ceux qu'il a réveillés dans son sein. (Maeterlinck 1925 : 308)

Maurice Maeterlinck tend à s'approcher davantage des principes de la subsistance de l'être premier, « *réveillant les autres dans son sein* » (Cf. *op. cit.*), lorsqu'il articule, au point crucial de la « Conclusion » de son livre, intitulé significativement *Le Grand Secret*, une période à structure visiblement complexe : ses constituants sont organisés de façon à produire le message qui témoigne de la limpidité et de la justesse de la prise de position de l'auteur. Effectivement, sa fin présentant la suite brillante peut être considérée comme une vraie clause ramenant le principe inspirateur dans la proximité de la cause, élément prépondérant de la métaphysique chrétienne. Afin de préciser l'importance du terme en question, Maeterlinck utilise de même une lettre majuscule :

La filiation qui les rattache toutes à la Cause inconnue est de plus en plus oubliée et ne réapparaît que à certains moments, par exemple, longtemps après, dans le bouddhisme, dans les métaphysiques, dans les mystères et dans les traditions occultes. Mais malgré cet oubli, grâce à l'idée de cette cause première, nécessairement une, invisible, intangible, inconcevable, et qu'on est par conséquent obligé de considérer comme purement spirituelle ; dans la religion primitive, deux grands principes, infiltrés par la suite dans celles qui en dérivent, sont demeurés vivaces, qui répètent sourdement, sous toutes les apparences, que l'essence est une et que l'esprit est à la source de tout, l'unique certitude, la seule réalité éternelle. (Maeterlinck 1925 : 309)

La causalité est le moteur univoque dans le cercle du créé : Dieu existe approbativement *per se* parce qu'il est négatif par rapport au monde, ce défaut flagrant étant en même temps la source de l'existence. Les liens causaux ne peuvent être expliqués qu'à partir de l'aspect total et sans limite de l'être divin : Dieu seul cause l'être, parce que seul il est être, « *la seule réalité éternelle* » (Cf. *op. cit.*). Il s'ensuit que la Cause première ne peut être que l'être premier et un « *nécessairement un(e)* » (Cf. *op. cit.*), les causes créées agissant en dépendance du modèle donné, leur « *unique certitude* » (Cf. *op. cit.*). En transmettant la causalité, l'agir, Dieu leur transmet l'être même, puisque « *l'esprit est à la source de tout* » (Cf. *op. cit.*). Celui-ci étant la virtuosité qui rend possible la cohésion de l'édifice inépuisable de l'univers. Entre une entité et autre, il y a le lien causal relatant l'énergie productrice de l'être, ce qui s'appelle « *la filiation qui les rattache toutes à la Cause inconnue* » (Cf. *op. cit.*).

Une réalité dont l'existence objective est conçue par l'esprit et fondée sur des rapports agit sur le plan équivoque. Le premier est celui de la réception de l'être, où elle apparaît ouverte au déclenchement ininterrompu qui la maintient en existence. L'autre est celui par lequel elle assimile l'onto-causalité soit en engendrant un être nouveau soit en entrant dans les rapports qu'il entretient avec le monde. Ainsi, il contribue à maintenir le réseau relationnel de l'être, la structure originale de l'univers. « *deux grands principes, infiltrés par la suite dans celles qui en dérivent, sont demeurés vivaces, qui répètent sourdement, sous toutes les apparences, que l'essence est une et que l'esprit est à la source de tout, l'unique certitude, la seule réalité éternelle* » (Cf. *op. cit.*).

De ce point de vue, le langage de l'écrivain est identique à l'enseignement relatif à la doctrine de la tradition chrétienne. On pourrait même aller plus en avant et admirer l'autorité que les maîtres à penser de l'univers chrétien ont exercé sur la réflexion de Maeterlinck, ceci étant évident lorsqu'on considère le fait que le terme de la cause ne peut se concevoir qu'en fonction de la notion de l'être, comme professe le magistère de la vérité révélée. On appelle la cause ce par quoi une chose est, comme le démontre l'étymologie latine du mot chose (*causa*). La chose s'identifie à la cause : l'une est inséparable de l'autre en ce qui concerne le principe entitatif. Être une chose ne peut signifier que « être causé » dans la quiddité du phénomène, ce qui permet – en remontant vers la Source du mouvement causal - de transcender la mort, en échappant à l'arrêt du fonctionnement de l'organisme. On rappelle de nouveau le passage déjà évoqué : « *Quand les hommes ne sont plus pour nous, quand ils n'existent plus pour personne, ils existent toujours virtuellement où personne ne les voit : et ceux qui ont cessé de les voir ne cessent pas d'exister comme s'ils les voyaient* » (Cf. *op. cit.*).

La notion d'être et d'exister est si fondamentale dans la pensée de Maurice Maeterlinck qu'on la retrouve à toutes les pages de l'œuvre, à quelques exceptions près. C'est pourtant sous les différentes formes verbales que l'enjeu ontologique se fait jour : revêtant la forme d'unités lexicales, le langage entitatif se constitue par l'extension du concept qui dénote son signifié immédiat, étant donné que la dénotation de l'être, à ce titre, est un

élément stable et général autant qu'il se peut, récupérable dans tous les genres du discours analogique et analysable relativement à la signification des images symboliques. Et que y'a-t-il de plus analogique (symbolique) que l'être ou le fait d'exister ?

Néanmoins, l'étude présente n'a pas pour but de repousser l'ensemble de l'exégèse qui admet, conformément aux textes, les sources inspiratrices plaçant Maurice Maeterlinck hors du domaine de la philosophie chrétienne et mettant en relief – à sa place - la prépondérance d'autres systèmes de pensées, notamment celui de l'irrationalisme et du pessimisme schopenhauerien. Au contraire, on reconnaît comme commodément plausibles les prises de position qu'on rencontre, pour résumer le débat en question, par exemple dans le paragraphe cité :

Sans l'idée que l'univers obéit à un vouloir aveugle, qui ne relève d'aucune nécessité et ne dépend d'aucune causalité pensable par l'homme. Les traces du déterminisme schopenhauerien sont facilement enregistrables dans l'éthique qui irrigue son premier théâtre, de même qu'elles le sont déjà dans les Serres chaudes et dans le conte Onirologie. Comme tous les poètes symbolistes de sa génération Maeterlinck a médité sur la doctrine de l'irrationalisme à l'époque de la gestation de sa dramaturgie. On ne peut pas ne pas faire le rapprochement entre l'irrationalité foncière du vouloir aveugle que dévoile la philosophie de Schopenhauer et de son disciple Eduard von Hartmann avec l'idée maîtresse, génératrice du drame maeterlinkien, où se pose le problème du 'pourquoi' et du 'sens' même de la vie. (Gorceix 1999 : 15)

Doctrines qui soutiennent que les fondements de la connaissance ne relèvent pas de la raison où les familles d'esprit qui se reconnaissent dans l'agnosticisme³ ne peuvent pas entrer en contradiction avec les disciples postérieurs à l'école d'Elée, professant la quête de l'être, puisque celle-ci ne pourrait être fondée sur des critères purement objectifs. Étant donné que le domaine constitué de connaissances structurées obtenues grâce à l'observation et à l'expérimentation objectives n'est pas réductible à la recherche raisonnée de la nature ontologique, des causes de l'univers et des principes premiers de la connaissance, « le problème du 'pourquoi' et du 'sens' même de la vie » (*Cf. op. cit.*), sort intact de la discussion.

On pourrait aller un pas plus en avant et faire table rase même des textes ou Maurice Maeterlinck ne semble plus adopter la position philosophique où l'on estime que la vérité de certaines propositions touchant l'existence de Dieu est soit inconnaissable soit impossible à poser d'une façon qui justifierait sa pertinence. À lire les textes de Maeterlinck, on retrouve les endroits où l'écrivain de prime abord paraît radicalement refuser l'idée que le christianisme, fondé en ontologie, puisse fournir une explication intégrale de la nature, de l'être même des choses et de la perception que l'homme aurait de sa propre existence ainsi que du monde extérieur. La raison en serait la contradiction syllogistique des signifiants qu'impliquerait la notion de Dieu :

3 C'est le cas d'Eduard Hartmann.

Nous avons vu le Dieu de la Bible, notamment dans la Genèse qui est la clef de voûte de l'Ancien Testament, nous l'avons vu changer d'idées plus d'une fois, se repentir, regretter ce qu'il avait fait, faire autre chose, le regretter encore, etc... Ne regrettera-t-il pas un jour d'avoir condamné tant de malheureux anges, tant d'irresponsables pécheurs, à des supplices démesurés et éternels ? Ce sera, jusqu'à la fin des siècles, le grand espoir qui allégera les supplices des réprouvés. (Maeterlinck 1939 :47)

L'auteur mettrait même en question l'identité divine, exploitant les lieux de *L'Ancien testament* où le Dieu d'Abraham et de Moïse vient lui-même secourir la raison humaine en lui faisant connaître en langage de théologie naturelle l'ipséité de son essence, c'est-à-dire qu'il est. La cognoscibilité de Dieu passe à travers l'être et tant qu'être, comme le principe et la cause de la connaissance et de l'explication. Maurice Maeterlinck tournerait en dérision le principe de l'être premier dans l'ordre de perfection qui fait subsister l'univers en suggérant que l'homme est non seulement incapable de démontrer les vérités révélées, c'est-à-dire le *fidei depositum*, mais que celles-ci ainsi que celui dans lequel elles sont impliquées n'existent qu'en rapport avec la conscience humaine qui les a formulées et qui continue – en s'appuyant sur l'appareil sophistiqué des démarches théologiques – à le maintenir dans l'existence, pour l'unique besoin de sa propre commodité, pour ne pas dire réconfort. De là la formulation qui pourrait étonner :

On se demande pourquoi, à la fin, excédé, trahi, méconnu, Jéhovah n'abandonne pas à son sort ce peuple récalcitrant, incorrigible, intransformable. Il ne le pouvait pas. Il avait nécessairement le caractère du peuple qui l'avait inventé et créé. Il devait le comprendre puisqu'il était son âme et sa personification. Il devait tout lui pardonner, sinon il serait mort avec lui. S'il l'avait anéanti, il se serait anéanti en même temps que ses créateurs et ses adorateurs. (Maeterlinck 1939 : 187)

Pourtant, Maurice Maeterlinck est, à la fois auteur de passages qui surprennent par leurs formulations dont la clé herméneutique est à chercher dans la tradition qui a un rapport indéniable à l'enseignement ontologique, sa raison irréductible résidant en Dieu judéo-chrétien, puisque celui-ci est le principe ultime de la résolution de l'énigme sur l'être. Les extraits suivants font écho au début de la présente étude où, placée en exergue, les ressources de la philosophie de l'être de l'auteur sont mises en œuvre. Ainsi, « *nous sommes aussi immortels, aussi éternels que l'univers* » (Maeterlinck 1939 : 235) ou « la vie n'est pas une expression des forces du corps : mais le corps est l'expression de la force vitale préexistante et indestructible » (Maeterlinck 1939 : 245).

La réponse à l'antinomie réside dans le présupposé ontologique qui fait éliminer la réduction de Dieu, rendant accessible ses attributs selon l'ordre de l'intelligibilité. La théologie comme science, dans le sens aristotélicien du mot, c'est-à-dire dans la prise de conscience, s'attache surtout à dévoiler ce qu'il y a de plus incontournable, c'est-à-dire de plus intelligible en Dieu. Ceci présuppose de considérer comme hautement

spéculatif le devenir historique dans lequel la révélation a eu lieu ou, plus concrètement, l'ordre diachronique d'après lequel s'est effectuée la prise de connaissance de l'*Ipsum esse*, à partir de l'événement sur le mont Sinaï évoqué au début du présent article. L'erreur qu'évite soigneusement le magistère de la parole révélée, ainsi que Maurice Maeterlinck, est de ne pas prendre le débat théologique avec les prémisses qu'il présuppose dans le sens d'une simple théodicée. C'est pour cette raison que la détermination initiale du poète-théologien belge est si importante. L'ontologie se différencie de la justification de la bonté de Dieu fondée sur la réfutation des arguments tirés de l'existence historique du peuple élu de point de vue de l'angle sous lequel on approche Dieu. En théodicée, on lui attribue les qualités qu'on transmet analogiquement de l'univers mental où l'on existe. On dit que Dieu est grand, omniprésent, omnipotent, infini, clément, miséricordieux. On répète qu'Il n'a ni commencement ni fin, qu'il était là avant les siècles et continuera à être même lorsque les siècles ne seront plus. Mais, en ontologie, ce qui est pertinent est le caractère intelligible et général de l'être de Dieu. L'être subsistant n'étant corrélatif qu'à son intellect, l'intellect de l'homme n'en peut rien savoir puisque il ne lui est pas connaturel. La seule façon de connaître Dieu (et l'âme humaine qui réside en lui) est de soustraire les attributs essentiels de l'être de Dieu afin de parvenir à l'état que décrit l'un des *doctorum ecclesiae*. Il dit :

Ainsi, quand nous procédons par la voie de la négation, nous nions premièrement les choses corporelles: deuxième, les choses de l'intelligence, en tant que nous les retrouvons en créatures, comme la bonté et la sagesse. Ceci faisant, Dieu reste dans notre intellect en tant qu'il est et rien de plus. Il existe alors de façon indistincte. En fin de compte, nous retirons de lui l'être même, tel que nous retrouvons dans les créatures : il reste alors dans une sorte d'obscurité de l'ignorance selon laquelle, dans la mesure où elle se rapporte à l'état du pèlerinage ci-bas, nous nous unissons à lui.⁴

Étant par la raison et par son âme relié à Dieu, l'homme perçoit en élevant la réflexion du particulier au général, de l'analogue à l'intelligible, l'être de Dieu qui pourtant continue à subsister dans la pénombre dans laquelle est enveloppé l'univers de la révélation. C'est en sacrifiant la position initiale de l'observation analogique que le regard s'élève des *corporalia* aux arcanes d'une ontologie perpétuellement en œuvre.

Nous proposons l'extrait où Maurice Maeterlinck effectue la même démarche, recourant à l'image de la fleur du ravin, le dernier étant l'emblème conventionnel du caractère contingent (tourbillonnant) de la vie humaine. Ainsi, on est censé concevoir le terme de la « fleur » dans ce qu'il a d'analogue (l'ordre prédicatif, retrouvé dans « *les créatures* ») (Cf. *op. cit.*), incluant la beauté) et d'ontologiquement général et intelligible (« *les fleurs invisibles* ») (Cf. *op. cit.*). La phrase suivante est, pour ce qui est de l'essentiel qu'elle s'efforce d'exprimer, la périphrase du terme focal de la religion chrétienne, c'est-à-dire du pèlerinage, évoqué dans la citation de l'Aquinat. Ainsi :

4 Thomas d'Aquin : *Sententiae*, I, d. 8, q. 1, a. 1, ad 4.

Ce n'est pas en se sacrifiant que l'âme devient plus grande : mais c'est en devenant plus grande qu'elle perd de vue le sacrifice, comme le voyageur qui s'élève perd de vue les fleurs du ravin. Le sacrifice est un beau signe d'inquiétude, mais il ne faut pas cultiver l'inquiétude pour elle-même. Tout est sacrifice aux âmes qui s'éveillent: bien peu de choses portent encore le nom de sacrifice pour une âme qui a su trouver une vie dont le dévouement, la pitié et l'abnégation ne sont plus les racines indispensables, mais les fleurs invisibles. (Maeterlinck 1926 : 173)

Il ressort de tout ce que nous venons d'évoquer jusqu'au présent que l'ordination fondamentale de l'être passe par l'extraction de ses qualités distinctives que l'intelligence opère afin de procurer à l'objet de l'analyse son soubassement intelligible, obtenu par le procédé de la négation ou de la soustraction des attributs. Ce faisant, on commence par les entités particulières afin de monter vers ce qu'il y a de plus général, la notion de l'être résidant au sommet de la structure. C'est la négation qui affirme. De ce point de vue, l'extrait suivant n'est nullement en contradiction avec l'illustre formulation de l'Aquinate où il débat de l'être de Dieu. Au début de la « Question 3 » qui porte sur la simplicité de Dieu, il conclut :

Lorsqu'on sait de quelque chose qu'il est, il reste à se demander comment il est, afin de savoir ce qui il est. Mais comme nous ne pouvons savoir de Dieu que ce qu'il n'est pas, non ce qu'il est, nous n'avons pas à considérer comment il est, mais plutôt comment il n'est pas. (Thomas D'Aquin 1984 : 174)

C'est la perspective qui détermine la réflexion de l'Aquinate (et de la pensée chrétienne de l'occident) sur la nature intime de Dieu et sur sa cognoscibilité. A réenvisager l'extrait où Maurice Maeterlinck donne l'image de Jéhovah telle qu'elle devrait être perçue par le peuple juif, on voit que l'idée de juger des attributs divins selon les critères analogues dont nous disposons pour nous orienter dans le domaine concernant les sens et l'entendement de l'homme, paraît être radicalement abandonnée. Ainsi :

On se demande pourquoi, à la fin, excédé, trahi, méconnu, Jéhovah n'abandonne pas à son sort ce peuple récalcitrant, incorrigible, intransformable. Il ne le pouvait pas. Il avait nécessairement le caractère du peuple qui l'avait inventé et créé. Il devait le comprendre puisqu'il était son âme et sa personification. Il devait tout lui pardonner, sinon il serait mort avec lui. S'il l'avait anéanti, il se serait anéanti en même temps que ses créateurs et ses adorateurs. (Maeterlinck 1939 : 187).

L'explication plausible d'une telle prise de position pourrait revenir au paragraphe de Thomas d'Aquin déjà cité : ayant enlevé les phénomènes que nous sommes enclins à lui attribuer et poursuivant cette démarche jusqu'à l'*Ipsum esse*, Dieu reste dans une certaine confusion, en dehors des opérations mentales de la prédication. C'est là que nous nous

joignons à lui en tant que cela nous est possible, en accord avec le statut du pèlerin dont nous jouissons ici-bas.

Ce n'est que grâce au fait d'être ancrée dans la philosophie ontologique qu'une part considérable de l'œuvre de Maeterlinck se révèle à nous dans la dimension qui, sans les connaissances relatives à ce domaine, resterait à jamais dans le demi-jour de l'ignorance. En fait, Maurice Maeterlinck est – mis à part des essais, réflexions et études consacrés aux phénomènes de l'existence qu'exprime le verbe être - ⁵ un auteur de pièces de théâtre dont un tiers d'entre elles exploitent les sujets qui sont extrinsèquement liés au sujet de l'être tel qu'il est né à l'intérieur de la tradition chrétienne de l'occident, au christianisme et à son substrat ontologique, au miracle. Celui-ci se définit par le fait qu'il surpasse les lois de l'existant en se rangeant dans la catégorie ontologique dont la finalité se situe en dehors des limites temporelles et spatiales de l'univers connu. Un miracle c'est quelque chose qu'on ne peut comprendre qu'alors qu'on a épuisé tous les moyens de l'explication analogue. Le parallèle qui se propose, c'est celui avec l'être de Dieu après qu'on en a enlevé tous les attributs univoques. En fait : le miracle est supérieur aux lois de l'univers fini, puisqu'il demande un univers infini, soubassé par l'*Ipsum esse* ineffable de Dieu. Le verset biblique « *Antequam Abraham fieret, ego sum* » [Jn, 8, 58.], où Jésus Christ répond à la question posée à propos de son nom (identité) et affirme de partager l'être de Dieu afin d'être là, toujours-à venir pour l'homme. C'est la quintessence du miracle ontologique *ante omnia saecula*.

Ce n'est qu'à la lumière de l'enseignement sur l'ultime finalité de tout ce qui existe, que nous devons reconsidérer l'extrait évoqué *supra*, notamment :

Nous sommes plongés dans un Univers qui n'a pas plus de limites dans le temps que dans l'espace. Il ne peut ni avancer ni reculer. Il n'a pas d'origine. Il n'a jamais commencé comme il ne finira jamais. Il a derrière lui autant de myriade d'années qu'il en découvre devant lui. Il est depuis toujours au centre sans bornes des jours. Il ne saurait avoir un but, car s'il en avait un, il l'eût atteint dans l'infini des ans qui nous précède. (Maeterlinck 1913 : 203–204)

Effectivement, l'univers sans fin est *conditio sine qua non* d'une finalité transcendante et du miracle lui-même. Ainsi :

Un miracle est un événement dont la réalisation est en principe impossible ou fortement improbable, bien qu'espérée. Dans l'acceptation théologique, il s'agit avant tout d'un signe manifestant la puissance libre de Dieu (...) La possibilité du miracle énonce que la finalité de l'univers ne peut pas se trouver dans l'univers, mais dans l'union à Dieu, d'où émane la pertinence scientifique de la métaphysique hébraïque. (Jousset 2009 : 76–77)

5 « Ce verbe (être, rem. B. M. Turk) exprime le fait d'exister », Jousset (2009 : 43).

Deux pièces de Maurice Maeterlinck ont le mot « miracle » en titre : *Le Miracle de Saint-Antoine* et *Sœur Béatrice* qui est sous-titré *miracle*. Les deux racontent le drame de la résurrection opérée dans les différentes époques de l'histoire. A cela se joint la prédominance du fait que Jésus a rescuscité Lazar, faisant de cet événement le trait par lequel le Nazaréen se définit dans la conscience du protagoniste éponyme du drame, de *Marie-Magdeleine*. Le sujet de *Les Aveugles* est le miracle de la vie (de la vue) qui naît d'une mère aveugle et mourante. *L'Oiseau bleu*, pièce la plus miraculeuse de l'auteur, a pour sujet la naissance du Christ qui implique la guérison d'un nouveau « christ », d'un enfant malade.

Le dénominateur commun d'une large partie de l'œuvre théâtrale de Maurice Maeterlinck est ainsi le miracle de l'être, ce qui est une conséquence logique, émanant de sa littérature et de ses réflexions sur l'existence. À commencer par la pièce à laquelle l'auteur tenait le plus, par *Sœur Béatrice*. Celle-ci présuppose une intervention spéciale de Dieu, modifiant le *cursus* ordinaire des choses. Il s'agit d'une mise en œuvre de l'être, puisque l'effet miraculeux dépasse par l'ordre de la grâce l'ordre de la nature créée. La résurrection (la vivification) qui permet à ce qui fut anciennement la statue de la Vierge de devenir la Vierge elle-même dans l'intention précise d'enlever le péché d'une des sœurs d'un couvent médiéval, près de Gand. Comme tous les miracles accomplis au nom du Christ sont en connexion explicite avec lui, accorder l'être à la genitrice de Dieu afin qu'elle opère le salut d'une âme autrement destinée à la damnation selon le dogme catholique de l'époque, atteste le caractère indéniable de la finalité dont les objectifs se révèlent supérieurs à tout ce qu'on peut connaître dans l'univers naturel. Maurice Maeterlinck s'est expressément servi d'une vieille légende flamande, remontant au XIV^e siècle pour faire accroître la vraisemblance du réalisme mystique qu'il mettait en relief. Il lui serait littéralement impossible d'effectuer le portrait psychologique des personnages, intégrés dans le miracle ontologique, sans une profonde expérience de la mystique chrétienne et de ses fondements transcendants.

Les substrats de l'ontologie chrétienne dominant encore *Les Aveugles* et *Marie-Magdeleine*, celle-ci étant bâtie sur le miracle focal du mystère de l'être, la résurrection. Le centenaire de sa publication (1913–2013) pourrait présenter une occasion de réenvisager l'œuvre du grand écrivain à la lumière de la source inépuisable et seule subsistante.

Bibliographie

- BLONDEL, Maurice (1935) *L'Être et les êtres*. Paris : Félix Alcan.
- COMPÈRE, Gaston (1955) *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*. Bruxelles : Académie royale de Langue et de Littérature Française de Belgique.
- D'AQUIN, Thomas (1984) *Somme théologique*. I. Paris : Cerf.
- D'AQUIN, Thomas (2006) *Commentaire sur les sentences de Pierre Lombard (1254–1256)*. Paris : Cerf.
- GILSON, Étienne (1948) *L'Esprit de la philosophie médiévale*. Paris : J. Vrin.
- GILSON, Étienne (1981) *L'Être et l'essence*. Paris : J. Vrin.

- GORCEIX, Paul (1999) « De la Princesse Maleine à la Princesse Isabelle. » *Oeuvres* II. Bruxelles : Éditions Complexes.
- HANSE, Joseph *et al.* (1962) *Maurice Maeterlinck*. Tournai : La Renaissance du livre.
- JOUSSET, David (2009) *Le Vocabulaire théologique en philosophie*. Paris : Ellipses.
- MAETERLINCK, Maurice (1922) *Marie-Magdeleine*. Paris : Charpentier et Fasquelle.
- MAETERLINCK, Maurice (1922) *La Vie des Abeilles*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1923) *Théâtre II*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1925) *Le Grand Secret*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1925) *L'Hôte inconnu*, Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1925) *Théâtre III*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1926) *L'Intelligence des Fleurs*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1926) *La Sagesse et la Destinée*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1928) *La Vie des Termites*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1928) *Monna Vanna*. Paris : Charpentier et Fasquelle.
- MAETERLINCK, Maurice (1929) *La Mort*. Paris : Charpentier et Fasquelle.
- MAETERLINCK, Maurice (1939) *La Grande Porte*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1956) *L'Oiseau bleu*. Paris : Fasquelle.
- TURK, Boštjan Marko (2011) *Paul Claudel et l'actualité de l'être*. Paris : Pierre Téqui.
- VACANT, Alfred *et al.* (1929) *Dictionnaire de théologie catholique*. Paris : Letouzey et Ané.

Résumé

MAURICE MAETERLINCK ET LE DÉDALE INEXTRICABLE DE L'EXISTENCE

La présente étude se donne pour objectif de porter un regard sur le substrat ontologique dans l'œuvre de Maurice Maeterlinck. En fait, l'étude de l'être présente le dénominateur commun d'œuvres disparates parmi lesquelles on dénombre des chansons, pièces, féeries, drames lyriques, farces, contes et essais, mais aussi des études analysant les différentes interprétations des sujets communs à toutes les religions. Les sédiments de l'inspiration ontologique sont surtout dépisables dans une partie importante de son œuvre dramatique, notamment dans *Les Aveugles*, *Soeur Beatrice*, *L'Oiseau bleu*, *Marie-Magdeleine* et *Le Miracle de saint Antoine*.

Mots-clés : Maurice Maeterlinck, être, lyrisme, foi, christianisme, mort, langage, poésie, drame, miracle

Povzetek

MAURICE MAETERLINCK IN NERAZREŠLJIVI BLODNJAK EKSISTENCE

Pričujoča študija želi opozoriti na vlogo ontološke krščanske podstati, ki je prisotna v delu belgijskega pisatelja, dramatika, pesnika in esejista Maurica Maeterlincka. V resnici je razvedovanje po fenomenih bivajočega ter njihove eventualne metafizične korenine skupni imenovalec premnogih del tega avtorja. Še posebej je prepoznavno v pomembnem delu dramskega opusa, h kateremu prištevamo *Slepce*, *Sestro Beatriče*, *Modro ptico*, *Marijo iz Magdale* in *Čudež svetega Antona*.

Ključne besede: Maurice Maeterlinck, bivajoče, lirizem, vera, krščanstvo, smrt, jezik, poezija, drama, čudež

»LESIKALNI ARZENAL« VLADIMIRJA POGAČNIKA

*Ta vsekakor preveč hiter prelet bogatega prevajalskega kontributa
(non multa, sed multum!) vendarle že sam po sebi nakazuje
razkošno zakladnico pretanjene in izpiljene kongenialne poustvarjalke.
(Pogačnik 2003: 11)*

1 UVOD

Akademski diskurz navadno označujejo naslednje lastnosti: racionalnost, strogost, objektivnost, terminološka preciznost, slovnična pravilnost, skladijska zapletenost itd., ki nekako odgovarjajo našim idealiziranim predstavam o znanosti. Akademski diskurz med drugim določajo tudi posebne retorične strategije (npr. okvir znanstvenega besedila, posebljanje predmeta preučevanja, oblikovanje privida objektivnosti ipd.), ki se razlikujejo ne samo od strategij v drugih diskurzih, temveč tudi med posameznimi znanstveniki. Retorične strategije pravzaprav ustvarjajo in vzdržujejo različne mite akademskega diskurza: a) mit o znanstvenikovi objektivnosti, b) mit o nevtralnosti jezikovnih elementov in c) mit o odsotnosti emocionalno-ekspresivnih elementov (Katnič-Bakaršič 2012: 71). Vendar, čeprav je akademski diskurz strogo shematiziran in morajo znanstveniki upoštevati določene retorične strategije, si vsak avtor sam izbere jezikovno-slogovni nabor elementov – in vsak tak izbor je še kako pomemben.

2 RAZISKAVA

Omenjene mite ali predsodke o avtorjevi absolutni objektivni poziciji, o nevtralnosti jezikovnih elementov in odsotnosti zaznamovane leksike bomo ovrgli na primeru znanstvenega stila Vladimirja Pogačnika. Pogačnikova besedila so namreč za akademski diskurz precej nenavadna, in to ne le glede strategije okvira. Prepoznavna so predvsem zaradi nenavadne izbire jezikovnih elementov (ki nikakor niso nevtralni) ter prisotnosti emocionalno-ekspresivne leksike, ali, kot bi rekel avtor, »leksikalnega arzenala« oz. »sočnih izrazov«. V njegovih besedilih se neprenehno izmenjuje pomensko relevantno s stilsko relevantnim, s čimer Pogačnik besedam na papirju vdahne življenje.

* *Avtoričin naslov:* Filozofska fakulteta, Oddelek za slavistiko, Aškerčeva 2, Ljubljana, E-mail: vesna.hadzi@guest.arnes.si

** *Avtoričin naslov:* Filozofska fakulteta, Oddelek za slavistiko, Aškerčeva 2, Ljubljana, E-mail: tatjana.balazic-bulc@guest.arnes.si

Na temelju izbranih besedil smo s kvalitativno analizo preučili strategije, ki jih avtor uporablja pri stilizaciji besedila, pri čemer nas je zanimalo predvsem zaznamovano besedišče, retorična vprašanja, avtorjevo neposredno pojavljanje v besedilu, avtorjevo izražanje lastnega mnenja in njegov odnos do drugih znanstvenikov oz. strokovnjakov.

3 KORPUS

Za analizo znanstvenega stila Vladimirja Pogačnika smo izbrali deset člankov v slovenščini, objavljenih med letoma 1984 in 2005. Od tega so trije članki objavljeni v časopisu *Vestnik*, ostalih sedem pa v različnih zbornikih (podrobneje gl. v Virih na koncu besedila). Tukaj so navedeni po kronološkem zaporedju.

1. Sintaktične omejitve nenormiranega besednjaka v francoščini;
2. Pojemovno polje *neumen – nor* v sodobni francoščini;
3. Sintaktične omejitve francoskega besednjaka pri pojmovnem polju *neumen – nor*;
4. Sonetni venec v treh francoskih inačicah;
5. Gazele v francoskih prevodih – oblikovni vidik;
6. *Pesem o Rolandu* v dve slovenski prevodih;
7. Balzacove *Okrogle povesti* v presaditvi Antona Debenjaka;
8. Besedje za voajerski pogled in homoerotično spogledovanje v francoščini in slovenščini;
9. Lamartinovo *Jezero* v prepesnitvi Janeza Menarta;
10. Racinova *Fedra* v slovenskih prevodih.

4 REZULTATI IN RAZPRAVA

Kot je že v uvodu rečeno, avtor vedno sam izbere nabor elementov, s katerimi bo stilsko opremil svoje besedilo in obenem vzpostavil stik z bralcem. V nadaljevanju prikazujemo in, če se izrazimo z avtorjevimi besedami, »globlje ,razvezujemo' in natančneje ,uvezujemo'« del strategij, ki se jih v svojih znanstvenih besedilih poslužuje Pogačnik.

4.1 »Sočni izrazi«

Ena temeljnih delitev kontekstnega leksikalnega razslojevanja je prav gotovo delitev na standardno in nestandardno leksiko, pri čemer je nestandardnost zaznamovana kategorija. Da je poznavanje zaznamovane leksike oz. leksike s konotativnim pomenom izjemno važno pri učenju/poučevanju tujega jezika, Pogačnik opozarja že v 80. letih prejšnjega stoletja v delih, v katerih nas spoznava z različnimi komponentami leksikalnega pomena v francoščini glede na njihove emocionalno-ekspresivne, funkcijsko zvrstne in registrske značilnosti. Pravzaprav je leksika rdeča nit v večini njegovih del, vendar jo obravnava z različnih zornih kotov: preučuje npr. opozicijo nevtralne in zaznamovane leksike, odnose med posameznimi leksemi, ustrezen izbor posameznih leksemov itd. Ta vprašanja so še posebej v

ospredju v njegovih delih, ki obravnavajo prevajalske postopke in težave prevajalcev. Po drugi strani pa tudi Pogačnikova znanstvena dela odlikuje stilizirana leksika, ki jo glede na naš korpus lahko razdelimo na emocionalno-ekspresivno in kontekstno zaznamovano.

4.1.1 *Emocionalno-ekspresivna leksika*

Z emocionalno-ekspresivno leksiko navadno izražamo čustva in osebno mnenje govorca, odvisno od konteksta in vrste besedila. Ko govorimo o leksiki v akademskem diskurzu oz. natančneje v znanstvenih besedilih, je eno osnovnih pravil odsotnost ekspresivnosti, kar pa v praksi le redko drži, saj avtor ravno z ekspresivnimi izrazi besedilo približa bralcu in pritegne njegovo pozornost.

Pogačnik se že pri poimenovanju osnovnih pojmov svojega področja raziskovanja rad poigra z različnimi sinonimnimi izrazi, ki so pogosto ekspresivni. To ponazarjajo primeri, kot so (prva številka v oklepaju pomeni zaporedno številko besedila, druga pa stran, na kateri se primer nahaja):

- a. *besednjak* (1: 42, 2: 1, 3: 26, 7: 104), *besedje* (3: 26, 5: 358); *besedni zaklad* (1: 43), *leksikalni arzenal* (1: 43) za besedišče;
- b. *presaditi* (7: 99), *preliti* (9: 13) oz. *preslikavanje* (7: 84), *presajanje* (7: 86, 10: 174) za prevajati oz. prevajanje;
- c. *presaditev* (6: 99, 7: 103, 10: 172), *poslovenitev* (7: 83) za prevod.

Čeprav prevladuje mnenje, da so sinonimi v akademskem diskurzu »nezaželeni, ker ga po nepotrebnem obremenjujejo ter otežujejo branje in spremljanje strokovne literature« (Frančič *et al.* 2005: 305), se zdi, kot da Pogačnik namerno krši pravila in s tem pritegne bralčevo pozornost.

Leksikalna ekspresivnost se kaže tudi pri izbiri jezikovnih elementov za opisovanje obravnavane pojavnosti. Tako se v besedilih pojavijo **muzejska francoščina** (1: 39), **sočni izrazi** (1: 45), **špijonski spisi** (1: 45), **razkošno rimanje** (5: 126), **nenavaden za oko, pa tudi za uho** (6: 102), **opeharjen za suspenz** (6: 105), **zakladnica primerov** (7: 84), **eksplozivna vez** (9: 12) itd. Podobno je tudi pri frazemih. Čeprav je za akademski diskurz značilna uporaba frazemov, ki nimajo desemantizacije, ekspresivnosti in konotativnosti ter so redko slikoviti, zgledi iz analiziranega korpusa kažejo ravno obratno (zgledi 1–6).

- (1) *pri tem ni niti za pedenj odstopil od svoje jezikovne pristnosti* (5: 125)
- (2) *oznaka courant je zelo zasilna in v sencih omenjenih sociolektalnih kvalifikatorjev* (2: 3)
- (3) *Figuralika za vsako ceno in preciozno baročno barvanje sta lahko omladna* (6: 106)
- (4) **Srečnejšo roko je imela** prevajalka pri prenosu imena glavnega junaka (6: 104)
- (5) *bi viteškost izjav ne imela več svoje teže* (6: 105)
- (6) *Ocenjujemo, da si je prevajalec dal duška* (7: 87)

4.1.2 Kontekstno zaznamovana leksika

Kot je znano, posamezni leksemi postanejo zaznamovani šele v določenem kontekstu. Tako je v akademskem diskurzu, za katerega je značilna uporaba terminologije in standardnega jezika, pojavljanje leksemov drugih zvrsti, npr. kolokvializmov, ozko knjižnih izrazov, poetizmov itd., zaznamovano. Zaznamovanost leksike je glede na standardni jezik lahko znižana ali zvišana.

Naslednji zgledi ilustrirajo odstopanja od nezaznamovane leksike v akademskem diskurzu. Na začetku podajamo primere znižane zaznamovanosti, in sicer gre za kolokvializme, tako posamezne lekseme kot frazeme, ki so značilni za govorjeni diskurz. Njihovo pojavljanje v drugih diskurzih ustvarja stilogenost in pritegne bralčevo pozornost (zgledi 7–13):

- (7) **naletimo** na kvalifikatorje (2: 3)
- (8) zveze z *l'air* **pa sploh odlično** funkcionirajo (3: 26)
- (9) je motil neuspeli poskus prepesnitve že **itak** povprečnih Hermannsthalovih gazel (5: 125)
- (10) ne glede na dejstvo, da mi je urednica Književnih listov **diktirala** izpust vsega pojasnjevalnega besedila (5: 126)
- (11) to **igra** pomembno **vlogo** pri pomenskih spremembah (2: 1)
- (12) **po tem kopitu** so upesnjene le štiri gazele (5: 126)
- (13) ki mu **na oko** povprečni Slovenec po našem uvidu težko reče Rolánd (6: 103)

Poglejmo še primere povišane leksikalne zaznamovanosti. V prvo skupino sodijo izrazi (zgledi 14–19), ki jih lahko označimo kot ozko knjižne in so omejeni na posameznega avtorja, v prvi vrsti pisatelja, zato ponavadi tvorijo del pasivne leksike določenega jezika:

- (14) »barbarskih« **besedi** (1: 39)
- (15) poleg teh pomenskih »satelitov« **moremo** opredeliti še dve skrajnosti (2: 9)
- (16) dodatna pojasnila za **umevanje** Prešernovega izvirnika (4: 356)
- (17) če je metaforični verz nekoliko **omleden** (4: 362)
- (18) morda je **spočetka** tudi on ep nameraval prevesti v celoti (6: 99)
- (19) **dasi** oba resda v glavnem skozi prizmo bojnih spopadov (6: 99)

Zgledi 20 do 27 so primer vnašanja poetičnosti in metaforičnosti v znanstveno besedilo:

- (20) pri tem lahko pride do popolne izgube denotativne funkcije besed, ki **tonejo** zdaj v **ljubkovanju**, zdaj v zaničevanju oziroma psovanju (2: 5)
- (21) **usodna teža zvestobe** obliki (4: 358)
- (22) v *Gazelah* pa Prešeren še spretno **krmari** med ponosnim in malodane triumfalno-evforičnim dvorjenjem (5: 125)
- (23) na **zlomu** stoletij (5: 125)
- (24) v nizu sedmih pesnitev petrarkistično naravnava tematika nesrečno zaljubljenega poeta, ki se zateka po **lek** v poezijo (5: 125)
- (25) **iluzijo** možnega dvojnega zaporedja nam **razblini** dejstvo, da (1: 45)
- (26) **jamb** je prevajalcu **dal** nekoliko več **sape** (6: 102)
- (27) ki se je po vsej verjetnosti **pustila zapeljati** zvečine dobrednemu prevodu (6: 105)

V akademskem diskurzu je metaforizacija eden od postopkov tvorbe terminologije, vendar so te metafore leksikalizirane. To pomeni, da je njihov metaforični pomen oslabil do te mere, da jih govorniki določenega jezika oz. diskurza ne dojemajo več kot besede s prenesenim pomenom. Iz zgornjih primerov pa je očitno, da ne gre za tako vrsto metaforike. Ravno obratno, njihov pomen je še kako metaforičen, namreč: *besede tonejo v ljubkovanju ali zaničevanju* (zglede 20), *Prešeren v svojih pesmih krmari med različnimi izpovednimi postopki* (zglede 22), *prevajalka se je pustila zapeljati prevodu* (zglede 27) itd. S to strategijo avtor vsebini doda določeno stopnjo poetičnosti in se odmakne od suhoparnosti znanstvenega besedila.

4.2 Retorična vprašanja

Med tipične retorične strategije akademskega diskurza (pa tudi vsakega drugega argumentacijskega in prepričevalnega diskurza) sodijo retorična vprašanja, predvsem zato, ker ustvarjajo vtis neposrednega naslavljanja bralca, njegovega aktivnega sodelovanja v reševanju problema ipd. V Pogačnikovih besedilih se realizirajo na nekaj načinov: kot vprašanja, celo niz vprašanj, kar je še posebej zaznamovano, ki jim neposredno sledi bodisi lakoničen odgovor (zglede 28) bodisi obsežen odgovor (zglede 29). Takšna vprašanja ustvarijo vtis dialoščnosti, čeprav gre pravzaprav za monolog (avtor zastavlja vprašanja in nanje odgovarja). Vendar pa so v Pogačnikovih besedilih tudi kompleksnejša vprašanja, na katere avtor ne odgovarja neposredno (zglede 30), saj »terjajo globljega in širšega razmisleka« (Pogačnik 2005: 174). Posebej zanimiv je zglede 31, v katerem retorično vprašanje zaključuje celotno besedilo ali, z drugimi besedami, v besedilu zaseda pozicijo zaključnega stavka. Tako ima dvojno vlogo: zahteva intelektualni angažma bralca, obenem pa izraža avtorjevo mnenje. Glede na to, da ima zaključni stavek močno pozicijo v besedilu, je retorično vprašanje dvojno zaznamovano: na eni strani formalno zapira besedila, na drugi strani pa ga smiselno odpira nadaljnjemu premisleku. V zgledih 32 in 33 je vprašanje navedeno v oklepajih in izraža dvome samega avtorja, in sicer se avtor sprašuje o morebitnih vzrokih za določena ravnanja, vendar točnega odgovora ne ve.

- (28) *Na tem mestu se zastavlja vprašanje, ali je hitri tempo sintetizirane sintakse manj učinkovit v okviru odrskega dogajanja. Odgovor je kajpak: kakor kdaj.* (10: 174)
- (29) *če želimo ta besedni zaklad posredovati pri pouku francoščine: kdaj in kako ga bomo rabili? Kdaj? Vsaka leksikalna in povedna enota ne ustreza vsakemu položaju /.../ Kako? Dilema o primernosti trenutka rabe pa ...* (1: 43–45)
- (30) *ali je namreč udobno (estetsko vprašanje!) poslušati besedilo, ki šteje 1654 verzov, v taki, stalno pospeševani in za nameček še stično rimani obliki? Ter kako to prenese oder ...?* (10: 174)
- (31) *Dilema okoli opredelitve v čisto določeno jezikovno raven je pravzaprav nepotrebna, če pomislimo na funkcijsko razsežnost gornjih primerov, ki nam bo tudi prinesla odgovor na prej zastavljeno vprašanje – kdaj?* (1: 45)
- (32) *Žal je Menart (iz prevajalske stiske?) nenazadnje nenatančno podal* (6: 106)
- (33) *Borko v predgovoru ta obseg (zaradi skromnosti?) sicer zelo omejuje* (7: 83)

4.3 Avtorjevo pojavljanje v besedilu

Če akademski diskurz gledamo s pozicije kritičnega jezikoslovja, vidimo, da je avtorjeva objektivna pozicija relativna, saj je, kot je bilo že rečeno, vsak jezikovni izbor pomemben in ga je moč analizirati, pa tudi interpretirati. Poglejmo, kako se v korpusu izmenjujejo vzorci, ko avtor govori o sebi. V akademskem diskurzu se na splošno uporabljajo različne oblike: prva oseba množine, prva oseba ednine, brezosebne in pasivne konstrukcije. Izbira navedenih strategij različno stilsko zaznamuje akademski diskurz. Raba *avtorskega mi* ali *mi skromnosti* pomeni, da se je »oseba, ki se za njim skriva, ‚odpovedala‘ sebi kot ‚jaz‘ in ‚razdelila avtorstvo‘ z drugimi /možnimi/ avtorji« (Silić 2006: 47). Zato raba *mi* pravzaprav postane *topos afektirane skromnosti*, raba brezosebnih konstrukcij *topos afektirane objektivnosti*, raba prve osebe ednine pa *topos poudarjene subjektivnosti* (Katnić-Bakaršić 2012: 71). V večini svojih besedil Pogačnik kot najpogostejšo obliko za izražanje lastnega mnenja rabi prvo osebo množine, pri čemer ta *avtorski mi* v polnem pomenu besede ponovno pridobi svojo izvorno lastnost, tj. *mi skromnosti*. Popolnoma je usklajen s preostalim besedilom, brez kančka afektiranosti, še posebej na mestih, kjer deluje tudi kot *vključujoči mi*, ki vključuje tako avtorja kot naslovnik, s čimer se ustvarja vtis njegovega aktivnega sodelovanja v razmišljanju in oblikovanju besedila (zglede 34–36). Prvo osebo ednine rabi le redko (samo nekaj zgledov v korpusu), bodisi v uvodu bodisi ko govori o lastnih prevodih, ki jih v besedilu obravnava (zglede 37–39).

- (34) **Naše** informacije so se naslanjale na izzvane reakcije francoskih kolegov (2: 3)
(35) Dodali **smo** »pravzaprav«, ker nas primeri iz današnje vsakdanje francoščine (3: 26)
(36) Kljub temu **smo** k tej primerjavi pristopili (6: 99)
(37) Kot avtor ene od prevodnih inačic **sem** se zavestno odločil, da v svojem prispevku osvetlim (5: 125)
(38) Rokopisni prevod vseh gazel na tem mestu **predstavljam** tudi **podpisani** (5: 127)
(39) Namesto sklepa k sopedstavitvi Lamartinovega izvirnika in Menartovega pesniškega dosežka v italiku pripenjamo **svoje** več kot začasne predloge morebitnih alternativnih rešitev (9: 15)

4.4 Izražanje lastnega mnenja

Pogačnikove ocene so ponavadi jasne in odkrite, vendar gentlemanske, ne glede na to, ali govori o lastnih teoretičnih razmislekih ali o drugih avtorjih, kar bomo pokazali kasneje.

Pri izražanju pozitivnega mnenja/trditve se v delih kaže nekaj strategij:

- a. potrjevanje
na sploh **lahko** rečemo, da ... (2:4); na drugi strani pa **ugotavljamo**, da ... (4: 357); **res je**, da ... (5: 125); **ocenjujemo**, da ... (7: 87); **menimo**, da ... (10: 177);
- b. dozdevanje
zdi se, da ... (1: 47), 3 (27); **vendar se zdi**, da ... (6: 104); **zbuja se vtis**, da ... (6: 101); tako v izrazu in besedju kot v prozodiji **je čutiti** naslonitev na ... (9: 14); iz navedenega **je moč slutiti**, da ... (10: 174);

c. pričakovanje

bi lahko v splošnem rekli, da ... (4: 357); **bi lahko rekli, da ...** (5: 127); **na-gibamo se k oceni, da ...** (7: 84); **tu bi se verjetno bolj kazalo z upočasnjenim »odvijanjem« okvirne slike približati izvirniku** (9: 14); **pričakovati bi bilo moč, da ...** (10: 175).

Celo pri nestrinjanju s posameznimi trditvami sta opazni dve strategiji, pri čemer je nestrinjanje lahko izraženo tudi samo s pravopisnimi znaki:

a. poudarjeno nestrinjanje (zavračanje, nerazumevanje, očitki ipd.)

bi to le s težavo trdili (4: 356); **do katerega imam spricho navedenga odklo-nilen odnos** (5: 127); **ne kaže ponovno izgubljati besed** (5: 128); **izpust antolo-gijskih spevov je nerazumljiv** (6: 99); **resnejši očitek se pojavi pri rabi** (6: 105); **prevodu moremo očitati tudi nekatere hujše spreglede in izpuste** (6: 105); **Me-nartu je moč očitati, da ...** (6: 104); **pogrešali pa bomo »založena« (!?) prevoda Janka Modra** (10: 173);

b. blago nestrinjanje

Tako se izbira ne zdi najbolj posrečena (6: 102); **ne ravno blagozvočno pa se pojavi** (6: 104); **bi kazalo najti kaj primernejšega** (6: 104).

4.5 Odnos do drugih avtorjev

Z izjemnim spoštovanjem govori Pogačnik o drugih avtorjih, pri čemer navaja tudi njihove nazive, npr. *dr. A. Grad* (1: 44) ali *profesor Viktor Jesenik* (4: 356). Ob imenih posameznih strokovnjakov (jezikoslovcev, prevjalcev itd.) se pogosto pojavljajo tudi številni superlativi: npr. *Tesniere je znameniti francoski jezikoslovec* (4: 355), *Viktor Jesenik je naš znani prevajalec in zaslužni posredovalec slovenske književnosti Franco-zom* (4: 356), *Menart je naš zaslužni prevajalec srednjeveške in renesančne poezije* (6: 99), *Radojka Vrančič je pretanjena in izpiljena kongenialna poustvarjalka* (8: 11) itd.

Kot je bilo že rečeno, Pogačnik svoje nestrinjanje z mnenjem drugih avtorjev navadno blago izraža, prav takšna pa je tudi njegova »kritika« prevjalcev. Pri tem vedno poudarja, da želi le opozoriti na morebitne napake in ne kritizirati prevajalčevega dela (zgleidi 40–42).

(40) **si bomo dovolili izpostaviti nekaj primerov gradacij, ne zato da bi poudarili neprimernost prevoda, ampak z namenom** (7: 86)

(41) **kljub izrečenim pomislekom Menartov jezik suvereno in mojstrsko polni vezno melodijo** (6: 103)

(42) **naše razmišljanje ni hotelo iti v smer kritike, čeprav se je v ta zapis morda prikradel prav nasproten vtis** (10: 185)

Kot je razvidno iz spodnjih zgledov, Pogačnik ocenjuje prevajalsko delo bodisi s pohvalo bodisi z blago kritiko:

a. pohvale

srečnejšo roko je imela prevajalka pri ... (6: 104); **prevajalec figuraliko izvir-nika ustrezno prenese v slovensko podobje** (7: 85); **lepo je rešila lok od neekspli-citnega** (10: 182);

b. blaga kritika

in že od samega začetka nehotе prihaja do zdrsov v rimo (6: 101); kar se je nekajkrat maščevalo v leksikalnih in slogovnih zdrsih (6: 103); žal pa je prevajalec prav tako v sklepnem vezu spregledal sedanjik (6: 105); ki mu je seveda moč očitati določeno mero neenovitosti (7: 86); manj posrečena je njena ponovna uporaba (9: 14); sam pa je tudi resnici na ljubo zgrešil nekaj pomenskih spodrseljajev in izraznih ohlapnosti (10: 173).

5 SKLEP

Ena od retoričnih strategij, o kateri v članku ni bilo govora, vendar je značilna za Pogačnikova besedila, je uvajanje obravnavane teme *in medias res* – preprosto »pademo« v razpravo (zanimivo je, da avtor drugače vedno poskuša ugajati bralcu in od njega neprestano zahteva maksimalno pozornost!). Ta nepričakovani postopek, ki prispeva k nenavadnosti znanstvenega besedila, se pogosto ponovi tudi v zaključku. Zaključka pogosto sploh ni – ko se zaključi razprava, se zaključi tudi besedilo. V obeh primerih Pogačnik računa na inteligentnega bralca, s katerim ne želi komunicirati zato »ker se spodobi«, pred bralcem se »ne želi postavljati«, zato, če nima kaj pametnega povedati, besedilo zaključi, bralcu pa s tem pusti prostor za nadaljnja razmišljanja o vsebini besedila.

V tem »stil« smo nameravali tudi sami zaključiti tole besedilo. Pa vendarle opuščamo idejo o uporabi te Pogačnikove strategije in potem, ko smo globlje ‚razvezovali‘ in natančneje ‚uvezovali‘, nekaj sklepnih misli o prepoznavnosti in nenavadnosti Pogačnikovega znanstvenega pisanja. Iz njega je predvsem moč razbrati, da je lingvist, slovnicař, in da s te pozicije pristopa k jeziku, predvsem k vprašanju leksike in stila na splošno. Za njegovo argumentacijo so enako pomembne tako logične kot tudi estetske zakonitosti, neprestano skrbi za bralca in se z njim »pogovarja«, pri čemer pogosto uporablja emocionalno-ekspresivno in kontekstno zaznamovano leksiko. Njegov stil je precej bolj emocionalen, kot bi pričakovali v akademskem diskurzu (kar prihaja do izraza pri leksikalno »močnih besedah«, retoričnih vprašanjih, poudarjanjih itd.). Pri ocenjevanju tujih in lastnih stališč je odprt in nedvoumen; njegov odnos do drugih je spoštljiv in blag (njegova kritika je vedno gentlemanska – kot je gentlemanski tudi on sam), do sebe pa je predvsem skromen.

Raziskava je znova pokazala, da vsak izmed nas na tak ali drugačen način v svoje raziskave nezavedno vnaša tudi del sebe. Prav tako se je ponovno pokazalo, da lahko po stilu prepoznamo individualne lastnosti avtorja – torej, izbor jezikovnih elementov ne govori le o objektivnih podatkih, govori tudi o samem avtorju, saj *Le style est l'homme même!* – stil je namreč človek sam.

Literatura

FRANČIĆ, Anđela/Lana HUDEČEK/Milica MIHALJEVIĆ (2005) *Normativnost i višefunkcionalnost u hrvatskome standardnom jeziku*. Zagreb: HSN.

- KATNIČ-BAKARŠIĆ, Marina (2012) *Između diskursa moći i moći diskursa*. Zagreb: Zoro.
- SILIĆ, Josip (2006) *Funkcionalni stilovi hrvatskoga jezika*. Zagreb: Disput.
- VIDOVIČ-MUHA, Ada (2000) *Slovensko leksikalno pomenoslovje*. Ljubljana: Znanstveni inštitut Filozofske fakultete.

Viri

1. POGAČNIK, Vladimir (1984) »Sintaktične omejitve nenormiranega besednjaka v francoščini.« *Vestnik* 18/1–2, 39–49.
2. POGAČNIK, Vladimir (1986) »Pojmovno polje *neumen – nor* v sodobni francoščini.« *Vestnik* 20/1–2, 1–11.
3. POGAČNIK, Vladimir (1987) »Sintaktične omejitve francoskega besednjaka pri pojmovnem polju *neumen – nor*.« *Vestnik* 21/1–2, 26–32.
4. POGAČNIK, Vladimir (2000) »Sonetni venec v treh francoskih inačicah.« V: B. Paternu (ur.), *Prešernovi dnevi v Kranju*. Kranj: Mestna občina, 355–364.
5. POGAČNIK, Vladimir (2001) »Gazele v francoskih prevodih – oblikovni vidiki.« V: M. Ožbot (ur.), *Prevajanje Prešerna. Prevajanje pravljic: 26. prevajalski zbornik*. Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev, 125–129.
6. POGAČNIK, Vladimir (2002) »*Pesem o Rolandu* v dveh slovenskih prevodih.« V: M. Ožbot (ur.), *Prevajanje srednjeveških in renesančnih besedil: 27. prevajalski zbornik*. Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev, 99–107.
7. POGAČNIK, Vladimir (2003) »Balzacove *Okrogle povesti* v presaditvi Antona Debenjaka.« V: T. Smolej (ur.), *Prevajanje realističnih in naturalističnih besedil: 28. prevajalski zbornik*. Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev, 83–88.
8. POGAČNIK, Vladimir (2003) »Besedje za voajerski pogled in homoerotično spogledovanje v francoščini in slovenščini.« V: V. Pogačnik *et al.* (ur.), *Prevajalski opus Radojke Vrančič*. Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev, 35–37.
9. POGAČNIK, Vladimir (2004) »Lamartinovo *Jezero* v prepesnitvi Janeza Menarta.« V: M. Ožbot (ur.), *Prevajanje besedil iz obdobja romantike: 29. prevajalski zbornik*. Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev, 12–19.
10. POGAČNIK, Vladimir (2005) »Racinova *Fedra* v slovenskih prevodih.« V: T. Smolej (ur.), *Prevajanje baročnih in klasicističnih besedil: 30. prevajalski zbornik*. Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev, 172–186.

Abstract

VLADIMIR POGAČNIK'S "LEXICAL ARSENAL"

Academic discourse is marked by features such as rationality, strictness, objectivity, terminological accuracy, grammatical correctness, syntactic complexity etc., as well as by various rhetorical strategies which make it recognizable as such. Rhetorical strategies serve to perpetuate various myths of the academic discourse: the myth of the

researcher's objectivity, the myth of the neutrality of language resources and the myth of the absence of emotional and expressive resources. These myths and/or prejudices about the author's absolutely objective position, the neutrality of language resources and the absence of marked lexis are refuted on the basis of an analysis of Vladimir Pogačnik's academic style. Pogačnik's texts are unusual for academic discourse because the author's personal style surpasses "prescribed" rhetorical strategies, which is evident in the choice of language resources and especially of its marked lexis. We conclude that his texts alternate between what is semantically relevant and what is stylistically relevant. This confirms that the neutrality of the author's style in academic writing is nothing but yet another myth.

Key words: academic discourse, rhetorical strategies, personal style, stylistically marked texts, lexical stylistics

Povzetek

»LEKSIKALNI ARZENAL« VLADIMIRJA POGAČNIKA

Akademski diskurz označujejo lastnosti, kot so racionalnost, strogost, objektivnost, terminološka preciznost, slovnična pravilnost, skladenjska zapletenost itd., kot tudi retorične strategije, po katerih je že na prvi pogled prepoznaven (npr. okvir znanstvenega besedila, personifikacija predmeta preučevanja ipd.). Retorične strategije ustvarjajo in vzdržujejo različne mite akademskega diskurza: mit o znanstvenikovi objektivnosti, mit o nevtralnosti jezikovnih elementov in mit o odsotnosti emocionalno-ekspresivnih elementov. V pričujočem delu poskušamo na primeru znanstvenega dela Vladimirja Pogačnika dokazati, da so omenjeni miti in/ali predsodki o absolutni objektivni poziciji avtorja, o nevtralnosti jezikovnih elementov ter o odsotnosti zaznamovane leksike povsem neutemeljeni. Pogačnikova dela so namreč za akademski diskurz precej ne-navadna, saj v njih osebni stil avtorja presega »predpisane« retorične strategije, kar se med drugim kaže tudi pri izbiri jezikovnih elementov, v prvi vrsti pri vnašanju zaznamovane leksike. Na koncu sklenemo, da se v njegovih besedilih neprenehno izmenjuje pomensko relevantno s stilsko relevantnim. Vse to potrjuje dejstvo, da je nevtralnost avtorjevega stila v znanstvenih besedila resnično samo mit.

Ključne besede: akademski diskurz, retorične strategije, osebni stil, stilska zaznamovanost besedila, leksikalna stilistika

**VLADIMIR POGAČNIK : BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE
IZBRANA BIBLIOGRAFIJA VLADIMIRJA POGAČNIKA
1971–2012**

NOTICE

Cette bibliographie respecte l'ordre chronologique de la parution des oeuvres. À l'intérieur de chaque section chronologique, les unités sont rangées selon l'ordre suivant : livre, brochure, thèse de doctorat et thèse de DEA (A), contribution et article (B), contribution et article brefs (C), préface (D), entrées d'un dictionnaire (E), recension et compte rendu (F), traduction (G), adaptation (H), rédaction (I). Les notices bibliographiques abrégées sont basées sur la norme ISBD (description bibliographique internationale normalisée). Certaines sont précisées par une remarque (en français et/ou en slovène) concernant avant tout le domaine de la responsabilité.

KRATKO POJASNILO

Bibliografija upošteva kronološko zaporedje izhajanja del. Posamezne bibliografske enote znotraj kronoloških razdelkov so razvrščene v naslednjem vrstnem redu: knjiga, brošura, doktorska disertacija in magistrsko delo (A), prispevek in članek (B), krajši prispevek in članek (C), predgovor (D), slovarska gesla (E), recenzija in poročilo (F), prevod (G), priredba (H), uredništvo (I). Skrajšani bibliografski zapisi slonijo na normi ISBD (mednarodni standardni bibliografski opis). Nekaterim so dodane vsebinske opombe (v francoščini in / ali slovenščini), ki se nanašajo zlasti na polje odgovornosti.

**TRADUCTION DE QUELQUES ABRÉVIATIONS ET MOTS SLOVÈNES
PREVOD NEKATERIH SLOVENSKIH OKRAJŠAV IN BESED**

izd. – izdaja	éd. – édition
nova, dopolnjena izd.	nouvelle éd. augmentée
predelana in posodobljena izd.	éd. revue et mise à jour
ponovno pregledana izd.	éd. revue
natis	impression
ponatis	réimpression
str. – stran	p. – page
št. – številka	n° – numéro
zv. – zvezek	vol. – volume
v:	in :

1971
G
Edith Piaf / Simone Berteaut. – Ljubljana: Cankarjeva založba, 1971. – 472 str., [16] str. pril.
1974
H
Parlons et lisons 1 / [Batušič, Montani]. – Ljubljana: DZS, 1974. – 160 str. <i>Éd. slovène adaptée par, slov. izd. priredila Elza Jereb & Vladimir Pogačnik.</i>
Parlons et lisons 2 / [Montani, Batušič]. – Ljubljana: DZS, 1974. – 137 str. <i>Éd. slovène adaptée par, slov. izd. priredila Elza Jereb & Vladimir Pogačnik.</i>
1975
A
Nekatere leksikalne in sintaktične posebnosti sodobnega francoskega ljudskega jezika v zvezi s krajšavami: magistrska naloga. – Ljubljana: [V. Pogačnik], 1975. – 117 f. <i>Thèse de DEA.</i>
1976
B
Les unités sémantiques de l'anaphorique français <i>en</i> dans la représentation elliptique. – <i>Linguistica</i> 16, št. 2, 1976, str. 137–152.
1979
G
Littérature enfantine contemporaine en Slovénie / Marjana Kobe. – <i>Le livre slovène</i> 17, št. 3/4, 1979, str. 3–6.
Manuel du vadrouilleur : (extraits) / Slavko Pregl. – <i>Le livre slovène</i> 17, št. 3/4, 1979, str. 65–67.
Nid de frelons : (extraits) / Ivo Zorman. – <i>Le livre slovène</i> 17, št. 3/4, 1979, str. 103–108.
1980
H
Parlons et lisons 3 / Ivana Batušič, Klara Montani. – Ljubljana : Državna založba Slovenije, 1980. –126 str. <i>Vocabulaire adapté par, besednjak priredila Elza Jereb & Vladimir Pogačnik.</i>
Parlons et lisons 4 / Klara Montani, Ivana Batušič. – Ljubljana : Državna založba Slovenije, 1980. –127 str. <i>Vocabulaire adapté par, besednjak priredila Elza Jereb & Vladimir Pogačnik.</i>
1981
C
Naloge katedre za francoski jezik na Filozofski fakulteti v Ljubljani. – <i>Anthropos</i> , št. 4/6, 1981, str. 341–342.

1983
A
Strukturiranje vrednostnih pripon v nenormirani francoščini: doktorska disertacija. – Ljubljana: [V. Pogačnik], 1983. – 192 f. <i>Thèse de doctorat.</i>
B
Structuration des suffixes quantificateurs en français non conventionnel. – <i>Linguistica</i> 23, 1983, str. 125–174.
1984
B
Sintaktične omejitve nenormiranega besednjaka v francoščini. – <i>Vestnik</i> 18, št. 1/2, 1984, str. 39–49.
C
Henri Michaux. <i>Épervier de ta faiblesse, domine!</i> . – V: <i>Chrestomathie de la littérature française : vingtième siècle</i> . – Skopje: Univerzitet „Kiril i Metodij“ = Université „Cyrille et Méthode“, 1984. – Str. 174–177.
Jacques Prévert. <i>Le retour au pays</i> . – V: <i>Chrestomathie de la littérature française : vingtième siècle</i> . – Skopje: Univerzitet „Kiril i Metodij“ = Université „Cyrille et Méthode“, 1984. – Str. 171–173.
Jean Genet. <i>Quinzième tableau : (Les Paravents)</i> . – V: <i>Chrestomathie de la littérature française : vingtième siècle</i> . – Skopje: Univerzitet „Kiril i Metodij“ = Université „Cyrille et Méthode“, 1984. – Str. 307–312.
Saint–John Perse. (<i>Eloges</i>). – V: <i>Chrestomathie de la littérature française : vingtième siècle</i> . – Skopje: Univerzitet „Kiril i Metodij“ = Université „Cyrille et Méthode“, 1984. – Str. 183–185.
Yves Bonnefoy. <i>Vrai corps</i> . – V: <i>Chrestomathie de la littérature française : vingtième siècle</i> . – Skopje: Univerzitet „Kiril i Metodij“ = Université „Cyrille et Méthode“, 1984. – Str. 181–182.
1985
B
Alternativna shema pouka tujih jezikov. – V: Zbornik / [Pozvetovanje Mesto in vloga tujih jezikov v naši družbi]. – Ljubljana: Društvo za tuje jezike in književnosti SRS, 1985. – Str. 119–122.
1986
B
Pojmovno polje <i>neumen – nor</i> v sodobni francoščini. – <i>Vestnik</i> 20, št. 1/2, 1986, str. 1–11.

G
Arabella – moje ljubezni: (radijska igra) / Bernard da Costa. – Ljubljana: Radiotelevizija, [1986]. – 23 f.
Bohinj / Joco Žnidaršič. – Ljubljana: Državna založba Slovenije, 1986. – 163 str. – (Collection „Slovénie“).
Michel Tournier: Petek ali Predpekel na Pacifiku / Michel Tournier. – Mentor, št. 7/8, 1986, str. 27–30.
1987
B
Sintaktične omejitve francoskega besednjaka pri pojmovnem polju <i>neumen – nor</i> . – Vestnik 21, št. 1/2, 1987, str. 26–32.
H
Parlons et lisons 3 / Ivana Batušič, Klara Montani. – 2. natis. – Maribor: Obzorja, 1987. – 129 str. <i>Vocabulaire adapté par; besednjak priredila Elza Jereb & Vladimir Pogačnik.</i>
1988
H
Parlons et lisons 4 / Klara Montani, Ivana Batušič. – 2. natis. – Maribor: Obzorja, 1988. – 127 str. <i>Vocabulaire adapté par; besednjak priredila Elza Jereb & Vladimir Pogačnik.</i>
1989
B
Filozofska fakulteta v Ljubljani. – V: Zbornik ljubljanske univerze. – V Ljubljani: Univerza Edvarda Kardelja, 1989. – Str. 31–35.
Filozofska fakulteta po sedemdesetih letih delovanja. – V: Zbornik Filozofske fakultete v Ljubljani : 1919 – 1989. – Ljubljana: Filozofska fakulteta, 1989. – Str. 17–19.
1990
F
La langue française au XVI ^e siècle: usage, enseignement et approches descriptives, Leuven University Press, Peeters Louvain–Paris, Louvain 1989, 173 p., La pensée linguistique, 2. – Linguistica 30, 1990, str. 229–230.
1991
B
Nodierovi pogledi na jezike Ilirije. – Zgodovinski časopis 45, št. 3, 1991, str. 363–368.
C
Marija Sajè – ob jubileju. – Delo 33, št. 25, 31. jan. 1991, str. 6.

1992
D
Izviren leksikografski koncept. – V: Password : English dictionary for speakers of Slovenian. – Ljubljana: Državna založba Slovenije, 1992. – Str. [V–VI].
G
Password: English dictionary for speakers of Slovenian. – Ljubljana: Državna založba Slovenije, 1992. – 868 str. – (Kernerman semi-bilingual dictionaries). <i>Traduction par, prevedli Vladimir Pogačnik, Bronka Drozg & Boštjan Zupančič.</i>
1993
D
Predgovor = Préface. – V: Pièces choisies de la poésie slovène, traduites par Lucien Tesnière. – Ljubljana: Filozofska fakulteta, 1993. – Str. I–IV.
I
Pièces choisies de la poésie slovène, traduites par Lucien Tesnière = Izbrani prevodi iz slovenske poezije . – Ljubljana : Filozofska fakulteta, 1993. – IV, 98 str.
1994
B
Les finales déformatrices et les suffixes en français argotique. – V: Les langues menacées = Endangered languages: actes du XV ^e Congrès international des linguistes, Québec, Université Laval, 9–14 août 1992 = proceedings of the XV th international congress of linguists. – Vol. 2, Sections 1 à 33. – Sainte-Foy (Québec) : Les Presses de l'Université Laval, 1994. – Str. 211–214.
Tesnière – traducteur de la poésie slovène. – <i>Linguistica</i> 34, št. 1, 1994, str. 287–296.
1995
B
L'actualité des » formes du duel en slovène ». – V: Lucien Tesnière aujourd'hui : actes du Colloque international CNRS URA 1164 – Université de Rouen, 16–17–18 novembre 1992. – Paris : Société pour l'information grammaticale ; Louvain : Peeters, 1995. – Str. 297–300.
G
Regard par-delà la mer : Grado / Peter Semolič. – V: Le Pont détruit. – Paris : L'Association Mediterraneans, 1995. – (Méditerranéennes ; 7). – Str. 210. <i>Traduction par, prevedla Vladimir Pogačnik & Zdenka Štimac.</i>
Šest francoskih slikarjev = Six peintres français : Umetnostna galerija Maribor, [6. 7. – 6. 8. 1995], Mestna galerija Ljubljana, [23. 11. – 24. 12. 1995]. – Maribor: Umetnostna galerija, 1995. – [24] str. <i>Traduction par, prevedla Vladimir Pogačnik & Janez Šumrada.</i>

1996
A
Besedilovna-slovaropisna delavnica : zaključno poročilo o rezultatih opravljenega znanstveno-raziskovalnega dela na področju aplikativnega raziskovanja. – [Ljubljana] : Znanstveni inštitut Filozofske fakultete, 1996. – [14] str.
B
Signes précurseurs annonçant la syntaxe structurale. – V: Lucien Tesnière – syntaxe structurale et opérations mentales : Akten des deutsch-französischen Kolloquiums anlässlich der 100. Wiederkehr seines Geburtstages Strasbourg 199. – Tübingen: M. Niemeyer, 1996. – Str. 33–40.
1997
B
Le relatif <i>qui/qu'</i> sujet en français contemporain. – <i>Linguistica</i> 37, 1997, str. 67–70.
F
<i>La linguistique naturaliste en France (1867–1922)</i> , Nature, origine et évolution du langage, par Piet Desmet ; monographie publiée par le Centre international de dialectologie générale (Louvain) ; Peeters, Leuven/Paris, 1996, XI+633 pp. (Orbis/ supplementa, t. 6). – <i>Linguistica</i> 37, 1997, str. 149–150.
G
Krokar / [pesmi] Dane Zajc. ; [eseja napisala] Boris A. Novak, Milček Komelj – Ljubljana: Edina, 1997. – 188 str. – (Zbirka Dvanajst ; 2). <i>Les poèmes et les essais ont été traduits en 10 langues par 24 traducteurs, parmi lesquels Vladimir Pogačnik (pour le français). – Pri prevodu pesmi in esejev v 10 jezikov je sodelovalo 24 prevajalcev, med njimi Vladimir Pogačnik (za francoščino).</i>
Poèmes / de Dane Zajc. – Le Courrier du Centre international d'études poétiques, št. 214/215, apr.–sep. 1997, str. 51–67. <i>Traduction du slovène par, iz slovenščine prevedla Vladimir Pogačnik & Zdenka Štimac.</i>
Štirje slovenski pesniki = Quatre poètes slovènes : Dane Zajc, Niko Grafenauer, Vera Pejovič, Peter Semolič / [izdajatelj, coéditeur Znanstveni inštitut Filozofske fakultete = Institut de recherche scientifique de la Faculté des lettres]. – Ljubljana : Nova revija, 1997. – 147 str. <i>Traduction par, prevedla Vladimir Pogačnik & Zdenka Štimac.</i>
1998
B
Éléments pour une analyse de <i>qui</i> en français non normatif. – <i>Linguistica</i> 38, št. 2, 1998, str. 197–201.
F
Analyse linguistique et approches de l'oral – recueil d'études offert en hommage à Claire Blanche-Benveniste (M. Bilger – K. van den Eynde – F. Gadet, éd. ; Leuven/Paris, 1988 : Peeters, Orbis/supplementa). – <i>Linguistica</i> 38, št. 2, 1998, str. 212–213.

1999
B
Les ressources et les blocages de la féminisation des noms en français. – <i>Linguistica</i> 39, 1999, str. 145–152.
C
Prešeren : Allemand – Slovène. – V : Patrimoine littéraire européen : anthologie en langue française. 11a, Renaissances nationales et conscience universelle, 1832–1885 : romantismes triomphants. – Paris ; Bruxelles: De Boeck Université, 1999. – Str. 184–185.
F
Analyse linguistique et approches de l'oral – recueil d'études offert en hommage à Claire Blanche-Benveniste (M. Bilger – K. van den Eynde – F. Gadet, édés. ; Leuven/Paris, 1988 ; Peeters, Orbis/supplementa) – II. – <i>Linguistica</i> 39, št. 1, 1999, str. 168–169.
G
La couronne de sonnets / [France Prešeren]. – V : Patrimoine littéraire européen. 11a, Renaissances nationales et conscience universelle. – Paris ; Bruxelles : De Boeck & Larcier : Département De Boeck Université, 1999. – Str. 185–192.
Muze niso molčale : pesmi slovenskih pesnic in pesnikov o vojni v Sloveniji, na Hrvaškem in v Bosni in Hercegovini. – Ljubljana ; London : Mirovni komite Mednarodnega PEN-a = Writers for Peace Committee of International PEN ; Ljubljana : Slovenski PEN, 1999. – 161 str. <i>Traductions françaises par, francoski prevodi Viktor Jesenik, Pierre-Yves Soucy, Vladimir Pogačnik & Zdenka Štimac.</i>
Password: English dictionary for speakers of Slovenian. – Nova, dopolnjena izd. – Ljubljana: DZS, 1999. – 852 str. – (Slovarji DZS) (Kernerman semi-bilingual dictionaries). <i>Traduction par, prevedli Vladimir Pogačnik, Bronka Štraus & Boštjan Zupančič.</i>
Poèmes / France Prešeren. – Kranj : Municipalité ; Klagenfurt ; Ljubljana ; Vienne : Hermagoras, 1999. – 176 str. – (Collection Prešeren dans le monde = Zbirka Prešernova pot v svet ; vol. 3). <i>Traduction des poèmes par, pesmi prevedli Marc Alyn, Viktor Jesenik & Vladimir Pogačnik.</i>
2000
B
Sonetni venec v treh francoskih inačicah. – V: Prešernovi dnevi v Kranju: simpozij ob 150-letnici smrti dr. Franceta Prešerna, od 2. do 5. februarja 1999 na Fakulteti za organizacijske vede v Kranju. – Kranj: Mestna občina, 2000. – Str. 355–364.
G
Choses mortes ; Semailles stériles ; Être une goutte ; Le rire des hyènes ; Boule de cendre ; Vitraux gothiques / Dane Zajc. – Remanences, št. 10/11, 2000, str. 101–110. <i>Traduction par, prevedla Vladimir Pogačnik & Zdenka Štimac.</i>

2001
B
Gazele v francoskih prevodih – oblikovni vidik. – V: Prevajanje Prešerna. Prevajanje pravljic : 26. prevajalski zbornik = Translation of Prešeren. Translation of fairy tales : proceedings of the Association of Slovene Literary Translators, vol. 26. – Ljubljana : Društvo slovenskih književnih prevajalcev = Association of Slovene Literary Translators, 2001. – Str. 125–137.
E
Francosko-slovenski in slovensko-francoski moderni slovar = Dictionnaire français-slovène et slovène-français moderne / Anton Grad. – 10. izd., predelana in posodobljena. – Ljubljana: Cankarjeva založba, cop. 2001. – 881 str. – (Zbirka Moderni slovarji). <i>Rédaction de la 10e éd. et la mise à jour des entrées par, strokovno uredništvo 10. izd. ter dopolnitev in posodobitev gesel Vladimir Pogačnik & Florence Gacoin-Marks.</i>
G
Le grand taureau noir ; Boule de cendre ; Asskalla ; Blanc ; Scorpius / Dane Zajc. – Estuaire, št. 104, 2001, str. 59–67. <i>Traduction des poèmes par, pesmi prevedla Zdenka Štimac & Vladimir Pogačnik.</i>
2002
B
L'imparfait et la modalité déontique. – Linguistica 42, 2002, str. 81–88.
Pesem o Rolandu v dveh slovenskih prevodih. – V: Prevajanje srednjeveških in renesančnih besedil : 27. prevajalski zbornik = Translation of medieval and renaissance texts : proceedings of the Association of Slovene Literary Translators, vol. 27. – Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev = Association of Slovene Literary Translators, 2002. – Str. 99–117.
C
Župančič : Slovène. – V: Auteurs européens du premier XX ^e siècle : anthologie en langue française. – Bruxelles : De Boeck université, cop. 2002. – Zv. 2, str. 491–492.
2003
B
Balzacove Okrogle povesti v presaditvi Antona Debeljaka. – V: Prevajanje realističnih in naturalističnih besedil: 28. prevajalski zbornik = Translation of realist and naturalist texts: proceedings of the Association of Slovene Literary Translators, vol. 28. – Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev = Association of Slovene Literary Translators, 2003. – Str. 83–89.
Besedje za voajerski pogled in homoerotično spogledovanje v francoščini in slovenščini. – V: Prevajalski opus Radojke Vrančič: zbornik s simpozija. – Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev: Znanstveni inštitut Filozofska fakultete, 2003. – Str. 35–37.
Nekaj utrinkov o protagonistih ženskoučne komedije. – Gledališki list SNG Drama 82, št. 8, 2003, str. 13–15.

Prevajalski opus Radojke Vrančič. – V: Prevajalski opus Radojke Vrančič : zbornik s simpozija. – Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev: Znanstveni inštitut Filozofske fakultete, 2003. – Str. 9–11.

La servante divine / Joséphine Ferrari et Vladimir Pogačnik. – V: Prevajalski opus Radojke Vrančič: zbornik s simpozija. – Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev: Znanstveni inštitut Filozofska fakultete, 2003. – Str. 23–33.

I

Prevajalski opus Radojke Vrančič: zbornik s simpozija / – Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev: Znanstveni inštitut Filozofska fakultete, 2003. – 139 str.
Rédaction des Actes par, zbornik uredili Vladimir Pogačnik, Tone Smolej & Gregor Perko.

2004

A

Učni načrt, Izbirni predmet: program osnovnošolskega izobraževanja. Francoščina / [pravila Predmetna kurikularna komisija za francoščino: Vladimir Pogačnik ... et al.]. – Ljubljana: Ministrstvo za šolstvo, znanost in šport: Zavod RS za šolstvo, 2004. – 45 str.
Curriculum de français au collège rédigé par, učni načrt sestavili Vladimir Pogačnik, Boris Klemenčič, Meta Lah, Julija Heinrich Harrington, Zdravka Kante & Metka Šorli.

B

Lamartinovo jezero v prepesnitvi Janeza Menarta. – V: Prevajanje besedil iz obdobja romantike : 29. prevajalski zbornik = Translation of texts from the romantic period : proceedings of the Association of Slovene Literary Translators, vol. 29. – Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev = Association of Slovene Literary Translators, 2004. – Str. 12–20.

Tu devais me le dire : s'agit-il d'un énoncé ambigu ? – V: Linguistische Studien im Europäischen Jahr der Sprachen: Akten des 36. Linguistischen Kolloquiums in Ljubljana 2001 = Linguistic studies in the European year of languages: proceedings of the 36th linguistic colloquium, Ljubljana 2001. – Frankfurt am Main [etc.]: P. Lang, 2004. – (Linguistik international; Bd. 13). – Str. 503–508.

G

Poèmes / France Prešeren. – 2^e éd. revue. – Kranj : Municipalité ; Klagenfurt ; Ljubljana ; Vienne : Hermagoras, 2004. – 176 str. – (Collection Prešeren dans le monde = Zbirka Prešernova pot v svet ; vol. 3).

Traduction des poèmes par, pesmi prevedli Marc Alyn, Viktor Jesenik & Vladimir Pogačnik.

I

Linguistische Studien im Europäischen Jahr der Sprachen: Akten des 36. Linguistischen Kolloquiums in Ljubljana 2001 = Linguistic studies in the European year of languages : proceedings of the 36th linguistic colloquium, Ljubljana 2001. – Frankfurt am Main [etc.]: P. Lang, 2004. – 799 str. – (Linguistik international ; Bd. 13).

Rédaction des Actes par, zbornik uredili Stojan Bračič, Darko Čuden, Saša Podgoršek & Vladimir Pogačnik.

2005
A
Parlons slovène / Mojca Schlamberger Brezar, Vladimir Pogačnik, Gregor Perko. – Paris [etc.] : L'Harmattan, cop. 2005. – 325 str. – (Parlons). <i>Le manuel est paru également en version CD-ROM, priročnik je izšel tudi na optičnem disku.</i>
B
Racinova Fedra v slovenskih prevodih. – V: Prevajanje baročnih in klasicističnih besedil: 30. prevajalski zbornik = Translation of texts from the periods of baroque and classicism: proceedings of the Association of Slovene Literary Translators, vol. 30. – Ljubljana: Društvo slovenskih književnih prevajalcev = Association of Slovene Literary Translators, 2005. – Str. 172–188.
C
Scapin – samoizpolnitev Molièrovega božanskega in diaboličnega komedijantstva. – Gledališki list SNG Drama 84, št. 8, 2005, str. 16–17.
G
Password [Elektronski vir]: English dictionary for speakers of Slovenian. – Ljubljana: DZS, 2005. – 1 el. optični disk (CD-ROM). <i>La version CD-ROM. – Traduction par, prevod Vladimir Pogačnik, Florence Gacoin-Marks & Boštjan Zupančič.</i>
2006
B
Nouvelle contribution à l'étymologie du toponyme Ljubljana. – Linguistica 46, št. 2, 2006, str. 251–253.
2008
G
Imagološke razprave / Daniel-Henri Pageaux. – Ljubljana: Institutum Studiorum Humanitatis, Fakulteta za podiplomski humanistični študij, 2008. – 167 str. – (Knjižna zbirka Documenta /ISH; 17). <i>Traduction par, prevedli Gregor Perko, Agata Šega & Vladimir Pogačnik.</i>
2010
G
Govorjeno telo: izbor besedil 1989–2009 / Valère Novarina. – Ljubljana: Mestno gledališče ljubljansko, 2010. – 228 str. – (Knjižnica Mestnega gledališča ljubljanskega; zv. 153). <i>Traduction par, prevedli Peter Petkovšek, Vladimir Pogačnik & Primož Vitez.</i>
2012
G
Le manteau fantôme / Vitomil Zupan. – [Paris] : Circonflexe ; Munich : Internationale Jugendbibliothek = Bibliothèque internationale pour la jeunesse, 2012. – [24] str.– (Aux couleurs de l'Europe).

LINGUISTICA LIII/1

Založila

Znanstvena založba Filozofske fakultete Univerze v Ljubljani

Izdal

Oddelek za romanske jezike in književnosti

Revue éditée par les

Presses scientifiques de la Faculté des Lettres

et publiée par le

Département des Langues et Littératures Romanes

Za založbo – Responsable

Andrej Černe

Dekan Filozofske fakultete – Doyen de la Faculté des Lettres

Glavna in odgovorna urednica – Rédactrice en chef

Martina Ožbot

Številko LIII/1 uredil – Numéro LIII/1 dirigé par

Primož Vitez

Tajnica redakcije – Secrétaire de rédaction

Metka Šorli

Dopise nasloviti na:

Prière d'adresser toute correspondance à :

Martina Ožbot

Filozofska fakulteta

Oddelek za romanske jezike in književnosti

Aškerčeva 2

1000 Ljubljana

Slovénie

linguistica@ff.uni-lj.si

Tel.: + 386 1 241 13 98

Fax: + 386 1 425 93 37

Naklada: 450 izvodov – Tirage : 450 exemplaires

Računalniški prelom – Mise en page

Jure Preglau

Tisk – Impression

Birografika BORI, d. o. o.

Linhartova cesta 1, 1000 Ljubljana

Cena: 17 €

